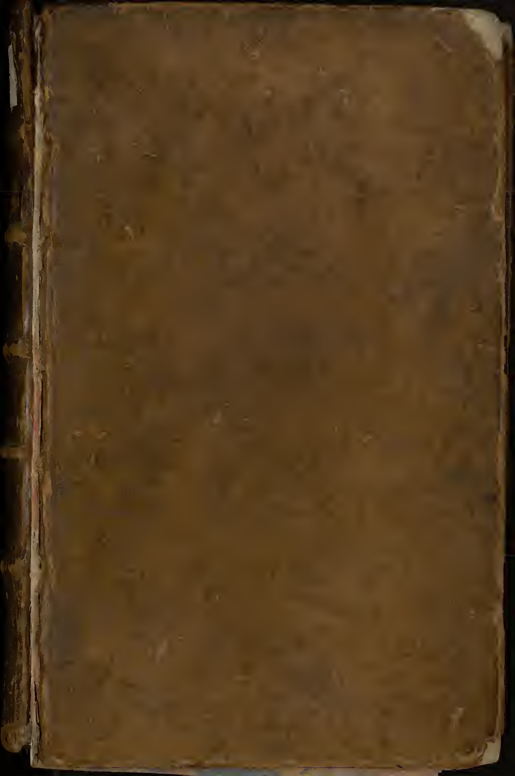






TRAITÉ

TRAITÉ
DES
MALADIES DES ENFANS.

TRAITÉ

DES

MALADIES DES ENFANS,

PAR M. UNDERWOOD, D. M.

Membre du Collège Royal des Médecins de Londres;

Auquel on a joint les Obſervations-pratiques de M. Armſtrong, D. M. premier Médecin de l'Hôpital des pauvres enfans de Londres, & celles de pluſieurs autres Médecins.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

ARS LONGA.
Hippocr.

À PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des Auguſtins, N°. 18.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT NÉCESSAIRE.

Νοσέει δὲ ζώων ἕκαςον κατὰ τὴν ἰσχὺν ἑωυτȣ̃.
Chaque animal eſt malade dans les rapports de ſa conſtitution.
Hippocr. *De la nat. de l'En.*

CETTE précieuſe réflexion d'Hippocrate, & digne de ſon génie tranſcendant, n'eſt que trop ſouvent oubliée dans la pratique, j'oſe même dire dans les inſtructions publiques. C'eſt une des cauſes principales pour leſquelles la Médecine paroît une ſcience ſi contradictoire aux yeux du vulgaire, & l'eſt même quelquefois pour des gens de l'art, peu attentifs aux révolutions de l'économie animale. L'âge changeant nos conſtitutions, il eſt néceſſaire que les maladies ne ſoient plus les mêmes pour un individu pendant les différens périodes de ſa vie : mais la ligne de démarcation eſt ſi facile à manquer, que pluſieurs Ecrivains, qui ſe ſont rendus chers à la ſociété, ne l'ont

pas toujours apperçue. Dans la Médecine, comme dans tous les arts, l'analogie (1) eſt une ſource intariſſable d'erreurs, & le ſujet de mille débats qui ne jettent pas une étincelle de lumière dans les principes de l'art. Je citerois, à cet égard, un de ceux qui ſe ſont beaucoup occupés des maladies de l'enfance. Roſeen, non Roſeen, n'a pas fait aſſez d'attention à ce point eſſentiel. Plus fait pour obſerver les cas particuliers, que pour en généraliſer les rapports, & en déduire par conſéquent des principes lumineux, il a peu diſtingué les maladies des enfans du premier âge ; & preſque par-tout il les perd de vue, pour s'occuper de celles des adultes. Je n'avois que trop ſenti ce défaut, lorſque je fis la traduction de ſon ouvrage. J'ai voulu laiſſer juger le public, & j'ai vu qu'on penſoit comme moi, malgré les juſtes éloges qu'on a donnés à ſon travail.

(1) Cette vérité eſt fortement inculquée dans les mémoires de Stockholm. 1784, p. 278. *Vi ej altid bœra domma efter analogie ; ſom ſo ofta bedragit oſſ.*

Harris eſt le premier qui ait aſſez bien entrevu juſqu'à quel point les maladies de l'enfance ſe différencioient de celles des âges ſubſéquens. Malheureuſement il eut à lutter contre les théories les plus abſurdes, & fut pluſieurs fois entraîné par les erreurs de ſon ſiècle. Sydenham combattoit en même tems avec de glorieux ſuccès les principes erronés de l'école de Galien; & l'on peut aſſurer que les adultes lui ont encore plus d'obligation que les enfans n'en ont eu à Harris. En effet, qu'on juge Harris ſans prévention, l'on verra qu'il n'évite, en nombre de cas, un extrême, que pour ſe jetter dans un autre. Contraint de combattre les plus dangereux préjugés, & d'interroger la nature par des expériences, ſouvent fort critiques, il voyoit la Médecine des enfans preſqu'au même état où étoit la Médecine, à peine naiſſante, à (1) Crotone,

(1) *Voyez* M. Meyner, Profeſſeur à Gottingue : Hiſtoire de l'origine, des progrès & de la décadence des ſciences & des arts, en Grèce & à Rome. *T. 1, p. 480.* Il ſemble que ces Philoſophes aient débuté par la pratique de Cybèle, qui, au rapport de Diodore de Sicile,

parmi les difciples de Pythagore. Il fe fit des monftres des acides de l'enfance, prodigua les abforbans; heureux avec les fujets fains & robuftes, mais nombre de fois dupe de fon hypothèfe, à laquelle il ne manquoit cependant que d'être limitée. Son ouvrage le prouve affez.

Le principe qu'il avoit adopté pour bafe, étoit de corriger d'abord les acides nuifibles ou viciés, même dans les cas les plus critiques, & où il faut favoir agir fans trop raifonner; enfuite il procédoit aux évacuations. Mais par quels moyens? Avec des dofes de purgatifs, qui fouvent fe feroient trouvé fortes pour un adulte : mais n'oublions pas le bien qu'il a fait. Malgré fes erreurs, il a mis les Médecins fur la véritable route. D'après fes théories, on a fu mieux juger des acides de l'enfance, & employer plus à propos les moyens qu'il a indiqués : on les a fubordonnés au but effentiel de la nature,

---

guériffoit les maladies des enfans par des purifications & des facrifices : ce qui a échappé à M. Meyner.

& l'on a promptement ufé des purgatifs fans les craintes qui l'arrêtoient.

Rofeen fut appercevoir le bon & le mauvais de la pratique de Harris, & fut plus heureux, mais fouvent fans méthode. On eft cependant toujours plûs fatisfait de ce qu'il dit, que de ce qu'on trouve dans Hofmann, Aftruc, & plufieurs Ecrivains Anglois que je pourrois citer. On voit, avec peine, qu'il s'écarte trop fouvent de fon but.

M. Underwood, ci-devant Chirurgien de l'hôpital des femmes en couches à Londres, & actuellement membre du collège des Médecins de cette capitale, s'étoit déjà fait connoître avantageufement par un *Traité* (1) *fur les ulcères* des jambes, fi fréquens en Angleterre dans la baffe claffe des habitans, & par quelques heureux apperçus fur les tumeurs fcrophuleufes, & fur les excoriations du fein. Obligé, par état, d'être parmi les enfans du premier âge, il a été à portée de faire des obfervations fur leurs maladies, &

(1) Imprimé en françois, chez le même Libraire.

de confirmer ſes théories par l'inſpection continuelle de ces petits êtres, ſouffrans de diverſes manières. C'eſt ainſi que l'art s'éclaire & ſe perfectionne. Son ouvrage reçu on ne peut plus favorablement dans ſa patrie, eſt d'autant plus précieux, qu'il ſe borne à ces maux de la première enfance. Ceux qui l'avoient précédé dans la même carrière, avoient abſolument oublié plusieurs accidens, qui ſont uniquement du reſſort de la Chirurgie. Il a donné, à cet égard, tous les éclairciſſemens dont on a beſoin, même lorſque les cas exigent la main d'un homme de l'art.

L'auteur a bien ſenti une vérité dont (1) Platon avoit connu toute l'étendue : c'eſt

(1) Voici comme Platon fait parler Démodicus à Socrate, dans ſon *Théagès.* « Socrate, il en eſt de l'homme » comme des plantes. Nous autres cultivateurs, nous » pouvons facilement préparer tout pour planter, & enſuite » planter : mais quand ce qui eſt planté a pris vie, c'eſt » alors que ſe multiplient les difficultés, & que les ſoins » néceſſaires pour le faire croître deviennent très-pénibles. » Il en eſt ainſi de l'homme ; & j'en juge par ce qui » m'arrive à l'égard de mon fils ».

que ſi les maladies de l'enfance demandent les plus grands ſoins, la manière de les élever préſente peut-être encore plus de difficultés. Les Anglois ont beaucoup écrit ſur cet article important. J'ai lu ce qu'ils ont dit de mieux : mais j'oſe aſſurer qu'aucun d'eux n'a mieux traité ce ſujet que M. Underwood. Ses vues ſont ſages & conformes, en général, à la marche de la nature. C'eſt ce qui fait la ſeconde partie de ſon ouvrage.

Je conviens cependant que M. Underwood avoit été devancé, dans cette carrière, par un de ſes compatriotes, qui, je crois, eſt le Médecin qui a traité le plus grand nombre d'enfans dans ſa vie ; c'eſt M. Armſtrong. Cet habile Médecin avoit déjà été long-tems à la tête de l'*hôpital des pauvres enfans* de Londres, lorſqu'il rendit ſa pratique publique par un ouvrage qui a ſervi de baſe à ce que les Anglois ont écrit ſur le même ſujet depuis plus de vingt ans. Quatre mille enfans confiés tous les ans à ſes ſoins, ſur-tout dans cet hôpital, lui ont donné lieu d'interroger la nature, & de la rappeller à ſon devoir par les

moyens les plus ſimples. On doit en croire un homme dont la pratique, comme il le dit, eſt devenue celle de la plupart des Médecins de ſa patrie. En effet, ſon ouvrage préſente partout le plus ſcrupuleux obſervateur, tant ſur le *ſujet vivant* que ſur le *mort*. M. Underwood a ſi bien ſenti l'importance du Traité de M. Armſtrong, qu'il le copie très-ſouvent, mais quelquefois avec un ton d'aigreur & de jalouſie qui m'a paru bien étrange dans un homme fait pour ſavoir eſtimer un confrère connu ſi avantageuſement. Il perd de vue ce précepte d'Hippocrate, qui devroit être ſacré pour tous les Médecins : « *Medicum* » *ratione utentem alterum nunquam invidioſè* » *criminaturum* ». Hippocr. *Prænot.*

J'ai réellement été fâché de cette animoſité dont j'ignore le principe. M. Underwood avoit tant de bonnes choſes de ſon propre fonds, que la gloire de M. Armſtrong ne pouvoit obſcurcir la ſienne. J'ai donc été ſouvent obligé de juſtifier M. Armſtrong, même pour le bien de la Médecine, & de prouver, par ſes obſervations, que

M. Underwood avoit tort. Nombre de détails précieux se sont ainsi placés d'eux-mêmes sous ma plume. Je les ai cru d'autant plus nécessaires, que M. Underwood avoit, ou quelquefois mal entendu son confrère, ou omis des observations lumineuses. J'avoue même que si l'ouvrage de M. Armstrong avoit renfermé autant de détails que celui de M. Underwood, je l'aurois pris pour texte, me contentant d'y joindre ce qui étoit particulier à M. Underwood. C'est la nouvelle édition de 1784 que j'ai suivie. Feu M. Sanchès, qui n'avoit que la première édition de M. Armstrong, avoit écrit sur son exemplaire *Liber aureus;* & d'autres habiles Médecins en ont fait le même cas.

J'ai joint aux vues de ces deux Médecins les préceptes de l'ancienne Médecine, lorsque l'occasion s'est présentée. Quelques autres observations sont venues se ranger en notes, soit pour éclaircir quelque difficulté, soit pour jetter des doutes réfléchis sur des assertions que je n'ai pas cru bien fondées, sans prétendre nuire à la réputation des deux

Médecins. M. Hamilton, professeur à Edimbourg, ayant fait réimprimer, l'année dernière, son ouvrage sur l'art des accouchemens, avec une suite d'observations sur les maladies de l'enfance du premier âge, j'ai produit ses réflexions quand je l'ai jugé nécessaire. L'ouvrage Anglois de M. Moss sur le même sujet, m'a aussi présenté quelques remarques intéressantes. Je m'attendois à trouver des vues neuves de pratique dans la dernière édition allemande que M. Murray de Gottingue a donnée de sa traduction de Roseen. Il n'y a rien que nous ne sachions bien, excepté quelques faits nouveaux sur *les vers;* mais plus relatifs aux adultes, & à l'histoire naturelle, qu'aux maladies dont il s'agit dans cet Ouvrage. La version Hollandoise, & les notes de M. Sandifort de Leyde, ne m'ont non plus montré rien de neuf. Dès qu'un fait a été bien prouvé, cent autres faits semblables n'apprennent plus rien: ainsi, il est inutile de les citer.

Après avoir ajouté en notes, & même en chapitres, plusieurs morceaux de M.

Armſtrong, j'ai cru devoir ſuppléer à ce qui m'a paru manquer à cet ouvrage. M. Underwood, partiſan de l'inoculation, n'a rien dit ſur la petite-vérole ſpontanée. J'avois pris le parti de n'en rien dire non plus : mais j'ai changé d'avis, comme on le verra dans l'ouvrage. Après avoir averti des ruſes dont peuvent ſe ſervir des inoculateurs timides (au chapitre de l'auteur), j'ai ajouté un chapitre entier ſur la maladie ſpontanée : j'y ai parlé avec la franchiſe d'un homme qui cherche la vérité, & croit la défendre. J'ai, par ce moyen, eu l'occaſion de profiter d'une partie de l'excellente diſſertation Suédoiſe, que M. Bergius a produite à ce ſujet dans les mémoires de Stockholm, en 1784. Perſonne, juſqu'ici, ne nous avoit rien donné ſur les reliquats, ſouvent très-fâcheux des petites-véroles. L'ouvrage de M. Bergius étoit, à cet égard, trop important pour n'être pas traduit ; & j'oſe aſſurer que ſa pratique paroîtra infiniment précieuſe. En effet, combien d'enfans, & même d'adultes, n'ont pas été eſtropiés de ces reliquats pour le

reste de leurs jours. Un autre Médecin Suédois en a aussi donné le traitement, mais je n'ai pas son ouvrage. J'ai aussi ajouté un chapitre sur les maladies vénériennes, me bornant uniquement à ce qui regarde l'enfance.

L'article des bains m'a paru mériter de sérieuses réflexions. Je l'ai traité avec assez d'étendue, en prenant les anciens & la raison pour guides. Je me suis élevé contre l'usage trop généralement répandu des bains froids, dans lesquels on jette les enfans, sans examen, & sans en prévoir les conséquences. M. Underwood, qui paroît les autoriser, balance, & avoue enfin que si l'eau du bain n'étoit jamais froide, le bain n'en seroit pas moins utile.

Je dirai ici deux mots de l'hydrocéphale, au sujet duquel j'ai ajouté un chapitre pris de M. Armstrong. M. Murray cite plusieurs autres Médecins, pour confirmer la possibilité de guérir cette maladie des enfans. Je sais qu'on a révoqué en doute les guérisons dont plusieurs Médecins & Chirurgiens An-

glois ont parlé. Mais on n'a pas fait ici la diſtinction qui ſe préſentoit naturellement. Il eſt certain que cette affection de la tête, traitée preſque au dernier degré, ſera toujours incurable. Cependant elle a été guerie dans le cas même d'écartement des os du crâne, par le moyen du mercure employé extérieurement & intérieurement. *London. medic. Journ. 1784, ſeconde Partie.* Le cas du jeune Cunningham, rapporté dans le même journal en 1783, *trimeſtre de Janvier*, confirme ce qu'avance M. Armſtrong.

On a auſſi produit, contre ces cures, un raiſonnement aſſez peu fondé; c'eſt, dit-on, que la ſalivation n'eſt jamais aſſez abondante pour faire évacuer toute l'eau contenue dans la tête. Mais il eſt prouvé que pluſieurs enfans ont été guéris ſans la moindre ſalivation. On peut donc aſſurer que, malgré les mauvais ſuccès du docteur Whytt d'Edimbourg, de M. Willmer & d'autres, tous les cas ne ſont pas incurables, ſi la maladie eſt priſe à tems. Ne cherchons pas toujours à

expliquer les opérations de la (1) nature par les voies poſſibles que nous connoiſſons. Il en eſt nombre d'autres qu'elle nous cache, & par leſquelles elle ſe prête à l'effet d'un médicament, auquel elle ſe refuſe dans d'autres cas que nous croyons les mêmes; mais qui ne le ſont (2) qu'en apparence. L'analogie ſeule ne ſuffit pas, en général, pour fonder en Médecine le moindre degré de vérité. Ne rejettons donc rien, lorſque des gens, en état de voir, ont bien vu.

Je ſouhaite que cet Ouvrage ne ſoit pas confondu avec cette foule d'écrits qu'on a publiés ſur les ſoins que demandent les enfans. J'en connois beaucoup, & j'en ai vu très-peu qui méritent la moindre attention. Cependant, qu'on ne s'imagine pas trouver ici toutes les maladies auxquelles les enfans ſont ſujets dans des climats très-différens. Aucun ouvrage ne les a encore

---

(1) *Scire licet, inter ea quæ ars adhibet, naturam plurimum poſſe.* Celſ. Liv. 2, p. 70.

(2) Celſe dit encore plus. *Non eadem omnibus, etiam in ſimilibus, opitulantur.* Liv. 1, p. 18.

préſentées ; & cela eſt impoſſible. Cependant, j'obſerverai que pluſieurs maladies paroiſſent nouvelles, parce qu'on n'y a pas fait attention, & que conſéquemment les Ecrivains n'en ont pas parlé. Je citerai pour exemple cette maladie de *ſept jours*, ſi redoutable pour les enfans en Amérique, & dont on auroit ſans doute pluſieurs cas à citer dans nos différentes contrées de l'Europe, ſi on y avoit fait attention. Les enfans qui ont échappé à ce danger extrême pendant les ſept premiers jours de leur naiſſance, ont encore une autre maladie, non moins funeſte à eſſuyer à leur troiſième ou quatrième mois. *Voyez* l'ouvrage Eſpagnol d'Ulloa, *Noticias Americanas*, Diſcours XI, §§. 19 & 20; & Barrère, voyage à la Guyane. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la maladie *de ſept jours* n'attaque que les enfans des blancs dans l'Amérique Eſpagnole ; & qu'à la Guyane elle n'attaque que ceux des Nègres.

La maladie (*le muguet*) qu'on a obſervée depuis quelque tems à l'hôpital des enfans trouvés, & ſur laquelle M. Auvity lut un mémoire à la ſéance de l'Académie de Chi-

rurgie, le 27 avril 1786, n'eſt pas nouvelle; quoique M. Underwood en faſſe auſſi mention comme telle, au Chap. VII de ſon ouvrage. Je pourrois prouver qu'elle n'a pas été inconnue aux Médecins Grecs & Arabes, & à ceux du quatorzième ſiècle. MM. Heiſter, Baldini, Roſeen, Armſtrong, Hamilton, Doublet (1), Colombier (2), en ont auſſi parlé; & la Société royale de Médecine vient de propoſer ſur cette maladie un Prix de 1200 liv., dont 600 liv. ſont dues à la bienfaiſance de MM. les Adminiſtrateurs de l'hôpital-général. On regarde cette maladie comme laiteuſe; cela peut être en partie: mais (3) je tiens à l'explication que j'ai donnée. Toutes les fois qu'il y aura un grand nombre d'enfans nouvellement nés enfermés dans un même endroit, cette maladie deviendra très-funeſte pour eux.

LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

---

(1) Mémoires de la Société royale de Médecine. Année 1779, *p. 181.*

(2) Journal de Médecine. Mai 1785, *p. 181.*

(3) La note que j'ai miſe à la page 117, ſervira encore à démêler les cauſes de cette maladie.



DES MALADIES DES ENFANS.

CHAPITRE PREMIER.

But de cet ouvrage : causes & symptomes des Maladies des Enfans.

EN publiant cet essai, je n'ai eu d'autre dessein que de suggérer quelques idées aux Médecins qui n'ont pas eu occasion d'acquérir beaucoup d'expérience dans le traitement des maladies des enfans : cependant j'ai eu intention que mon ouvrage fût encore d'une plus grande utilité.

J'ai long-temps vu, avec peine, la manière peu convenable dont les maux des enfans sont traités par ceux même qui leur marquent la plus grande tendresse, & combien cet excès d'amitié s'opposoit à leur intention, vu les méprises dans

lesquelles ils tomboient. L'affection très-louable de la plus (1) tendre mère devient ainsi, en nombre de circonstances, infiniment préjudiciable à son enfant, non-seulement dans le bas étage du peuple, ou dans des situations où il n'est pas possible de se procurer les ressources de la Médecine ; mais même dans la capitale, parmi les gens du plus haut (2) rang. On y nourrit continuellement les préjugés les plus nuisibles à la santé de ces petits individus.

C'est donc autant aux (3) pères & mères qu'aux Médecins que j'adresse cet écrit, & j'attends de

(1) L'amour peu réfléchi des mères a fait mourir plus d'enfans que la négligence des nourrices, & les erreurs qu'on commet dans la manière de les élever dans les campagnes.

(2) C'est un reproche que fait aussi M. Baldini aux gens de cette classe.

(3) « Quoique la Médecine, dit Hippocrate, soit un art au-dessus de la portée du vulgaire, le peuple a cependant certaine aptitude à s'instruire de ce qu'il est nécessaire de savoir, lorsqu'on lui parle dans une langue qu'il comprend; & jamais on ne devroit lui parler autrement de ses maux. La Médecine se présente naturellement à lui, comme aux gens de l'art ». Mettons donc le peuple en état de connoître les écarts & les opérations de la nature, nous l'empêcherons au moins de faire de grandes fautes dans l'usage des remèdes, & d'être si souvent dupe des prestiges du charlatanisme.

leur part un accueil favorable ; mon intention excufera, auprès d'eux, les défauts de l'exécution.

La néceffité où je fuis de rendre clairement mes idées, m'autorife, fans doute, dans ce cas-ci, à laiffer de côté toute méthode exacte & rigoureufe : voilà pourquoi je m'arrêterai quelquefois un peu de temps fur des maladies qui fembleront l'exiger ; je rappellerai auffi les remèdes plus fouvent qu'il ne feroit befoin de le faire, fi je ne parlois qu'à des Médecins. J'avoue d'avance que j'écris fans prétention, & qu'on ne doit attendre de moi aucun de ces ouvrages qu'on appelle finis. Je ne me montre que pour offrir au lecteur des obfervations qu'un long ufage m'a fournies : un autre produira, s'il veut, après moi, quelque ouvrage plus parfait, & digne d'un accueil plus général.

Je crois devoir encore faire obferver que tous les écrits qui ont paru fur le même fujet avant le mien, quel qu'en foit le mérite, ou ne font que partie de quelque autre ouvrage plus étendu & trop (1) volumineux pour remplir le but d'un traité relatif à ces maladies, ou font, au contraire, trop courts, trop concis : on y cherche

(1) Il me femble que l'auteur auroit pu fupprimer ces plaintes, que je crois mal fondées.

même en vain plusieurs maladies trop sérieuses pour être passées sous silence.

Les Médecins qui ont écrit sur ces maladies se sont généralement plaints de la négligence avec laquelle on avoit traité jusqu'ici (1) cette branche de la Médecine. Une des principales causes est l'idée qu'on s'en forme d'après la prétendue difficulté de bien (2) entendre les plaintes & le dire des enfans. Persuadé qu'on ne pouvoit rien statuer sur la manière vague & indécise dont ces petits malades s'expriment, on a mieux aimé les abandonner aux soins de vieilles femmes ou des nourrices, que de tâcher de les entendre. Si ces femmes, a-t-on dit, emploient des moyens curatifs moins convenables, & appropriés avec peu d'intelligence, au moins ne leur feront-elles pas de tort par des remèdes violens.

Il n'est pas nécessaire de faire beaucoup de réflexions pour prouver le danger de ces raisonnemens. En laissant périr les enfans, de manière

(1) Ce sont les termes de M. Armstrong, qui publia la première édition de son Ouvrage il y a plus de vingt ans.

(2) Tout ce qui suit, jusqu'à la page 9, est pris de M. Armstrong, *chap. 1, p. 3-9.* J'y vois, avec surprise, que feu le docteur Hunter pensoit aussi qu'il falloit abandonner les enfans malades aux seules ressources de la nature. Mais, ajoute M. Armstrong, ce docteur n'étoit pas adepte en Médecine. *Edit.* 1783, *Lond.*

ou d'autre, ce ſont des adultes, c'eſt une population, ce font des richeſſes & toutes les reſſources de l'Etat qu'on perd; on le prive de ſa force, on en anéantit d'avance l'éclat, la grandeur. On doit encore obſerver qu'en ſuppoſant même que l'erreur, dans ce cas-ci, ne tende pas à la mort des enfans, leur ſanté en eſt au moins eſſentiellement altérée : car, c'eſt en général de l'enfance que dépend la bonne ou mauvaiſe, forte ou foible conſtitution de l'homme.

On a fait, il eſt vrai, depuis quelques années, pluſieurs tentatives pour dérober les enfans à une partie des dangers, en ne les confiant plus, ſans choix, à des mains ſi peu habiles dans l'art de les conduire; mais on ne voit pas, ſans regret, que l'on n'ait encore fait que le premier pas, & que les ſuccès n'aient pas été complets. Il eſt donc à deſirer qu'on faſſe quelques pas de plus, & qu'on attaque puiſſamment les objections qu'on a oppoſées aux avis les plus ſages. Cela me paroît d'autant plus néceſſaire, que les plus grands obſtacles qu'on éprouve viennent ſouvent de la part de ceux qui ont le plus grand intérêt à la choſe, la plus grande autorité pour profiter de l'occaſion, & la plus ſincère affection pour leurs enfans; mais qui, après avoir fait peu de cas des ſecours de la Médecine, finiſſent par les demander lorſqu'il n'eſt plus poſſible de les leur

procurer. Je ſais bien que je ne pourrois peut-être pas m'oppoſer efficacement aux préjugés ; néanmoins je ferai ici une ou deux réflexions qui m'ont toujours paru du plus grand poids.

Le docteur Armſtrong a déjà diſcuté en habile homme, il y a environ vingt ans, l'objection priſe du peu de capacité que les enfans ont de donner quelques éclairciſſemens directs ſur leurs maladies. Le même a ſagement obſervé qu'on rencontre la même difficulté dans nombre de maladies les plus dangereuſes parmi les adultes, & à tous les périodes de la vie. Ces maladies demandent cependant les ſecours les plus effectifs : telles ſont les attaques de phrénéſie, de délire & quelques eſpèces de convulſions, les diverſes affections de gens imbécilles & hypocondriaques : cependant toutes ces maladies ont quelquefois été traitées avec ſuccès, ſans excepter même les dernières dont je viens de parler ; & l'on a rendu ces mélancoliques à leurs familles, à la ſociété.

En ſuppoſant donc que les enfans ſoient incapables de fournir, à un Médecin, les moyens d'établir un avis ; à quel âge les enfans peuvent-ils être confiés à ſes ſoins ? Car il eſt certain qu'à l'âge même de cinq ou ſix ans, ils peuvent encore induire en erreur celui qui ne s'en rapporteroit qu'aux détails qu'ils ſont de leurs ſouffrances. On conviendra que leurs idées ſont trop confuſes

pour préfenter aucune notion diftincte fur leur état : voilà pourquoi, s'ils ont l'eftomac malade, ils difent qu'ils ont du mal, & le mal eft pour eux une maladie. Souvent ils ne font aucune réponfe à des queftions générales ; & fi on leur demande s'ils ont du mal à tel endroit, c'eft celui-là qu'ils nomment, quoique l'on s'apperçoive après qu'ils fe font trompés.

Mais malgré tout cela, j'oferai dire que les maladies des enfans font fuffifamment indiquées par leur contenance, leur âge, les fymptomes apparens, les détails qu'on obtient de ceux qui les foignent, ou qui les élèvent, ou par les pères & mères : on n'a donc pas befoin qu'ils défignent leurs maux auffi précifément que peuvent le faire les adultes. Je me crois d'autant mieux fondé dans mon affertion, que jamais je n'ai été moins embarraffé à prendre un parti, & à ordonner des remèdes, que pour les maladies des enfans; & jamais le parti que j'avois pris ne répondit fi bien à l'opinion que j'avois conçue fur le fiège & la nature du mal. Il eft prefque généralement vrai que chaque maladie ou dérangement s'énonce comme de foi-même, & que ce n'eft plus qu'au Médecin à favoir bien faifir l'expreffion de la nature dans le mal qui fe préfente : or, les maux des enfans ne s'énoncent pas moins clairement que ceux des adultes.

Quelque limitées que ſoient les connoiſſances de l'homme ſur chaque objet particulier, il y a néanmoins, en Médecine, comme dans toutes les différentes branches des ſciences, des principes & certaines lignes de démarcation, à la faveur deſquelles un homme expérimenté pourra marcher avec ſûreté entre les deux dangereuſes extrémités de faire, ou trop, ou trop peu; & il arrivera heureuſement au terme, tandis que d'autres s'en écarteront, faute de ſavoir les appercevoir & les ſuivre.

Qu'on me permette donc de faire ici cette demande. Eſt-ce l'éducation, eſt-ce l'obſervation & une longue expérience qui peuvent mettre un homme en état de ſurveiller les enfans, & de traiter leurs maladies? Aſſurément, des praticiens éclairés peuvent prétendre à cette prérogative, à l'excluſion des femmes & des charlatans.

Après avoir établi ma propoſition avec toute l'impartialité poſſible, & l'avoir traitée avec l'attention dont elle étoit ſuſceptible, j'obſerverai que, ſi les maladies des enfans ſont plus faciles à connoître qu'on ne le croit, le nombre en eſt auſſi beaucoup (1) moindre, leur cauſe

(1) C'eſt auſſi ce que dit M. Armſtrong, après Harris, que cite notre auteur. Les enfans, ajoute M. Armſtrong, ne ſont pas ſujets à ce nombre de maladies aiguës &

plus (1) uniforme, & le traitement, au moins en général, beaucoup plus ſimple qu'on ſe l'eſt imaginé.

Pour le prouver, autant que pour établir une pratique raiſonnée, je vais en conſidérer les cauſes & le diagnoſtic, ou la nature particulière, avant de paſſer aux détails de la cure.

Je ne m'arrête pas ici au grand nombre des cauſes éloignées ; mais je me borne aux conſidérations-pratiques du ſujet même, pour indiquer les différentes occaſions qui peuvent y donner lieu, & en marquer les ſymptomes. Je me crois donc diſpenſé de parler des divers changemens que la nature opère pendant la croiſſance d'un enfant, tandis qu'il paſſe ſucceſſivement d'un période à un autre ; ce qui fait, ſans doute, une cauſe éloignée de pluſieurs des maladies de cet âge.

Les cauſes les plus ordinaires réſultent de l'abondante ſecrétion des glandes : car, en général, les enfans ont, proportionnément, les

chroniques des adultes, &c. Les maladies héréditaires ne ſe manifeſtent qu'en très-petit nombre dans l'enfance, *&c. p. 9.*

(1) Un des plus anciens Médecins penſoit de même à l'égard de toutes les maladies. *Eſt tamen una & eadem omnium morborum idea & cauſa.* De Flatib. Hippocr. Foës. p. 296, *Edit.* 1621, *Francofurti.* C'eſt celle que je citerai.

glandes (1) beaucoup plus groffes que les adultes. Je puis, à cet égard, nommer le thymus, & particuliérement le pancréas & le foie : mais, outre ces glandes, il y en a un nombre infini dans la bouche, la gorge, l'œfophage, l'eftomac, les inteftins, defquelles il découle continuellement un fluide dans les premières voies. C'eft, fans doute, une fage précaution de la nature. Je ne puis donc me rendre au fentiment du docteur Armftrong, qui prétend que l'humeur gaftrique rend le chyle moins propre à être porté dans les organes de la feconde coction; mais comme on ne fuit pas exactement l'indication de la nature dans la manière de conduire

(1) Ce qui fuit, jufqu'à la page 12, eft la théorie de M. Armftrong; mais l'auteur n'étant pas ici du même fentiment fur l'effet de l'humeur de l'eftomac ou falivaire, voici ce que dit M. Armftrong : « J'ai obfervé, ci-devant, » que les fecrétions glandulaires, plus ou moins vifqueufes, » font beaucoup plus abondantes chez les enfans que chez » les adultes. Pendant que les enfans fucent & tirent le » lait, les glandes de la bouche & de la gorge font » preffées par la contraction des mufcles, & répandent » ainfi copieufement ce qu'elles contiennent : or, cette » humeur fe mêlant avec le mucus de la gorge & de » l'eftomac, donne au lait une confiftance glaireufe, ce » qui l'empêche d'être abforbé fi facilement par les vaif» feaux lactés, &c.

les enfans, de les nourrir, de les vêtir, &c.; cette abondance de matière vifqueufe furcharge fouvent l'eftomac, les inteftins, fiège conftant des premiers maux des enfans d'un âge tendre. On doit regarder comme feconde caufe la qualité du lait, ou des autres alimens dont on nourrit les enfans. Il en réfulte une troifième de la délicateffe de leurs fibres mufculaires, & de la grande irritabilité de leur genre nerveux. Ajoutons à cela le défaut d'exercice, fi avantageux pour nous dans un âge plus avancé, & auquel nous fommes, pour ainfi dire, forcés; mais dont l'art ne peut, en aucune manière, compenfer le défaut.

Delà naiffent des acidités dans les premières voies des enfans, & dont leurs premières maladies ou fouffrances font toujours accompagnées. La première de leurs maladies vient du méconium, retenu en tout ou en partie dans les inteftins. Le mal qu'ils en reffentent eft particuliérement celui des enfans qui font aux premiers momens de leur vie. La dernière maladie, propre à leur âge, eft la dentition, circonftance dans laquelle l'état des inteftins eft fi fort intéreffé.

A mefure que nous avancerons, il eft bon de faire quelques remarques ultérieures fur chacun de ces différens articles, afin de connoître plufieurs caufes accidentelles, réfultantes des écarts ou des erreurs dans l'ufage des chofes *non natu-*

relles, comme on a voulu les appeller. D'abord on doit envisager la quantité de la nourriture qu'on donne aux enfans, & le peu d'attention que l'on a sur l'état plus ou moins resserré du ventre; ensuite, le peu de soin que l'on a de faire lâcher les (1) vents à un enfant après qu'il a pris sa nourriture, ou qu'il est retiré du sein.

Les symptomes de ces premiers maux des enfans, & qui nous mettent à portée d'en appercevoir la nature, sont, sur-tout, la rétention, l'excrétion des matières, les rots acides, les nausées, les vomissemens, les selles, le caractère des matières rejettées, les veilles, l'inquiétude, la soif, la chaleur, certaine manière de respirer ou de crier, le retirement des extrémités inférieures des pustules ou des éruptions, soit internes, soit externes; le pouls & les urines sont des signes moins décisifs que dans les adultes. On peut ajouter à tout cela l'ouverture ou la solidité plus ou moins ferme des fontanelles & des sutures; la laxité ou la contraction de la peau en général, & du scrotum en particulier.

(1) L'auteur répète souvent ce précepte avec raison. M. Armstrong & Roseen l'ont aussi répété plusieurs fois. Cette quantité nuisible d'air qui se dégage des alimens dans l'estomac, avoit été observée par les anciens. *Voyez* Hippocr. Foës. p. 297.

CHAPITRE II.

Du Méconium.

Après avoir ainſi paſſé rapidement ſur les cauſes générales & ſur les ſymptomes les plus ordinaires, je vais conſidérer les maladies mêmes, & je commencerai par la rétention du méconium.

Le méconium eſt cette matière noire, viſqueuſe ou tenace bien connue, que les enfans rendent par les ſelles pendant les deux ou trois premiers jours de leur naiſſance, ou qui eſt retenue chez eux, mais non ſans les plus mauvaiſes conſéquences.

J'ai déjà dit, d'après même l'opinion de pluſieurs anciens, tels que Hippocrate, Celſe, Paul d'Egine, que la première cauſe des maladies des enfans venoit de quelque défaut ou vice des premières voies : c'eſt ce qui m'a long-temps fait ſoupçonner qu'on donnoit lieu à cet inconvénient, faute d'apporter une attention convenable à la prompte évacuation du méconium. Quelquefois il eſt ſi adhérent aux tuniques internes, qu'il y reſte aglutiné pendant nombre de jours, ſans être aucunement détaché par les médicamens les plus actifs, comme je le montrerai bientôt. Je remarquerai ſeulement ici que, s'il n'eſt pas

retenu en totalité, il en reste souvent une partie beaucoup plus de temps qu'on le croit communément; & il ne sort enfin que fort tard, dans des momens où l'on n'auroit nullement soupçonné qu'il fût retenu dans le corps.

Il paroît que le méconium n'est plus d'aucune utilité dans le corps, lorsque l'enfant est né; à moins que (1) ce ne soit pour empêcher le canal

---

(1) Le méconium ne peut être alors d'aucune utilité: plutôt il sort, mieux vaut, selon même les vues de l'auteur. Il paroît que dès la plus haute antiquité l'on songeoit à faire évacuer promptement cette humeur, pour empêcher qu'elle ne contractât de l'acrimonie par sa résidence, comme on le voit, liv. 4, *de morbis*, Hippocr. Foës. p. 511: mais cet ancien auteur la regardoit comme une humeur douce de sa nature. Je vois que M. Hamilton ne s'éloigne pas de cette idée, & ne craint pas tant cette humeur, que notre auteur & nombre d'autres écrivains. Ce qu'il dit me paroît mériter quelque attention.

« On s'imaginoit autrefois que le méconium étoit d'une » qualité maligne & même vénéneuse; de sorte que s'il » n'étoit pas immédiatement évacué, il devoit occasionner » des coliques, des vomissemens, des spasmes & les plus » plus fatales conséquences: de-là cet usage de donner » des purgatifs aux enfans dès qu'ils sont nés: pratique à » laquelle on n'a pas encore renoncé. Cependant j'observerai ici que la résidence de cette humeur occasionnera » moins d'inconvéniens qu'il n'en résulte de l'acrimonie » des purgatifs qu'on fait prendre aux enfans. Le meilleur

inteſtinal de s'affaiſſer ſur lui-même, juſqu'à ce qu'il ſoit rempli des alimens que l'enfant doit prendre après cela ; mais s'il n'eſt pas éconduit, non-ſeulement il changera la qualité du lait ou des autres alimens ; mais, comme ſecrétion bilieuſe, au moins en grande partie, étant ſuſceptible de devenir très-acrimonieux, il produira néceſſairement des flatuoſités, des indigeſtions & d'autres mauvaiſes ſuites : c'eſt par cette raiſon, ſans doute, que la nature a ſagement donné au premier lait des animaux une qualité apéritive & déterſive. Cela ſuffit, je penſe, pour nous indiquer que nous devons aider l'expulſion du méconium.

En effet, quoiqu'un enfant ſoit allaité par ſa mère, & qu'alors il n'ait pas autant beſoin d'autres ſecours, il n'en eſt pas moins vrai que la nature ne remplit pas toujours ſon devoir complétement. C'eſt donc d'après pluſieurs preuves frappantes de cette vérité, que je me ſuis étendu à

» moyen d'en procurer l'évacuation eſt de mettre l'enfant » au ſein, ſans beaucoup attendre. Si la mère n'allaitoit » point, on doit préférer un peu de ſyrop de ſucre délayé » dans de l'eau chaude. Si l'enfant montroit de l'averſion » pour le ſein, & qu'on apperçût qu'il eût envie de » vomir, on céderoit à la pratique uſuelle, en lui donnant » quelques grains de ſel diſſous dans l'eau, p. 271 ».

ce point sur ce sujet : je l'ai fait d'autant plus volontiers, que tous les écrivains modernes l'ont presque entiérement (1) passé sous silence.

Je sais qu'il est des gens qui s'imaginent que les Médecins ne tendent qu'à troubler la nature dans ses opérations ; & qu'elle fera toujours mieux son devoir en pareil cas, si on l'abandonne à elle-même : je vois même quelques Médecins de cet avis, entre autres le docteur Buchan. Je sais tout le crédit que mérite son avis & sa réputation ; mais il n'a probablement jamais été répandu parmi les enfans, ne les a jamais autant observés que ceux qui sont chargés de les surveiller depuis leur naissance. D'ailleurs, je dirai, sans crainte, qu'il n'y a pas de règle sans exception, & que selon Celse même, il n'y a aucun principe dont on doive ou puisse faire une application toujours constante dans l'art de guérir. *Celse, préf. liv 1, page 17.*

Je conviens que nombre d'enfans n'auront besoin d'aucun secours ; mais il en est d'autres à qui il en faudra nécessairement, & jamais aucun enfant ne recevra de dommage pour avoir été aidé dans cette opération-ci. L'art est fait pour

(1) Tous n'ont pas omis d'en parler; si M. Armstrong n'en dit rien, Roseen avoit fait sentir les conséquences qu'il croyoit en devoir craindre.

surveiller

ſurveiller la nature, tant pour la garantir des écarts & des excès, que pour aſſurer ſes efforts: c'eſt ainſi que nous rempliſſons ſes intentions, lorſque nous les comprenons, & que nous pouvons le faire ſans le moindre préjudice.

C'eſt pour parvenir à ce but qu'on a recommandé, parmi nous, ces dernières années-ci, un nouveau (1) remède, comme préférable, pour

(1) L'auteur cite ici M. Armſtrong. Je n'ai pas ſous les yeux le traité de cet habile Médecin, concernant les maladies les plus fatales aux enfans, imprimé en 1767; mais voici ce qu'il dit dans ſon autre traité, *p. 17.* « Je ſuis » pleinement convaincu, par l'expérience que j'ai acquiſe » dans le traitement de ces maladies, que ſi l'on donnoit » un tel vomitif (le *vin* antimonié) aux enfans, dès » qu'ils ſont nés, au lieu d'un purgatif, & qu'on le » réitérât au beſoin, le vomiſſement leur feroit beaucoup » plus utile & les fatigueroit moins. Ce médicament a cet » avantage, qu'il opère ordinairement par haut & par bas, » dégage & nettoie ainſi totalement les inteſtins. La doſe » eſt de cinq à ſix gouttes. J'en ai donné cinq gouttes à » des enfans, peu de jours après leur naiſſance, & la doſe » ne parut pas trop forte. Rarement j'en donne plus juſqu'à » la fin du premier mois : après ce temps révolu, on peut » en donner ſix à ſept ou huit gouttes, ſelon la force du » ſujet, & le beſoin plus ou moins preſſant. Un enfant » de trois à quatre mois en pourra prendre depuis neuf » gouttes juſqu'à onze ou douze; mais je commence par » une petite doſe; car les enfans, comme les adultes,

le cas actuel, à tout autre purgatif. On peut voir le docteur Armstrong sur les maladies les plus

---

» vomissent, les uns & les autres, plus ou moins facilement : vingt gouttes feront ordinairement vomir un » enfant de trois ou quatre ans, qui n'est pas accoutumé » au médicament; mais s'il est, après cela, besoin de le » réitérer, il faut augmenter la dose », *p. 17*. Et *p. 19* : « Quoique ce médicament paroisse d'une nature trop » énergique pour être administré à des sujets si jeunes, » j'assure aux pères & mères que je l'ai fait prendre à » ces enfans, & aux mêmes, plusieurs fois, sans jamais » avoir apperçu qu'il ait été suivi de mauvais effets; au » contraire, je n'en ai vu que des succès ». P. *37* : « J'ai » employé ce remède, pendant plusieurs années, avec le » même avantage, dans les fièvres continues, rémittentes, » intermittentes des enfans; & j'ai eu la satisfaction de » voir que plusieurs célèbres praticiens ont adopté ma » méthode, & en ont eu les meilleurs succès ».

Qu'objecter à un homme candide, qui dit ailleurs qu'il n'écrit que d'après ses seules observations; qui a été à la tête d'un hôpital, où l'on traite tous les ans plus de quatre mille enfans; qui expose, avec franchise, les modifications qu'il a cru devoir faire aux premières méthodes curatives qu'il avoit adoptées, comme nous le verrons ? Il a donc pour lui : « *Pulchrum quid est ratiocinatio ab experientiâ » petita : quodcumque autem secundùm artem fit, ex ipsâ ratione » desumtum fuit.* Hippocr. Foës. *De decenti hab.* ».

Je ne juge pas cette querelle que suscite M. Underwood; je respecte son autorité autant qu'elle le mérite; mais je pourrois prouver que ce médicament n'est assurément pas

fatales aux enfans. « L'esprit de l'homme semble
» toujours se plaire aux extrêmes. Une chose n'a
» pas plutôt été jugée, ou nuisible, ou véné-
» neuse, ou trouvée, en certain cas, très-utile,
» qu'on la suppose capable de faire tout; & l'on
» néglige absolument ce que l'expérience réflé-
» chie des âges précédens avoit prouvé être le

---

nouveau : d'ailleurs, il en fait lui-même assez souvent usage, comme on le verra bientôt. Il a donc cru devoir suivre un bon guide, dont il emprunte fréquemment les termes, tant il en trouve la pratique avantageuse. Le vomitif fait ici deux fonctions importantes; il fond d'abord les matières glaireuses, & quelquefois très-tenaces, qui tapissent la gorge, & souvent l'œsophage de l'enfant. C'est à cet amas de matières qu'il faut attribuer la répugnance que quelques enfans ont d'abord pour le sein : dès qu'ils en sont délivrés, ils le prennent volontiers, comme je l'ai observé dans deux de mes enfans, qui rejettèrent par la bouche quantité de ces glaires, par le seul effet de quelques gouttes de syrop purgatif, réitéré deux ou trois fois : le vomitif ne peut donc qu'être utile en pareils cas. Or, ces cas sont plus fréquens qu'on ne le présumeroit. Le vomitif remplit ensuite une autre fonction, en ce que, passant dans l'estomac, il y sollicite une légère crispation, qui le fait couler dans les intestins, où il fond les matières fécales qu'il faut évacuer. Le vin antimonié se prépare en jettant quelques grains de *crocus* dans du vin. On en verra les doses en grand dans le Dispensaire de Lewis : ce livre est traduit en françois.

» plus falutaire : de-là il eſt arrivé qu'on a regardé
» le *vin antimonié* comme un remède univerfel
» pour les enfans, parce qu'en effet il a été utile
» dans plufieurs maladies réfultantes d'une feule
» & même caufe. Mais pourquoi adminiftrer un
» vomitif, deftiné à vuider l'eftomac, dans le
» deffein de chaffer le méconium (1) des inteftins
» inférieurs ? En effet, qu'on examine les pre-
» mières voies des enfans nouvellement nés (&
» morts), on verra que ce font les gros inteftins
» qui contiennent le vrai méconium ; & que les
» inteftins grêles ne renferment qu'une matière
» bilieufe très-tenue, mêlée avec le fuc gaftrique :
» l'eftomac en contient encore moins ; car la bile
» ne peut y entrer que par régurgitation du
» duodenum ; & le fuc gaftrique y eft mêmeen
» quantité trop peu confidérable pour être folli-
» citée à fortir par le vomiffement, fans que
» l'individu faffe les plus violens efforts. Or,
» n'a-t-on pas tout à craindre d'un pareil vomif-
» fement, au moment même où un enfant vient
» de naître ? De quel ufage eft donc ce prétendu
» remède univerfel ?

On convient généralement, & le même docteur

(1) De l'aveu même de notre auteur, le vin antimonié opère par haut & par bas.

auſſi, qu'il ne faut pas adminiſtrer d'émétique lorſque les inteſtins ſont pleins : or, c'eſt ici préciſément le cas. Il eſt certain, d'ailleurs, que le vin antimonié ne fait pas toujours vomir les enfans : quelquefois il agit comme purgatif; mais ſi c'eſt avec cette intention qu'on l'ordonne, pourquoi ne pas s'en tenir à d'anciens médicamens (1) plus sûrs, & qu'on peut manier avec confiance. Ce n'eſt pas l'eſtomac, mais le canal inteſtinal, qu'on doit regarder comme l'iſſue par laquelle on peut délivrer les enfans de la plupart de leurs maladies. Faute d'avoir fait cette remarque, il en eſt réſulté des inconvéniens, contre leſquels pluſieurs praticiens ne ſont pas aſſez en garde.

Il eſt certain que, dans cette occaſion, la nature nous indique elle-même quelque doux purgatif, & qui, par ſa nature, cauſe le moins de trouble poſſible : on remplira donc cette indication, ſi le purgatif n'eſt pas d'une nature groſſière & offenſive ; on a cependant préféré ceux de ce caractère. En général, il faut peu de choſe pour produire l'effet qu'on a lieu d'attendre : un peu de ſyrop ſolutif de roſes, délayé dans une eau

(1) Il faudroit que M. Underwood prouvât ici que M. Armſtrong accuſe faux. Je ſuis réellement fâché de cette animoſité.

de gruau légère, & donné de temps en temps, à la dose d'une cuiller à café pleine, répondra le plus souvent à ce qu'on se propose; cela tranquillisera l'enfant, & empêchera la nourrice de lui donner une nourriture peu convenable aux circonstances : si ce remède ne procure point de selles, quelques grains de bonne (1) rhubarbe, ou même une cuillerée de sa teinture, qu'on jette dans la même eau de gruau, est toujours préférable aux mixtures huileuses, indigestes, dont on use alors. Dans les campagnes, où l'on ne peut se procurer sur le champ ces secours, un peu de petit-lait récent & de miel y suppléera avantageusement.

L'objection que je fais contre les breuvages huileux prend encore une nouvelle force, de la manière dont les nourrices les administrent : rarement elles font prendre la quantité qu'on en ordonne, pendant les vingt-quatre premières heures:

(1) M. Armstrong observe que la rhubarbe seule est sujette à pincer les intestins des enfans; qu'ainsi on ne doit leur en faire prendre qu'avec prudence à cet âge. M. Hamilton l'approuve avec la magnésie. Harris la prodiguoit souvent, même à de trop fortes doses. Quant aux potions huileuses, Roseen est du même avis; il prévient même que le lait trop gras d'une nourrice ou de la mère est nuisible aux intestins, en dérangeant leur mouvement péristaltique, *p. 27*.

elles adminiſtrent le reſte long-temps après que l'enfant à commencé à tetter, ou à prendre quelque aliment : alors cette huile ſe mêle avec la nourriture, qui tend à produire l'indigeſtion, les vents, les maux mêmes qu'on avoit intention de prévenir en adminiſtrant l'huile à temps. Je pourrois ajouter que certaines médecines huileuſes, étant les purgatifs qu'on emploie dans cette occaſion, les parens ou les nourrices croient pouvoir les réitérer toutes les fois que le ventre de l'enfant ſe reſſerre pendant le premier mois ; & donnent lieu, par cette conduite, aux inconvéniens dont nous avons parlé.

Mais j'ai obſervé que le méconium n'étoit pas toujours diſpoſé à céder à l'impreſſion même des purgatifs ordinaires ; ainſi, lorſqu'on a commencé avec ceux que j'ai indiqués, ſi l'enfant ne fait point de ſelles pendant les douze ou quatorze premières heures après qu'il eſt né, ſur-tout s'il ſemble ſouffrir, on lui inſinuera un clyſtère, qu'on réitérera quelques heures après, s'il eſt beſoin. J'avertirai ici que ces doux évacuatifs ne feront pas effet, s'il eſt beſoin de plus puiſſans moyens ; mais toutes les fois que j'ai procuré une ſelle copieuſe avec un lavement, ou un doux laxatif, le reſte du méconium eſt ſorti avec peu d'autres ſecours, & même ſans cela. Il ne faut donc recourir aux médicamens plus actifs, que quand,

ni les lavemens, ni les laxatifs n'opèrent rien pendant plusieurs jours ; car, on a lieu de soupçonner alors que le genre nerveux est dans (1) une espèce de stupeur. Je vais finir sur ce sujet par un exemple de cette espèce : on verra quels puissans médicamens il faut quelquefois employer, & combien il est essentiel de faire la plus grande attention à ces premiers maux des enfans.

L'enfant dont il s'agit étoit né, en février 1784,

(1) Plusieurs causes peuvent contribuer à ce défaut d'énergie : la pression extrême qu'un enfant aura soufferte pendant l'accouchement ; (J'ai vu, dans ces cas-ci, un de mes enfans rester sans souffle & sans mouvement pendant sept à huit minutes après sa sortie, & paroître, plusieurs jours de suite, comme dans une stupeur générale, ouvrant à peine la bouche quand on y portoit le bout du doigt ou le tetton) ; les phlegmes dont j'ai parlé dans une note ; le tissu encore mollasse de l'estomac & des intestins, qui se sont quelquefois trouvés, pour ainsi dire, pulpeux, au lieu de former un conduit membraneux ; la bile toujours plus glaireuse & visqueuse dans ces enfans que dans les adultes, agglutinée le long du conduit avec le mucus dont cet âge abonde : *hebetantur enim vires mucorum copiâ.* Hipp. Foës. *De septim. partu*, p. 258 ; enfin, le méconium abondant & amassé dans les gros intestins : toutes ces causes, dis-je, & d'autres circonstances, peuvent rendre le genre nerveux comme insensible pendant quelque temps, & sont autant de motifs de prudence de la part du Médecin, qui, pour lors, ne doit pas aller trop vîte.

de père & mère très-bien portans, & qui jamais n'avoient eu le tempérament porté à la conftipation. Le travail de l'enfantement avoit été prompt & affez facile. Pour éviter toute prolixité, & laiffer-là toute autre circonftance, je dis que l'enfant avoit pris un peu de rhubarbe (1) une heure ou deux après fa naiffance. N'ayant pas encore évacué le lendemain, jour auquel je le vis, j'ordonnai un lavement; le foir, cet enfant étoit étendu comme dans une efpèce d'affection comateufe : lorfqu'on l'éveilloit, il fe plaignoit, mais paroiffoit ne crier qu'avec peine; il refta fix jours dans cet état, & felon les apparences, fouffrant beaucoup, & manifeftement convulfé. On ne le foutenoit principalement qu'avec un peu de lait du fein, environ plein une cuiller à café; rarement il reprenoit affez de forces pour tetter.

Jufqu'au vingt-fept, il ne rendit aucunes felles, excepté quelques taches qu'on apperçut fur fes linges, & de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre fols. Celles qu'il rendit ce jour-là étoient bien peu de chofe, dures & en petits grumeaux. Le vingt-huit il en fit davantage, & femblables

(1) La rhubarbe avoit, fans doute, trop pincé les inteftins, comme l'obferve M. Armftrong, & avoit mis les premières voies dans un état fpafmodique. L'auteur devoit faire cette réflexion.

à celles-ci. Jufqu'au vingt-neuf il ne rendit rien qu'on pût appeler felles, tout étoit mêlé de grumeaux de même dureté ; mais le trois mars elles vinrent plus délayées, & le cinq elles parurent abondamment. Pendant le cours de trente-fix heures, j'ordonnai deux onces de l'infufion ordinaire de féné ; deux dragmes de fel de feignette, quatre grains de jalap, un grain de calomel, outre quelques lavemens purgatifs, & l'ufage des bains chauds ; après cela, cet enfant prit fix dragmes d'huile de caftoreum, outre quelques dofes de manne : à un autre période, il prit quatre grains d'ipécacuanha, en deux dofes, & quarante gouttes de vin (1) antimonié, fans effet, en quatre

(1) C'eft fans doute le vin antimonié, ce remède nouveau, felon M. Underwood, qui procure l'effet avantageux qu'on n'avoit pu obtenir d'aucun autre médicament. Ce trait feul condamne la jaloufie que M. Underwood montre contre M. Armftrong. Le détail de ce traitement feroit peut-être étonnant pour M. Hamilton, d'après ce que j'en ai cité, dans une *note*. J'avoue que j'y vois du bonheur ; mais j'y cherche l'art ; ou il faut convenir que ce phénomène eft un de ceux qui mettent quelquefois l'art en défaut, & l'obligent de faire, comme dit un ancien, aujourd'hui une chofe, & demain le contraire. Hippocr. *De Loc. in homine.* Un enfant, dit Rofeen, prit une once & demie d'infufion de fené, avant de rendre une felle. Ces deux faits font très-analogues.

ſois : trois jours après, l'enfant ſe débarraſſa de ſon méconium, & il parut des apthes qui, ſans être conſidérables, durèrent plus de trois ſemaines.



CHAPITRE III.

Des Spafmes internes.

LA rétention du méconium peut auffi donner lieu à différentes affections qui font liées avec l'état des premières voies. Quelques Médecins de nos jours ont, entre autres, fait mention des fpafmes internes; mais qui, felon moi, méritent à peine le nom de maladie. Néanmoins on en a parlé de manière à jetter l'épouvante dans l'efprit d'une mère tendre; c'eft pourquoi je vais m'y arrêter quelques inftans. Le fymptome principal & conftant de ce fpafme, comme on l'appelle, eft la forme que prend la bouche de l'enfant qui femble vouloir (1) fourire. Quiconque y a

(1) Ce fourire, agréable en apparence, eft quelquefois fuivi de grimaces, de pleurs; l'enfant s'éveille, il fourit encore, il pleure: c'eft ce qu'on peut fouvent obferver; mais ce fourire & ces fymptomes fe terminent auffi par une mort inopinée. Hippocr. *De feptim. partu.* Ariftote fait auffi mention de ce fourire fpafmodique. *Hift. des Anim. tom. 1, p. 445*, *Edit.* Parif. *Camus.* M. Armftrong avoit donc raifon de n'être pas indifférent fur ce fourire. Ses détails méritent d'être connus.

Chap. II, p. 12. « Les fpafmes internes font en général

fait attention, doit l'avoir confidéré avec certain plaifir.

» la première maladie qui paroît dans les enfans ; & autant » que j'ai eu occafion de l'obferver, la plupart y font plus » ou moins fujets durant les premiers mois. Voici les » fymptomes : l'enfant paroît comme endormi, excepté » qu'il n'a pas les paupières entiérement fermées. Si l'on » y fait attention, l'on verra les yeux fcintiller, le blanc » fe tourner vers le haut. Il y a une efpèce de trem- » blement aux mufcles de la face & des lèvres, ce qui » produit comme un fourire, & même toute l'apparence » d'un vrai rire : à mefure que le trouble augmente, la » refpiration de l'enfant femble s'arrêter par intervalles ; » le nez fe retire fur lui-même : un cercle pâle entoure » les yeux, la bouche : quelquefois ces cercles deviennent » livides, difparoiffent & reparoiffent. L'enfant a des fou- » brefauts, fur-tout fi on le remue, même doucement, ou » fi l'on fait du bruit près de lui. Dans ce trouble, il » foupire, lâche des vents ; ce qui le foulage pour un » peu de temps; mais auffi-tôt il retombe dans fon affou- » piffement. Quelquefois il s'agite avant de rendre un vent, » & femble tomber en convulfion ; mais une grande érup- » tion de vents par le haut, ou un vomiffement, ou de » grands cris réitérés, rétabliffent le calme. A mefure que » l'enfant prend des forces, ces fpafmes tendent à ceffer » fpontanément, & par degrés ; mais, fi cela n'arrive pas, » & que rien ne puiffe les faire ceffer, ils dégénèrent en » une efpèce de ftupeur continuelle, qui eft fuivie de » fièvre, d'apthes ; ou la fcène fe termine par des vomiffe- » mens, des déjections acides, grumelées ou verdâtres ; une

Si ce dérangement ſe borne au ſourire, ce qui arrive d'ordinaire pendant le ſommeil, il ne vient que d'un vent incapable de donner lieu à de mauvaiſes ſuites : ce ſeroit donc un abus que de recourir auſſi-tôt à des vomitifs, ou à quelque purgatif: en violentant ainſi l'eſtomac mal-à-propos, ou en relâchant les inteſtins, on feroit plus de mal que de bien. Chacun connoît les différens degrés des effets qui doivent réſulter

---

» diarrhée accompagnée de tranchées & de convulſions; » mais les apthes ſont ſouvent la fin de ces ſymptomes. » Ainſi, ces affections rentrant l'une dans l'autre, ou ſe » ſuccédant réciproquement, on peut les conſidérer, à » certain point, comme différens degrés de la même » maladie, & qui réſultent originairement de la même » cauſe. Les ſpaſmes internes ſont donc le premier degré, » la fièvre & les apthes le ſecond, les vomiſſemens, les » acidités, &c. le troiſième, & les convulſions le dernier ».

D'après un pareil tableau, il eſt facile de préſumer qu'une mort inopinée termine quelquefois ces différentes ſcènes. M. Underwood, qui ne conſidère que le premier ſymptome, a eu raiſon de n'y voir aucun danger à cet inſtant-là. Mais, c'eſt avec autant de raiſon que M. Armſtrong recommande un vomitif pour prévenir toutes les fâcheuſes conſéquences, & de ne jamais coucher un enfant ſans lui avoir fait rendre des vents, en l'agitant doucement, & en lui frottant de même le dos, le ventre, l'eſtomac. M. Hamilton approuve auſſi les doux vomitifs dans toutes les douleurs inteſtinales des enfans, *p. 289*.

d'une impreffion plus ou moins vive fur les nerfs, depuis la fenfation que fait une plume avec laquelle on chatouille, jufqu'à celle d'un coup ou d'une percuffion violente : la première peut, fans contredit, être regardée comme agréable. Tel eft le ftimulus ou l'impreffion dont il s'agit ici, & qui a lieu fur la tunique nerveufe de l'eftomac & des inteftins; voilà pourquoi elle produit le plus agréable fourire, que j'aie jamais contemplé avec plaifir.

En effet, je ne connois point de maladie qu'on puiffe proprement appeller *fpafme interne* dans le fens qu'on y donne; & je n'en parle ici que parce que les nourrices, ou les femmes qui les foignent, font continuellement à nous en parler, tandis que les enfans fe portent parfaitement. Elles adminiftrent, à tort & à travers, les remèdes les moins convenables, lorfqu'elles croient faifir adroitement l'occafion : d'un autre côté, elles traitent une vraie convulfion, encore peu confidérable, de la même manière : induites en erreur par l'idée qu'elles ont du prétendu accès *fpafmodique interne*, elles ont toujours à la bouche cette expreffion, tandis que jamais on n'en voit deux d'accord entre elles fur le fens qu'elles y attachent. Il faut donc renoncer à l'expreffion : car, ou l'enfant a réellement une convulfion, ou il n'éprouve aucune affection fpafmodique;

au moins qui mérite qu'on y faſſe attention, & qu'on y porte du remède.

Les enfans, auſſi-bien que les adultes, meurent quelquefois ſubitement, ſans aucun ſigne manifeſte de convulſions ; mais ceci arrive le plus fréquemment lorſqu'ils ont trop mangé, ou par l'effet d'un ſpaſme de l'eſtomac, ou quelquefois du cœur & des poumons : alors on peut réellement dire que les enfans meurent d'un accès ſpaſmodique interne, tandis qu'il n'y a aucune marque de convulſion externe; mais ce n'eſt pas de cette eſpèce d'affection dont nos femmes entendent parler.

Si l'enfant dort trop long-temps, & que ce ſourire revienne ſouvent, il faut le lever, le frapper doucement ſur le dos, & lui bien frotter l'eſtomac & le ventre devant le feu : il n'y a que cela à faire. Cette douce agitation & le frottement feront ſortir un vent de l'eſtomac, & l'enfant remis au lit, s'endormira tranquillement.

Le docteur Armſtrong, qui s'eſt étendu ſur cette affection, conſeille de donner à l'enfant quelques gouttes de vin antimonié ; mais il eſt fort probable que, quand il la conſidère comme méritant plus d'attention que moi, ou c'eſt une vraie convulſion, dans laquelle l'enfant a les yeux renverſés, la bouche tournée, au lieu de préſenter un agréable ſourire, ou M. Armſtrong ne preſcrit

ce remède que pour une autre maladie, sous le nom de *spasme interne*, dont les écrivains antérieurs ont parlé comme résultant de la constipation ou des vents. Mais si ce léger dérangement des traits du visage venoit d'une nourriture constamment trop abondante, il faudroit alors donner des vomitifs sans fin! Dès que la cause de la maladie est connue dans ce cas-ci, il ne s'agit plus que de faire cesser cette cause; c'est le seul remède qu'on doit y porter.

Comme la constipation & les vents ne viennent pas toujours d'une même cause, & peuvent produire d'autres dérangemens que ceux dont j'ai parlé, je vais les considérer séparément, & selon leur propre caractère: c'est, je pense, une marche mieux réfléchie, que de s'en tenir à un terme vague en lui-même, & qui tendroit à jetter dans l'erreur la plupart de ceux qui me liront.



CHAPITRE IV.

Dérangemens qui résultent de la constipation & des vents.

LES anciens écrivains, moins attentifs que nous à la précision & à l'exactitude de la méthode, avoient cependant coutume de parler des vents & de la constipation comme de deux maladies différentes. Ce petit traité, que j'ai destiné à un usage général, & non pour celui des Médecins seulement, me donne, sans doute, la liberté de me conformer à la marche des anciens : ainsi, parlons d'abord des vents. Les vents ne sont que des symptomes de quelque dérangement antérieur ou actuel : les troubles qui en résultent ne sont pas les effets, ou de l'air qu'on avale avec les alimens, comme (1) bien des gens le disent.

(1) L'auteur ne nomme pas ici M. Armstrong, qui est de ce même sentiment. « Outre cela, dit-il, l'air que » l'enfant tire à lui pendant la succion, se mêlant avec le » lait, &c. dans l'estomac, contribue peut-être à augmenter » ces spasmes internes ». M. Hamilton s'exprime presque de même, *p. 287*. Outre les frictions qu'il recommande de faire, comme M. Armstrong, avec une flanelle chaude, il conseille de donner à l'enfant plein une cuiller à café

L'air atmofphérique eft effentiellement différent de celui qui eft produit par l'indigeftion, foit qu'il ait pour caufe la foibleffe de l'eftomac, comme on le dit, foit la quantité fuperflue, ou la qualité peu convenable des alimens que l'on prend. Quoi qu'il en foit, les vents deviennent l'origine de nombre de dérangemens dans les opérations de la nature, & dans la fanté. Ils donnent lieu à des infomnies, des foubrefauts, des hoquets, des vomiffemens ; & enfin, à des felles fpontanées, des épreintes, des convulfions funeftes, fi l'on n'y fait bientôt une attention convenable.

La conftipation eft ou naturelle, ou accidentelle ; ce qu'on doit toujours bien diftinguer. Celle-ci eft ordinairement l'effet d'une nourriture

---

de punch à l'eau-de-vie, dans laquelle on aura jetté du fucre anifé : ou, dit-il, on donnera cela dans un lavement. D'autres ont auffi cru qu'il entroit de l'air atmofphérique dans l'eftomac avec les alimens ; ce que je croirois volontiers. Il eft certain que fi l'on avale un fluide à plufieurs reprifes, on rend beaucoup de vents ; ce qui n'arrive prefque point, fi on le boit de fuite. Au refte, qu'il en entre ou non, il n'eft pas moins vrai que l'on rend affez fouvent des rots dans les cas de bonne & de mauvaife digeftion. L'indigeftion, que M. Underwood confidère feule ici, n'en eft donc pas la feule caufe. Quant à la conftipation, Rofeen en a auffi fait un chapitre particulier. *C. 2.*

pesante & peu convenable ; l'autre est rarement sujette à aucun inconvénient ; & les enfans d'une telle constitution sont en général ceux dont le corps profite le mieux. Si la mère est naturellement très-constipée, ses enfans le seront presque tous. Or, je pense qu'on ne doit point déranger une telle constitution, quoiqu'il soit nécessaire de la surveiller attentivement. En pareil cas, deux dragmes de manne en larmes, ou même quantité de syrop solutif de roses, suffira pour lâcher le ventre. On délaie cela dans un liquide, pour en donner chaque fois plein une cuiller à café, jusqu'à ce qu'il fasse effet.

J'observerai que la rhubarbe jointe à la magnésie, comme on le fait, n'est pas le meilleur purgatif. Je fais cette remarque, parce que c'est en général le grand remède de toutes ces ignorantes nourrices : car celle-ci employée sans distinction, devient peu nécessaire, & même quelquefois préjudiciable. La rhubarbe seule, en presque tous les cas, remplira l'objet qu'on se propose ici, tandis que la magnésie devient un surcroît inutile à la masse du médicament; ce qu'on doit toujours éviter avec les enfans.

Quoi qu'il en soit, il faut en général éviter de trop fatiguer un enfant resserré, si d'ailleurs il se porte bien. J'ai ordonné la manne à la dose même d'une demi-once en une fois, au période du

premier mois, & avec très-peu d'effet, si je ne réitérois cela tous les jours : en d'autres momens, j'ai ordonné trois & même cinq grains de jalap. L'expérience m'apprit enfin qu'il y a, parmi les enfans, des tempéramens dont on ne peut rendre le ventre libre qu'en leur donnant quelques purgatifs tous les jours; mais qu'on fait aussi-bien de les abandonner à eux-mêmes, sans néanmoins les perdre de vue. Cependant, s'il est besoin de leur procurer une selle, un suppositoire fait de papier plié ou roulé, & bien imbibé d'huile, ce qui s'insinue assez facilement, remplira tout ce qu'on se propose de faire.

Comme il peut arriver quelques inconvéniens d'un tempérament si resserré, & que l'enfant éprouve des tranchées, ou que cette constipation soit accidentelle, il faut y remédier promptement. Un aliment peu convenable en sera peut-être la cause, & c'est la plus ordinaire : on doit donc aussi-tôt en choisir un autre. Dans le cas où la constipation n'est qu'accidentelle, la rhubarbe (1) sera le meilleur moyen qu'on puisse employer. Après son effet, elle donne du ton aux intestins, les fortifie : or, on sait que les

(1) Je ne le crois pas de la rhubarbe seule : un peu de syrop de violette, avec moitié d'huile d'amandes douces, me paroît préférable ici.

enfans sont plus sujets à être trop relâchés qu'à tout autre dérangement. J'observerai ici que tous les purgatifs qu'on donne aux enfans doivent être d'une nature un peu chaude. On les rend tels en y ajoutant un peu de gingembre, d'infusion d'anet, & autres matières semblables; ce qui est plus important qu'on ne le croit, dans la pratique. J'ai vu des douleurs intestinales calmées très-heureusement par cette seule attention. Elles avoient duré long-temps, quoique traitées d'ailleurs de la manière la plus sage.

Comme il y a ordinairement, dans les tempéramens constipés & venteux, des acides dans (1)

(1) Oui, sans doute, il y a beaucoup d'acides dans les premières voies, chez les enfans de cet âge. Mais ces acidités y sont-elles naturellement inutiles ? Je ne le crois pas. *Voyez* ce que j'ai dit sur l'acide du lait dans le petit ouvrage de M. Baldini. J'ajouterai ces réflexions-ci. S'il est vrai, comme je le crois démontré, que ce soit le principe acide phosphorique qui prépare toutes les molécules de la matière à l'agrégation, on voit en même temps combien cet acide est nécessaire dans l'économie animale des enfans, pour réduire & assimiler tous les principes qui doivent former leurs solides, & développer leur accroissement : c'est donc pour cette raison que cet acide prédomine dans le tendre âge. Il atténue l'humeur nutritive, la rend aussi fluide qu'elle doit être selon le but de la nature. *Levis humor hominis est alimentum*, disoient les anciens. Hippocr.

les premières voies, on donnera un peu de magnésie, quelques jours après que la constipation aura cessé. On fera aussi attention au (1)

De morb. L. 4, p. 509. Hippocrate disoit ailleurs que c'étoit un principe ignée qui assujettissoit & remuoit toute la matière. On doit donc moins se proposer d'arrêter l'énergie de ces acides des premières voies par les absorbans, que de les contenir dans de justes bornes; mais sur-tout prendre garde à la quantité & à la qualité du lait ou des alimens que prennent les enfans. La quantité démesurée des alimens fixe ces acides dans les premières voies; la mauvaise qualité les fait tendre à l'acrimonie : de-là les maux qui en résultent. Mais un enfant bien constitué, & nourri comme il doit l'être, n'éprouve jamais d'inconvénient de ce principe acide, destiné à sa formation : quelquefois cet acide prédomine, il est vrai, malgré toute la prudence. Mais si l'art a ses erreurs, la nature a ses écarts; & ce n'est pas des cas particuliers qu'il faut déduire des loix dans l'économie animale, ni dans les sciences. En vain auroit-on tenté de guérir les sujets dont un acide spontané surabondant avoit ramolli tous les os, comme on le croit. *Voyez* Histoire de l'Anatomie. « J'estime le Médecin qui se trompe le » moins, dit Hippocrate; mais s'il échoue, il doit savoir » qu'on ne guérit pas toutes les maladies ».

(1) L'art ayant pour but de suppléer à ce qui manque à la nature, dit Aristote, *Politic*; c'est ici sur-tout qu'il est nécessaire. Tous les Médecins intelligens ont recommandé ce soin de la nourrice, comme l'un des plus sûrs moyens curatifs, en nombre de circonstances; & c'est justement ce qu'on ne peut obtenir avec les nourrices mer-

régime de la nourrice. S'il paroît encore quelques ſymptomes de flatuoſités, ce qui arrivera rarement, & par le ſeul effet de la conſtipation, alors l'infuſion d'anet remplira ces vues comme innocent carminatif: ſi cependant cela venoit du relâchement des inteſtins, ou d'indigeſtion, on y remédieroit en ôtant les cauſes de ces dérangemens, comme je le dirai dans un autre article.

cénaires éloignées dans les provinces: on y ſonge même bien peu lorſqu'on les a près de ſoi. Faut-il être étonné de la mort de tant d'enfans?



CHAPITRE V.

Des Insomnies ou Veilles.

Les veilles sont souvent un symptome des dérangemens dont nous venons de parler : on les fait cesser en lâchant (1) le ventre, pour

(1) Un enfant n'est jamais si disposé au sommeil, que quand on lui a débarrassé l'estomac & les intestins par un vomitif ou par un purgatif, ou par l'un & l'autre, selon les cas : « mais le sommeil le plus doux, procuré par un » opiat, n'est presque jamais sans danger, dit M. Armstrong. » On a vu les opiats produire, même chez les adultes, les » effets les plus fâcheux, & leur causer des veilles conti- » nuelles, de l'agitation, de l'égarement d'esprit, au lieu » de les faire dormir », *p. 35*. Roseen, qui condamne aussi cette erreur, que des nourrices imprudentes ont cependant soin de taire après l'avoir commise, donne, *p. 67*, un avis qu'il est bon de placer ici. « Voici comment on pourra » conjecturer que la chose est arrivée. Les effets généraux » que l'opium produit sur le corps se réduisent à ceux- » ci : il cause des chaleurs, rend le pouls très-fréquent, » aussi-bien que la respiration, qui, outre cela, devient » encore difficile ; il fait suer, & la sueur a souvent l'odeur » du médicament ; il supprime les selles, les urines, rend » le visage bouffi & rouge, pousse le sang à la tête, y » cause de la douleur & de la pesanteur, rend les yeux » hagards, cause une espèce de *coma vigil* (assoupissement

adminiſtrer enſuite un julep agréable, tel que le *julep perlé:* il agira ſouvent alors comme opiat,

---

» ſans ſommeil), & quelquefois un vrai ſommeil, accom-
» pagné de ſonges & d'agitation.

» Cependant, ces ſignes ne ſont pas encore une preuve » déciſive de l'adminiſtration imprudente de l'opium ou des » narcotiques; mais ſi l'on découvre la vérité, il faut, ſans » tarder, faire prendre à l'enfant de l'eau tiède avec du » beurre ou de l'huile, & lui tenir prudemment le bout » poilu d'une plume trempée dans l'huile, à l'entrée du » goſier, pour ſolliciter un vomiſſement: ſi cela ne réuſſit » pas, on donnera un lavement avec du ſel. On frottera » les pieds de l'enfant avec une broſſe un peu ferme; on » y appliquera un ſinapiſme qu'on laiſſera juſqu'à ce que » la peau devienne rouge: on lui baſſine auſſi la tête avec » du vinaigre chaud, & on lui en tient de fort ſous le » nez avec une éponge. Si l'on peut ouvrir la veine, c'eſt » un avantage: il vaut encore mieux mettre des ſangſues » au col, aux tempes. Si tous ces moyens ſont inſuffiſans, » on pourra peut-être haſarder les acides intérieurement, » ſur-tout le vinaigre de vin, au cas que l'enfant veuille » en prendre quelques gouttes; ce qui eſt fort douteux, » malheureuſement: il n'y a cependant pas de moyen plus » efficace pour arrêter les ſuites fâcheuſes de l'opium & » des autres poiſons végétaux que les enfans plus âgés » prennent quelquefois ſans en ſavoir le danger, tels que » les baies de belladona & autres ſemblables; ce qui eſt » ordinairement ſuivi de convulſions effrayantes. Si l'on » peut parvenir à faire avaler quelques gouttes de vinaigre, » on donnera enſuite un vomitif.

en procurant du repos. En effet, cette méthode réussit quelquefois si bien, lorsqu'on en donne une grande dose, que je craignois avoir ordonné quelque médicament narcotique : or, les narcotiques, en ce cas-ci sur-tout, seroient extrêmement préjudiciables : car les insomnies ne sont qu'un symptome, & non une maladie. Je crois devoir observer, en passant, que c'est toujours avec le plus grand danger que les nourrices donnent aux enfans du syrop diacode, de la thériaque & autres opiats. Ces remèdes bons, selon les circonstances, agissent comme poison, & quelquefois très-promptement, lorsqu'on les administre sans raison & sans nécessité absolue. Or, c'est sur-tout dans les cas de constipation qu'ils sont dangereux.

Les veilles des enfans très-jeunes sont toujours dues à quelque dérangement dans les premières voies, & souvent à la constipation; mais je remarquerai encore, que si elles n'ont lieu que pendant la nuit, c'est que l'enfant dort trop de jour : or, on remédie à cela en tenant l'enfant en mouvement, en jouant avec lui pendant toute la journée. On verra comment il faut se conduire, à cet égard, dans un article particulier à la fin de cet ouvrage, dont il fait la seconde partie.

Les dérangemens dont je viens de parler me conduiroient naturellement à parler des apthes

& d'autres éruptions ; mais je dois auparavant parler de deux autres maladies qui paroiſſent quelquefois peu de temps après la naiſſance : or, je ne pourrois plus en parler ailleurs.



CHAPITRE VI.

De la Jauniſſe des Enfans.

IL paroît qu'on s'eſt généralement formé des idées peu exactes de la jauniſſe (1) de cet âge.

(1) L'auteur eſt ici du ſentiment pour lequel Roſeen ſe déclare, à certain point. Mais la couleur jaune de la peau eſt ſi ſouvent un ſymptome de bile extravaſée dans les enfans, qu'on peut, en nombre de cas, la regarder comme un phénomène ictérique. M. Hamilton, qui appelle cette couleur *Yellow-gum*, s'explique ainſi, *p. 287*.

« Cette affection vient de ce que la ſecrétion de la bile » eſt augmentée par le changement de la circulation du » ſang dans le foie. La bile ne trouvant pas à paſſer librement de la véſicule du fiel dans le duodenum, reſte en » ſtagnation, & eſt abſorbée dans la circulation : ainſi » la couleur externe devient plus ou moins jaune, à proportion que la bile eſt charriée dans le ſang. C'eſt une » jauniſſe réelle, & fréquemment fatale : il faut la traiter, » comme dans les adultes, avec des vomitifs, mais très-doux, & des purgatifs auſſi modérés. Pour les jeunes » enfans, on les purgera avec la rhubarbe & la magnéſie ; » on peut mêler du ſavon d'Alicante dans du lait de la » nourrice, & le leur faire prendre. S'il n'y a qu'une » légère teinte jaunâtre, cela vient de quelques fluides » muqueux répandus ſous la peau (*elle en eſt plutôt imprégnée*), & cela n'exige point de traitement particulier ».

Ceux qui n'ont écrit que fur les maladies des enfans, l'ont paffée (1) fous filence, tandis que d'autres l'ont au contraire confidérée comme une maladie fort férieufe, & ont réglé leur pratique fur le caractère de la jauniffe des adultes. Les parens de leur côté, les nourrices ont auffi regardé comme vraie jauniffe, celle qui paroît dans les enfans trois ou quatre jours après la naiffance. Aucune de ces opinions ne me femble jufte : car la dernière de ces jauniffes ne me paroît mériter aucune attention. Néanmoins, quoique les enfans ne foient point fujets à la fâcheufe jauniffe des adultes, ils éprouvent quelquefois des affections ictériques qui exigent des foins. Ces affections fe diftinguent de la jauniffe ordinaire, dont je viens de parler plus haut, en ce que l'*albuginée*, ou le blanc de l'œil eft effectivement toujours très-jaune ; mais les ongles ne font jamais teints d'une couleur jaunâtre comme dans les adultes. Ils pourroient cependant devenir tels, fi l'on n'y remédioit, & qu'on laiffât l'enfant devenir conftipé. J'ai voulu voir fi la couleur jaune difparoîtroit d'elle-même ; mais après avoir attendu quelques jours, j'ai vu que cette teinte

(1) On voit par la note précédente que cela n'eft pas.

augmentoit plutôt que de diminuer : au lieu que la teinte jaune mentionnée plus haut difparoît d'elle-même peu de jours après.

Cette affection vient, à ce que je préfume, de matières vifqueufes qui embarraffent ou obftruent les conduits biliaires qui fe déchargent dans le duodenum : c'eft pourquoi il faut prefcrire un léger vomitif. Le vin antimonié eft ce qui convient alors, & il procurera probablement deux ou trois felles ; mais la difficulté qu'on a de faire vomir l'enfant dans cette circonftance, me feroit confeiller, en cas que le vin manquât, d'ordonner trois ou quatre grains d'ipécacuanha, qui eft plus (1) fûr dans fon opération, & le jour fuivant, quatre ou cinq grains de rhubarbe. Si le fymptome fe foutient, il faut réitérer l'émétique deux ou trois jours après, & adminiftrer la rhubarbe de deux jours l'un, jufqu'à ce que la jauniffe difparoiffe. En la traitant ainfi, rarement elle dure plus de dix à douze jours.

(1) J'en doute, avec raifon. Le vin antimonié fait auffi couler la bile par bas : l'ipécacuanha prend rarement cette route ; & j'ai vu qu'une dofe, même affez forte, reftoit fans effet bien fenfible. Mais l'auteur voudroit ne pas paroître employer le vin antimonié, qu'il recommande encore ailleurs, après l'avoir blâmé.

CHAPITRE VII.

Eruptions inflammatoires anomales.

Les enfans font fujets à une efpèce d'inflammation éryfipélateufe qui les met en grand danger ; & je ne vois pas que les praticiens en aient parlé dans leurs écrits. Je ne l'ai non plus rencontré que dans les hôpitaux des femmes (1) en couche. Jamais, à ce que je

(1) Cet accident ne doit pas étonner, fi l'on réfléchit aux miafmes putrides qui fe répandent néceffairement dans un lieu où il y a tant de femmes en couche. Chacun a pu, dans un temps ou dans l'autre, être frappé de l'odeur défagréable, & même acrimonieufe (elle m'a quelquefois fait éternuer), qui s'exhale du lit d'une femme dans cet état, quelque propre qu'on tienne fa chambre, fi l'on n'y donne point affez d'air. Ces miafmes acrimonieux fe jettent fur la peau, encore toute fpongieufe des enfans, & chargée des fédimens des eaux où ils flottoient dans la matrice, comme le dit très-bien M. Hamilton : ils y produifent donc une inflammation éryfipélateufe : double danger qui ne peut être que très-grand : c'eft donc plutôt fur les moyens préfervatifs qu'on doit fixer fon attention. Un bain chaud réitéré, & quelques lotions légérement favonneufes, bien effuyées enfuite, préviendroient ces inconvéniens, fi les mères ne vouloient pas avoir leur enfant à côté d'elles dans leur

crois,

crois, elle ne se manifeste passé le premier mois de la naissance; mais souvent elle paroît quelques jours après. Elle attaque les enfans les plus robustes aussi bien que les plus délicats, & subitement. Les progrès en sont rapides; la peau devient pourprée, & bientôt très-dure.

L'espèce la plus traitable de ces éruptions paroît le plus souvent aux doigts & aux mains, ou aux pieds, & aux malléoles; quelquefois même sur les jointures ou auprès, formant du pus en très-peu de tems. L'espèce la plus à craindre paroît à la région du pubis, se porte sur le ventre, & le long des cuisses & des jambes. Je l'ai cependant vue deux ou trois fois commencer au cou. L'enflure est peu considérable; mais ensuite elle devient dure. Les parties où elles se jettent deviennent pourprées, livides, & très-souvent le sphacèle s'y manifeste, sur-tout dans les enfans, sur les bourses desquels elle se jette. La verge s'enfle; le prépuce s'élève comme emphysémateux, tel qu'il est chez les enfans lorsqu'une pierre ou un gravier s'arrête dans l'urètre.

---

lit, jusqu'à ce qu'elles relevassent de couches. En général, on ne donne pas assez d'air aux chambres des femmes qui sont dans ces états: aussi en voit-on souvent périr de fièvres miliaires après les plus heureux accouchemens.

On a tenté différens remèdes sans succès dans notre hôpital des femmes en couches. Pendant quelque tems l'eau végéto-minérale en fomentation parut faire quelque bien, de même que les cataplasmes où elle entroit, en l'appliquant à la première apparence d'inflammation : mais l'éruption gagna bientôt plus loin, & la gangrène parut aussi-tôt : ou s'il s'étoit formé du pus, l'enfant ne put résister à cette suppuration. Il y a quelques années qu'on proposa d'essayer le quinquina, en joignant à cela un peu de confection cordiale. Plusieurs ont échappé au danger par ce moyen.

Le docteur Garthshore, l'un de mes collègues, a dernièrement essayé des compresses trempées dans l'esprit-de-vin camphré, au lieu d'eau végéto-minérale ; ce moyen curatif a eu de grands succès en plusieurs cas : néanmoins, le plus grand nombre de ces malades succombe à la violence du mal, & presque tous en peu de jours.



CHAPITRE VIII.

Des Aphtes.

UNE erreur vulgaire chez nous eſt que les aphtes ſont une maladie bénigne, qu'on doit même deſirer pour les enfans pendant leur premier mois: car, dit-on, s'ils n'en ont pas à cet âge, ils en auront plus tard dans un tems (1) où elles leur feront très-fâcheuſes, ſi même elles ne les emportent pas. D'après ce préjugé on les néglige à leur première apparence; on laiſſe accroître par-là les (2) acides dans les premières voies: ce qui augmente néceſſairement le mal.

Quoiqu'il en ſoit de cette erreur commune, les aphtes ſont une maladie auſſi réelle qu'aucune autre qui paroiſſe dans le premier mois; elles ſont liées avec les maladies dont j'ai parlé juſqu'ici. En y faiſant attention, il eſt poſſible de les prévenir.

Cette maladie eſt ſi connue, qu'il eſt inutile,

(1) C'eſt un préjugé qui n'eſt digne que de mépris, ſans doute.

(2) C'eſt plutôt alors une putridité alkaline ou analogue.

je crois, de la (1) décrire. Les aphtes se manifestent d'abord aux coins des levres; ensuite à

(1) Mais il est bon d'en connoître les différentes espèces, au moins selon la différence du local. Hippocrate a fait mention d'aphtes dans la bouche, dans la gorge, la trachée, sans parler ici de celles qu'il nomme à la partie externe du sexe. Arétée, qui les a décrites en grand maître, comme toutes les maladies dont il parle, *Part. 1., chap. 9, p. 9. Edit. grec.* de Turnèbe, & qui en a donné le traitement le plus réfléchi, les distingue en benignes ordinaires & en pestilentielles. Il observe que les apthes commencent quelquefois dans le bas-ventre, pour se porter par l'estomac, la poitrine, l'œsophage, à l'entrée de la gorge. Roseen, qui lui doit, sans doute, cette remarque importante, dit que, lorsqu'elles suivent cette marche, & prennent une apparence de lard, ce sont les plus funestes, *p. 46.* Celse, qui en donne la méthode curative, *Liv. 6, chap. 11*, presque totalement d'après Arétée, *Part. 2, chap. 9*, ne voit pas moins de danger dans ces aphtes. Je dis d'après Arétée, & cette remarque me paroît d'autant plus importante que le Médecin grec, dit-on, ne paroît pas cité dans les anciens qui l'ont suivi; mais peut-on méconnoître, dans Celse, ces expressions d'Arétée : *φαρμάκοισι δὲ πυρὶ ἰκέλοισι χρέεσθαι*; *adhibenda sunt ea quæ, adurendo, crustas ulceribus inducant*, dit Celse; non le feu, dit Arétée, mais des médicamens qui en produisent l'effet. Celse ne veut pas qu'on sollicite l'épanchement de la matière morbifique, *ibid.* Arétée défend aussi de la faire sortir par force, parce que les ulcères, devenus plus humides, gagnent davantage. Si l'on compare les deux chapitres bien attentivement, on verra que la seule diffé-

la langue, aux joues intérieurement, en forme de petites taches blanches. Leur nombre &

rence qui s'y trouve, ne vient que de ce que Celse s'est borné aux aphtes de l'enfance, tandis qu'Arétée traite la maladie dans des rapports plus généraux. Cette analogie m'a frappé il y a déjà long-temps. Je sais qu'un homme très-médiocre, de nos jours, prétend que Celse est un nom chimérique en Médecine, & que l'ouvrage que nous avons sous ce nom est très-moderne : que Cocchi s'est fait illusion avec les manuscrits de Florence. Il n'y a qu'à mépriser une pareille rêverie : elle est digne de celui qui l'a faite. Galien & d'autres ont aussi répété ce qu'Arétée avoit dit de la guérison de la lèpre, par le hasard d'une vipère noyée dans le vin. *Voyez* Schilling. *de Leprâ.*

Mais revenons aux aphtes. Après avoir indiqué Arétée & Celse son copiste, je dirai que Galien reconnoît aussi des aphtes de mauvais caractère. Paul d'Egine regarde, avec tous les autres Médecins, la couleur noire de ces ulcères comme un très-mauvais signe. M. Armstrong dit qu'il n'a jamais eu occasion de voir cette espèce d'aphtes; « à moins, dit-il, qu'on ne prenne, pour ces aphtes, une » escarre noire sur la langue, sur-tout à sa racine, telle que » je l'ai observée chez un enfant de quatre ans, qui mourut » d'une fièvre putride. Ce seroit alors l'enfant le plus jeune » qui m'en auroit présenté un exemple. Comme j'ai » été long-temps occupé parmi les enfans, sans pouvoir » observer ces aphtes, je conclus que ce doit être une » affection morbifique très-rare », p. 22.

Dans le dessein de prévenir les effets des matières stagnantes & corrompues de l'estomac, les selles aigres, grumelées, glaireuses, aqueuses, avec des tranchées, &

leur dimenſion venant à augmenter, elles paroiſſent plus ou moins confluentes, ſelon le degré

---

enfin, les convulſions, M. Armſtrong adminiſtre le vin antimonié, ſi l'enfant n'eſt pas reſſerré : s'il l'eſt, il le fait précéder d'un lavement, ou de deux ou trois grains de jalap en poudre, broyé avec quatre ou ſix grains de ſucre fin. « Par cette méthode, dit-il, je débarraſſe l'eſtomac, » les inteſtins, des matières acrimonieuſes; la fièvre tombe; » & j'ai rarement été trompé dans mon eſpoir en ſuivant » cette méthode : on réitérera ce vomitif ſelon les forces, » l'âge du malade & le beſoin ». *p.* 24.

Au reſte, la deſcription des ſymptomes, le traitement tant externe qu'interne de M. Underwood, reviennent à-peu-près à celui de M. Armſtrong. M. Underwood dit que le vin antimonié, préconiſé en Angleterre, comme ſpécifique pour cette maladie, ne lui a pas paru tel. Mais pourquoi d'autres Médecins que M. Armſtrong, l'ont-ils trouvé avantageux? Celui-ci convient, avec candeur, que ce médicament n'a quelquefois pas rempli ſes vues, dans des circonſtances particulières, comme tous les autres médicamens échouent avec l'homme le plus expérimenté. Ce ſont ces cas dans leſquels Hippocrate dit : « qu'il faut ſavoir faire » le lendemain le contraire de la veille ». M. Underwood ne peut pas ignorer que ce n'eſt ni par la nature même du médicament, ni par le poids, ni par le nombre, qu'on doit en eſtimer l'effet. Comment donc? Hippocrate répond, *modum nullum invenias quam corporis ſenſum.* Maxime digne d'un ſi grand maître. *De Priſc. medic.* Non, ce n'eſt que par la ſenſation du corps; & jamais un Médecin ne devroit perdre de vue ce paſſage.

de leur malignité. Il en résulte alors une croûte mince, blanche, qui à la fin tapisse tout l'intérieur de la bouche, depuis les lèvres jusqu'au gosier, & se porte même, dit-on, jusques dans l'estomac, le long du canal intestinal, produisant même de la rougeur à l'anus. Si la croûte tombe, elle est bientôt remplacée par une autre, qui est d'ordinaire de couleur plus sombre que la première; mais ceci n'est vrai que dans les aphtes du plus mauvais caractère.

Il en est d'une autre espèce plus traitable, qui se répand avec très-peu d'épaisseur sur les lèvres & la langue, revient plusieurs fois, & dure toujours quelques semaines. J'ai eu occasion d'observer si souvent ce cas, que, quand je vois un enfant en être attaqué de cette manière, & qu'elles n'augmentent pas au bout de deux ou trois jours, j'ose assurer que cela durera long-tems, mais sans aucun danger. Cependant il faut prendre garde que l'enfant ne soit exposé au froid.

On dit communément que la fièvre accompagne toujours les aphtes; mais cela n'est pas (1) ordinaire; quoique la bouche soit souvent ardente, au point même d'écorcher les mamelons des nourrices, & que l'enfant semble ne prendre le

(1) Au premier période : mais elle est fort fréquente au second.

fein qu'avec répugnance, & certaine précaution.

Les nourrices ont généralement obfervé, & c'eft un ancien principe chez elles, que le long fommeil pendant la première, ou les deux premières femaines après la naiffance, eft fouvent l'avant-coureur de cette maladie.

Il y a long-tems qu'on penfe encore, que les aphtes doivent fe manifefter à l'anus ; & les nourrices ne veulent pas entendre parler de traitement, fi on ne les y voit pas. Mais le fait eft que leur apparence à l'anus eft feulement une marque du degré de la maladie, & non de fa guérifon ; & qu'ainfi on ne doit pas defirer ce fymptome, à (1) parler généralement. La rougeur de l'anus en pareil cas, eft occafionnée par l'acrimonie des fecrétions inteftinales, & conféquemment des felles, qui enflamment facilement, & quelquefois écorchent les environs de l'anus. C'eft ce qui arrive dans les cas d'aphtes de mauvais caractère, même long-tems avant que la maladie fe diffipe. Dans les bénignes, au contraire, on ne voit pas de pareils effets ; ou bien ils font rares, ou au moins de peu de conféquence.

La caufe éloignée de cette maladie paroît être

---

(1) Ni en particulier. L'auteur ne devoit pas balancer à rejetter cette opinion. C'eft toujours un très-mauvais fymptome que celui-ci.

l'indigeſtion occaſionnée, ou par de mauvais lait, ou par des alimens mal-ſains, ou par la foibleſſe de l'eſtomac. La cauſe prochaine peut être rapportée aux ſucs âcres & trop déliés dont les glandes de la bouche, de la gorge & de l'eſtomac font la ſecrétion; ce qui produit de la chaleur & de l'acrimonie dans ces parties.

On s'eſt répandu en éloges en faveur des vomitifs, & ſur-tout du vin antimonié, comme le ſpécifique, au moins en général, le plus ſûr pour traiter cette maladie; mais j'aſſure que je ne l'ai pas trouvé tel dans ma pratique: & je ne vois pas de raiſon de quitter l'ancienne méthode de traiter une maladie qui eſt ſi commune.

Je ne diſſuaderai cependant pas d'adminiſtrer un vomitif, lorſqu'on a rendu le ventre libre; ſur-tout ſi les aphtes ſont d'une couleur brune, & tapiſſent toute la gorge. Je penſe qu'il pourroit être utile, en ce qu'il dégageroit l'eſtomac des humeurs crues qui s'y déchargent & y reſtent en ſtagnation: mais ce feroit ſans raiſon, & non ſans danger, en général, que de perſévérer dans l'uſage des vomitifs pendant pluſieurs jours, & même pendant pluſieurs ſemaines de ſuite dans un traitement ſévère & ſi peu compatible avec la délicateſſe d'un enfant de cet âge, tandis que l'égout naturel de toutes ſes humeurs morbifiques eſt ſans contredit le canal inteſtinal: auſſi la

nature y jette-t-elle réguliérement ce qui l'offenſe, dans toutes les occaſions. C'eſt ce que l'on voit manifeſtement lors de la dentition. Les premières voies n'y ſont pas d'abord affectées, mais ſecondairement, à meſure qu'elle arrive à ſon terme.

Je crois donc que, quand il n'y a pas de fièvre, ni de ſymptomes extraordinaires, les poudres teſtacées feront le meilleur & le plus ſûr remède. On peut y joindre un peu (1) de magnéſie, ſi le ventre eſt reſſerré ; s'il eſt trop libre, & que l'enfant ſoit fort foible, on lui fera prendre, au lieu de magnéſie, quelques grains de poudre de *contrayerva*. On adminiſtrera de ſemblables préparations pendant deux ou trois jours conſécutifs ; après cela quelque choſe de plus purgatif, pour précipiter les croûtes par le bas à meſure qu'elles ſe détachent & tombent dans les premières voies.

On emploiera préférablement la rhubarbe pour ces vues ; c'eſt le meilleur purgatif en ce cas-ci : mais ſi ces aphtes ſont conſidérables, d'une teinte noirâtre ; ſi elles ont paru rapidement, & que

(1) Je dirai, une fois en paſſant, que la magnéſie agit de deux manières, ou comme purgatif, s'il y a des acides ſurabondans qu'elle neutraliſe en quelque ſorte, ou comme abſorbant, s'il n'y en a que peu ; mais alors il ne faut pas la donner ſans réſerve, non plus que toutes les poudres teſtacées : elle feroit tendre les humeurs à la putridité.

l'enfant ſoit fort & vigoureux, on pourra y joindre (1) un grain ou deux de quelque purgatif plus énergique, mais avec précaution. Après le purgatif on réitérera la poudre teſtacée pendant deux ou trois jours comme auparavant, juſqu'à ce que le mal diſparoiſſe; on donnera enſuite, & avec avantage, plein une cuiller à café d'infuſion de camomille, ou quelques gouttes de teinture amère, bien délayées, réitérées deux ou trois fois par jour.

Le choix des poudres teſtacées, au ſujet duquel pluſieurs écrivains ont dit beaucoup de choſes, eſt en lui-même de peu d'importance. Il s'agit ſeulement de prendre les plus pures & les plus douces. Comme le but de ces médicamens n'eſt que d'abſorber & de corriger les acides prédominans, on verra quel en eſt l'effet par la nature des ſelles qu'elles procureront. On en

(1) L'auteur dit, un ou deux grains de *poudre baſilique*, *pulvis baſilicus*, & cite le nom de Heiſter, mais non ſes ouvrages. Je ſais qu'Heiſter a publié une diſſertation avec ce titre : *De morbis adoleſcentum & juvenum* Hippocratis 1722. *Helmſtad.* Je ne l'ai jamais lue. Eſt-ce là qu'il parle de cette poudre ? Quant au grand nombre de ſes autres diſſertations, il eſt inutile d'en citer. Je ne vois pas non plus cette poudre dans ſept pharmacopées des plus nouvelles. Au reſte, il paroît que cette poudre doit être adminiſtrée avec précaution.

réglera donc la dose, ou bien on les cessera, selon les circonstances. Si pendant ce tems-là, il faut donner à tetter à l'enfant, on fera aussi attention au régime de la nourrice & l'on diminuera la quantité ordinaire du vin, ou des autres boissons spiritueuses dont elle use.

Quant aux remèdes (1) externes ou topiques, il

(1) Ce conseil est très-sage. Les topiques que prescrit Celse rentrent dans les mêmes vues que celles des modernes. On lira aussi, avec utilité, Arétée sur ce sujet, *P. 2, c. 9.* Comme on ne peut guère donner de gargarisme à des enfans de cet âge, voici ce que M. Armstrong dit du topique qu'il emploie.

« Le meilleur topique que je connoisse, est une solution » de vitriol blanc, dans l'eau commune, dans l'eau d'orge, » ou dans une décoction pectorale. On en augmente la » force au degré qu'on veut : on trempe un linge dans la » liqueur un peu chaude, & on le porte sur le mal avec » douceur, réitérant cela trois ou quatre fois en vingt- » quatre heures, selon que le cas est urgent, & la sensi- » bilité des parties affectées. Quand l'enfant en avaleroit » de tems en tems, même plein une cuiller à café, » lorsqu'on le lui porte çà & là dans la bouche, tant » mieux : cela aidera à nettoyer l'estomac & les intestins.

» Le vitriol blanc étant, en général, si utile dans les » collyres, & d'une nature si détersive, cela me le fit aussi » essayer en gargarisme ; & j'ai remarqué qu'il réussissoit » aussi-bien dans les enfans que dans les adultes. Rarement » j'en ordonne un autre, à moins que la langue ne soit » desséchée, & comme brûlée. Ce topique détergeant bien

eſt bon d'obſerver que, comme il en eſt peu beſoin pour guérir les aphtes de ces enfans, ce ſeroit

---

» la bouche, la gorge & l'eſtomac, devient doublement » utile pour les enfans : car ils ne crachent ordinairement » point ce avec quoi on leur lave la bouche. J'ai guéri » avec ce ſeul gargariſme le plus mauvais chancre que » j'aie vu dans la bouche : l'enfant avoit cinq ans.

» Quant aux enfans du premier âge, ſi, outre les aphtes, » ils ont des puſtules ulcérées aux lèvres & à l'intérieur » des joues & des lèvres, j'ordonne le ſuc d'un navet cuit » dans l'eau, adouci avec un peu de ſucre ou de miel, ſi » l'enfant eſt reſſerré. De la petite bière bouillie avec un » peu de ſucre, fait un gargariſme très-bon pour nettoyer » la bouche ».

Voilà, ſans doute, de très-longs détails ſur cet objet; mais M. Hamilton m'a paru trop intéreſſant pour ne pas préſenter ici ſes réflexions & ſa théorie, que je crois la mieux vue de celles des modernes.

P. 291. « Lorſque les apthes commencent à paroître, » l'enfant, en général, eſt fort foible, abattu; le pouls » eſt preſque imperceptible; les extrémités ſont froides; » l'enfant ſemble à peine reſpirer, & être près de mourir. » Dès qu'on voit manifeſtement l'éruption, le pouls s'élève » par degrés, il devient prompt. Une chaleur fébrile ſur- » vient, & eſt accompagnée d'une grande agitation : la » bouche eſt plus ſenſible, au point même que l'enfant » ne peut plus prendre le ſein, ni avaler le moindre » aliment. Si on le lui fait eſſayer, ſa bouche ſaigne quel- » quefois conſidérablement, & l'enfant eſt pris de mou- » vemens convulſifs.

mal à propos qu'on y auroit recours dès les premiers momens. Je sais qu'il est assez commun

» Les aphtes sont d'abord d'un blanc terne, & deviennent » jaunâtres dans les progrès du mal. Les interstices des » ulcères sont en général d'une couleur rouge enflammée. » Si les ulcères prennent une teinte pourprée ou livide, » il y a beaucoup de danger. Une teinte obscure, gangré» neuse, est souvent un signe mortel. Il est encore fort » dangereux que l'enfant soit pris de forts vomissemens, » ou de cours de ventre considérable, sur-tout lorsqu'il » ne peut tetter, ni avaler. Ces petits ulcères, qui cons» tituent la maladie, n'affectent d'abord que la membrane » qui tapisse la bouche, la langue, la gorge, &c., & » disparoissent aisément, si on les frotte avec une matière » âcre & déterfive; mais ce traitement est on ne peut » plus mauvais; on ne sauroit trop le blâmer. En effet, » après les avoir ainsi fait disparoître, on apperçoit bientôt » de nouvelles escarres plus profondes, qui sont suivies » d'une troisième & d'une quatrième croûte; & toujours » plus épaisse & plus profonde, à mesure qu'on fait dis» paroître le mal. Ce mal ne fait que s'irriter, même par » les tentatives les plus douces, que l'on hasarde pour le » guérir, avant que les ulcères aient pris une apparence » plus favorable: car, quelque chose qu'on y fasse, c'est » un mal qui doit parcourir ses périodes, & qui se pro» longe toujours par les moyens qu'on veut employer » d'abord pour en arrêter le cours.

» Au premier période, on ne doit rien hasarder avec » des lotions, à moins qu'elles ne soient d'une nature » rafraîchissante, adoucissante, & propre à tenir la bouche

de voir commencer par-là ; mais ces topiques ne servent qu'à augmenter l'ulcération des parties

---

» humide & fraîche : tel est le miel rosat, un peu de gomme » arabique dissoute dans l'eau chaude, ou de la crême. On » en appliquera aussi sur les bouts du sein, avant de le » présenter à l'enfant, pour en prévenir l'excoriation.

» Dès que la couleur des petits ulcères change, ce » que j'appelle le second période, on peut employer le » miel rosat avec quelques gouttes d'acide vitriolique, du » rob doux de sureau, ou une décoction de quinquina, légé- » rement acidulée avec le même esprit de vitriol. On a » beaucoup vanté d'autres topiques, tels que le borax mêlé » avec du miel; *trente grains* du premier sur *une once* du » second, ou mêlé à parties égales avec la conserve de » roses, ou une solution de vitriol blanc, &c.; mais une » décoction de quinquina, légérement acidulée, répond, » selon moi, à tout ce qu'on peut espérer de plus avan- » tageux, & agit avec plus d'efficacité que tout autre » topique.

» Dans les cas ordinaires & peu critiques, de la petite » bière, du vin de Portugal, de France, feront une lotion » convenable. Le borax, pour lors, broyé avec un peu » de sucre, ou avec du miel rosat, ou de la gelée de » groseille, feront disparoître l'éruption en tout temps. » Mais quelque matière qu'on emploie, on la mettra peu- » à-peu dans la bouche de l'enfant, & avec prudence : » elle s'étendra insensiblement sur les croûtes, & l'enfant » la fondant ainsi dans sa salive, l'avalera pour la porter » plus loin. Ceci est infiniment préférable à la méthode » absurde & dangereuse, de gratter les ulcères de la bouche

affectées ; sur-tout de la manière dont on les emploie en général & ils ne produisent qu'une apparence trompeuse d'amélioration. Si toute la gorge & la langue sont couvertes d'escarres épaisses, on peut, il est vrai, tenter alors de nettoyer la bouche une fois par jour ; mais, en général, cela est inutile, jusqu'à ce que la maladie soit à son déclin, & que les escarres, disposées

» & du palais avec un linge trempé dans des matières » acrimonieuses.

» On corrigera les acides des premières voies avec » des absorbans convenables, de la magnésie, des pierres » d'écrévisses préparées. Il faut procurer à l'enfant trois » ou quatre selles par jour, s'en tenir à ce nombre ; & » si l'enfant en faisoit davantage, il faudroit les arrêter » avec le laudanum, donné de deux à cinq gouttes, selon » l'âge, & deux fois par jour. Si pour lors l'enfant avoit » quelque disposition à vomir, on soutiendroit l'intention » de la nature avec quelques grains d'ipécacuanha. Mais » dans le cas où l'enfant renonce au tetton, l'on aura » recours aux véficatoires ; & on le soutiendra avec une » décoction très-délayée de pain rassis émié ; on la passera » pour la lui donner en lavement. Si d'un autre côté, le » lait de la nourrice paroissoit avoir quelque défaut, on » la changeroit ». Ce que l'on appelle ici *acides*, est plutôt une acrimonie putride. Il faut donc être bien sûr de son fait, avant de donner des absorbans, tels que les poudres testacées : ils feroient beaucoup de tort : l'expérience l'a prouvé.

à

à tomber, donnent lieu de croire que les parties tendent effectivement à la guérifon. Alors on emploiera utilement des topiques convenables, tant pour tenir la bouche propre, que pour refferrer & guérir les orifices faignans & ouverts des vaiffeaux excrétoires.

On a imaginé, pour ces vues, nombre de lotions & de gargarifmes, & qui tous ont d'abord été d'une nature aftringente. Le topique du docteur Shaw eft fort bon : il eft fait de miel rofat & d'efprit de vitriol : mais rien n'eft préférable à celui-ci : prenez

Borax, *deux fcrupules ;*

Miel commun, *une once* : mêlez.

Il s'attache mieux que tout autre à la gorge; on l'applique auffi plus facilement. Il n'eft befoin que de le mettre fur la langue de l'enfant, autant de fois par jour qu'il fera néceffaire de nettoyer la bouche, ou de tenir les parties propres. Or, on parviendra ainfi à ce but, fans être dans le cas de purger un enfant jufqu'à l'abattre par des médicamens violens, & en le frottant fans pitié. J'avoue que j'ai fouvent été dans la plus grande inquiétude, en voyant une nourrice frotter la bouche d'un tendre enfant avec un tampon de linge brut, jufqu'à ce qu'elle l'eût fait faigner: opération que fouvent ces femmes réitèrent fix fois dans un jour.

Il ne me reſte qu'à parler des aphtes noires, maladie fort rare, comme on en convient, parmi les enfans de cet âge. Le docteur Armſtrong avoue qu'il n'a jamais eu occaſion de les voir. Je n'en ai vu qu'un ſeul exemple dans un enfant très-vigoureux. Quand on a nettoyé l'eſtomac & les inteſtins, je crois qu'une décoction de quinquina, ſoutenue d'un peu de confection cordiale, ſera le meilleur moyen curatif. Cela eſt même quelquefois néceſſaire dans le traitement des aphtes ordinaires de la plus mauvaiſe eſpèce, lorſque les eſcarres qui ſe forment ſont épaiſſes, opaques, & d'une teinte noirâtre. Ce ſymptome eſt toujours de mauvais augure.



CHAPITRE IX.

Efflorefcence benigne.

CETTE efflorefcence (1) fe manifefte ordinairement par de petites taches, & fe borne

(1) M. Hamilton définit ce que l'auteur appelle ici *red-gum*, « une efflorefcence de petits boutons rouges, qui » paroiffent fur nombre d'enfans prefque auffi-tôt qu'ils » font nés : cela paroît & difparoît même plufieurs fois, » fans inconvénient, pendant la lactation. On n'y apper- » çoit aucun des fymptomes de la rougeole : il ne s'agit » que de tenir le ventre libre, & de prendre garde que » l'appartement & les habits de l'enfant ne foient trop » chauds, ». *P. 286*

C'eft une de ces efflorefcences que les Grecs appelloient *exanthifmes*, pour les diftinguer des vrais *exanthèmes* plus permanens & plus caractérifés ; mais on a plufieurs fois confondu ces dénominations & ces affections parmi les modernes, quoique mal-à-propos. Le nom de *red-gum*, qui fignifie proprement *gencive rouge*, défigne fpécialement des taches rougeâtres qui furviennent aux gencives d'un enfant, à la fuite d'un lait acrimonieux, ou devenu tel par fa réfidence dans la bouche de l'enfant, fur-tout quand on l'endort avec le tetton dans la bouche. Alors ce mal eft idiopathique, & n'a d'autre fiège que la partie affectée. Galien avoit connu cet effet d'un lait de mauvaife qualité.

au cou & au visage, au moins le plus souvent. Quelquefois elle se porte aux mains, aux jambes,

---

Quant à l'éruption dont parle l'auteur, elle est le plus souvent due au peu de soin qu'on a de bien laver un enfant, & pendant plusieurs jours après sa naissance. L'humeur muqueuse qui enduit la peau, & l'a pénétrée pendant neuf mois, n'est pas si facile à déterger qu'on le pense; l'épiderme en est au moins très-long-temps abreuvé. Je la regarde même comme la principale matière de toutes les efflorescences ou éruptions, à laquelle l'enfance est sujette. On peut la regarder, si l'on veut, comme un effet de la force du sujet qui en est affecté : mais la nature seroit dispensée de cet effort, si on le prévenoit par des lotions suffisantes, & des bains tièdes, dont je parlerai dans un autre endroit. Si ces éruptions benignes ne sont pas une maladie, elles peuvent y donner lieu, & même à de très-sérieuses. Un air frais ou froid suffit quelquefois pour produire, en pareil cas, une fâcheuse révolution. En voici un exemple pris de M. Armstrong.

P. 97. « Il y a quelques années que je fus appellé pour » un cas de cette espèce. Un enfant d'environ six semaines » fut pris d'un dévoiement avec des tranchées, par la » rentrée d'une semblable efflorescence. Cette petite fille » étoit fort mal depuis deux jours, quand je la vis la » première fois ; & même sur le point de mourir. Elle » avoit le visage livide, tiré, les yeux fixes, vitrés : elle » serroit les poings avec des mouvemens convulsifs. Dès » que je connus la cause de son état, je la fis mettre dans » un bain chaud jusqu'à la poitrine, & bien frotter au » ventre, aux membres, pendant qu'elle étoit dans le

& s'étend même par tout le corps, comme de larges mouches, dont la furface s'élève en certains cas : elle paroît auffi en forme de petites puftules, remplies d'une humeur limpide, & quelquefois purulente. Enfin, je n'ai jamais trop fu quel nom lui donner, que celui de *rougeur confluente des gencives*, lorfqu'elle fe manifefte à cette partie feule, ou peu après avoir paru ailleurs ; mais elle n'eft jamais inquiétante.

Les différentes efpèces de cette éruption viennent de la même caufe que les aphtes, & ne méritent prefque pas le nom de maladie ; vu que c'eft un effort favorable de la nature qui fe débarraffe de quelque acrimonie : conféquemment, c'eft un effet de la force de la conftitution, au lieu que les aphtes en font ordinairement un de fa foibleffe. Dans le premier cas, la nature jette au dehors, & à la furface, la matière qui l'offenfoit : elle le fait plus complétement que

» bain. A peine y eut-elle été quelques minutes, que fon
» vifage prit un air agréable ; fes yeux devinrent affez
» vifs ; & elle regarda autour d'elle, comme fi rien ne
» lui étoit arrivé : on l'enveloppa dans de la flanelle chaude :
» mife au lit, elle fua beaucoup, & dormit plufieurs heures.
» Lorfque la fueur fut paffée, je fis appliquer un véficatoire entre les épaules. L'efflorefcence ne reparut pas ;
» néanmoins l'enfant recouvra toute fa fanté ».

dans le fecond. Lorfque cette éruption-la eft peu de chofe, il n'y faut aucun remède.

D'après ces détails, je vois que les écrivains n'en ont pas ordinairement fait mention. Je n'en aurois pas parlé non plus, fi je n'avois eu le deffein de tranquillifer les parens, qui, quelquefois en conçoivent de grandes inquiétudes, furtout fi cette éruption s'étend au loin, & devient confluente. Il faut feulement tenir l'enfant modérément chaud; autrement, l'éruption venant à rentrer, la matière fe jettera fur les premières voies. Il en réfultera une maladie, des cours de ventre, jufqu'à ce qu'elle reparoiffe à la circonférence du corps : affez fouvent même des aphtes, ou leur prompt retour, fi l'enfant n'en a été guéri que depuis peu de temps.



CHAPITRE X.

Eruptions cutanées.

LES enfans font fujets à différentes éruptions cutanées anomales, dans le premier mois de leur naiffance, & jufqu'à ce que leur dentition foit complétement terminée. Les premieres tiennent de la nature de celle dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Les enfans qui en font attaqués ont en général leurs inteftins dans le meilleur état; car l'éruption, comme je l'ai dit, porte au dehors les acides dont ces enfans abondent.

Il en paroît une efpèce (1) vers le temps de

(1) L'auteur s'accorde ici avec M. Armftrong fur les points les plus importans : il a eu raifon de fuivre un habile maître qui a bien vu. Mais M. Armftrong remarque quelques circonftances qui méritent une attention particulière. « Dans le cas de dentition, il peut arriver que l'enfant » ait de la fièvre (*ce qui n'eft pas rare*), pendant la nuit, » qu'il foit conftipé, que fes felles aient une odeur fétide, » infolite. En pareil cas, on fuivra le traitement indiqué » pour la fièvre hectique de la dentition (*on le verra* » *plus loin*). Il faut auffi s'informer fi cela ne vient pas » d'un vice fcrophuleux, fcorbutique, vénérien.

» Quoique j'aie eu nombre de ces maladies à traiter, je

la dentition; & quelquefois lorsqu'ils sont convalescens d'une fièvre, ou qu'ils viennent d'être

---

» n'ai encore pu me former, à cet égard, une méthode » curative bien régulière. J'ai été obligé d'essayer différens » moyens pour arriver à mon but. Si les croûtes sont » molles, & causent un prurit, & que l'enfant ait le ventre » resserré, j'ordonne, soir & matin, l'éthiops minéral, » ou le lait de soufre, à dose convenable, pour tenir le » ventre libre. Si l'éruption est très-sèche, squammeuse, » & que l'enfant ait un an ou plus, j'ordonne le quart » d'un grain, jusqu'à un grain de kermès minéral, selon » l'âge & les forces du sujet; on ajoute cela au lait de » soufre, ou bien on le mêle avec des poudres testacées, si » l'enfant est d'un tempérament relâché. Quant aux enfans » très-jeunes, j'ordonne de très-petites doses de vin anti» monié, soir & matin, en augmentant goutte par goutte, » jusqu'à ce que la prise du matin cause quelques petites » nausées.

» Durant tout le cours, je purge une fois au moins par » semaine, insistant sur le régime le plus strict. Si l'enfant » est à la mamelle, je défends à la nourrice les viandes » salées ou grasses, & toute liqueur spiritueuse. Quelque» fois l'humeur de l'éruption est violente, & le visage » défiguré. Les parens veulent qu'on fasse disparoître très» promptement cette difformité. Alors j'ai vu de bons » effets d'un vésicatoire à l'occiput, ou à la nuque; » & j'entretins l'écoulement un peu de temps. Mais à » présent, je préfère d'appliquer le vésicatoire sur la tête, » entre le front & la fontanelle, sur-tout quand les yeux » sont affectés : ce qui me réussit très-bien. Voici la recette

délivrés d'affection douloureuse aux intestins, elle a toute l'apparence de la précédente; & sans

---

» d'un vésicatoire, que je préfère à celui de la pharma-
» copée de Londres ».

Recette.

♃ de Cantharides en poudre, *une once;*
Faites bouillir dans *demi-livre* d'eau de fontaine;
Réduisez à *quatre onces*;
Ajoutez de basilicum jaune, *quatre onces;*
Faites cuire jusqu'à ce que toute l'eau soit évaporée.

« Lorsque les croûtes sont très-humides, & les parties » affectées disposées à rester dans un état de crudité, » j'emploie l'eau végéto-minérale de Goulard en lotion, & » avec succès. Les préparations de plomb étant en général » reconnues dangereuses, j'eus de la peine à me décider sur » l'usage de ce topique; mais les cures nombreuses dont » il parle, m'autorisèrent; & j'en vis les meilleurs effets.

» Si l'éruption est violente, ou déjà ancienne, ou accom- » pagnée d'une fièvre hectique, de selles fétides, ce qui » arrive souvent, je n'emploie aucun topique (excepté » le vésicatoire sur la tête), que quand le corps a été » bien nettoyé, & la fièvre dissipée. Je fais la plus grande » attention à la diète, & je donne, à cet égard, les ordres » les plus stricts. Je défends toute nourriture animale, tant » que la fièvre persévère, & que les selles sont mauvaises » & fétides. Cette dernière circonstance doit être soigneu- » sement observée dans les maladies des enfans.

» Si l'éruption a quelque apparence de virus vénérien,

être plus particulière à une partie du corps qu'à l'autre, elle se manifeste plus souvent au cou &

» ce dont j'ai vu des exemples dans la basse classe du » peuple, j'ordonne le mercure alkalisé à petites doses, » commençant par deux ou trois grains, soir & matin; » j'augmente la dose par degrés, jusqu'à cinq ou six grains, » ou même plus, selon l'opiniâtreté du mal, l'âge, la » constitution du malade, ayant soin de tenir le ventre » libre. En général, j'ai remarqué que cela réussissoit très- » bien; je l'ai même ordonné dans presque toutes les » espèces d'éruptions, lorsqu'il n'y avoit pas de fièvre, » & avec le plus grand succès, soit seul, soit combiné » avec la magnésie, ou le lait de soufre, ou la poudre » d'écailles d'huîtres, selon l'état des intestins. Je pres- » crivis, dans ces intervalles, une pilule de calomel & » une infusion de rhubarbe, lorsque les selles avoient une » mauvaise couleur ou une odeur sensiblement fétide.

» Entre les différentes causes de cette affection de la » peau, je dois remarquer ici les suivantes, dont aucun » auteur n'a fait mention. La première est ce que nous » appellerions chez nous *surfeit*, en françois *surcharge*, » ou excès dans le boire ou le manger (le mot grec » *υησις* répond à la lettre au mot anglois). Cet inconvé- » nient arrive à une femme, lorsqu'étant enceinte, elle » a bu, sans discrétion, une trop grande dose de quelque » fluide ou liqueur foible, comme de lait, de petite bière, » & cela froid, ayant très-chaud. J'ai remarqué que cette » éruption cutanée des enfans, à cette époque, étoit » presque toujours due à cette imprudence des femmes » enceintes: or, cette affection est extrêmement opiniâtre.

au visage. Cette éruption est réellement salutaire, & même critique, il ne faut qu'éviter le froid.

» La même indiscrétion dans une femme qui nourrit pro» duira le même effet sur l'enfant : il en arrivera autant » du lait trop chauffé, où trop long-tems gardé, que les » pauvres gens donnent imprudemment à leurs enfans, » pour les soutenir pendant qu'elles sont allées travailler.

» Je fais mention de ces circonstances pour engager les » mères, ou les femmes qui nourrissent, à éviter ces irré» gularités. Outre ces affections cutanées qui en résultent » pour les enfans, elles produisent encore assez souvent » des effets funestes & subits, tant pour elles, que pour » les enfans qu'elles allaitent.

» Il paroîtra moins étonnant qu'une boisson copieuse de » quelque foible liqueur, prise froide par une mère ou » une nourrice qui a chaud, puisse donner lieu à une » éruption sur le corps d'un enfant, si l'on considère » combien il se voit de *gouttes-roses*, ou de visages remplis » de boutons, de pustules enflammées, qui ne sont dues » qu'à cette cause, & qu'on a bien de la peine à guérir : » mais j'observerai ici, que quand une mère ou une » nourrice commettent ces erreurs, c'est le plus souvent » sur l'enfant qu'en paroissent les effets, sans que la mère » ou la nourrice en soient aucunement affectées. Au moins » ai-je lieu de croire que cela est ainsi arrivé, toutes les » fois que j'ai vu cette éruption due à une semblable » imprudence.

» Ces affections cutanées ont encore lieu par une autre » cause dans la basse classe du peuple. Les femmes y » prennent des alimens grossiers, indigestes, des liqueurs

Je n'en fais mention, que parce qu'elle eſt très-ordinaire, & que les parens qui ne la connoiſſent pas pourroient s'en alarmer.

Il y a une autre éruption fort commune, que les médecins appellent vulgairement *Croûte de lait.* Malgré ſon apparence fort déſagréable, elle n'eſt pas plus dangereuſe que la précédente : elle prévient même les autres dérangemens. Tous les enfans que j'en ai vu atteints en grande quantité, étoient de petits individus très-robuſtes; & ils ont très-bien fait leurs dents. Elle paroît d'abord au front, occupe la moitié du viſage, en forme de grandes croûtes détachées, & a toute l'apparence de celles de la petite vérole, lorſque celle-ci a commencé à tourner. Il n'y a que peu de choſes à faire ici; mais dans les cas critiques, il faut entretenir un véſicatoire continuel. Ces

---

» fortes, & même très-violentes, lorſqu'elles ſont groſſes » ou qu'elles allaitent. Quant aux alimens ſolides, elles en » conviennent; mais il en eſt peu, parmi elles, qui conviennent de l'uſage qu'elles font de ces boiſſons violentes, » telles que l'eau-de-vie, *&c.* Cependant, j'avoue qu'il y a » moins d'affections cutanées dues à cette cauſe, parmi les » enfans de ces femmes, qu'on pourroit naturellement le » préſumer dans une ville telle que Londres ».

Roſeen a fait voir, par les effets, combien il eſt dangereux pour les enfans que les nourrices boivent de l'eau-de-vie & autres liqueurs ſemblables, *p. 6, &c.*

croûtes difparoiffent d'elles-mêmes lorfque l'enfant a fait trois ou quatre dents ; quoiqu'elles fe foutiennent quelquefois pendant plufieurs mois. J'ai remarqué que les poudres teftacées, & divers altérans ne produifirent aucun effet. Je voulois me rendre aux defirs de gens de qualité, qui veulent toujours voir difparoître promptement ce fymptome. Derniérement on me confulta pour un enfant qui avoit pris un grain de *calomel*, ou mercure doux, pendant plufieurs mois & fans aucun avantage, que celui de n'en avoir heureufement pas reffenti de mal : ce qui eft bien rare, lorfqu'on adminiftre des médicamens actifs fans néceffité.

Cette éruption paroît quelquefois d'affez bonne heure ; & en a impofé à ceux qui ne font pas habituellement parmi les enfans. On l'a prife pour un effet du virus (1) vénérien : j'eus occa-

(1) L'auteur a raifon, fans doute. Mais outre ce que je viens de produire de M. Armftrong, & fans citer Rofeen, *chap. 27*, voici ce qui eft arrivé à un enfant de feize mois & demi. Ce fut à cet âge qu'il lui parut à la tête plufieurs boutons un peu durs, fur-tout près de l'apophyfe maftoïde & fur le front, après une efpèce de croûte laiteufe qui avoit difparu en grande partie. La nourrice n'y avoit prefque pas fait attention, lorfqu'un de ces boutons s'amollit & fuppura : bientôt cinq autres fuppurèrent,

ſion d'en voir un exemple il y a peu de temps. Je conſeillai de tenir ſeulement le ventre libre avec

---

ou plutôt répandirent une eſpèce de ſanie aſſez claire : ce qui ceſſa, moyennant quelques topiques que cette femme y mit à différens intervalles. Deux mois après, la tête ſe couvrit encore d'une autre croûte, comme laiteuſe, & l'enfant ſouffroit beaucoup lorſqu'on lui touchoit la tête : il parut quelques croûtes ſur le front, & même fort sèches : je vis l'enfant à ce période. Après les informations les plus exactes, j'eus lieu de ſoupçonner que le mari de la nourrice avoit encore, dans les humeurs, un reſte de virus vénérien, quoiqu'il ſe portât bien en apparence, & que ſa femme ne ſe fût jamais apperçue d'aucune marque externe de cette maladie chez elle.

Je conſeillai de retirer l'enfant, & ſans rien dire à ſes père & mère du mal que je ſoupçonnois chez lui, je lui fis prendre deux bains chauds tous les jours pendant une ſemaine, quelques boiſſons légérement apéritives, & les pilules ſuivantes, que j'apportai toutes faites.

Recette.

♃ d'Extrait de piſſenlit, *un ſcrupule.*
d'Extrait de ciguë, *autant.*
de Gomme gutte, *deux grains.*
de Mercure doux, *ſix grains.*
Mêlez bien, en triturant, pour en faire vingt-cinq pilules.

L'enfant en prit une ſoir & matin pendant les quatre premiers jours. La première, dans deux cuillerées de bouillon léger ; la ſeconde, de même, après-midi, ou le ſoir en allant au lit. Le cinquième jour il commença à en prendre deux

un peu de magnéfie; le mal, loin d'empirer, difparut comme d'ordinaire, lorfque l'enfant eut fait quelques dents.

Dans toutes les maladies éruptives de cet âge, il faut foigneufement éviter que l'enfant foit frappé du froid; & lui tenir le ventre libre. S'il fent du mal à l'eftomac, un peu de magnéfie, de poudres teftacées, ou de poudre compofée de

---

le matin & le foir, & continua ainfi: je fis préparer trois fois la même dofe. Sans l'affamer, je le mis à une diète légère : les tubercules & les croûtes difparurent. Le mal étoit donc le produit d'une caufe bien différente que les affections que décrit Celfe, *Liv. 7*, *chap. 6*. Il faut toujours fuivre le confeil de Celfe dans la diète qu'on prefcrit aux enfans malades : *Dandaque opera eft, quantùm fieri poteft, ut inter opportunam abftinentiam, cibofque opportunos nutriatur.* Liv. 3, chap. 7; & ne pas perdre de vue les aphorifmes *13 & 14*, *Sect. 1*, d'Hippocrate. On voit par-là le milieu qu'il faut prendre, à l'égard des enfans, dans cet autre avis très-fage d'un des plus anciens Médecins : *Morbi quicumque ulcerum genere continentur, & reliquo corpore fupereminent, unà cum medicamento fame curandi funt.* De Loc. *in Hom.* Hippocr. Foës. *p. 420.* « Dans toutes les maladies » qui font comprifes fous le genre des ulcères, & qui » font éruption à la fuperficie du corps, il faut joindre » la faim aux médicamens pour les guérir ». Cependant, l'abftinence qui convient dans les cas d'ulcères récens, n'eft pas toujours auffi néceffaire pour ceux qui ont déjà fubfifté quelque tems. *Hippocr. de ulcerib.*

contrayerva jointe à ces médicamens, pourra s'employer de temps en temps avec avantage. Si l'éruption rentre précipitamment, on lui fera prendre quelques grains de la confection cordiale, dans de l'eau ſimple de menthe.

Si les croûtes deviennent très-sèches & dures, ce qui arrive quelquefois, ſur-tout quand elles ſe portent juſqu'au ſommet de la tête, on pourra les oindre légérement d'un peu de crême chaude, mais ſeulement par petite partie à la fois: lorſqu'elles ſont très-humides, & cauſent de la douleur en s'attachant au bonnet, il faut y jetter un peu de (1) poudre à cheveux, les couvrir d'un linge un peu rouſſi. C'eſt tout ce que j'oſerois y faire; car en ſupprimant une éruption conſidérable à la peau, il pourroit en réſulter les plus dangereux effets.

---

(1) Point de poudre. J'ai dit pourquoi plus bas.



CHAPITRE XI.

De la Suppuration des Oreilles.

IL eſt ſi ordinaire de voir de petites véſicules & de légères ulcérations derrière les oreilles des enfans, que les pères & mères les connoiſſent très-bien. En général, ces maux n'ont beſoin que d'être lavés avec de l'eau froide, ou couverts d'un linge rouſſi, pour empêcher que le bonnet ne s'y attache, & ne cauſe de la douleur à l'enfant : d'ailleurs on doit les regarder comme très-utiles, ſur-tout pendant les douleurs inteſtinales, ou l'éruption des dents. Néanmoins il ſurvient quelquefois aux enfans corpulens, ſur-tout vers la dentition, une eſpèce d'ulcère qui exige de l'attention ; car il s'étend en deſcendant le long du cou, cauſant beaucoup de douleur ; & avec une ſuppuration qui gagne de plus en plus.

En pareil cas, on doit commencer la cure par un véſicatoire appliqué ſur le dos, pour attirer la ſéroſité qui ſe jette ſur les parties affectées. J'ordonne communément une poudre apéritive teſtacée, compoſée avec la rhubarbe & la muſcade : je joins à cela un peu de mercure doux,

ou de cinnabre d'antimoine, ou d'éthiops (1) minéral. Ce dernier m'a paru beaucoup plus utile

(1) Rofeen confeilloit de s'abftenir de tout repercuffif, capable de fupprimer cette humeur. « Si l'écoulement n'eft » pas encore établi, dit M. Hamilton, il faut bien laver » la partie & la bien effuyer; quelque chofe qu'on ait » dit de contraire pour autorifer cet écoulement. Mais s'il » eft une fois établi, il eft dangereux de le fupprimer, » avant d'avoir pratiqué un autre égout. Si cependant » on craignoit que la matière ne tendît à faire éruption » ailleurs, il faudroit la favorifer avec prudence ; mais » tenir la partie toujours bien propre. Pour y porter » remède, & faire ceffer le mal, on lavera la partie » affectée avec une légère folution de fucre de faturne; » & s'il eft befoin, on y appliquera enfuite un peu de » cérat, *tenant le ventre libre* modérément, (c'eft le pré» cepte des anciens pour tous les cas ulcéreux, ou qui » rentrent fous ce genre. *Hippocr. de ulcerib.*) avec de » petites dofes de rhubarbe & de magnéfie ; ce font» là les principaux remèdes. Cependant on obfervera » qu'ici, comme à toute autre partie, à l'aîne, aux aiffelles, » il ne faut employer les préparations de plomb qu'avec » réferve ; car il y auroit du rifque à les continuer long» tems. Abforbées par les pores, elles occafionneroient » des tranchées, des coliques, & même des attaques de » fpafmes, *p. 285* ». Le grand point eft d'empêcher ou d'arrêter l'inflammation, fans quoi il n'y a pas de guérifon à efpérer. *Hippocr. de ulcerib.* En général, c'eft ici un de ces cas où il faut favoir être utile, ou ne faire prefque

dans les maladies éruptives des enfans de cet âge, qu'on ne le croit vulgairement ; mais on emploiera, ſur-tout, avec ſuccès, un liniment mercuriel ſur les ulcères : quoiqu'ils paroiſſent ſouvent enflammés, cela ne leur fait aucun tort. Voici une très-bonne compoſition pour ces vues: prenez

de Mercure doux ou calomel ʒi à ʒii;
d'Onguent de fleurs de ſureau ℥i.
Faites un liniment.

On étendra ce liniment ſur un linge double,

rien, de peur de devenir nuiſible. Hippocr. *Epid.* L. 1. *Stat.* 3, *vers la fin.*

Les anciens auguroient bien de ces éruptions pour l'avenir. Ces petits ulcères à la tête, aux oreilles, & à toute autre partie du corps; la bouche abreuvée de ſalive, le nez rendant beaucoup de mucoſités, leur faiſoient même préſumer que jamais ces enfans ne ſeroient attaqués de mal caduc. *De morbo ſacro.* Hippocr. Foës. *p. 304.* M. Armſtrong obſerve très-judicieuſement, qu'un air froid peut ſupprimer cette évacuation ſalutaire; & que dans ce cas-là, ou en l'arrêtant par un topique, la matière peut ſe jetter ſur les inteſtins, & cauſer des convulſions. Roſeen & d'autres en ont vu les yeux fort offenſés. L'un & l'autre ordonnent un véſicatoire derrière l'oreille, ou entre les deux épaules, pour ſuppléer à l'écoulement. Du reſte M. Undervood ſuit, en général, ce que dit M. Armſtrong, *p. 177.*

pour en appliquer deux fois par jour ; & l'on en verra des effets plus réels que de toutes les fomentations, & de tous les onguens. Au moins m'a-t-il toujours réussi dans les cas où l'on m'assuroit que les ulcères s'étoient étendus de plus en plus, & profondément, pendant l'usage de différens autres topiques.

Je n'ai jamais remarqué aucune mauvaise suite de ce traitement : les enfans ont joui d'une aussi bonne santé que si leurs ulcères étoient restés ouverts. Or on sait que quand ils sont d'une nature bénigne, la nature ne les forme que pour garantir ces individus d'autres inconvéniens, dont je vais parler.



CHAPITRE XII.

Du Vomiſſement.

LE vomiſſement n'eſt aſſurément pas un dérangement ordinaire dans les enfans, conſidéré comme maladie ; à moins qu'il ne ſoit lui-même le ſymptome d'une maladie, ou la conſéquence d'un dérangement mal traité. Les enfans en ſanté ne ſont pas diſpoſés à vomir ſouvent, ſi l'eſtomac n'eſt pas ſurchargé : dans ce cas ils rejettent le lait auſſi-tôt qu'ils l'ont pris, & même ſans qu'il y ait aucun changement ; mais ceci n'eſt pas non plus une maladie, & n'exige pas les ſoins que (1) recommandent quelques écrivains. En

(1) Quoique les réflexions de l'auteur ſoient dictées par la prudence, il n'eſt pas moins vrai que le vomiſſement, qui eſt preſque toujours ſymptomatique dans ſes commencemens, peut dégénérer en une maladie très-ſérieuſe, & qu'il mérite la plus grande attention, « & qui, dit très-bien » Roſeen, *p. 296*, exige les ſecours les plus prompts : pour » ne rien dire de la perte que fait néceſſairement le corps, » lorſque les alimens ne peuvent y reſter ; ni combien » les humeurs deviennent acrimonieuſes lorſqu'elles ne » ſont pas renouvellées par un nouveau ſuc nutritif ». Celſe avoit déjà fait cette réflexion, *aſſueſcit corpus non ali ; & ob hoc infirmum erit*, &c. Liv. 1, chap. 3.

effet, pourquoi forcer le reste de l'aliment à sortir de l'estomac, lorsque la nature s'est déjà déchargée

---

M. Undervood ne parlant pas de différentes causes qui peuvent occasionner des vomissemens à ces petits individus, il n'est pas inutile d'en faire au moins mention ici, sans entrer dans aucun détail circonstancié sur les moyens curatifs que les circonstances pourront toujours suggérer à des gens prudens. Outre la quantité superflue des alimens, ou leur acrimonie, & la rentrée d'une éruption qui en seront peut-être cause, on examinera si l'enfant n'a pas été saisi d'un air froid, ou si la nourrice ne lui a pas donné le sein ayant froid elle-même; s'il n'a pas été exposé à la vapeur offensive de quelque substance volatile, ou du charbon, (le vinaigre répandu en vapeurs dans l'appartement seroit utile pour ce cas-ci); si l'enfant n'a rien mangé en secret, d'indigeste ou de mal-sain, ou même de vénéneux, ce qui arrive quelquefois; s'il n'a pas pris d'aliment cuit, ou résidant dans un vaisseau cuivreux, & même d'argent : car ces vaisseaux d'argent ne sont jamais sans mêlange de cuivre; s'il a rendu des vers, ou s'il y a lieu d'en soupçonner, malgré l'ambiguité des signes qui semblent les indiquer; s'il n'est pas attaqué subitement d'une descente; s'il n'y a pas quelque obstruction considérable dans les intestins; si la rate ou le foie ne font pas appercevoir de gonflement dans les hypocondres; si le ventre ne se retire pas par intervalle, à la suite de quelque affection spasmodique interne; si l'enfant n'a pas eu, pendant la nuit, quelque saignement de nez qui lui ait fait avaler du sang; (J'ai vu un vomissement des plus violens survenir à cette hémorrhagie) si quelque écoulement des oreilles,

du superflu qui lui faisoit violence ? Ce vomissement spontané qui paroît alors, s'opère sans que l'estomac soit violenté : le lait ou les autres alimens, sortent sans presque aucune action sensible de l'estomac, & sans que l'enfant soit malade.

Il est même si ordinaire à quelques enfans de la plus belle venue de vomir, que c'est un proverbe parmi quelques vieilles nourrices, que « tout » enfant qui vomit est un enfant (1) qui profite »;

---

ou des glandes ulcérées ne s'est pas arrêté ; si même ces glandes, seulement tuméfiées (ou toute autre tumeur), se sont affaissées d'elles-mêmes précipitamment ; si l'enfant n'a pas été saisi de quelque frayeur par un bruit insolite ou considérable, ou par l'aspect de quelque objet hideux, ou lorsqu'on l'agitoit en jouant avec lui ; enfin, s'il éprouve des douleurs de colique néphrétique ou intestinale, ou des convulsions. Comme il n'est aucune de ces causes qui ne puisse donner lieu à des vomissemens considérables ; il falloit nécessairement en faire mention. *Cujus rei non est certa notitia, ejus opinio certum reperire remedium non potest.* Celse, *Liv. 1.* Je ne parle pas ici du vomissement dans les cas de dentition, de rougeole, de petite vérole.

(1) Sans autoriser les proverbes des vieilles femmes, je dirai, avec M. Armstrong, « nombre d'enfans, par » exemple, ceux qui sont sujets à des spasmes internes, » profiteroient bien mieux, s'ils vomissoient plus souvent, » *p. 23* ». Ce Médecin fait mention d'une autre cause de vomissemens, d'autant plus remarquable qu'il est peu d'écrivains qui y aient fait attention : c'est un amas de mucus

non que je faſſe beaucoup de cas des proverbes de ces femmes ; mais lorſqu'il arrive de pareils

---

glaireux dans les reins. « Après avoir trouvé tous les » autres viſcères de cet enfant en bon état, j'obſervai que » le rein droit étoit plus large qu'il ne l'eſt ordinairement, » & d'une couleur plus livide : je l'enlevai du cadavre, » & l'ouvris par ſa partie convexe. J'en vis le baſſinet » rempli de graviers, dont quelques-uns étoient durs, & » avoient pris la forme de l'endroit du baſſinet où ils étoient » logés. Le rein préſentoit des marques d'inflammation : » ce qui, je penſe, cauſa toute la maladie, en occaſionnant » une fièvre, & affectant les parties voiſines. Le rein gauche » ne parut ni enflé, ni enflammé, quoiqu'il renfermât » des graviers, mais en moindre quantité », *p. 38.*

Les ſymptomes de la maladie avoient été de fréquens vomiſſemens, une diarrhée, un peu de fièvre, de grandes inquiétudes, & des apparences de mouvemens convulſifs. L'auteur ajoute cette remarque, *p. 39.* « Parmi le grand » nombre des malades qui ſont amenés à cet hôpital des » pauvres enfans, j'ai obſervé que les maladies grave» leuſes leur ſont beaucoup plus ordinaires que je ne le » croyois d'abord ; & que ces maladies leur ſont même » le plus ſouvent héréditaires. Ainſi, dès que j'apperçois » quelque difficulté à l'écoulement des urines, & que je » puis préſumer la cauſe ſuſdite, j'ordonne ordinairement » une infuſion de graine de carotte ; ſavoir, plein une » cuiller à café ſur une demi-livre d'eau bouillante : on » l'adoucit avec du ſucre. L'enfant en prend deux ou trois » cuillerées à bouche, ou plus à la fois, ſelon ſon âge » & le beſoin : on réitère cette priſe trois ou quatre fois

vomiſſemens peu après que les enfans ont pris le ſein ou un autre aliment, & que ces alimens ne ſont preſque pas changés, il eſt prouvé par le fait, que l'obſervation de ces femmes eſt bien fondée.

Si au contraire l'aliment reſte quelque tems dans l'eſtomac, il ſera rejetté tout caillé : or ceci mérite attention, ſi le vomiſſement devient fréquent : non que le lait ne doive pas cailler dans l'eſtomac ; car cela doit toujours avoir lieu pour la ſéparation & l'analyſe naturelle

---

» par jour. En général, il en réſulte de bons effets ».

On y joindra pluſieurs bains chauds avec avantage. Un lait trop acrimonieux, trop épais ou trop acide, le mauvais régime des mères ou des nourrices donnent lieu à la production de ces graviers. Les eaux dures, ſtagnantes, crues, que boivent la plupart des femmes de la campagne, ſont encore une autre cauſe de ces affections des enfans. Mais je ne puis rien dire de mieux que ce qu'on lira dans Hippocrate, ſur l'origine de ces concrétions. *De Aëre, loc. & aq.* p. 286. *De morb.* Liv. 4, 512, &c. Mères, ſavez-vous comment vos enfans ſont nourris, éloignés de vous dans les provinces, & n'avez-vous pas tout à craindre! M. Laſſus, habile Chirurgien, m'aſſuroit auſſi, ces jours derniers, que rien n'étoit ſi fréquent que ces affections dans les enfans, & que c'étoient, ſur-tout, ces ſujets, ou les vieillards, qu'on avoit le plus ſouvent à tailler ; mais que le principe de la pierre avoit réellement exiſté chez ceux-ci dès l'enfance.

de ses parties constituantes ; & c'est la seule digestion que le lait subit dans l'estomac. Le serum ou lait clair, & la partie butyreuse se séparent des parties caseuse & terreuse : les premières sont reprises par les vaisseaux lactés, & convertis en sang après avoir été versées dans le torrent de la circulation ; tandis (1) que les dernières sont

(1) Quelque spécieux que soit ici le raisonnement de notre auteur, il me paroît susceptible de modification, & la chose n'est pas indifférente pour l'économie animale. Après avoir mûrement réfléchi sur la nature de l'acide phosphorique, & sur les phénomènes qu'il présente dans les trois règnes, je me suis fait, de la digestion, des idées différentes de celles que j'avois vues dans les différens ouvrages des Physiologistes. Je regarde la digestion complette comme l'effet de deux opérations, semblables à celles qui se font tous les jours dans la nature, c'est-à-dire, comme le produit d'une résolution & d'une combinaison simultanée. Tous les travaux de la Chymie prouvent que ce qu'on appelle analyse, n'est qu'une vraie combinaison, différente de celle des substances analysées. J'ose même avancer, comme une vérité incontestable, que jamais on n'isolera une substance d'une autre, sans une nouvelle combinaison, & qu'il sera éternellement impossible d'avoir une seule substance pure & isolée de toute autre. L'acide phosphorique qui existe plus ou moins sensiblement dans toutes les substances que nous prenons comme aliment, & sur-tout dans nos humeurs, résout d'abord ces alimens dans l'estomac, les atténue, les délaie,

précipitées par le bas, & jettées dehors avec les autres parties excrémenteuſes des alimens & des ſucs gaſtriques.

à l'aide des fluides qui les pénètrent, & en ſont pénétrés réciproquement; mais en même tems les parties ſe rapprochent, ſe lient à la faveur du principe mucilagineux, pour ne former qu'un fluide homogène en apparence, dans lequel elles ſont portées juſqu'au torrent de la circulation. Là, chaque ſubſtance qui entroit dans l'agrégation du mixte, fait départ, à l'aide des différens filtres qui lui ouvrent paſſage, en raiſon de la conformation de ſes molécules, & ſelon l'ordre de l'homogénéité déterminée par la nature. La partie huileuſe eſt portée dans les tiſſus adipeux; la partie terreuſe la plus ſubtile, jointe à un principe muqueux dans les chairs, & autres parties molles analogues; la partie terreuſe, plus groſſière dans les os, les cartilages, avec une autre portion de mucus ou de gluten; & le ſédiment de la digeſtion, qui n'a pu paſſer dans les ſecondes voies, ſe précipite par les ſelles. La partie aqueuſe, plus ou moins fluide, & chargée en grande partie des ſels, ou alkaliſés, ou reſtés dans l'état naturel, ou transformés en d'autres ſels, eſt filtrée par les reins, jettée dehors par la veſſie avec une quantité plus ou moins grande de cet acide phoſphorique, qui eſt devenue inutile dans l'économie animale. Quant à la bile, il s'en précipite une partie par les ſelles & les urines, & la ſecrétion du reſte ſe fait dans le foie, au retour du ſang appauvri par la circulation.

Il n'eſt donc pas vrai de dire ſimplement que la partie

Tel eſt le cours naturel de la digeſtion ; quoique nombre d'écrivains n'y aient pas fait l'attention

caſeuſe & terreuſe du lait eſt rejettée par les ſelles, puiſque c'eſt la partie caſeuſe qui fait la principale partie nutritive du lait. Quant à la partie terreuſe, la nature en prend auſſi la plus grande quantité pour former les organes, ſur-tout les plus ſolides de l'enfant, & pour entretenir ceux des adultes. Le ſédiment rejetté eſt compoſé de tous les principes que la nature n'a pu employer, & leur eſt plus ou moins analogue, en proportion du mouvement périſtaltique, moins ou plus accéléré des inteſtins, c'eſt-à-dire, en raiſon inverſe de ce mouvement, & de la quantité à laquelle les ſecondes voies ouvrent un libre paſſage.

Si le lait ſe caille dans l'eſtomac, ce n'eſt point du tout par l'acidité des ſucs gaſtriques, mais par un vrai départ momentané. Lorſque tout eſt dans l'ordre, l'acide phoſphorique agit auſſi-tôt ſur cette partie, qui ne tarde pas à s'agréger avec les autres principes, pour former le fluide que produit la digeſtion : il ſe fait donc auſſi là une double opération. La partie caſeuſe ſe précipite par ſon propre poids, au moment où les parties huileuſe & ſéreuſe s'uniſſent aux ſucs gaſtriques qui leur ſont plus analogues ; mais la réunion de ces agens ſe fait bientôt ſentir à l'autre partie par leur énergie diſſolvante, & tout ne forme qu'un fluide.

S'il y a des crudités, des levains vicieux dans l'eſtomac, ces operations troublées, ou même arrêtées à certain point, ne fourniſſent plus à l'animal qu'un ſuc alimentaire, dépravé dans ſon principe même : l'acrimonie ſe répand dans toutes

convenable. Harris a même assuré que ce lait caillé étoit tel, par l'effet d'un acide prédominant; néanmoins le lait qui devient ainsi caillé, est une preuve que l'estomac, après avoir fait la digestion de ce qu'il avoit reçu, n'ayant pas assez de force pour le pousser plus loin dans les intestins, en rejette forcément une partie par le haut.

En pareil cas la nature demandera peut-être que l'estomac évacue tout ce qu'il contenoit. On

---

les humeurs; les voies secrétoires s'obstruent : de-là tous les désordres qui en sont les funestes conséquences. Je fais ces observations pour éclairer nombre de lecteurs qui n'ont pas occasion, ni même le tems de consulter des traités de physiologie sur cet article important. En général, ne donnez rien à l'estomac embarrassé par de mauvaises humeurs; c'est un vaisseau impur où s'aigrira tout ce que vous y jetterez. *Quodcumque infundis acescit.* Horat.

Quant à ce que dit l'auteur, *le lait qui revient ainsi caillé est une preuve que l'estomac, après avoir fait la digestion de ce qu'il avoit reçu*, &c. : cette réflexion m'a paru singuliérement étrange dans un homme de l'art; mais c'étoit une conséquence nécessaire de sa fausse théorie. Je dis, au contraire, que la digestion n'en étoit pas encore commencée; il est facile de le sentir par ce que je viens de dire. Ainsi, je ne m'arrêterai pas à cette erreur. Je vois moins encore pourquoi l'on feroit évacuer à l'enfant tout ce qu'il a dans l'estomac, après avoir rejetté ce lait. Jettez deux ou trois grains d'alkali du tartre dans un demi-verre d'eau chaude, & vous aiderez la digestion du reste.

le fera facilement avec un peu d'eau modérément chaude, ou une infufion de camomille. La caufe de l'indigeftion n'étoit alors qu'une trop grande réplétion; mais la caufe étant une fois ôtée, & les mauvais fucs de l'eftomac qui en étoient la conféquence, étant évacués, l'effet ceffera. En général il n'y a pas autre chofe à faire, à moins que l'eftomac, troublé par d'autres inconvéniens, réfultans du trop de réplétion, n'exige d'autres foins. Tourmenter un enfant à chaque occafion avec un vomitif qui le rend malade, ou le furcharger de rhubarbe & de magnéfie, c'eft en vérité vouloir inutilement éveiller un homme dans un profond fommeil, pour lui faire prendre de l'opium! Qu'on laiffe un peu jeûner l'enfant, après qu'on a vuidé l'eftomac de ce qui le furchargeoit; & que la nourrice foit par la fuite attentive à ne plus le trop remplir, rarement on aura befoin d'autre chofe.

Si d'un autre côté, le vomiffement vient d'un régime acrimonieux, il faudra quelques foins ultérieurs: car il eft probable qu'il eft paffé pendant plufieurs jours dans les inteftins, une nourriture à demi digérée: dans ce cas-ci, un léger laxatif, & un régime plus doux font en général tout ce qu'il faut. En cas qu'il y ait une acidité prédominante dans l'eftomac, on mêlera avec l'aliment un peu de poudre teftacée, ou de

magnéfie ; on pourra auffi les lui adminiftrer d'une autre manière, pendant deux ou trois jours, felon le befoin.

Mais fi le vomiffement eft le fymptome d'une autre maladie, en attaquant la caufe on trouvera le remède dont on a befoin. Suppofons que cette maladie vienne de la rentrée fubite de quelque éruption cutanée, on mettra fans tarder l'enfant dans un bain tiède ; on lui frottera bien les membres auffi-tôt qu'on l'aura forti de l'eau, & on le mettra au lit. Si le vomiffement continue, on lui adminiftrera un vomitif ; & après cela on lui appliquera un véficatoire au (1) creux de l'eftomac.

Puifque je parle ici de vomitif, je dirai que le choix doit en être déterminé par les circonftances & la nature du mal. Dans les maladies des premières voies l'ipécacuanha eft le meilleur, en général ; mais s'il y a de la fièvre, ou qu'on veuille exciter une douce diaphorèfe, un vomitif antimonial mérite la préférence : enfin l'oxymel (2) fcillitique conviendra mieux dans les dérangemens de poitrine.

---

(1) J'ai fait plus loin une remarque importante fur cette pratique. Voyez *Fièvre*.

(2) L'oxymel fcillitique m'a paru beaucoup fatiguer les enfans, & refter fans effet avantageux.

Les enfans d'une foible conſtitution ſont quelquefois pris de vomiſſemens plus conſidérables, par la trop grande ſenſibilité, ou la trop grande irritabilité des nerfs de leur eſtomac. Il faut alors employer des remèdes capables de reſſerrer, de fortifier cet organe, & d'en diminuer en même temps la ſenſibilité. On remplira les premières vues avec une infuſion froide de quinquina, ou de fleurs de camomille, avec de l'écorce d'orange, & un peu de rhubarbe : on remplira les ſecondes, avec quelque mixture ſaline, & une goutte ou deux de laudanum : ce remède-ci ſera ſoutenu, ſi l'on veut, avec quelques fomentations aromatiques & ſpiritueuſes au creux de l'eſtomac, ou par l'emplâtre ſtomacal, auquel on joindra un peu de thériaque.



CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Des Tranchées.

LE mot de *tranchées* eſt un terme très-familier aux nourrices : & quelques médecins qui ont écrit ſur les maladies des enfans, en ont fait un article particulier (1) dans leur ouvrage ; mais

(1) Roſeen a fait, comme pluſieurs autres Médecins, un article particulier *des tranchées*, & ce n'eſt pas ſans raiſon. Les diarrhées, de quelque eſpèce qu'elles ſoient, n'en ſont pas toujours la cauſe ; la conſtipation y donne auſſi-bien lieu que le trop grand relâchement. Quant aux ſignes qui décèlent les tranchées, Roſeen dit : « lorſqu'un » enfant lâche plus d'urine que de coutume, de ſorte » qu'il ſe mouillé juſques ſous les bras, il a des tranchées. » Il eſt remarquable, ajoute-t-il, qu'un enfant qui a des » tranchées, & ne veut pas tetter, prend le ſein volon» tiers, tette ſans difficulté, juſqu'à ſe raſſaſier, lorſque » quelqu'un le tient droit devant ſa nourrice ». Ceci ne peut guère arriver que quand l'eſtomac eſt la partie principalement affectée ; mais ſi les inteſtins l'étoient directement, je crois que cela ne réuſſiroit pas. Du reſte, dans le cas de conſtipation, il faut promptement lâcher le ventre de l'enfant avec des lavemens, tels qu'on pourra en avoir ſous la main, y jettant un peu d'huile, ou du mucilage de graine de lin : enſuite on lui fera paſſer quelques doux

ceci ne fert qu'à embarraffer la matière, au lieu d'applanir les difficultés. Si un enfant n'a pas faim, ou n'eft pas gêné, offenfé par fes vêtemens, il y aura toujours, s'il crie, quelque fymptome concomitant qui rendra raifon de fes plaintes, & des expreffions de fon mal : la caufe eft en effet affez fouvent dans fes inteftins, & fe manifefte par des felles : c'eft ce que nous allons confidérer.

---

purgatifs ; & on lui prefcrira une diète rafraîchiffante, émolliente, s'il eft fevré.

Les vers peuvent donner lieu à des tranchées ; mais on ne peut guère être sûr de leur exiftence ; les fignes en étant fort équivoques. Une humeur arrêtée, une éruption rentrée, un air froid & frais fur-tout, une frayeur & autres caufes les produiront auffi. C'eft à ceux qui foignent l'enfant à éclaircir l'Homme de l'art, ou à lui de fe bien informer de ces différentes caufes.



CHAPITRE XIV.

Des Selles ou de la Diarrhée.

QUAND le vomiſſement eſt le ſymptome de quelques autres dérangemens, c'eſt alors, comme je l'ai obſervé, qu'il demande une attention particulière : on le traitera ſelon le caractère de la maladie principale : or il n'y a point de maladie qu'il accompagne plus fréquemment que la diarrhée.

Le vomiſſement & la diarrhée ſont la plupart du tems les conſéquences d'un lait mal-ſain, ou de toute autre nourriture non convenable ; d'un air froid & humide ; de la rentrée d'une éruption cutanée. On n'arrêtera pas ces ſelles avec précipitation : il faut auſſi s'abſtenir de poudres abſorbantes, juſqu'à ce que la matière offenſive ait été corrigée ou détruite. S'il y a un vomiſſement concomitant, on commencera la cure par un vomitif. Quoiqu'il ne faille pas arrêter les ſelles, ſans précautions préalables, ni avec précipitation, on ſe gardera bien de traiter la maladie en adminiſtrant de la (1)

(1) Cette réflexion eſt très-bien vue & de la plus grande conſéquence. S'il eſt un point où le Médecin doit ſavoir s'arrêter, c'eſt celui des purgatifs. La couleur des ſelles

rhubarbe tous les jours. Cette pratique eſt aſſez ordinaire ; mais elle ne tend qu'à entretenir le cours de ventre, en y cauſant une irritation continuelle, après que la matière offenſive a été évacuée.

On en donnera une doſe ſuffiſante, ou deux, au commencement de la maladie, & après cela on emploiera les abſorbans. Si le cours de ventre (1)

étant un des ſignes par leſquels un Médecin doit régler ſa conduite en pluſieurs circonſtances, la rhubarbe, & les autres purgatifs qui teignent les matières, peuvent en impoſer à l'homme peu attentif. C'eſt une remarque judicieuſe que fait M. Armſtrong : Feyjoo l'avoit faite avant lui, & d'après d'autres, dans ſon Théatre critique Eſpagnol, *T. 1, Diſcurſ. 5, nº. 40.*

Les purgatifs pouſſés trop loin, ſur-tout chez les enfans, deviennent une eſpèce de cautère ſur les inteſtins, & qui tend directement à l'épuiſement du ſujet. On dira peut-être qu'il faut quelquefois riſquer d'évacuer de bonnes humeurs, pour dégager le corps des mauvaiſes. Cette réflexion auroit quelque choſe de ſpécieux, d'après celle d'un des plus anciens Médecins ; mais cet Ecrivain ſuppoſe de la force réelle dans le ſujet, *ut, quam vis, quod ſanum eſt unà cùm ægroto deducatur, nulla inde ſit noxa*, &c. ; & il ne veut que des médicamens foibles dans un ſujet foible, quand même ſa maladie ſeroit grande. *Voyez* Hippocr. *De loc. in hom.* p. 419. Walſchmid a bien fait ſentir le danger des purgatifs trop réitérés. *T. 1, Diſp. 1, nº. 5.*

(1) M. Armſtrong avoit obſervé que le tartre ſtibié étoit ici plus avantageux, en ce que les enfans le prennent

continue, le vomitif deviendra néceſſaire : car les purgatifs ne reſtent pas toujours aſſez de temps

---

ſans répugnance, & qu'il reſte plus long-tems dans le corps que l'ipécacuanha, qui paſſe même trop vîte par le bas, lorſqu'il en prend la route. La doſe de M. Armſtrong eſt un grain dans trois onces d'eau, dont il preſcrit plein une cuiller à café ; ce qui fait à chaque priſe un vingt-quatrième de grain. Par ce moyen, l'on peut attendre, avec sûreté, l'effet qu'il produit, « ſur-tout, dit-il, quand ces tranchées » ſéreuſes ſont accompagnées de vomiſſement : ce qui n'eſt » pas rare. En pareil cas, il faut réitérer le vomitif à » petites doſes, pourvu que l'enfant le puiſſe ſoutenir ; » autrement on aura auſſi-tôt recours à une anodyn tel que » le ſuivant, particuliérement lorſque les ſelles ont une » odeur moins offenſive. J'ai vu les heureux effets de ce » médicament ».

Recette.

℞ de Magnéſie blanche, *dix grains.*
d'électuaire de ſcordium, *quarante grains.*
d'eau de menthe poivrée, } de chaque, *une once*
de cannelle, } *& demie.*
de ſyrop de ſafran, *demi-once.* Mêlez bien.

« On en donne une petite cuillerée toutes les quatre, » ſix ou huit heures. Si cela ne paroît pas aſſez aſtringent, » on ſubſtituera vingt grains d'écailles d'huîtres préparées, » en poudre à la magnéſie, & le ſyrop de coquelicot à » celui de ſafran.

» Les vomitifs antimoniaux ont auſſi une qualité anodyne » qui les rendent toujours plus utiles que d'autres dans la

dans l'eſtomac pour emporter avec eux la matière offenſive qui y réſide. Après cela on purgera

---

» plupart des maladies de l'enfance : ils favoriſent la tranſ-
» piration inſenſible, dont l'embarras ou la ſuppreſſion eſt
» la ſource de nombre de maladies ».

M. Armſtrong, attentif à l'examen des phénomènes qui peuvent éclairer ces théories de l'art, nous rapporte deux cas dignes d'être bien connus. Après avoir rapporté celui d'un enfant de ſix mois, dont les tranchées aqueuſes étoient dues à des graviers dans les reins, & que le demi-bain fit ceſſer, en y joignant quelques anodyns, il nous parle ainſi, *p.* 40. « Le demi-bain ne produiſit aucun effet réel dans » un autre cas de tranchées aqueuſes, quoique d'abord » l'enfant parût ſe mieux trouver : le docteur Hunter en fit » l'ouverture. En maniant l'eſtomac avec prudence, il vit » que les tuniques ſe déchiroient dans ſes mains : elles » ſembloient avoir été réduites comme par macération en » une conſiſtance preſque gélatineuſe. Les inteſtins grêles » étoient réduits de même, preſque dans toute leur lon- » gueur ; cependant on n'y voyoit aucune marque d'in- » flammation, ni de mortification : l'odeur en étoit même » moins offenſive que de coutume dans un ſujet mort. » La texture des gros inteſtins étoit aſſez ferme, & tous » les autres viſcères du bas-ventre ſe trouvoient dans un » état naturel, au moins en apparence. Un pareil cas » juſtifie, ſans doute, la Médecine de tout reproche.

» Un enfant de trois ſemaines me préſenta la même » macération à l'orifice ſupérieure de l'eſtomac, & à » tout ſon fond. Vers le pilore, la texture en étoit aſſez » ſolide, de même que celle des inteſtins. Je ne vis aucune

encore l'enfant; mais en se rappellant toujours que la plupart des maladies des enfans, ou rési-

---

» apparence de mal qu'à l'estomac. Ce viscère étant très-
» plein, tandis que les autres étoient vuides, il paroît que
» la maladie est venue sur-tout d'un état spasmodique du
» pilore; ce qui empêcha le contenu de passer dans le
» duodénum. Ces cas-ci sont peut-être plus fréquens qu'on
» ne le présume. C'est probablement à cet état gélatineux
» de l'estomac qu'est dû le peu d'effet que produisit la
» solution antimoniale. Or, j'ai remarqué que c'est un très-
» mauvais signe, en général, lorsque les vomitifs & les
» purgatifs, donnés à dose convenable aux enfans, ne pro-
» duisent pas l'effet qu'ils devroient. Ce qu'il y a de remar-
» quable, c'est que cet enfant étoit le troisième que les
» parens perdoient au même âge, & de la même maladie:
» il en étoit de même à l'égard de l'autre, cité auparavant.
» Les extrémités de ces deux enfans avoient toujours été
» froides, à moins qu'on ne les chauffât: le visage étoit
» également froid, pâle, tiré & abattu ».

AUTRE MÉTHODE du même. « Mais comme il se ren-
» contre quelquefois des parens qui n'aiment pas voir
» prescrire des vomitifs à des enfans très-jeunes, & que
» quelques praticiens à préjugés les désapprouvent aussi,
» voici une autre méthode avec laquelle j'ai traité ces
» diarrhées. Les succès nombreux que j'en ai eus m'en ont
» prouvé l'avantage.

» Je nettoie d'abord les premières voies avec des pur-
» gatifs convenables, entremêlant les anodyns de manière
» à émousser les qualités poignantes des médicamens, &

dentes dans les premières voies, ou accompagnées de fièvre, ne paroissent céder à la fréquence des

---

» à diminuer le stimulus occasionné par l'acrimonie des » selles. C'est pourquoi, si l'enfant est très-jeune & foible, » c'est-à-dire, au-dessous de trois ou quatre mois, j'ordonne » la mixture suivante, que j'ai même essayée très-heureu- » sement dans des sujets âgés de plus de deux ans.

Recette.

℞ de Sel d'Epsom, *dix grains;*
d'Eau pure, *deux onces;*
de Teinture d'opium, *deux gouttes.* Mêlez.

» On en donne plein une cuiller à café, toutes les » quatre ou cinq heures, à un enfant âgé de deux mois. » Si cette dose n'arrête pas le cours de ventre, on l'aug- » mentera un peu par degrés; ou bien l'on ajoute une » goutte de teinture d'opium à la mixture totale. Avec » ce médicament, comme avec tout autre, on se réglera » sur l'âge, les forces, & la violence des symptomes.

» Si l'enfant a beaucoup de tranchées, on substituera à » l'eau pure l'eau de fenouil doux, ou de semence d'aneth, » avec de l'eau simple de cannelle, sur-tout dans l'eau » chaude, si la mixture vient à manquer. Mais lorsque les » intestins sont sales, & l'odeur des selles très-offensive, » si d'ailleurs l'enfant a quatre ou cinq mois, j'ordonne » souvent un grain de calomel en une pilule, faite avec » un demi-grain de *philonium* de Londres, à prendre, » quand l'enfant est mis au lit, le soir: pour le matin, » je prescris ce qui suit:

ſelles qu'on leur procure, que pour reparoître bientôt, ſi l'on interrompt les purgatifs, avant que toute la matière irritante ſoit évacuée.

Recette.

℞ de Rhubarbe choiſie en poudre, *ſix*, ou *ſept* ou *huit grains;*
d'Ecailles d'huîtres préparées, *dix grains;*
d'Eau pure, *trois ſcrupules;*
d'Eau de cannelle, *deux ſcrupules;*
de Syrop de ſucre, *un ſcrupule.* Mêlez.

» On peut partager la pilule de calomel en deux ou » trois parties, & la donner à l'enfant dans une panade » légère, ou autre choſe ſemblable; mais non diſſoute. Le » calomel étant de ſa nature fort peſant, & ſuſceptible » de ſe ſéparer des autres ingrédiens, s'attache aux parois » des vaiſſeaux ou de la cuiller, & il eſt alors impoſſible » de ſavoir quelle doſe l'enfant en a pris. Ces pilules & » la potion ſeront réitérées au beſoin, à l'intervalle de » deux, trois ou quatre jours, & plus ou moins fortes, » ſelon leur effet. Je ne trouve rien qui nettoie ſi bien » les inteſtins des enfans que le calomel (M. Undervood » eſt auſſi de cet avis), s'il eſt bien préparé & adminiſtré, » comme je l'ai dit: il n'eſt alors ſujet à aucun inconvé» nient; au contraire, il devient très-utile. En le mêlant » avec le philonium, on l'empêche de pincer les viſcères, » & on lui donne une vertu plus aſtringente.

» Telle eſt la méthode que je trouve la plus sûre après » la première, pour guérir les cours de ventre des enfans, » lorſqu'ils viennent d'impuretés dans les viſcères du bas-

Si ces purgatifs réitérés ne réussissent pas ; quoiqu'on ait apporté toute l'attention possible

---

» ventre, de régime mal réglé, de mauvais alimens ; » même lorsque ces cours de ventre sont accompagnés » d'enflure du ventre, & de fièvre hectique, pendant » la nuit.

» Mais lorsqu'on sent une dureté skirreuse à l'abdomen, » ou qu'on apperçoit quelque signe de purulence dans » les selles, il n'y a pas grand fond à faire sur les mé- » dicamens ».

L'auteur en présente un exemple avec beaucoup de détails, & ajoute que ces cas sont plus fréquens qu'on ne le penseroit. « Mais, dit-il, comme une collection » purulente ne peut avoir lieu sans une inflammation pré- » cédente, le moyen le plus sûr pour la prévenir est la » saignée : ce qui fait un fort argument en faveur de la » saignée, dans les différentes maladies de l'enfance, » comme dans celle des adultes, quand quelque signe » inflammatoire l'indique : tels sont une forte fièvre, un » pouls élevé, prompt, une grande chaleur, de la soif, » la langue blanche, &c. » *p. 33.*

(Je joins ici par parenthèse ce que dit M. Hamilton sur le même sujet. « Une saignée faite à propos est en » général suivie des plus heureux effets dans la plupart » des maladies de l'enfance, sur-tout si elles sont aiguës. » On doit la proportionner à l'âge & à la force du sujet. » Une sangsue suffit pour un enfant au-dessous de trois » mois ; deux peuvent être nécessaires depuis trois jusqu'à » six ou huit mois. Le pied, la jambe, sont les parties les » plus convenables pour les appliquer : car il peut arriver

au régime, on reprendra les abſorbans, ſans même négliger les opiats. En effet, les opiats ſont quelquefois indiſpenſables pour confirmer la cure des maladies inteſtinales de cet âge, vu la grande irritabilité des enfans. Il eſt vrai que ces remèdes ne ſont que rarement néceſſaires, juſqu'à ce que

---

» que le ſang ne vienne pas aſſez largement : alors on » emploie l'eau chaude pour favoriſer la ſaignée. S'il venoit » trop fort, on ſeroit à portée de l'arrêter avec une com- » preſſe fixée par une bande. On riſque auſſi moins de » cette manière, de refroidir ou de fatiguer l'enfant, que » de les appliquer par derrière, ou aux autres parties » uſitées ». *p. 297*).

» Quant à la diète qu'on doit ſuivre dans tous les cours » de ventre des enfans, je ne connois rien de meilleur » que le *capioca*, ou *ſagou blanc*, ſelon d'autres. On nous » l'apporte du Portugal : il eſt de couleur blanche, grumelé » comme le ſagou ordinaire, ou à-peu-près, mais en mor- » ceaux plus gros. Il n'a que peu ou point de ſaveur, ni » aucune odeur : il a une douce aſtringence, & eſt plutôt » glutineux, mais moins que le *ſalep* (le texte porte, » par erreur non corrigée, *jalap*), qui eſt ſuſceptible de » devenir trop peſant ſur l'eſtomac des enfans, ſur-tout » lorſqu'ils ſont foibles.

» Un Médecin expérimenté ſuppléera à ce capioca par » d'autres ſubſtances légères, s'il eſt impoſſible de s'en » procurer : ce qui doit ſouvent arriver ».

Telles ſont les vues-pratiques de cet habile Médecin, dont j'ai cru ne pas devoir laiſſer ignorer les détails; je les crois au moins auſſi intéreſſans que ceux de M. Undervood.

les enfans aient atteint l'âge de quelques mois; mais ſi on les croit indiqués, on peut employer le ſirop diacode, & même le laudanum avec une entière ſécurité.

Je ſais que depuis le temps de Galien (qui lui même nous avertit de ne pas donner de thériaque aux enfans), juſqu'à ce moment-ci, nombre de Médecins ont appréhendé de donner ces remèdes à ces petits individus. Harris, qui, à d'autres égards, a ſi bien écrit ſur ces maladies, eſt du même ſentiment : malgré cela je vais rappeller ici un fait qui mérite attention. Je fus appellé pour un enfant *de deux jours*, par mépriſe on lui avoit donné quelques heures auparavant, quatre gouttes de laudanum. Les parens étoient fort alarmés en voyant leur enfant dans un état comateux, ſans pouvoir ni prendre le ſein, ni même ouvrir les yeux : j'aſſurai aux parens que le laudanum ne ſeroit ſuivi d'aucune mauvaiſe conſéquence, ſi l'on vouloit tirer du ſein de la mère, plein une cuiller à café de lait, & le faire prendre à l'enfant. On le fit & l'enfant, après avoir dormi plus de trente-ſix heures, ſe réveilla, & ſortit parfaitement bien de ſon état (1) de ſtupeur.

(1) Une goutte ou deux de plus l'auroient probablement tué. L'enfant d'un de mes voiſins vient de périr d'une ſemblable mépriſe.

Les cours de ventre ne font pas toujours une maladie dans les enfans. Leurs inteftins font les égouts naturels & critiques de leurs maladies, comme les pores cutanés & les reins le font dans les adultes. Il ne faut donc pas d'abord en fupprimer la décharge, mais en faire ceffer la caufe: enfuite on en modifie, ou l'on en fait ceffer les effets, en tenant les felles dans de juftes proportions. On y parviendra avec le julep crayeux qui opère comme aftringent, en abforbant les acrimonies, ou en changeant la nature des acides, & des matières irritantes. C'eft un excellent anodyn, qui d'ordinaire acheve parfaitement la cure, lorfque les inteftins ont été bien nettoyés.

Le docteur Armftrong (1) fe déclare à ce fujet,

(1) Je ne blâme affurément pas la théorie de M. Underwood, il s'en faut; mais il eft étonnant que, prenant M. Armftrong pour guide, en nombre de circonftances, il montre ici une jaloufie fur laquelle l'honneur de ce Médecin m'oblige de rompre le filence. Il eft faux que M. Armftrong s'en tienne à fon vin antimonié, & au fyrop mentionné plus loin. M. Armftrong donne quelquefois ce fyrop dans une grande cuillerée d'eau de fenouil ou de cannelle fimple. Addition qui n'eft pas indifférente ici, *p. 31.* & qui feule feroit un palliatif qui calmeroit au moins les douleurs en bien des cas, fans le vin antimonié. Quant au raifonnement que fait enfuite M. Underwood pour trouver de l'incon-

contre l'usage des poudres absorbantes, & préfère le vin antimonié. Selon lui les autres praticiens

---

séquence dans les réflexions de M. Armstrong, on y voit peu de justice, en faisant attention à ce qui suit.

P. 28. « Je regarde la magnésie comme un médicament » plus sûr que la rhubarbe; mais je suis convaincu, par » nombre d'expériences réitérées, qu'un vomitif, tel que » celui dont j'ai fait mention, est préférable à tous les » deux. On va, par ce moyen, à la racine du mal. En » effet, les selles verdâtres étant dues à la grande quantité » de bile & à son acrimonie, aux humeurs aigres, gru» melées, glaireuses, à une surcharge d'acides dans les » premières voies, le meilleur moyen de soulager le » malade, est de le débarrasser le plutôt possible de ces » matières. Si, comme plusieurs auteurs de médecine le » conseillent (*entre autres Harris*), on veut d'abord » corriger l'acrimonie de ces humeurs peccantes par des » absorbans & des anti-acides, comme ils les appellent, » avant d'essayer de chasser les humeurs, lorsque le cas » est urgent, ce qui n'est pas rare, il y a tout à risquer; » car l'on n'aura peut-être plus le tems de faire usage d'éva» cuans; au lieu qu'en dégageant l'estomac & les intestins » par un vomitif, qui, dans ces cas, opère par haut & » par bas (M. Undervood en convient), en général, » on procure aussi-tôt du soulagement : ce qui reste peut » alors être corrigé avec les absorbans & les purgatifs » mentionnés, en cas que l'enfant ne puisse plus soutenir » l'effet d'un second vomitif. En effet, il arrive souvent » que les parens ou les nourrices appellent un Médecin

ne les emploient que parce qu'elles ont la propriété de corriger l'acidité avant l'adminiſtration des

---

» trop tard, & lorſqu'on ne peut plus rien faire (ou au » moins très-peu) pour le ſalut de l'enfant.

» Mais *ſi les forces de l'enfant le* permettent, le meilleur » moyen eſt de réitérer le vin antimonié, toutes les ſix » ou huit heures, juſqu'à ce que les ſelles commencent » à changer viſiblement de couleur & de nature : alors » on n'adminiſtre ce médicament que toutes les douze » heures, juſqu'à ce qu'elles reprennent leur couleur & » leur conſiſtance naturelles. L'émétique agiſſant ſur les » phlegmes & la bile, rend d'abord l'enfant bien malade, » mais à peine eſt-il dégagé des matières, qu'il ſent auſſi- » tôt du ſoulagement. Il eſt rare qu'une même doſe le » fatigue autant; c'eſt pourquoi on augmentera la doſe » ſuivante, ſi les ſymptomes ne diminuent point comme » on le deſire. J'ai vu des enfans ſi mal par les tranchées » aqueuſes, qu'ils ſembloient tomber en convulſion, & » dans l'état le plus alarmant, tandis qu'ils ont été ramenés » à un état de calme & de sûreté par cette méthode, & » même en peu d'heures. C'eſt ce qui ne feroit pas arrivé » avec la méthode ordinaire.

» Il eſt vrai que des enfans d'une forte conſtitution, » & dont les inteſtins & l'eſtomac, ſtimulés par l'acri- » monie des matières qui y étoient contenues, ſe ſont » quelquefois dégagés totalement, &, par ces évacuations, » ont enſuite tiré beaucoup d'avantage des abſorbans & » des anti-acides, ſur-tout du julep crayeux. Mais intro- » duire ces médicamens dans le corps, avant que les viſ- » cères abdominaux aient été en grande partie dégagés

purgatifs : or ce principe lui paroît mal vu. Dans un danger extrême, dit-il, un médecin appellé

» de leur furcharge ftimulante, c'eft contrarier la nature, » au lieu de l'aider, & laiffer prendre peu-à-peu racine » au mal. Pendant ce tems-là, l'enfant devient toujours » plus foible, & enfin il n'a plus affez de forces pour » foutenir les évacuations néceffaires.

» J'avois autrefois adminiftré les anti-acides & les abfor- » bans avec quelques aftringens par la bouche, & même » en lavement. Le cours de ventre s'étoit arrêté pour » quelque tems; mais bientôt la fièvre augmenta, les » felles revinrent avec une fois plus de force, & enlevèrent » promptement les malades. Depuis que j'ai traité ces » maladies par des vomitifs réitérés, j'ai rarement eu befoin » d'ajouter autre chofe, que ce qui fuit, & dans les cas » où l'enfant fentoit encore des tranchées & du trouble » lorfque les premières voies avoient été nettoyées : » favoir, un *dragme* de fyrop de coquelicot dans une grande » cuillerée d'eau de fenouil ou de cannelle fimple; réitérant » cela toutes les trois ou quatre heures, jufqu'à ce que » le calme reparût.

» Depuis quelque tems, fi je remarque des felles très- » grumelées ou verdâtres, je prefcris trois ou quatre » gouttes de leffive de tartre avec l'émétique : après cela, » j'en ordonne la même quantité à prendre, dans les inter- » valles, avec la même quantité d'eau de chaux édulcorée » d'un peu de fucre ou de fyrop : ce qui eft fuivi de » bons fuccès. Ce médicament eft fur-tout utile quand le » lait refte caillé fur l'eftomac : adminiftré à petites dofes, » jamais il ne caufe d'accidens.

un

un peu tard ne trouveroit jamais le moment de purger; mais ce n'eſt pas-là un raiſonnement bien ſuffiſant pour prouver la ſupériorité de ſa méthode.

» On traitera de même les récidives auxquelles les » enfans ſont ſujets les deux ou trois premiers mois. En » général, les vomitifs antimoniaux ſont les meilleurs » médicamens dans les cas de ſpaſmes internes, d'aphtes, » comme dans les cours de ventre: ils contribuent cer- » tainement à diſſiper la fièvre, ſoit en chaſſant une bile » acrimonieuſe, ſoit par une autre opération quelconque. » Or, la fièvre n'accompagne preſque jamais les maladies » de ce premier âge, ſans danger, lorſque la maladie eſt » grave; & je crains la ſaignée pour les enfans, dans » les cas où il n'y a pas de ſignes d'inflammations ».

Les ſangſues n'ont jamais occaſionné d'inconvéniens. J'ai vu les convulſions les plus violentes céder à leur effet; & j'oſe reprocher aux Médecins de ne pas en faire aſſez d'uſage pour les enfans, ſur-tout comme M. Hamilton le propoſe. Voyez une note précédente.

Je ne vois pas, dans ces détails de M. Armſtrong, les inconſéquences que M. Underwood a voulu y trouver: il eſt lui-même ailleurs de l'avis de M. Armſtrong au ſujet du vin antimonié. D'ailleurs, on voit que M. Armſtrong ne s'en tient pas à une ſeule méthode: que les deux qu'il ſuit ont été également heureuſes. Il emploie l'émétique & les parégoriques, ou les purgatifs & les anodyns. M. Underwood propoſe-t-il autre choſe? C'eſt ainſi que l'envieux ſe jugule de ſes propres armes, dit un Poëte Grec, *Anthologie*, Liv. 1.

ὁ φθόνος αὐτὸς ἑαυτὸν ἑοῖς βελέεσσι δαμάζει.

En effet, jamais aucun écrivain, autant que je ſache, n'a admis le principe mentionné ſans exception. Harris même, qui a tant recommandé les poudres abſorbantes, ne nie pas qu'il ne faille quelquefois commencer par des médicamens purgatifs.

Mais en ſuppoſant que l'on ait penſé autrement, le docteur Armſtrong prouveroit tout au plus qu'en cas de grand danger il faudroit faire précéder le vin d'antimoine, vu ſa qualité émétique & purgative, à l'uſage des poudres teſtacées; mais au lieu de s'en tenir-là, ce docteur tire une concluſion générale & précaire de principes évidemment particuliers; & ſans rien avancer de ſolide contre une méthode établie, & autoriſée par les ſuccès du traitement.

J'ajouterai que, tandis qu'il craint les poudres abſorbantes, (que perſonne ne preſcrit ſans y joindre des purgatifs) de crainte qu'elles n'arrêtent les ſelles, & n'augmentent auſſi la fièvre, il hazarde d'ordonner ce qu'il appelle un doux parégorique pour calmer la douleur, c'eſt-à-dire, une dragme de ſyrop de pavots blancs, réitérée toutes les trois ou quatre heures, juſqu'à ce que les douleurs ceſſent. Si donc la douleur continue pendant neuf heures, l'enfant aura pris pendant ce temps-là une demi-once de ce ſyrop : or c'eſt à quoi ſe bornent tous ſes médicamens, ſelon

lui, excepté le vin d'antimoine, qu'il regarde comme remède efficace, nonobſtant l'opiat.

Il eſt important de ſavoir quelle partie des inteſtins eſt particuliérement affectée. Pour cet effet on déshabille l'enfant, on examine attentivement le ventre, les expreſſions différentes de la douleur pour en tirer quelque indication, ſoit par la contraction forcée de l'une ou l'autre jambe ou des deux; ſoit par celle des bras: ce qui a lieu ſelon que la matière irritante eſt (1) ou plus haute, ou plus baſſe; ou plutôt d'un côté du ventre que de l'autre.

On prendra garde auſſi aux différens caractères apparens des ſelles dans une diarrhée: rarement elles ont une apparence avantageuſe. Elles ſont ou aigres & grumelées, ou glaireuſes, verdâtres, crayeuſes, aqueuſes, & pluſieurs fois fétides: dans ce cas-ci on adminiſtrera quelque puiſſant purgatif, comme un peu d'infuſion de ſéné, ſi l'enfant n'eſt pas trop jeune encore.

Mais il eſt poſſible que les ſelles reparoiſſent

---

(1) Ce conſeil, bon en lui-même, ne peut être utile que quand la douleur eſt fixe; encore faut-il que l'enfant parle: ce qui ne peut pas toujours être. Les mouvemens des membres n'ont jamais déſigné le local de la douleur en pareil cas, pas même chez les adultes. Cependant il eſt bon de voir & de tâter doucement le ventre.

fréquemment : alors, & fur-tout pendant la dentition, ou après la rentrée d'une éruption cutanée, il fera bon de folliciter quelques décharges derrière les oreilles, ou d'appliquer fur le dos un emplâtre de poix de Bourgogne. Quant au premier expédient, on frottera derrière les oreilles avec des cantharides, de manière à y caufer une légère excoriation. On fera peut-être mieux d'y fixer une emplâtre véficatoire : ce qui procurera cette décharge à l'endroit même où fouvent la nature la pratique elle-même. Si cette méthode n'eft pas ordinaire, elle n'en fera (1) pas moins utile.

Lorfque les felles paroiffent aigres, ou grumelées, ou que l'enfant eft très-difpofé à la toux, la magnéfie ou d'autres abforbans en poudre, procureront du foulagement, en y joignant un peu de mufcade. Si elles font verdâtres, ou crayeufes, on donnera une goutte ou deux de leffive de tartre dans les autres médicamens, felon le befoin ; ou un peu de favon dans les lavemens, ce qui eft effentiellement néceffaire lorfque le cours de ventre eft accompagné de

(1) Je crois que M. Hamilton penfe mieux lorfqu'il dit de ne jamais folliciter d'évacuation derrière l'oreille des enfans de cet âge : la nature ne les y produit que par violence. Ménagez les véficatoires avec les enfans.

tranchées. On frottera auſſi de temps en temps le ventre de l'enfant, avec un peu d'eau-de-vie chaude.

Il n'eſt pas hors de propos de parler ici d'un épaiſſiſſement, & d'une dureté qui ſurviennent quelquefois à la peau, preſque par tout le corps, lorſque les ſelles de l'enfant ont comme une conſiſtance de cire ou de craie : ce qui arrive ordinairement au dernier période de la maladie, & préſente toujours un mauvais pronoſtic. Rarement ce ſymptome paroît dans d'autres maladies que celles des inteſtins : c'eſt pourquoi je n'en ai pas fait un article particulier, malgré la grande attention que cela exige.

Ce ſymptome, ou, peut-être mieux, cette maladie a quelque choſe de ſemblable, à ce qui ſe préſente dans les animaux, dont la peau devient roide & dure. Aucun écrivain n'en a encore fait mention parmi les maladies des enfans. Les anciens nous ont décrit une affection aſſez analogue ſous le nom de *Stegnoſe*, ou de reſſerrement de la peau ; mais il paroît qu'ils n'ont conſidéré cette maladie que dans les adultes, & ſouvent comme un (1) effet du froid.

(1) Les anciens n'ont pas ſouvent attribué cette affection de la peau à un froid, mais plutôt à l'affaiſſement &

Le docteur Denman me paroît être le premier qui la remarqua dans les enfans, & qui y fit une

---

ou à l'astriction des pores cutanés, ou à la sécheresse des fibres, ou à la densité de l'épiderme : voilà pourquoi ils conseilloient, en pareils cas, les frictions, tantôt avec du vinaigre chaud, dans lequel on jettoit du sel marin, tantôt avec du sel seul, réduit en poudre très-fine, & ensuite la chaleur d'une étuve pour ranimer la transpiration.

Quant à cette épaisseur de la peau dans les enfans, ou à son adhérence sur les os, l'auteur en attribue, avec raison, la cause à quelque vice des premières voies; mais cette cause est aussi celle de presque toutes les maladies qui portent à la peau : c'est même, selon Arétée, de cette manière que la lèpre commence, en établissant son foyer secret dans les viscères du bas-ventre; pour se manifester ensuite à la circonférence. *Voyez* son magnifique tableau de l'éléphantiase, *malad. chron.* chap. 13.

L'auteur n'apprend donc rien sur la vraie cause primordiale de cette affection. Je hasarderai quelques conjectures, que je ne crois pas mal fondées. Cette affection que les enfans apportent quelquefois en naissant peut venir d'abord de la mère. Si les eaux qui se répandent dans la matrice, où nage l'enfant, sont chargées de principes grossiers, hétérogènes, il faut nécessairement que le tissu cutané en soit imprégné, & en contracte une densité contre nature. « La » peau, dit M. Hamilton, est toujours plus ou moins » chargée du sédiment des eaux de sa mère, & ce sédi- » ment y reste assez long-temps » : de-là résulte aussi la suppression de la transpiration, & la dépravation totale des humeurs transpirables qui sont refoulées sur le centre,

sérieuse attention il y a quelques années. Je présume qu'elle est l'effet d'un spasme résultant de

---

ou qui restent en stagnation sous le tissu cutané, devenu enfin d'autant plus roide & plus dense, qu'il n'est plus abreuvé d'une lymphe nourricière. La corruption interne occasionne ou produit même une colliquation de toutes les humeurs, & la mort doit en être la conséquence. L'enfant n'avoit pas cette affection, parce qu'il avoit une diarrhée; mais il a été pris d'une diarrhée par une suite nécessaire & mortelle de cette colliquation. On peut dire de ces sujets, *his corpora impura sunt, quia plus ex morbo colliquetur, quàm ex ambitu repurgatur. De vict. rat.* Liv. 3, p. 371. *Hippocr.*

Mais la cause du mal peut aussi n'être due qu'à un vice interne de l'enfant. Ce vice est un acide prédominant, & d'autant plus actif, qu'il devient plus libre. « Dès qu'un principe se sépare d'un mixte, dit l'auteur du livre que je cite, » il soumet tous les autres à son énergie : le mixte se décompose, & les autres principes se désunissent pour former » d'autres combinaisons » : réflexion transcendante, & que j'ai déjà produite ailleurs : *Traité de l'Expérience.* Préface.

Or, cet acide est toujours l'humeur prédominante de l'enfance. Qu'on se rappelle ici ce que j'ai dit plus haut des effets de cet acide dans les adultes, & l'on sentira qu'il est très-possible que cet acide acrimonieux dissolve trop la substance terreuse & calcaire qui doit former les plus forts solides, & que cette terre, ainsi entraînée dans le torrent de la circulation, soit enfin déposée avec la lymphe à la circonférence; pour ne pas dire ici que tous les acides coagulent la lymphe. La peau doit donc en acquérir une

quelque état malade des premières voies : or la peau a une étroite correſpondance avec elles. Au lieu d'être appuyée avec liberté & ſoupleſſe ſur le tiſſu cellulaire, la peau eſt abſolument roide & comme adhérente aux os. Quelques enfans ſont nés avec cette maladie, & je n'en ai pas vu un ſeul vivre.

---

denſité contre nature ; mais cet acide doit en même tems produire un autre effet. On ſait que le beurre & les matières graſſes n'ont de denſité & de fermeté qu'en proportion de la juſte combinaiſon de leur acide & du principe huileux : c'eſt ce que les chandeliers n'ignorent pas, puiſqu'ils ſont épaiſſir, durcir même les graiſſes molles, en y mêlant de l'acide vitriolique & de l'alun. L'acide développé dans le corps de l'enfant agira donc auſſi ſur le principe huileux de ſes humeurs, à meſure qu'il ſe jette dans les tiſſus adipeux ; & par une conſéquence néceſſaire, la peau aura encore une denſité, une dureté contre nature, & ſera tendue ſur les os, comme le dit M. Underwood. De cette denſité réſultent les mêmes phénomènes que dans le premier cas. L'enfant qui fut guéri par le docteur Denman, donne lieu d'eſpérer, ſi le mal n'eſt pas encore aggravé. Dans ce cas-ci, les délayans, les bains chauds, les frictions à ſec & modérées, même avec du ſel en poudre fine, ſelon l'avis de Galien, deviendront les principaux moyens curatifs. On pourroit ranger cette maladie parmi celles que les anciens déduiſoient, *ex craſſâ pituitâ. De affect. intern.* En effet, c'eſt une lymphe épaiſſie par une terre diſſoute, & par l'énergie d'un acide.

Comme on n'a pas encore de notions bien exactes à ce ſujet, j'en fais mention, moins pour propoſer quelque remède, que pour engager les praticiens à y faire l'attention convenable, & à rechercher quelle peut être la cauſe & la nature d'une maladie dont les ſuites deviennent ſi funeſtes. Le ſeul enfant que je ſache avoir été guéri, fut traité par le docteur Denman, dans une maladie inteſtinale, accompagnée de ce dangereux ſymptome: il ordonna pour l'enfant un julep abſorbant approprié, en le rendant chaud par l'addition de l'eſprit volatil aromatique.

Les vraies tranchées ſéreuſes, comme nous les appellons, paſſent pour être le plus dangereux ſymptome des cours de ventre: non que quelques ſelles très-délayées ſoient la preuve de ces tranchées: car dans preſque tous les cours de ventre qui continuent quelques jours, les ſelles deviennent auſſi delayées que fréquentes. Je parle ici de celles qui ſont très-délayées dès l'abord. L'enfant a la plus mauvaiſe mine: tout ce qu'il prend paſſe preſque immédiatement, ſans être changé, comme dans les lientéries des adultes.

Il faut commencer le traitement par un vomitif, & donner enſuite un purgatif chaud avec la rhubarbe, ſi la maladie n'a pas encore fait beaucoup de progrès. Je crois que les meilleurs remèdes ſont quelques petites doſes d'ipécacuanha,

ou une goutte ou deux de vin antimonié donné toutes les fix ou huit heures, avec quelques grains de confection cordiale. On y ajoutera, fi l'on veut, un lavement avec de l'amidon, deux ou trois fois par jour, & même quelques gouttes de laudanum (foit dans le lavement, foit avec les derniers remèdes mentionnés ou le julep crayeux) fans quoi les abforbans feuls ne feront point d'effet.

On a déjà infinué que les purgatifs qu'on donne aux enfans, lorfqu'il n'y a point de fièvre, doivent être d'une nature chaude : il n'y a même pas de circonftance où ils foient plus néceffaires que dans les longues maladies des inteftins, qui, de leur nature, tendent fi facilement aux affections fpafmodiques. Je ne m'arrête pas volontiers à donner des formules; mais elles peuvent n'être pas inutiles pour quelques lecteurs. La fuivante a été d'un grand ufage, comme remède général, & le fera encore long-temps. Prenez de

Rhubarbe, *quinze à vingt grains ;*
de Magnéfie blanche, *deux fcrupules ;*
d'Eau douce de fenouil & d'anet, *de chaque, une once ;*
de Syrop de rofes folutif, *; demi-once* ou *fix dragmes ;*
d'Efprit volatil aromatique, *quinze à vingt gouttes.*
Mêlez-bien.

On en peut donner plein une cuiller à café, une, deux, & même trois fois par jour, à l'enfant: comme cela eſt agréable à prendre, les enfans ne s'y refuſent point.

J'ai dit que les affections inteſtinales des enfans, étoient quelquefois dues à une nourriture non convenable: je dois donc les conſidérer encore ſous ce rapport. Lorſqu'un purgatif eſt indiqué, il faut l'approprier à la nature des ſelles. Comme je m'étendrai à la fin de cet ouvrage, ſur la manière de diriger les enfans, j'y parlerai de ce qui concerne leur nourriture. J'obſerverai ſeulement ici que le lait de vache ne leur va pas lorſque leurs inteſtins ſont diſpoſés au relâchement. Pour lors on leur donnera un bouillon foible de mouton dégraiſſé: ou de bœuf, mais étendu dans beaucoup d'eau bouillie: de la croûte de pain en poudre. Cette ſubſtance qui a déjà ſubi une fermentation ſe diſſout plus facilement dans l'eſtomac, s'il n'y a pas d'acide prédominant dans les premières voies; mais s'il y a une diſpoſition habituelle à la diarrhée, je ne connois pas de diète plus propre à un enfant qui ne peut tetter, ou ne le peut pas aſſez, que la fleur de farine cuite longtemps dans le four juſqu'à ce qu'elle forme une poudre douce, griſâtre: on la mêle enſuite avec du lait de vache bouilli: c'eſt une nourriture légère & douce, & d'ailleurs un aſtringent ſuffiſant.

J'ai souvent tiré plus d'avantages de cette diète, que de tous les absorbans imaginables : & l'on m'a d'autant plus remercié, que c'est un remède dont les effets sont permanens.

Lorsque les enfans sevrés sont pris de cours de ventre réitérés, jusqu'à laisser même appercevoir le bouillon dans les selles, je n'ai vu aucun aliment plus utile que le blanc de poulet non trop bouilli, & ensuite trituré dans un mortier de marbre avec le bouillon même, & un peu de pain ; de manière à réduire le tout en une espèce de gelée légère ; mais il n'en faut donner que deux ou trois fois par jour.



CHAPITRE XV.

Des Convulſions.

IL y a deux eſpèces de convulſions; 1°. les ſymptomatiques, qui dépendent d'une autre maladie; 2°. les idiopathiques, qu'on regarde comme la maladie même, & qui réſultent d'une affection morbifique du cerveau : mais cette diſtinction n'eſt peut-être pas bien philoſophique.

C'eſt cependant faute d'avoir fait cette diſtinction, que les écrivains de médecine nous diſent que nombre d'enfans (1) meurent plus ſouvent de convulſions, que cela n'arrive réellement.

(1) C'eſt la remarque de M. Armſtrong. « Ces convulſions terminent le plus ſouvent la ſcène dans les adultes » & dans les enfans; mais parce qu'ils meurent convulſés, » on ne doit pas conclure qu'ils meurent de convulſions; » c'eſt cependant ce qu'on dit toujours à l'égard des enfans. » Ce préjugé n'eſt dû qu'à l'ignorance des perſonnes » qui les ſoignent, & qui ne ſavent quel autre nom » donner à la maladie. De-là les états mortuaires, hebdo» madaires, nous apprennent que les convulſions enlèvent » un ſi grand nombre d'enfans ».

Quant aux cauſes des convulſions, de quelque nature qu'elles ſoient, on joindra, ſi l'on veut, à ce que dit notre auteur, les obſervations de Roſeen,

En effet, quoique la scène se termine fréquemment par des convulsions, cela n'a lieu que par la grande irritabilité de leurs nerfs, & la violence de la maladie.

Dans ces cas-ci, la cause première peut avoir été une éruption rentrée par un traitement peu convenable : mais elle réside le plus souvent dans les mâchoires au moment de la dentition, ou dans les premières voies, à la suite d'un amas de matières indigestes ; quelquefois aussi un vent retenu irrite les tuniques des intestins, & occasionne des mouvemens irréguliers dans tout le genre nerveux. Un tel amas de matières produit, soit par la trop grande quantité, soit par la mauvaise qualité des alimens, doit agir comme poison en donnant lieu à une secrétion vicieuse. On connoît aisément que les convulsions sont dues à cette cause, par les dérangemens qui les ont précédées; comme des dégoûts, une constipation, un cours (1) de ventre, un air pâle, un gros ventre, & un sommeil troublé.

(1) Dès qu'on voit un enfant avoir des insomnies fréquentes, des frayeurs nocturnes, s'éveiller brusquement, crier, pleurer, changer de couleur, soit éveillé, soit en dormant, s'assoupir dans le jour, agiter les doigts dans cet assoupissement, les serrer en les courbant, ou les écarter l'un de l'autre, retirer les bras ou les jambes subi-

Si l'enfant a deux ou trois ans, il eſt plus facile de s'inſtruire s'il éprouve une ſurcharge à l'eſtomac. On verra la langue ſale ; la peau ſera brûlante, & le pouls prompt & foible.

Mais ſi l'on accorde que les convulſions des enfans ſont en général ſymptomatiques, on peut dire qu'ils en meurent plus ſouvent que quelques écrivains ne l'ont cru. Ainſi lorſqu'une maladie eſt diſpoſée à produire des convulſions, qui deviennent quelquefois fatales, la convulſion quoique ſymptome, mérite la plus grande attention.

---

tement, quoique modérément, il eſt à la veille de quelques convulſions. Peut-être même eſt-il déjà trop tard, comme je l'ai obſervé ſur ma petite fille, qui mourut vingt heures après ces légers mouvemens, à l'âge de quatre ans, malgré toutes les reſſources de l'art. Mais ȣδεν αντι τȣ θεȣ. S'il y avoit de la fièvre auparavant, ſur-tout une fièvre aiguë, & que le ventre fût conſtipé, on doit encore avoir plus de craintes. Hippocr. *Prænot.* Les anciens recommandoient de laver, pendant long-tems ; les enfans du premier âge, dans l'eau tiède, & de leur donner quelques gouttes de vin avec de l'eau tiède, pour les garantir des convulſions, &c. *De ſalub. diætâ*, p. 339. Hippocr. J'aurai occaſion de rappeller ce paſſage, en parlant des bains, dans un autre chapitre. Notre auteur les veut froids : le docteur Sanchès, diſciple de Boërhaave, les blâmoit. Je ſuis de cet avis, quoi qu'en diſe M. Hamilton, qui preſcrit cependant de l'eau chaude pour la première ſemaine, *p. 269*.

Quelquefois on peut la prévenir, ou la faire ceffer par des remèdes qui lui conviennent, en traitant convenablement, & à temps, la maladie qui l'occafionnoit.

La moindre matière capable d'irriter les nerfs, produira une convulfion fymptomatique dans un enfant, tandis que d'autres individus tiendront ferme contre l'impreffion de cette même matière. Les bains froids font le meilleur préfervatif pour les premiers ; cependant chaque enfant eft plus ou moins difpofé à (1) cette affection, fur-tout par quelques troubles confidérables dans les premières voies, réfultans principalement d'un lait de mauvaife qualité, ou trop épais, & des frayeurs de fa nourrice ; comme je l'ai dit plus haut.

Voici à cet égard ce qui arriva chez une de mes pratiques. Une perfonne venant y rendre une vifite, fe trouve foible & tombe morte. La maîtreffe de la maifon, mère d'un enfant âgé de fix mois, fut extrêmement alarmée de l'accident: bientôt les cris de l'enfant réveillent fon attention, elle le prend & le met à fon fein : il ne s'étoit pas paffé une heure que l'enfant fut faifi d'une affection nerveufe, & refta ou convulfé, ou dans un

(1) Et à tirer de l'avantage des bains froids.

affoupiffement

assoupissement, prendre même le sein pendant trente-six heures; il se tira heureusement de là.

Le traitement de toute convulsion consiste principalement à détruire la cause qui l'a produite: c'est ce qu'il faut d'abord rechercher. Si c'est une indigestion & une irritation des intestins, tout ce qui pourra chasser les matières & les acides des premières voies, procurera la guérison, si cela est administré à temps. En général il faut commencer par (1) un lavement. Lorsque les selles paroissent très-mauvaises après les purgatifs ordinaires, ce qui est souvent accompagné de difficulté de respirer, quelques grains de purgatif un peu actif feront beaucoup de bien, mais administrés avec beaucoup de précaution.

---

(1) C'est aussi le conseil de M. Armstrong, *p. 49*. Ensuite il fait vomir avec quelques gouttes de vin antimonié, & le réitère au besoin. Cette pratique est bien vue; car, dans ces circonstances, on n'a souvent qu'un instant pour décider le sort d'un enfant. Ce médicament opérant par haut & par bas, remplit les vues des purgatifs, trop lents dans leurs effets, en nombre de ces cas-ci; & notre auteur l'a bien senti ci-après; mais un cours de ventre passager est souvent utile aux enfans, en toute circonstance. M. Armstrong conseille même de tenir ensuite le ventre libre avec la magnésie, ou la rhubarbe jointe aux absorbans. Le reste du Chapitre de M. Underwood est parfaitement d'accord avec M. Armstrong & les vues de Sydenham,

Si les convulſions continuent après que les inteſtins ont été bien nettoyés, on donnera quelques antiſpaſmodiques, ſelon l'avis de Harris: tels que la teinture de ſuie ou de caſtoreum, de l'eſprit de corne de cerf, une goutte ou deux de laudanum, ou de l'huile de (1) rhue, que j'ai trouvée très-avantageuſe. Quoique ce dernier médicament ſoit preſque inuſité de nos jours, je ne l'ai jamais preſcrit ſans utilité, lorſqu'il y avoit quelque eſpoir de rétabliſſement.

Lorſque les convulſions viennent de la rentrée d'une éruption, ou d'une décharge derrière les oreilles, qui s'eſt ſupprimée, les bains chauds, les véſicatoires, de doux purgatifs, quelques gouttes d'eſprit volatil aromatique feront les meilleurs moyens curatifs; mais ſi la cauſe en eſt inconnue, comme l'éruption imminente de la petite-vérole, de la rougeole, ou toute autre maladie éruptive, on pourra mettre avec la plus grande confiance les pieds de l'enfant dans l'eau chaude, & lui donner un lavement. Si elles ont la dentition pour cauſe, les véſicatoires, l'huile de rhue, le laudanum, la liqueur anodyne d'Hoffmann, tiendront le premier rang parmi les remèdes, après de douces évacuations, & la pratique

(1) Il n'y a rien à oppoſer à l'expérience. Du reſte, voyez Lewis *Diſpenſ.* au ſujet de cette huile.

des autres moyens indiqués au chapitre ſuivant.

Lorſque les convulſions ſe manifeſtent ſans aucuns ſmyptomes préliminaires, on a lieu de croire qu'elles ſont la maladie même, & viennent directement du cerveau, quel qu'en ſoit l'état. On tâchera pour lors de faire quelque dérivation par la ſaignée, ſi l'enfant peut la ſoutenir; ou avec les ſangſues derrière les oreilles avec des ventouſes; un véſicatoire; des purgatifs; le bain des pieds; des frictions ſur les jambes, ou ſur la plante des pieds avec l'eſprit volatil aromatique. Si les accès ſont peu de choſe, & reviennent ſouvent, on pratiquera quelque écoulement, ou un ſeton entre les épaules, ou au cou, & on tiendra cela ouvert pendant certain temps.

Mais ces convulſions finiſſent quelquefois promptement, & deviennent fatales même en dix minutes, avant qu'on ait pu procurer aucun ſecours. Je penſe que ces affections ne ſont que ſymptomatiques dans les enfans très-jeunes, lorſqu'elles ſe terminent ſi heureuſement; & qu'elles ne viennent que de trop de nourriture. En pareil cas il faut recourir promptement aux vomitifs; ou, ſi l'on n'a plus le temps, on tâchera de porter le bout poilu d'une plume dans la gorge, & l'on en aura probablement du ſuccès, ſi l'on y parvient.

J'ai vu pluſieurs enfans de la plus belle venue, mourir preſque ſubitement au moment même où

les nourrices se vantoient d'avoir fait prendre à leur élève triple dose d'aliment; pour prouver qu'ils se portoient le mieux du monde.

Je dois encore observer ici que les convulsions symptomatiques sont quelquefois un effet salutaire des efforts de la nature, qui tâche de produire une crise dans quelques maladies de cet âge. Il faut alors ne pas être trop officieux, & savoir ne rien faire, ou très-peu de chose. Le bain des pieds ne sera sujet à aucun inconvénient; & peut être très-utile.

Comme j'ai parlé des opiats, je dois avertir que, s'ils sont souvent utiles, lorsqu'on les ordonne avec discernement, ils deviennent aussi extrêmement nuisibles étant administrés à contre-temps. Ils auront toujours du succès lorsqu'on en use dans les cas où les convulsions continuent après qu'on en a fait cesser la première cause; ou lorsqu'elles sont si violentes qu'elles empêchent d'administrer aucun remède, ou lorsque la maladie originale est spasmodique de sa nature.

Quand les convulsions reviennent fréquemment, il est essentiel de remarquer les intervalles des paroxysmes ou des retours. De cette manière on en connoîtra mieux la violence & le danger, que par la tension forcée, où sont les muscles pendant les accès. En effet, lorsque les intervalles sont courts, la convulsion, sans être ni longue, ni

violente, eſt plus dangereuſe, que ſi le paroxyſme duroit plus long-tems, mais après de plus longs intervalles.

Les vers ſont encore une des cauſes des convulſions. Il (1) n'en a pas été parlé juſqu'ici : j'entrerai à ce ſujet dans les détails néceſſaires à l'article des vers.

(1) L'auteur dit *not yet mentionned*. Eſt-ce dont *il*, ou dont *on* n'a pas encore fait mention ? Dans le dernier cas, il ſe tromperoit. M. Armſtrong, il eſt vrai, ne parle pas de cette cauſe que j'ai rappellée plus haut. Malgré cela, il convient que des enfans très-jeunes, & qui ne prenoient encore pour nourriture que le lait du ſein, ont rendu quantité d'aſcarides, *p. 136*. Ceci eſt contraire à ce que dit Roſeen, *p. 63* : mais l'un peut avoir obſervé ce que l'autre n'a pas eu occaſion de voir. J'ai dit que les ſignes des vers étoient on ne peut plus équivoques, comme M. Armſtrong & d'autres en conviennent ; cependant Roſeen prouve qu'on peut croire les vers innés, puiſqu'on en a trouvé un grand nombre dans un avorton, & que le ver ſolitaire ou tænia s'eſt auſſi vu héréditaire : *voyez* ſon excellent chapitre *des Vers*, Chap. 22. Dès les premiers tems de la Médecine chez les Grecs, on avoit même aſſuré que le ver ſolitaire étoit inné, & ne pouvoit naître autrement : nous verrons cela ailleurs. Les vers peuvent donc auſſi donner lieu aux convulſions des enfans les plus jeunes, fans qu'on en ſoupçonne l'exiſtence. Je ſais que quelques Médecins ont regardé les vers comme utiles aux enfans, ou au moins comme *une innocente vermine*. Nous verrons le contraire.

CHAPITRE XVI.

De la Dentition.

LES troubles qui résultent de la dentition, sont en quelque sorte, analogues aux affections dont je viens de parler. Les deux maladies se confondent même à nombre d'égards, & les premières voies y sont toujours plus ou moins affectées. L'état de la dentition est aussi une occasion assez fréquente de plusieurs maladies dont je parlerai ci-après: telles que la toux, la fièvre, le rachitis, & même la consomption. En traitant de ces maladies, je ne perdrai donc pas de vue l'article de la dentition.

Le tems de la dentition est le plus critique, & le plus important de tous les périodes de l'enfance : c'est une suite presque continuelle de maladies & de dangers. Je sais que plusieurs médecins ont pensé différemment ; entre (1)

(1) Ceci n'est qu'une pure dispute de mots. La dentition est sans doute un tems fort critique pour l'enfance, comme le dit M. Hamilton, *p. 273* : mais si l'on entend par maladie, les effets nuisibles d'un vice quelconque dans les fluides, il est sûr que la dentition, en elle-même, n'est

autres les docteurs Cadogan & M. Armstrong. Ils croient que la dentition, doit à peine être

---

pas une maladie, quoiqu'elle puisse donner lieu aux maladies les plus sérieuses. Ceci concilie le dire de M. Underwood avec celui de M. Armstrong, & du docteur Cadogan, qui s'exprime ainsi :

« Quels que soient les spasmes, la fièvre, ou autres » dangereux symptomes qui accompagnent cette opération » de la nature, on voit que les enfans bien portans poussent » leurs dents sans aucun accident fâcheux : ce qui nous » doit faire soupçonner que le mal qui paroît alors n'est » point une conséquence naturelle de la dentition même, » mais plutôt l'effet de trop de plénitude, ou de la cor- » ruption des humeurs, que le stimulus de la douleur » met en agitation, & dont la nature peut à peine se » débarrasser sans fièvre. Mais si le sang & les humeurs » sont d'un caractère doux, & aussi bon qu'on peut le » desirer, & non en trop grande quantité, tout se passe » imperceptiblement, sans aucune mauvaise conséquence ». *Essai sur la nourriture des enfans*, p. 31.

M. Armstrong est, avec raison, du même avis; mais ni l'un ni l'autre ne disent que les enfans passent ce période avec aussi peu de danger que les adultes, en supposant même les conditions mentionnées. M. Cadogan ajoute seulement que, si la dentition, en elle-même, étoit une maladie, nous ne pourrions jouir d'une bonne santé avant l'âge de vingt ans, puisque c'est en grande partie pendant ce période que nous poussons toutes nos dents : mais M. Underwood semble lui-même favoriser cette opinion par le raisonnement qu'il fait. « Si c'étoit une maladie, les enfans parcourroient

rangée parmi les maladies de cet âge ; & que les enfans feront toujours leurs dents, avec aussi peu

---

ils les périodes de la dentition sans être victimes de tant de mauvaises humeurs qu'ils rendent par les selles, & si fréquemment, pendant plusieurs semaines, tandis que ces selles & une fièvre continue leur deviendroient infailliblement fatales en toutes autres circonstances ?

« Mais, dit M. Armstrong, que ces selles soient dues, » ou à trop de plénitude, ou à des humeurs corrompues, » les évacuations convenables doivent être très-avanta- » geuses. En général, on remarque que les enfans qui » bavent beaucoup, & qui sont relâchés pendant la den- » tition, font leurs dents plus aisément. Si donc ces éva- » cuations venoient à s'arrêter, soit par une erreur dans » le régime, soit par un froid, soit par une fièvre acciden- » telle, il faut les rétablir promptement. Lorsque l'enfant » sera resserré, on lui donnera un lavement, & ensuite » une dose modérée de purgatif : dans un cas urgent, on » emploiera aussi-tôt le vomitif, le réitérant selon le » besoin. J'ai souvent suivi cette méthode avec succès, » même lorsque la dentition étoit accompagnée de fièvre », *p. 78.*

Quelquefois il se répand parmi les enfans, au moment de la dentition, des fièvres qui tiennent plus ou moins du caractère de la saison ; il est essentiel de ne pas les confondre avec celles de la dentition : ceci ne doit point étonner. Les épidémies n'affectent pas toutes tous les âges indifféremment ; tantôt ce sont les animaux, & même de certaines espèces, qui en sont alors particuliérement affectés : tantôt ce sont, ou les hommes faits, ou les femmes, ou

de danger que les adultes, si d'ailleurs ces enfans sont sains & bien portans. On sait que les adultes

les enfans. C'est ainsi que dans la seconde *constitution* du Liv. 1. *Epidem.* d'Hippocr. les enfans nouvellement sevrés, & jusqu'à l'âge de puberté, furent plus maltraités par les maladies que les autres âges. Voici l'exemple que présente M. Armstrong.

« Vers la fin d'août 1776, & au commencement de » septembre, il parut une fièvre assez répandue parmi les » enfans, à Hamstead, où j'exerçois la Médecine : la plupart » étoient au moment de la dentition : en voici la marche. » La fièvre étoit d'abord très-forte; mais dans tous les » malades elle devint rémittente, un ou deux jours après, » c'est-à-dire, plus considérable le soir, & plus traitable » le matin : après avoir gardé ce type environ une semaine, » elle devint intermittente dans quelques enfans : la plu- » part firent appercevoir des spasmes, & quelques-uns » de légères convulsions. Comme aucun de ceux que je » traitai ne se trouva resserré, mais plutôt disposé au relâ- » chement, & quelques-uns même dévoyés, je les fis » vomir aussi-tôt que je les vis; ce qui me réussit. Après » cela, je leur fis prendre quelques petites doses de vin » antimonié, comme *altérant*, ou une très-foible solution » de tartre stibié, avec ou sans poudre préparée de pattes » d'écrevisse, selon l'état des intestins. Ils en prenoient une » dose toutes les quatre, cinq ou six heures, selon la » violence des symptomes, l'âge ou la force des malades : » or, tous ceux-là se sont bien tirés de leur fièvre. Lors » même que cette fièvre étoit devenue intermittente, j'ai » réussi avec la même méthode curative, observant seu- » lement d'augmenter, par intervalle, la dose de l'*altérant*,

font souvent leurs dents de *sagesse*, comme on les appelle, dans un âge avancé, sans (*pas toujours*) peine & sans courir le moindre risque. Ces médecins se fondent sur ce que nombre d'enfans font leurs dents très-facilement.

Mais ce raisonnement suppose des enfans de la plus parfaite santé, très-bien nourris, & à tous égards dans les mêmes circonstances que les adultes : ce qui n'a pas lieu pour le général. En effet, les enfans sont très-sujets aux fièvres, à des cours de ventre dangereux, à des convulsions ; & cela par des causes qui n'affectent point les adultes. D'ailleurs les enfans ne peuvent aussi long-tems résister à l'impression de ces causes, ni soutenir de même les effets des remèdes nécessaires à la guérison.

C'est par cette raison même que la rougeole & la petite-verole enlèvent un si grand nombre d'enfans du premier âge, lorsqu'elles les attaquent

» selon que l'enfant pouvoit la soutenir, de manière à » susciter un petit vomissement; & l'enfant rejettoit toujours avec cela plus ou moins de bile ».

Il paroît, par ces détails, que cette fièvre tenoit du caractère seul de la saison. Quant à la bile, M. Armstrong observe qu'elle est plus visqueuse chez les enfans, au moins à cet âge, que chez les adultes, & plus difficile par conséquent à faire couler. Cela vient des humeurs plus ou moins glaireuses, particulières à ces sujets.

avec plus de violence que de coutume, tandis que les jeunes gens fains & vigoureux en parcourent les différens périodes, dans les cas même les plus dangereux, fans (1) aucun rifque, lorfque la maladie eft bien traitée dès l'abord. Je n'appuierai pas mon raifonnement, en difant que peu d'enfans attaqués d'un virus vénérien, réfiftent à l'impreffion du mal, & des remèdes, tandis que les adultes qui font traités dans un âge plus avancé, & lorfque le mal a fait les plus grands progrès, guériffent; malgré même la mortification actuelle de l'une ou l'autre partie.

Ces réflexions me font donc conclure que le tems de la dentition, eft des plus dangereux pour les enfans, & mérite la plus grande attention. D'un autre côté, je crois très-fort que le docteur Arbuthnot en a exagéré le danger, lorfqu'il a dit que fur dix enfans, il en périffoit un de la dentition.

Ce période commence ordinairement entre cinq & fix mois, & les progrès fe continuent jufqu'au dix-huitième au moins : quelquefois beaucoup plus long-tems. Ce font d'ordinaire les deux dents incifives, (2) inférieures, qui percent

(1) Pourquoi donc inoculer?

(2) Quoique les deux dents inférieures & les deux oppofées fupérieures paroiffent en général les premières,

les premières; & il se passe quelques semaines avant que les correspondantes supérieures commencent à percer. Après cela il s'écoule encore un tems assez long, avant que les dents adjacentes inférieures paroissent; mais quelquefois il en perce six ou huit successivement avec assez de célérité : ce qui est rare.

Quelquefois les enfans font leurs dents d'une manière irrégulière; elles percent alors en différens endroits, sans être contiguës; ce qui est regardé, avec assez de fondement, comme une preuve de dentition difficile, ou douloureuse.

La dentition est d'ordinaire accompagnée de quelques symptomes assez différens : l'enfant bave, les gencives enflent, se distendent, deviennent brûlantes : on voit de la rougeur aux joues; le ventre se lâche, les tranchées se font sentir; les selles deviennent verdâtres; l'enfant a des

---

il n'y a pas d'ordre fixe pour les autres : c'est ce dont les gens instruits conviennent. Ainsi, l'ordre que l'auteur expose, & celui qui se trouve dans d'autres Ouvrages de médecine, sont également vrais. La pousse, que l'auteur appelle *croisée*, d'après l'ordre qu'il établit, contribue peu, ou au bien ou au mal de la dentition : cela dépend d'autres circonstances. Du reste, on lira, avec fruit, l'ancien fragment qui nous a été conservé sur la dentition, dans les Ouvrages d'Hippocrate, *S. 3*.

insomnies, éprouve des soubresauts qui le réveillent; il crie souvent, s'enfonce le doigt dans la bouche. Ces symptomes sont quelquefois suivis de toux, de difficulté de respirer, de mouvemens spasmodiques, de fièvre, de marasme, & d'un dépérissement général.

Les enfans bien portans & pleins de santé, font leurs dents plutôt & plus facilement que ceux qui sont foibles & délicats. J'ai connu un enfant foible, qui n'avoit encore aucune dent à vingt-deux mois, quoiqu'il promît de vivre: mais à l'âge de six ans il fût attaqué d'écrouelles. L'air, l'exercice, une nourriture salubre, & tout ce qui contribue à la santé, rendront en général la dentition moins difficile & moins critique.

La dentition difficile, doit se traiter presque comme les autres maladies aiguës avec inflammation locale. Si le ventre est absolument resserré, on donnera quelque purgatif: & il est bon d'observer qu'il est avantageux que le ventre soit relâché à certain degré. En effet, il y a peu d'enfans qui fassent leurs dents aussi bien que ceux dont le ventre est beaucoup plus libre que d'ordinaire. Les boissons délayantes sont donc nécessaires ici, sur-tout si l'enfant ne tette pas: la nourriture sera légère, en petite quantité, mais souvent répétée.

S'il y a beaucoup de fièvre, on tirera un peu

de sang : cependant observons que les enfans ne supportent pas si bien la saignée que les autres évacuations. Si l'on a quelque doute sur l'opération de la saignée, on appliquera utilement une sangsue ou deux derrière les oreilles, comme Harris le conseille. Les lavemens, de douces sueurs procureront de l'avantage ; mais sur-tout le *tartre émétique*, qui, outre sa vertu laxative, porte aussi à la peau. On appliquera un vésicatoire modéré derrière le dos entre les épaules, sur-tout si on apperçoit quelque tendance aux spasmes. En effet, si les selles ne procurent pas quelque soulagement marqué, la nature prendra pour lors la voie de la peau. Les cours de ventre & les éruptions cutanées sont les deux grands moyens dont use la nature pour faciliter la dentition, lorsque cela arrive spontanément.

On entretiendra donc quelque décharge derrière les oreilles, en les frottant avec des cantharides, ou en y appliquant un petit vésicatoire. Une emplâtre de poix de Bourgogne appliquée sur le dos, suffira quelquefois : on la renouvellera tous les dix jours, jusqu'à ce que les symptomes disparoissent, ou que la dent se montre à découvert : quelques légères scarifications aux gencives, même avant ce période, sont très-utiles, en ce qu'elles procurent une détente. Je reviendrai ci-après à cet article.

Pour achever les détails du traitement, je dirai que les indications d'après lesquelles on doit régler sa marche, sont d'aider l'éruption des dents, & de modérer l'inflammation & les autres symptomes. L'expérience a prouvé que le cours de ventre est utile : il est même surprenant que les enfans puissent en soutenir un aussi considérable dans ces circonstances ; & qu'ils se tirent heureusement de la maladie, en rendant des selles si mauvaises pendant nombre de semaines, tandis qu'en tout autre tems ils succomberoient nécessairement avec les mêmes dérangemens, & une fièvre continue. Il faut traiter leur diarrhée conformément à ce que j'ai déjà dit à l'article *des cours de ventre* ; & même quelquefois la soutenir plutôt que de songer à l'arrêter.

Quant à la fièvre de la dentition, outre les saignées, on emploiera avec beaucoup d'utilité les poudres absorbantes : à nombre d'égards on peut en attendre du soulagement. On y joindra de tems à autre un grain ou deux de la poudre du docteur James, lorsqu'on met l'enfant au lit. S'il y a quelque chose de vicieux dans l'estomac, ou dans les intestins, il vomira, ou fera quelques selles ; ou bien elle procurera une douce sueur, qui est toujours avantageuse. Le nitre a quelquefois son utilité, de même qu'un peu de poudre de contrayerva.

Sydenham ordonnoit deux ou trois gouttes d'efprit volatil aromatique, dans une cuillerée d'eau, à prendre chaque heure, en réitérant cela quatre à cinq fois. Je l'ai auffi trouvé utile après les évacuations convenables : on peut néanmoins en augmenter la dofe felon l'âge de l'enfant. On ne doit rien craindre d'une ou deux gouttes de laudanum, fi l'on a rendu le ventre libre auparavant, & fi les douleurs ont été confidérables, & la refpiration peu difficile.

Si l'on croit qu'il foit néceffaire d'ouvrir les gencives, (ce qui eft toujours une opération exempte du moindre inconvénient), on le fera avec une lancette deftinée à cet ufage, & non avec tout autre inftrument qui ne l'ouvriroit pas affez, ou qui ne perceroit pas la forte membrane qui recouvre les dents. Il faut donc que la lancette (1)

(1) C'eft le confeil d'Heifter que l'auteur copie fans le nommer. *Nempè incidi providè per adhibitum fcalpellum gingiva tumida, & tranfverfè quidem ad ufque ipfum dentem fubtùs urgentem debet : fic calamitates protinùs plerùmque evanefcunt.* T. 2, p. 648. M. Laffus vient de faire cette opération à une femme qui fouffroit cruellement de la pouffe de la dernière dent au fond de la bouche : les douleurs ont ceffé après la fection. « La lancette (ou tout autre inftrument » tranchant convenable), dit M. Hamilton, dans les » mains d'un Chirurgien adroit, eft, fans contredit, pré- » férable à l'ongle, au dez, avec lefquels on déchire

foit

soit portée assez profondément, & fasse une incision transversale.

Cette petite opération n'est que peu ou point douloureuse; & le soulagement qui en résulte, est souvent si considérable, que l'enfant paroît en marquer du plaisir: aussi-tôt il serre les mâchoires, les presse l'une contre l'autre avec force: ce qui prouve que les gencives ne sont pas trop sensibles.

Le moment le plus douloureux de la dentition, & celui auquel les enfans sont le plus exposés aux convulsions, est ordinairement lorsque la dent perce le périoste, ou la membrane nerveuse dont je viens de parler, & qui recouvre immédiatement la mâchoire sous la gencive. J'ai remarqué que cette membrane n'est quelquefois pas percée, mais élevée avec violence, par la dent qu'on

» cruellement la gencive enflammée, & non sans risque. » Les gencives ont aussi leurs nerfs, & quoique moins » sensibles que les autres parties, elles le deviennent » cependant beaucoup, lorsqu'elles sont enflammées ». *P. 95, 97*: ce qui fait une modification à ce que dit M. Underwood sur cette sensibilité.

Van-Swieten n'approuvoit pas ces sections; mais elles sont toujours faites avec avantage, lorsqu'on peut attendre que la dent force la gencive, au point d'y faire paroître une protubérance bien blanche. Les objections tombent alors d'elles-mêmes: néanmoins je ne voudrois pas qu'on se mît dans le cas de réitérer la section plusieurs fois.

croiroit déjà voir hors de la gencive : voilà donc pourquoi il eſt avantageux de fendre la gencive. On fait ceſſer par ce moyen la fièvre, les convulſions ; ſymptomes très-fâcheux, qui n'ont pas lieu en pratiquant l'opération : car, je le répète, la gencive n'eſt pas fort ſenſible.

Dans d'autres cas, la fièvre & la douleur, ſemblent venir du moment même où la dent commence à pouſſer dans la mâchoire, & qui ne paroît que quelques ſemaines après qu'on a percé convenablement la gencive. De-là les parens concluent que l'opération eſt inutilement faite. Je ſuis, malgré cela, convaincu par l'expérience, que cette petite opération, moins pratiquée qu'elle devroit l'être, eſt ſouvent du plus grand avantage, & a garanti pluſieurs enfans de leur perte, en faiſant ceſſer les ſymptomes les plus alarmans, & lorſque d'autres moyens curatifs avoient été employés ſans ſuccès.

On peut même réitérer l'opération ; car l'eſcarre ne nuit en rien. Il eſt réellement néceſſaire de la réitérer fréquemment en certains cas, vu l'extrême difficulté avec laquelle certains enfans font leurs dents, ſur-tout les doubles, qui ſont pourvues de deux tubercules ; la fièvre, la diarrhée, & même les convulſions, peuvent avoir lieu par le ſeul tubercule d'une groſſe dent, qui offenſe le érioſte dont elle eſt recouverte,

& qui se trouve plus près de la superficie. La lancette ne peut quelquefois pas fendre complettement la membrane qui couvre le reste; mais, cette partie n'étant pas encore forcée par la dent, les symptomes se calment par l'ouverture qu'on a faite à la partie enflammée de la membrane.

Quelque tems après il arrive qu'un autre tubercule de la dent irrite le périoste, & demande aussi le secours de la lancette, qui fait bientôt disparoître les symptomes. Voilà au moins comme j'ai conçu qu'il falloit procéder, après avoir expérimenté, qu'en employant la lancette pour une dent de certaine grosseur, les symptomes disparoissoient immédiatement, quoique la fièvre & les autres accidens revinssent, & que la dent ne parût qu'en réitérant deux ou trois fois l'opération.

Néanmoins quelques écrivains, & en particulier le docteur Millar, ont pensé qu'il ne falloit pas entamer jusqu'à la dent, mais (1) seulement

(1) Heister conseille aussi des scarifications. Je crois cette opération peu utile, & même nuisible. On dégorge, il est vrai, la partie enflammée; mais c'est trop faire souffrir un enfant, pour ne lui procurer qu'un soulagement passager. D'ailleurs, est-il bien vrai qu'il n'en résulte jamais quelque ulcère? Le cas est arrivé: il est donc à craindre. Ainsi, ou trouvez le moyen d'amollir effectivement la gencive,

ſcarifier la gencive, à moins que la dent ne ſoit très-proche. Il craint que l'inſtrument ne la bleſſe, & n'y occaſionne de la carie, qui, ſelon lui, peut ſe communiquer à celles qui ſuccéderont; mais il n'y a rien à craindre. Il n'a eu ces ſcrupules que pour n'avoir pas fait aſſez d'attention à la ſeconde dentition des enfans. En ſuppoſant que les premières dents, qui ſont toujours de courte durée, ſoient offenſées par la lancette, les ſecondes qui leur ſuccèdent n'ont rien à redouter de la carie des premières.

En effet, les premières dents des enfans deviennent conſtamment cariées, même juſqu'à la racine; & c'eſt par ce moyen qu'elles ſe lâchent & tombent quand elles ſont abandonnées à elles-mêmes. La partie ſupérieure des ſecondes, qui ſe trouve en contact avec le bas carié du premier rang qu'elles chaſſent dehors, n'en eſt nullement affectée.

Je me ſuis un peu arrêté ſur cet article, parce que j'ai vu les Écrivains peu d'accord à ce ſujet, qui quelquefois devient de la plus grande importance.

Il eſt ordinaire d'oindre les gencives avec des

---

ou bien ouvrez-la dans un cas urgent. Il ne faut pas d'autre raiſonnement, mais du ſoulagement. *Plerumque enim non ratiocinatione, ſed auxilio indigent.* Hippocr. Foës. p. 24. *De decent. habit.*

huiles & des mucilages; mais si l'on a besoin de choses semblables, je pense qu'un peu de miel est préférable à tout, même en le rendant un peu acide avec l'esprit de vitriol. Le meilleur hochet qu'on puisse leur donner à sucer, est une croûte de pain, ou un morceau de réglisse gratté : cela cède sans peine à la pression des gencives.

On doit toujours avoir pour maxime pendant la dentition, de diminuer un peu la dose des alimens, & d'augmenter celle des boissons, à moins que l'enfant ne soit un peu affoibli, ou que tout n'aille aussi-bien qu'on le desire. Si l'enfant est encore à la mamelle, on fera aussi attention au régime de celle qui le nourrit.

Les enfans ont quelquefois les gencives ulcérées pendant la dentition, même lorsqu'on n'y porte point la lancette. On guérit aisément cet accident en tenant le ventre libre, & en touchant les gencives avec quelque doux astringent. Un peu de vitriol blanc ou d'alun (1) de roche, mêlé avec du miel, est tout ce qu'il faut pour ces vues. Si cela venoit à ne pas réussir, on traitera le mal, comme il sera dit ailleurs, en parlant des chancres.

---

(1) Gardez-vous de porter de l'alun dans la bouche des enfans, sous quelque forme que ce soit : c'est un vrai poison.

CHAPITRE XVII.

De la Fièvre.

PLUSIEURS Médecins ont prétendu que les enfans étoient aussi sujets aux fièvres que les adultes, & par les mêmes causes; mais l'expérience ne m'a pas prouvé cette doctrine; & je souhaite que les parens se rassurent d'après mon observation. En effet, j'ai remarqué pendant plusieurs années dans les hôpitaux, & dans ma pratique particulière, que les enfans ne sont pas facilement pris des fièvres qui courent çà & là, quoiqu'exposés long-tems à la contagion qui attaque les adultes dont ils sont environnés. Les fièvres des enfans sont aussi de courte durée, si on les traite convenablement, comme (1) Hippocrate

(1) Je remarque ici une singulière erreur. C'est, sans doute, un laps de mémoire dans l'auteur. Le passage que je connois dans le livre cité, qui pourroit être relatif à ses vues, regarde la fièvre quarte d'automne, produite par l'effet de l'atrabile ; il n'y est pas question d'enfans : c'est la dernière phrase du livre. « Si quelques sujets sont pris de » cette fièvre, hors de cette saison & de cet âge (de vingt- » cinq à quarante-cinq ans), il faut bien savoir que la » fièvre ne sera pas de longue durée, à moins que quelque

l'a judicieusement observé : *de nat. hum.* à moins que ce ne soit une cause irritante & continuelle qui les cause ; mais dans ce cas-ci, elles sont en petit nombre.

Les fièvres auxquelles les enfans du premier âge sont sujets, viennent de la dentition, des impuretés intestinales, des vers, de quelques maladies éruptives & très-contagieuses, ou d'un froid auquel ils ont été exposés. Dans ce dernier cas, la fièvre est toujours accompagnée de toux, d'enrouement, & de quelque difficulté de respirer ; souvent même d'écoulement pituiteux par le nez & les yeux ; ce qui distingue cette fièvre de toutes les autres, si l'on en excepte la rougeole. Quelquefois il survient un violent éternument ;

» autre mal n'ait affecté le sujet ». Si M. Underwood pouvoit tirer avantage de sa citation, il faudroit qu'il portât l'âge de l'enfance jusqu'à vingt-cinq ans : ce qui est absurde. Mais Hippocrate dit le contraire de la citation, *Aphorism. S. 3, 27* : Il y reconnoît de longues fièvres dans l'enfance, depuis la dentition jusqu'à l'âge de puberté. L'auteur a sans doute été trompé par un passage de Harris, ou peut-être de Celse. L. 5, chap. 26, §. 6. *Faciliùs sanescit puer, vel adolescens*, &c. ; mais il s'agit là des plaies. Le livre cité par l'auteur, ne parlant des enfans que concernant les calculs de la vessie, je conclus qu'il s'est trompé, & que je ne pouvois laisser passer son assertion erronée, sur-tout parce qu'il l'appuyoit de l'autorité d'Hippocrate.

& l'on remarque aux yeux un état qui ne se voit que rarement dans les rhumes ordinaires.

Si la fièvre occasionnée par ce rhume est considérable, la toux forte avec une grande difficulté de respirer, il sera très à propos d'appliquer un vésicatoire (1) au creux de l'estomac, au lieu de le placer au dos. Outre qu'il n'y a rien

(1) Approuvera-t-on cette pratique ? Pourquoi pas un peu au-dessous, comme Celse conseilloit d'appliquer les ventouses dans les cas de vomissemens réitérés? Dans les cas de toux, il les appliquoit sur la poitrine. Je crois que le vésicatoire y seroit mieux placé, s'il en est réellement besoin. D'autres le préféreront à la nuque : ils auront raison. Choqué de cette théorie de l'auteur, je voulus confirmer mes réflexions par les avis d'un homme éclairé, dont je demandai le sentiment. Voici ce qu'il me répondit. « Il est inconcevable que l'auteur ait donné un pareil conseil. Le vésicatoire appliqué à un endroit où les tégumens touchent la tunique de l'estomac, pourroit non-seulement enflammer ce viscère, mais même causer une adhérence entre ce viscère & les tégumens. Il est même vrai qu'on a guéri quelques hernies par ce procédé. Après la réduction de l'intestin, on a tenu le malade couché, & le vésicatoire a causé une inflammation, une suppuration, & enfin la réunion des bords de l'ouverture inguinale : ce qui prouve jusqu'à quel degré ce moyen curatif agit. Ainsi, je crois que celui qui donne ce conseil, n'a jamais osé le mettre en pratique ; ou c'est une grande hardiesse. Tel est l'avis de M. Lassus ; & je m'y tiens sans balancer ».

à risquer, on a l'avantage de pouvoir panser la plaie en liberté, & d'en changer les linges aussi souvent qu'on veut, lorsque l'écoulement est considérable. En cas que la fièvre & la difficulté de respirer ne diminuent pas beaucoup par l'effet du véficatoire, on tirera une grande utilité d'une petite saignée, quand l'enfant n'auroit pas même encore un an. Celse disoit que le Médecin doit moins compter les années pour tirer du sang, que les forces du malade, *liv. 2*, *chap. 10*, *p. 78*. Galien défendit de saigner avant quatorze ans; mais on a suivi Celse, & abandonné avec justice le précepte de Galien. Rhazès permettoit d'appliquer les ventouses à trois ou quatre mois. Avicenne à un an. D'autres permirent la saignée du pied & du bras, mais non celle des parties supérieures. Quoi qu'il en soit de ces opinions, la saignée est aujourd'hui (1) pratiquée indistinctement, où l'on croit qu'elle est nécessaire, & aux périodes qu'on croit convenables.

Si la saignée n'étoit pas jugée ou utile, ou pratiquable, on emploiera deux ou trois sangsues, comme je l'ai déjà dit. Je rappelle cette doctrine, parce qu'on l'a regardée comme sujette aux

(1) L'auteur observe plus haut qu'il faut être prudent à cet égard pour les enfans.

plus grands inconvéniens pour les enfans; mais j'ose assurer que les enfans en seront beaucoup moins abattus que par la continuation de la fièvre. Une petite quantité de sang de moins l'abrégera souvent en deux ou trois jours. D'ailleurs, il faut quelquefois venir de toute nécessité à cette opération. Dans le cas pressant, dit Celse, on fait avec succès des choses qu'il faut savoir omettre en toute autre circonstance. *Liv. 3, chap. 18, p. 150.*

Les potions huileuses en émulsion sont aussi très-utiles en nombre de cas, sur-tout si l'enfant ne tette plus; mais il faut auparavant donner le vin antimonié comme vomitif, parce que l'estomac est ordinairement rempli de phlegmes dans ces circonstances, & que les enfans ne peuvent les jetter dehors en toussant : on aura aussi le plus grand soin de tenir le ventre libre. De petites doses de vin antimonié, ou la poudre du docteur James, remplissent ces vues. S'il ne survient pas d'évacuations, comme il arrive quelquefois lorsqu'il y a trop de fièvre, ces deux médicamens feront plus de mal que de bien, à moins qu'on n'y joigne un peu de manne, ou de rhubarbe.

Je dois observer ici, que si les préparations d'antimoine peuvent être administrées sous les yeux de parens attentifs, ce sont des médicamens énergiques qui ne doivent pas être ordonnés par des femmes, ou des gens peu versés dans

l'art de guérir, & sans les plus grandes précautions. Je devois cette réflexion à mes lecteurs, pour me justifier de la liberté avec laquelle j'ai parlé contre l'usage peu réfléchi du vin antimonié, que plusieurs personnes emploient, sans connoître la nature des médicamens de cette classe. Si ces médicamens se trouvent utiles, les enfans n'auront souvent pas besoin d'aucun autre.

J'ai aussi donné du nitre avec avantage à des enfans de quelques mois, dans le cas même où la fièvre étoit considérable. J'y joins souvent un peu de poudre du docteur (1) James, selon l'âge, & environ deux grains de la poudre *contrayerva* composée. Quand la tête est très-affectée, je fais mettre les pieds dans de l'eau chaude, ou j'y applique la rate chaude d'un animal, aussi-tôt qu'elle en est ôtée. Ce sont deux (2) excellens moyens, par lesquels je pense avoir sauvé plusieurs enfans dans des cas désespérés. Si la maladie est une toux accompagnée d'un peu de fièvre, le lait du sein est le meilleur balsamique qu'on

(1) Cette poudre du docteur James, qui se vend aussi à Paris, est un de ces secrets que je ne connois pas. Les Médecins devroient-ils jamais employer ces remèdes, inconnus, des Empyriques ? Il y a tant de médicamens sûrs & bien connus.

(2) Du levain appliqué, comme une semelle mince, sous les pieds, fera encore beaucoup de bien.

puiſſe employer : lorſque l'enfant eſt ſevré ; un peu de ſyrop de baume réunit l'agréable & l'utile.

Lorſque le rhume, la dentition, les vers, la rentrée d'une éruption cutanée, ne ſont pas cauſe de la fièvre, elle vient en général de la ſaleté des premières voies. Alors il faut lâcher le ventre, donner enſuite un vomitif, ſuivi des poudres teſtacées, la fièvre ceſſera probablement. Ces poudres ſont un excellent médicament, tant pour les petites fièvres, que pour preſque toutes les maladies des enfans du premier âge. Le judicieux Harris l'avoit ſi bien apperçu, qu'il les croyoit preſque ſeules capables d'opérer toute guériſon dans les enfans de cet âge. On ne ſauroit lui avoir trop d'obligation du ſervice ſignalé qu'il a rendu à la Médecine, en banniſſant de la pratique l'uſage des cordiaux & autres médicamens échauffans, qu'on employoit avant lui pour guérir ces maladies. Néanmoins il ne faut pas croire tout ce qu'il penſoit des abſorbans ; s'ils ſont d'une très-grande utilité, ils n'opèrent cependant pas tout.

Lorſque la fièvre réſiſte à ces remèdes ordinaires, ou même augmente, on aura recours à ceux que j'ai indiqués plus haut. On emploiera même avec beaucoup de ſuccès quelques petites potions faites avec du jus de limon & du ſel de

corne de cerf ; ce dernier doit y prédominer ; ou l'on jettera quelques gouttes d'esprit volatil aromatique dans un peu d'eau, qu'on donnera quatre ou cinq fois par jour (1).

---

(1) Le docteur Butter de Londres, dont j'ai cité un passage à l'article des vers, a publié un petit traité sur les *fièvres rémittentes* de l'enfance : mais, qouiqu'il ait bien vu ces fièvres, la manière dont il les envisage, prouvant que ce sont les mêmes que la fièvre hectique dont il vient d'être parlé, je n'ai pas jugé à propos de m'y arrêter. D'ailleurs, sa pratique ne m'a pas paru bien avantageuse, si même elle n'est pas accompagnée de danger.



CHAPITRE XVIII.

Du Marafme ou de la Fièvre hectique.

PLUSIEURS des maladies précédentes & fuivantes, dont je parlerai, fuffifent quelquefois pour produire une fièvre hectique, & le marafme ou le dépériffement de tout le corps. Je n'ai réellement rien de neuf à préfenter à ce fujet : mon unique but eft de donner quelque efpoir fur une meilleure iffue, qu'on n'a coutume de l'attendre ; mais en des circonftances particulières.

Cette fièvre, fufceptible de paroître comme réfultat d'autres maladies, eft fouvent due à ce qu'elles ont été imprudemment traitées. Elle vient fur-tout de la fuppreffion d'une éruption ou d'une décharge quelconque de la peau, ou d'un cours de ventre arrêté mal-à-propos pendant la dentition. Dans ce cas-là, toutes les fois que la fièvre hectique eft confirmée, les glandes du méfentère s'en reffentent ; elles groffiffent extrêmement, & fouvent aboutiffent à fuppuration : il n'y a plus ni reffource, ni efpoir dans cet état.

Mais un enfant paroît quelquefois menacé d'une fièvre hectique au moment où la nature opère un changement auffi furprenant que falutaire,

& rétablit un enfant épuisé, qu'elle semble arracher des bras de la mort. Cet heureux changement n'est l'ouvrage que de la nature; l'art ne peut rien faire ici que de la surveiller, & d'empêcher qu'elle ne soit troublée dans ses opérations par des remèdes ou un régime préjudiciable.

Autant que j'ai pu l'observer, ce changement salutaire n'arrive que dans l'espèce de fièvre qui provient des vers ou des dents. Or, j'ai vu dans ces cas-ci des enfans se tirer d'affaire, lorsque tout étoit absolument désespéré, & qu'on avoit abandonné tous les remèdes. Harris nous rapporte quelques rétablissemens remarquables, dans le cas qu'il appelle *atrophie vermineuse;* & il attribue ces guérisons à l'usage de bon éthiops minéral. Mais je n'en ai pas vu de si surprenantes que dans le cas d'atrophie à la suite de la dentition. Plusieurs enfans attaqués de cette maladie, & émaciés par les cours de ventre & autres accidens, étoient restés couchés pendant trois mois dans leur berceau, pouvant à peine remuer, ayant une fièvre continue, les joues bouffies, les membres comme desséchés, le ventre gros, une toux sans relâche, & prenant à peine quelque aliment. Malgré tous ces symptomes alarmans, ils se sont guéris en peu de jours, pour ainsi dire, par l'éruption inattendue d'une douzaine de dents.

Après tous ces détails, on n'attendra pas de

moi, ſans doute, que je propoſe des moyens curatifs pris des reſſources médicamenteuſes de l'art. J'obſerverai ſeulement qu'on doit ſoigner particuliérement l'état du ventre, & garantir le malade de conſtipation, à ce période avancé de la maladie. On fera une extrême attention au régime. Pour cet effet, on ſoutiendra l'enfant avec du lait, du riz, de la ſemoule & autres choſes ſemblables; mais, ſur-tout, on lui rafraîchira ſouvent l'air, & on lui fera prendre tout l'exercice que pourra ſoutenir ſa foible conſtitution.



CHAPITRE XIX.

De la Fièvre hectique.

J'AJOUTE ce Chapitre, pris de M. Armſtrong; parce que notre auteur ne donne que quelques généralités ſur les ſymptomes & le traitement de cette fièvre. D'ailleurs, Roſeen n'en a preſque point parlé.

Armſtrong, *p. 83.* « Pendant la dentition, au » moins dans une partie de ce période, les enfans » ſont la plupart ſujets à une eſpèce de *fièvre* » *hectique*, qui en emporte un grand nombre, ſi » elle n'eſt pas bien traitée. En général, elle » commence le ſoir, & eſt accompagnée d'agita- » tion, quelquefois de ſoubreſauts, de petites » pamoiſons, pendant le ſommeil, ſur-tout ſi » l'enfant eſt reſſerré. Si l'on n'y fait rien, cette » fièvre augmente par degrés : la chaleur devient » plus ſenſible, les paroxyſmes plus longs, & » quelquefois les ſoubreſauts plus forts & plus » fréquens. Si l'enfant eſt négligé, la fièvre devient » peu-à-peu rémittente, plus mauvaiſe dans » l'après-midi, & le paroxyſme augmente à me- » ſure que le ſoir & la nuit approchent. Si pour

» lors on n'y porte pas un prompt remède, elle » se termine par une fièvre (1) sourde continue, » & par la mort du sujet.

» Dans cette fièvre le pouls est très-prompt » & bas, la peau est chaude & sèche, le regard » sombre & abattu, le blanc des yeux est souvent » tourné vers le haut pendant le sommeil, la » langue couverte d'une pellicule. Les selles » sont en général d'un vert obscur, ou de » couleur noirâtre, de consistance glaireuse ou » visqueuse, & l'odeur en est très-offensive. Les » urines sont crues, de couleur terne, quelque- » fois d'une odeur forte, analogue à celle de » l'esprit de corne de cerf.

» Une toux sèche avec prurit, fatigue l'enfant, » qui se frotte souvent le nez, & n'a point de » repos. Quelquefois aussi il tombe dans un état » comateux, reste étendu ayant les yeux à demi- » ouverts, comme s'il dormoit; mais étant réelle- » ment plutôt pris de spasmes internes. Il présente » tous les symptomes vermineux, sans rendre de

(1) L'auteur se sert du mot *low*, qui signifie *bas*, *déprimé*. Les Grecs connoissoient, en d'autres circonstances, ces fièvres, qu'ils appelloient *fièvres molles*, *μαλθακοι πυρετοι*. Hippocr. *Steril.* S. 5, *p. 682*; ou χλιαροι, *tièdes*, par opposition au mot πυρ, fièvre, avec grande chaleur ou ardente. Roseen fait aussi mention de ces fièvres.

» vers. De fréquens foubrefauts, des pamoifons
» s'emparent de lui, & finiffent par de fatales con-
» vulfions.

» Comme cette fièvre furvient plutôt à ceux qui
» font d'un tempérament refferré, & dont les felles
» font très-fétides, la méthode la plus conve-
» nable de la traiter, eft de réitérer de doux
» purgatifs, proportionnés à l'âge, à la force & à
» la conftitution de l'enfant, jufqu'à ce que la
» fièvre foit diffipée, & que les felles foient
» ramenées à une confiftance, une couleur, &
» une odeur naturelles.

» Pour cet effet, je ne connois point de meil-
» leur médicament, par exemple, pour un enfant
» de huit mois, ou au-deffus, qu'une petite pilule
» de calomel bien broyé, depuis un demi-grain,
» jufqu'à un, deux & trois grains, felon l'âge
» & les autres circonftances. On fait ces pilules
» avec un peu de *diafcordium*, & on les admi-
» niftre avant dans la nuit, pour purger le
» lendemain matin, avec une dofe convenable
» d'infufion de féné, ou de la manne, ou autres
» chofes femblables. J'ai, dans ce cas-ci, admi-
» niftré le calomel à plufieurs milliers d'enfans,
» avec les plus heureux fuccès, fans jamais en
» avoir apperçu aucun mauvais effet. La poudre
» anti-hectique & anti-rachitique des enfans, com-
» binée par le docteur Fordyce, adminiftrée dans

» les jours intermédiaires, s'eft auffi trouvée
» très-utile. Voici cette poudre :

Recette.

℞ de Sel polychrefte, *demi-fcrupule ;*
de Rhubarbe choifie, en poudre, *trois* à *quatre*, *cinq*, *fix* ou *fept grains.*

» *Mêlez.* Pour une dofe, felon les forces, à
» prendre tous les matins, pendant quatorze
» jours, ou même jufqu'à ce que la fièvre hec-
» tique, & le gonflement du ventre aient dif-
» paru.

» Si l'enfant eft relâché, & beaucoup trou-
» blé par des phlegmes ou par des envies de
» vomir, on tirera un grand avantage de la folu-
» tion antimoniale (tartre ftibié dans l'eau) men-
» tionnée à dofe convenable pour faire vomir
» deux ou trois fois vers les cinq heures du foir,
» & réitérée au befoin. Je prefcris de la donner à
» cette heure-là, parce que fi la première dofe
» n'opéroit pas, on pourroit la réiterer à fix
» heures, & l'eftomac feroit raffermi à fept,
» tems où les enfans font mis au lit ordinaire-
» ment. Outre que cette folution a une vertu
» anodyne, elle difpofe en général au fommeil.
» Ce même médicament produit pareillement de
» très-bons effets pour la toux qui accompagne
» fouvent cette fièvre lors de la dentition ; mais,

» vu la toux & la fièvre, il faut le réitérer cha-
» que jour dans l'après-midi, ou une fois en
» deux ou trois jours, selon le besoin, jusqu'à
» ce que les symptomes tombent, ou même jus-
» qu'à ce que la maladie disparoisse; & l'on
» aura toujours soin de tenir le ventre libre. Si
» l'accès fébrile vient tard dans la matinée, ou
» de bonne heure dans l'après-midi, j'ordonne
» la solution antimoniale pour une heure & demie
» ou deux heures, de manière que l'opération
» puisse en être terminée avant l'accès de la fièvre.
» Il est essentiel de ne pas donner la dose du
» matin, lorsque l'estomac est vuide, à moins
» qu'on ne remarque que le sujet vomisse diffi-
» cilement; car s'il vomissoit sans peine, le vo-
» mitif qu'il prendroit à jeun pourroit le secouer
» trop fortement. Jamais je n'en prescris une
» dose qui puisse faire vomir plus de deux ou
» trois fois, sans boire, pour aider le vomisse-
» ment. Si le vomitif agissoit trop fort, on auroit
» de l'eau d'orge toute prête, ou une infusion de
» baume, de thé, de menthe, ou tout autre
» fluide aqueux très-léger qu'on feroit prendre à
» l'enfant.

» Mais il faut aussi songer à la diète de la
» nourrice; elle est ici bien essentielle, tant
» pour la nourrice que pour l'enfant. Celui-ci
» étant à la mamelle, la nourrice ne prendra

» aucune viande graſſe, ni ſalée, ni fromage, ni » beurre ſalé, ni pâtiſſerie : moins elle mangera » de ſubſtances animales, mieux vaudra : ſa diète » ſera donc végétale & légère, autant qu'il ſera » poſſible.

» Si l'enfant eſt ſevré, on ne lui donnera non » plus aucune ſubſtance animale, rien d'huileux, » de (1) gras, qui s'arrête & faſſe une pâte ſur » ſon eſtomac. On évitera auſſi de lui donner trop » à manger en même tems, & de ſuivre ſon » appétit. Il n'y a rien de ſi préjudiciable, ſur- » tout avec la toux, que de ſurcharger l'eſtomac.

(1) Ceci eſt conforme aux vues diététiques de anciens. *Pinguia, caſeoſa, unguinoſa*, &c., *ructum acidum, bilis refuſionem surſùm ac deorsùm, tormina, flatus, ac nimiam repletionem quàm maximè efficiunt.* Hippocr. *De affect.* p. 527. Le grand point eſt de donner des alimens légers ; mais qui reſtent aſſez de tems dans le corps pour fournir, en petite quantité, le plus de ſubſtance nutritive poſſible ; & que l'enfant en rende les ſédimens ou excrémens bien conditionnés. *Optimi ſunt cibi pauciſſimi ingeſti, qui fami & ſiti medelam adferunt, & longo tempore in corpore retenti etiam pro ratione per alvum ſecedunt. Ib.* Si les circonſtances ne permettent pas d'avoir de tels alimens, il faut ſavoir réduire ceux qu'on a, & eur donner, par une préparation convenable, le degré de légéreté requis. *Ea que, vi ipſorum deſtructâ, exhibenda. Ib.* Le lieu natal des ſubſtances nutritives n'eſt pas non plus indifférent dans ces cas-ci. *Differt etiam locus a loco*, &c. *Ib.* M. Armſtrong y a auſſi fait attention, *p. 126* de ſon ouvrage.

» La meilleure nourriture eſt dans ce cas-ci, du
» ſagou, une panade des plus délayées, du pain
» émié très-fin jetté dans un peu de lait chaud
» (*même coupé avec de l'eau*) où l'on aura fait au-
» paravant diſſoudre un peu de ſucre & de ſavon
» d'amandes; quelques pommes cuites au feu,
» de la gelée de groſeilles, un peu de poires cuites
» avec du pain ou ſans pain, *&c.*

» Si par négligence ou par erreur, la fièvre
» devient continue, il faut la traiter comme celle
» d'un adulte, & avec les anti-ſeptiques, les
» fébrifuges de différente eſpèce; toute propor-
» tion gardée, & en ſe réglant ſur l'âge, le
» tempérament, la ſituation, la ſaiſon & autres
» circonſtances du ſujet malade. On aura par-
» ticuliérement ſoin de lui tenir le ventre libre,
» avec de doux purgatifs pour débarraſſer peu-
» à-peu les inteſtins des matières putrides qu'on
» peut regarder comme le principal foyer de
» la maladie; mais en même tems il ne faut
» pas oublier que le malade doit être ſoutenu
» par des alimens convenables.

» Je dois cependant obſerver que le quinquina
» fait quelquefois beaucoup de mal dans cette
» fièvre, ſur-tout ſi on l'adminiſtre avant que
» le ventre ait été ſuffiſamment relâché & nettoyé.
» C'eſt peut-être un paradoxe pour pluſieurs
» Médecins, que de leur dire que le quinquina

» eſt rarement utile dans le traitement de la fièvre » hectique, & même très-nuiſible. Pour moi, » j'ai traité avec ſuccès nombre de ces fièvres ſans » employer ce fébrifuge, qu'ils donnent avec tant » d'empreſſement dans les fièvres intermittentes.

» J'ai remarqué que les enfans qui étoient » amenés à l'hôpital des pauvres enfans, avoient » ou avoient eu la fièvre hectique dont je viens » de parler ; ce qui alarmoit les parens, & » les avoit déterminés à recourir à cette maiſon » de charité. La fièvre dans ce cas-ci eſt preſ- » que toujours la conſéquence des mauvaiſes » digeſtions cauſées par la foibleſſe des organes » qui ſe trouvent bientôt ſurchargés de ſaletés » & de pourritures. Elle peut donc être la cauſe » du rachitis ; mais quelquefois auſſi elle en eſt » l'effet. Quel que ſoit le cas, il faut ſuivre le » même traitement & le même régime que j'ai » preſcrit pour le cas de la dentition ; c'eſt ce que » je conſeille, d'après des expériences réitérées. » Quand la fièvre a diſparu, il faut s'occuper de » fortifier le ſujet, comme on le verra à l'article » du rachitis.

» L'expérience m'ayant donc fait voir que cette » fièvre hectique des enfans ſi deſtructive, ſoit » directement, ſoit indirectement par les autres » maladies qui en réſultent, étoit le plus géné- » ralement due à un mauvais régime, je n'ai pas

» borné mes foins dans l'hôpital, aux maladies
» actuelles ; j'ai auffi fongé à la Médecine pré-
» fervative. Après les informations les plus exactes
» fur le régime des pères & mères, & des en-
» fans, j'ai donné les avis les plus précis pour le
» préfent & pour l'avenir, après la guérifon des
» fujets.

» C'eft fur-tout dans le bas étage de la fociété
» que les fautes dans le régime font les plus ordi-
» naires. Les mères y donnent indifféremment de
» la viande, du poiffon aux enfans, même lorf-
» qu'elles les allaitent, de la bière forte, de
» violentes liqueurs, fous prétexte de les ref-
» taurer. Dès que les enfans font fevrés, on les
» fait vivre comme père & mère ; ce dont je fuis
» certain, de l'aveu même des femmes. Ainfi les
» enfans mangent du bœuf, du mouton, du
» jambon, du lard, *&c.* on les gorge quelquefois
» malgré eux ; il faut que l'enfant avale. Con-
» duite homicide ! D'autres femmes leur font
» prendre de la graiffe, dans l'idée abufive qu'elle
» eft plus légère, parce qu'elle pefe moins au
» poids que la chair en même volume. C'eft un
» poifon lent qu'on leur donne, fur-tout s'ils ont
» cette fièvre hectique, qui réfulte néceffairement
» de ces abus meurtriers.

» Une mère m'amène un jour fon enfant à
» l'hôpital ; entre autres chofes, elle me dit qu'elle

» avoit fait voir cet enfant à un Médecin, qui » avoit jugé, par l'état du malade, que son épi-» ploon étoit fondu, & que pour réparer ce » dommage, elle devoit nourrir cet enfant avec » de la graisse nouvelle de mouton, bouillie dans » du lait. Je demandai comment il s'en trouvoit: » très-mal, répondit-elle. Ce Médecin est mort; » laissons ses manes paisibles.

» Je conviens que l'habitude fait beaucoup, » & qu'il y a moins d'inconvéniens pour des » enfans nés de parens forts, accoutumés à de » durs travaux depuis leur jeunesse. Mais ces » enfans profiteroient toujours mieux dans le » premier âge avec un régime plus léger, & » proportionné à la foiblesse naturelle de leurs » organes. Je crois même que les enfans ne » devroient jamais toucher d'aucune substance » animale, qu'après avoir fait toutes leurs dents, » c'est-à-dire, à deux ou trois ans. Si même on » supposoit qu'un enfant de cet âge fût brûlant » pendant la nuit, & disposé à la fièvre, il faudroit » les lui interdire. Les parens à qui j'ai donné ces » avis ont vu avec satisfaction l'avantage d'une » diète végétale.

» La fièvre hectique attaque aussi des enfans, » d'ailleurs bien constitués, si la petite-vérole a » laissé après soi quelques tumeurs à l'une ou » l'autre partie du corps, sur-tout aux parties

» les plus glanduleuſes, & qu'on ait négligé ces » reliquats. Les ſuites de la rougeole ne ſont (1) » pas moins à craindre (ſi même elles ne le ſont » pas davantage). La fièvre hectique qui ſuit » la rougeole, eſt le plus ſouvent accompagnée » de toux fatigante, & même très-violente; en » général elle eſt opiniâtre. Outre le traitement » que j'ai indiqué pour cette fièvre, je dirai que » ſi la toux eſt ſèche avec prurit, & langue » blanche, comme dans la fièvre inflammatoire, » il faut tirer un peu (2) de ſang, quoique le » pouls ne ſoit ni très-plein, ni très-prompt. Rien » n'eſt plus avantageux en pareilles circonſtances. » Si le ſang eſt glutineux, on réitérera la ſaignée » de tems en tems, juſqu'à ce que la fièvre & » la toux aient ceſſé, ou au moins ſoient très- » calmées. Si après la ſaignée la toux ſe ſoutient

(1) J'en ai vu réſulter l'hydropiſie dans un enfant de trois ans; l'inflammation de tous les viſcères dans un autre de quatre ans, des ulcères à l'eſtomac, à la rate, & l'agglutination de tous les inteſtins. Les reliquats de la rougeole brûlent comme le feu. C'eſt une maladie dans laquelle il faut beaucoup boire, & ne preſque rien manger, ou la mort eſt, pour ainſi dire, certaine, pour peu qu'il y ait d'acrimonie antécédente dans les humeurs, & que l'enfant ait été trop pouſſé de nourriture.

(2) Avec une ou deux ſangſues pour un enfant très-jeune; & trois, s'il a cinq ou ſix mois. *Hamilt.*

» au même degré, on appliquera un véficatoire » fur la nuque ou entre les épaules, ce qui eſt » ſouvent avantageux, tant pour abattre la toux » que pour donner plus de fluidité au ſang ».

Quelquefois les écrouelles ſont la cauſe ou l'effet de cette fièvre hectique. *Voyez* l'article des écrouelles & du rachitis.



CHAPITRE XX.

Rougeole, Petite-vérole (inoculation).

LA petite-vérole & la rougeole, deux maladies auxquelles les enfans font fort fujets, ne leur font cependant (1) pas particulières. Les enfans

(1) La petite-vérole n'étant pas une maladie particulière aux enfans, je ne dirai rien du traitement; mais j'avouerai que je perfifte encore dans mon fentiment contre l'inoculation, & que je fuis perfuadé, avec le célèbre van-Swieten, qu'on peut avoir cette maladie plufieurs fois, même long-tems après l'inoculation la plus complette. Les preuves que j'en ai font pour moi des raifons qui contre-balancent ce que tous les Médecins de l'Europe pourroient produire en faveur d'un fentiment contraire au mien. La petite-vérole, en elle-même, n'a jamais fait de ravage que par la concomitance des fièvres, ou des maladies régnantes, de l'une ou de l'autre faifon. Cette maladie, qui eft une vraie fièvre inflammatoire, eft toujours & même néceffairement compliquée avec la fièvre de la faifon, dans laquelle elle prend le fujet, ou avec la fièvre réfultante de la température antérieure, ou avec celle qui peut s'allumer, à cette occafion, en conféquence de la conftitution du fujet, de fon genre de vie, & du local où il vit: voilà les circonftances qu'il faut ne pas perdre de vue lorfqu'il s'agit de traiter une petite-vérole; maladie qui avoit été inconnue en France, avant le fixième fiècle. Ce

très-jeunes n'en ſont même pas attaqués fréquemment, à moins qu'ils ne ſoient directement ex-

---

fut à cette époque qu'elle ſe manifeſta en Touraine. Elle eſt originaire de l'Arabie. L'auteur convient lui-même, ci-devant, qu'elle n'eſt point dangereuſe, lorſqu'elle eſt bien traitée dès l'abord.

Je crois ne pas devoir omettre ici un paſſage de D. Ulloa, dont je vais traduire le texte Eſpagnol avec l'exactitude que mérite le ſujet. « On emploie, dans la partie » haute du Pérou, une méthode curative, pour la petite-» vérole, bien différente de toutes ces précautions qu'on » prend en Europe. Car les Indiennes ne s'inquiètent » point de garantir leurs enfans de l'impreſſion de l'air, » lorſqu'ils en ſont pris, ni de les tenir plus clos que » d'ordinaire. Elles les gardent auprès d'elles, ſur une peau » de mouton garnie de ſon poil. Mais, quoique ce climat » ſoit ſi froid, cette manière d'agir n'y fait pas mourir » plus d'enfans que parmi ceux qu'on garde avec les pré-» cautions les plus ſcrupuleuſes. Ajoutez que ces gens » n'ont aucuns ſecours, ni des Médecins, ni de la Mé-» decine. Le malade eſt abandonné à la nature, qui doit » faire les frais de tout. On s'y ſert tout au plus de quel-» ques herbes connues, & dont on fait l'application comme » d'un remède univerſel, dans toutes les maladies qui » peuvent ſurvenir ». *Noticias Americanas*. Madrid, 1773. *P.* 207.

D. Ulloa convient des ravages énormes que les épidémies varioleuſes font, dans ces contrées, parmi les adultes; mais les cauſes qu'il en rapporte n'exiſtent pas en Europe. D'ailleurs, ces Indiens n'ont aucuns des ſecours

posés à la contagion varioleuse. Toutes les fois qu'ils en sont pris, il faut les traiter comme les

que nous avons ici. La maladie n'est donc pas si dangereuse par elle-même.

Mais je dois ajouter que l'inoculation n'est pas toujours si heureuse qu'on le veut bien croire. Dans le très-petit nombre des enfans qu'on a inoculés à Paris, depuis sept à huit mois, il est mort huit enfans de l'inoculation : trois ont eu la petite-vérole spontanée, après avoir parcouru tous les périodes de l'inoculation avec les succès les plus heureux : ce qui détruit ce que M. Bergius a dit. *Mém.* de Stockholm, 1784, *pag.* 151 & *suiv.* On a découvert aussi depuis peu, que le virus variolique *broyé*, à certaine dose, avec le mercure, perdoit toute sa force, & ne pouvoit plus servir à l'inoculation : que le mercure mêlé, à moindre dose, diminuoit beaucoup l'énergie de ce virus. On a fait les essais les plus précis à cet égard ; & l'expérience a prouvé que, dans le premier cas, l'inoculation n'avoit eu aucun succès : que dans le second, on n'avoit vu que quelques boutons, ou même aucuns. Les Parens doivent donc se tenir pour prévenus de la ruse des Charlatans, qui leur en imposeroient par ces stratagêmes, & n'inoculeroient réellement point, en paroissant l'avoir fait. C'est ainsi que plusieurs personnes ont déjà été trompées, & ont eu une confiance mal fondée sur les suites d'une inoculation simulée. Le Charlatan a quelquefois assez de prudence pour ne pas s'exposer aux inconvéniens qu'il craint.

En renvoyant à Roseen, où j'ai démontré que la petite-vérole n'avoit jamais, par elle-même, fait les ravages qu'on lui attribuoit, j'ajouterai ce qui suit, de M. Armstrong.

adultes; avec cette petite différence ſeule, que les enfans, vu leur délicateſſe, ne peuvent ſoutenir long-tems un régime très-antiphlogiſtique, ni les fortes évacuations qui conviennent ſouvent aux autres, c'eſt ſur quoi les praticiens

---

P. 104. « Les enfans ſont encore expoſés à la petite-» vérole, & à la rougeole, maladies qui en enlèvent un » grand nombre; ce qu'on ne ſait que trop bien; mais » ces deux maladies ne leur ſont pas particulières, non plus » que d'autres, dont ils meurent. Quoi qu'il en ſoit, j'ai » ſouvent eu occaſion d'eſſayer le vin antimonié dans les » cas de petite-vérole chez les enfans & les adultes; & » j'en ai remarqué de très-bons effets, lorſque l'eſtomac » étoit ſale. Si la fièvre devient forte, j'ai pour principe » de faire d'abord ſaigner; & ſi le ventre eſt reſſerré, » j'ordonne un lavement, ou, ce qui vaut toujours mieux, » une petite doſe de calomel (*rien de mieux vu*), à faire » prendre avant dans la nuit, pour adminiſtrer le matin » ſuivant un doux purgatif rafraîchiſſant.

» Je n'ai pas eu occaſion d'eſſayer le vin antimonié » dans les cas de rougeole : la plupart de mes malades » ayant été aſſez heureux pour ſe tirer promptement » d'affaire, par la méthode ordinaire ».

Les cures nombreuſes & étonnantes que fit Juvellina avec le vin antimonié dans les épidémies varioleuſes, que les autres circonſtances rendoient les plus mortelles, ſont une preuve triomphante de l'excellence de ce médicament dans ces maladies. J'ai déjà cité cet habile Médecin moine, diſciple de Rivière, dans Roſeen : ſon ouvrage eſt preſque entiérement ignoré; je ne le vois cité que par un Eſpagnol.

éclairés ſont d'accord. Les enfans, dit Celſe, ne doivent pas être traités ſans réſerve, de même que les hommes faits. *Liv. 3, chap. 7, p. 134.*

Je penſe donc qu'il eſt inutile d'entrer dans de longs détails ſur ces maladies. J'obſerverai ſeulement ici qu'il faut non-ſeulement tenir libre le ventre des enfans pendant tout le cours de la rougeole; mais même qu'ils ſoutiendront bien une ſaignée, & pluſieurs, ſi on les croit néceſſaires; par exemple, ſi les ſymptomes s'aggravent, ſoit devant, ſoit après l'éruption.

Quant à la petite-vérole, je ſaiſirai l'occaſion de dire quelques mots ſur l'inoculation, parce que les parens ſont ſujets à tomber dans de grandes mépriſes ſur l'âge & les circonſtances les plus convenables à cette opération.

On penſe communément que le premier âge de l'enfance eſt le tems le plus propre à l'inoculation. Les Médecins ont même bien de la peine à perſuader du contraire. Un enfant à la mamelle, dit-on, n'eſt pas encore entaché d'humeurs peccantes; il a un ſang doux, balſamique; ſa nourriture eſt ſimple, & les paſſions de l'ame ne l'agitent pas encore : cela eſt vrai; mais ces avantages ſont bien contrebalancés par la délicateſſe de ſon organiſation, par la diſpoſition aux ſpaſmes, ſon impuiſſance à ſoutenir victorieuſement l'impreſſion d'une forte maladie, s'il arrive

qu'il en foit attaqué : or, ce font-là des faits pofitifs.

Les enfans ont ordinairement la petite-vérole affez modérée, foit fpontanément, foit par inoculation : néanmoins, dans l'un & l'autre cas, ils périffent quelquefois d'un accès fpafmodique, au moment de l'éruption ; & rarement ils peuvent parcourir tous les périodes de la maladie, fi la petite-vérole eft copieufe, ou confluente, ou d'une nature maligne. Mais ce qui devient encore une objection contre l'inoculation des enfans à la mamelle, c'eft qu'ils doivent néceffairement être fouvent fur les bras de leur mère, ou de leur nourrice, fur-tout la nuit : or, la chaleur les expofe à une éruption plus abondante que les enfans fevrés. J'en ai vu un exemple dans un enfant, que fa mère ne pouvoit allaiter que du côté droit : le réfultat fut que la petite-vérole couvrit le côté gauche de l'enfant, & que l'autre n'en fut que modérément parfemé. La maladie étoit une petite-vérole difcrète : néanmoins l'enfant mourut de la fièvre fecondaire, au bout de cinq ou fix femaines, quoiqu'il eût deux ans accomplis. C'eft le feul enfant que j'ai vu mourir de l'inoculation, dans un âge fi avancé.

D'après les obfervations que je fais ici, on voit clairement, je penfe, que cette opération

doit ſe remettre à un âge plus avancé, lorſque l'enfant a fait toutes ſes premières dents. Joignons à cela que les enfans ne ſont pas naturellement diſpoſés à la petite-vérole ſpontanée ; qu'ils ne l'ont donc que quand ils ſont expoſés à la contagion. D'ailleurs, il eſt conſtant qu'il y a cinquante enfans qui meurent avant l'âge de deux ans, à la ſuite d'autres maladies, pour un ſeul qui meurt de la petite-vérole ſpontanée.

Si néanmoins la petite-vérole étoit dans la même maiſon, ou bien près, dans le voiſinage, & qu'il fût difficile aux parens d'en (1) écarter l'enfant, il y auroit moins de riſque à courir, en le faiſant inoculer immédiatement, vu l'intelligence & les ſuccès avec leſquels on conduit actuellement cette opération. Cela vaudroit mieux, ſans doute, que de le laiſſer au haſard d'échapper à la maladie, ou de ſe rétablir, s'il en eſt attaqué.

---

(1) M. Bergius donnoit le même avis, fondé ſur ce que la perſonne la plus ſaine, la mieux conſtituée, peut gagner une petite-vérole maligne par les exhalaiſons ſeules d'une petite-vérole inoculée & benigne ; & il le prouve. *Mém. de Stockholm*, 1784, *p. 138. Edit. Suéd.*



CHAPITRE XXI.

Du Rachitis ou de la Noueure.

CETTE maladie fut nommée rikets en Angleterre, vers l'an 1628 : elle n'y avoit pas encore paru (1) auparavant. Dès que les manufactures se furent multipliées, le peuple quitta la campagne, & le travail du ménage, pour se confiner dans les grandes villes, où ces manufactures s'établirent. Il n'eut plus-là cet air pur, cet exercice de son premier état & de ses occupations champêtres ; exercice infiniment plus avantageux que l'air infecte, & les travaux exécutés dans les édifices clos & obstrués de ces villes.

(1) J'ai fait voir dans les notes de mon édition grecque des Aphorismes d'Hippocrate, que cette maladie est infiniment plus ancienne qu'on ne le croyoit du tems de Glisson. J'en ai produit un exemple antérieur de plus de deux cens ans, auquel il n'y a rien à objecter. L'enfant présenta, à l'épine du dos, les mêmes symptomes que ceux qu'on voit dans Hippocrate. *Aphorism. S. 3, 26.* Il parle encore ailleurs de cette gibbosité des rachitiques & de la toux asthmatique, qui en est un symptome nécessaire. Ainsi, c'est mal-à-propos qu'on voit, dans quelques Livres de Médecine, cette maladie appellée *maladie angloise.*

Cette maladie peut donc ſouvent venir de parens mal-ſains, & particuliérement d'une mère qui mène une vie trop ſédentaire dans un mauvais air, ne ſe nourrit que d'alimens peu ſubſtantiels, ou de mauvaiſe qualité, & dont le régime eſt trop aqueux ; de la nourriture trop foible, aqueuſe, ou trop viſqueuſe de l'enfant, qui ne peut alors la digérer : mais elle vient ſur-tout du peu de ſoin d'une nourrice, qui laiſſe un enfant mouillé, ſale, ne lui donne point d'exercice convenable, ne l'expoſe pas aſſez à l'air libre. Enfin, les maladies dont j'ai parlé juſqu'ici, continuées trop long-tems, peuvent émacier le corps d'un enfant, au point de le jetter dans cet état.

Les ſymptomes ordinaires du rachitis ſont une chair molle, un air bouffi, un teint très-fleuri, de la foibleſſe, une averſion pour le mouvement; une groſſeur inſolite du ventre, de la tête & des articulations. Les poignets, les chevilles des pieds, enſuite le dos, les clavicules prennent plus de volume : en un mot, tous les os ſe tuméfient, deviennent friables, s'amolliſſent, ſur-tout ceux qui ſont naturellement d'un tiſſu plus ſpongieux. Le pouls eſt prompt, foible : l'appétit ſe perd, les digeſtions ſont mauvaiſes. La dentition ſe fait communément tard, quelquefois même difficilement ; & ſouvent les dents pourriſſent de bonne

heure, & tombent. On a remarqué beaucoup de pénétration chez les enfans pendant cette maladie, & pendant d'autres dérangemens chroniques.

La maladie attaque rarement les enfans avant l'âge de ſix mois, & paſſé deux ans. Comme il paroît qu'elle a ſon origine dans une foibleſſe générale, & dans le relâchement total des ſolides, les indications de la cure ſont de reſſerrer & fortifier toute l'organiſation, de rétablir les digeſtions, & de procurer un chyle de bonne qualité: on parviendra à ce but avec des alimens ſalubres, & appropriés à l'âge, tels que de bon pain cuit, preſque tout en croûte, de la viande bien rôtie, plutôt que bouillie, & en général un régime plus ſec qu'humide. Si l'enfant eſt trop jeune pour manger de la viande, ſa diète ſera du riz, du millet, de l'orge perlée, de la ſemoule, avec un peu de vin & d'épices, s'il n'a pas de diſpoſition à la fièvre. On le ſoignera avec la plus grande attention, on lui donnera tout l'exercice dont il ſera ſuſceptible, en l'expoſant à un air pur, & ſans le tenir ni trop chaud, ni trop froid. Les médicamens ſont ici d'une foible reſſource: néanmoins, ſi l'enfant a de l'embonpoint, un quart de grain, ou même un demi-grain de bon ipécacuanha en poudre, une ou deux fois par jour, de doux vomitifs, quelques purgatifs modérés, un cautère à l'une ou à l'autre partie du corps,

procureront quelquefois du foulagement. Si l'enfant eft plutôt délicat que fort, il fe trouvera fouvent mieux du bain froid (1) que de toute

(1) « Après que la fièvre a ceffé, dit M. Armftrong, » *p. 130 ;* ce qui refte à faire, eft de fortifier la conftitution du fujet ; on y parviendra fur-tout par une diète » convenable, & par les bains froids. Mais je dois obferver » que le bain froid eft le dernier moyen curatif qu'on » doit prefcrire. Comme il eft très-fortifiant, & qu'il » produit des effets fubits, on ne doit jamais y mettre » le malade qu'il n'y ait été bien préparé, c'eft-à-dire, » que quand les premières voies font totalement nettoyées, » les felles devenues naturelles, & que la fièvre hectique » eft ou totalement, ou prefque entiérement paffée. D'abord » on ne baignera les enfans qu'une fois par jour, pendant » les deux ou trois premiers jours, & l'on fera bien attention à l'effet qui en réfulte. Si l'enfant, au fortir du bain, » & après avoir été effuyé, paroît avoir chaud, & que » le refte du jour on le voie gai, animé, on peut être » sûr que le bain lui eft utile. Ainfi, l'on continuera le » bain tous les matins, pendant dix jours, ou même » quinze : on le réitérera plus long-tems, fi on le juge à » propos.

» Si au contraire on s'apperçoit que l'enfant foit tout » tremblant & abattu, on ne recommencera pas ; car c'eft » un figne que le bain ne lui va pas. J'ai des preuves que » le bain continué, dans ces cas-ci, eft devenu préjudiciable, au lieu de devenir utile, lorfqu'on s'obftina à » le continuer, dans l'efpérance de mieux.

» Pendant tout le tems qu'on fera prendre le bain, on

autre chose ; mais il ne faut pas en venir là pendant l'hiver, ni sans purgatif préalable. Après le

---

» aura soin de tenir le ventre un peu libre. Si l'enfant » devient resserré, que ses selles soient fétides, ou qu'il » soit pris de quelque fièvre pendant la nuit, il faut cesser » les bains, donner un purgatif, & ce qui convient pour » lever les obstacles qui s'opposent à l'usage du bain.

» J'ai aussi vu des enfans si effrayés du bain froid, qu'il » n'est pas sûr de le hasarder opiniâtrement avec eux, de » crainte de les faire tomber en convulsion. En pareil cas, » il faut renoncer à la pratique précédente, & terminer » la cure par le quinquina, donné à la dose d'une, deux, » trois cuillerées, ou même plus, en décoction ou infu» sion ; on y ajoutera même, si l'on veut, un peu de » syrop d'écorce d'orange, ou autre chose semblable : on » réitérera l'une ou l'autre de ces doses deux ou trois » fois par jour, en prenant garde à l'effet que cela produit, » c'est-à-dire, qu'on verra si l'enfant prend de la gaieté, » se ranime, s'il a bon appétit : alors on continuera jus» qu'à l'entier rétablissement des forces. Si au contraire » l'enfant devient sombre, indolent, & que son appétit » tombe, il faut renoncer au quinquina : si d'un autre côté » le quinquina le resserroit, on y ajouteroit une dose » suffisante de rhubarbe, ou de tartre soluble, ou de syrop » solutif de roses.

» Il faut bien se garder d'administrer le quinquina trop » tôt ; l'estomac & les intestins doivent auparavant avoir » été bien nettoyés, les selles être devenues naturelles, » tant pour la couleur que pour l'odeur. S'il y avoit même » un retour de fièvre pendant l'usage du quinquina, il

bain, on le frottera avec de la flanelle & quelque poudre aromatique, particuliérement sur le dos,

» faudroit encore le quitter; mais ceci n'arrivera que très-» rarement, & par un rhume qu'aura gagné l'enfant exposé » au froid, ou par la récidive des saletés intestinales. J'ai » vu, en pareil cas, le quinquina faire beaucoup de mal, » sur-tout quand le ventre est resserré.

» Mais s'il y a des enfans qui se refusent à l'usage des » bains, il en est peut-être encore plus qui se refusent à celui » du quinquina. Pour terminer la cure, j'emploie les mar-» tiaux. Le vin chalibé est en général aussi utile que » tout autre remède de cette classe, & se prend aisé-» ment: je commence par dix, quinze, vingt ou vingt-» cinq gouttes, selon l'âge de l'enfant, & deux fois par » jour, savoir, moitié à midi, & autant l'après-midi. » J'augmente peu-à-peu la dose, jusqu'à trente, quarante » gouttes ou plus, ayant soin de tenir le ventre libre. Si » j'apperçois quelque chaleur fébrile pendant l'usage de ce » remède, je le quitte jusqu'à ce que cet inconvénient » ait cessé.

» J'observerai cependant que si la fièvre, qui accom-» pagne le rachitis, a totalement cessé, l'enfant reprendra » des forces sans le secours de remèdes fortifians, au moins » en général, pourvu qu'on suive strictement la diète » prescrite à l'article de la fièvre hectique; que l'enfant » soit tenu dans un air sec, qu'il couche dans une chambre » bien aérée, sur un matelas dur, au lieu de lit de plume: » on le frottera modérément, deux ou trois fois par jour; » ou au moins, soir & matin, par tout le corps. Si les » mères ou les nourrices étoient plus attentives à faire

le ventre ; & par ce moyen, on parviendra à le fortifier : outre cela, on pourra lui faire prendre une infufion froide de quinquina, ou de petites dofes de fleurs martiales. Mais une bonne diète & l'exercice font de la plus grande conféquence; & fi l'on y perfévère comme il faut, on verra fouvent des cures étonnantes. *Sæpè pertinacia juvantis, malum corporis vincit*, dit Celfe. *L. 3, c. 12.*

» ces frictions, de tems en tems (*fur-tout avec un peu de* » *fel en poudre très-fine*), depuis la naiffance de l'enfant » jufqu'à deux ou trois ans, & à lui donner tout l'exer- » cice dont il eft fufceptible, ce feroit un moyen de pré- » venir plus facilement la maladie dont il s'agit, & plufieurs » autres, que par toute autre chofe que l'on puiffe faire. » Ce défaut d'attention, & le peu de foin qu'on a de » tenir les enfans fecs & nets, font en général la caufe » la plus fréquente de cette maladie ».

Je vois, avec étonnement, que M. Hamilton ne foit pas partifan de ces exercices de l'enfance; & cela, parce que les enfans paffent naturellement les premiers mois de leur exiftence dans le fommeil. Les petits des autres animaux dorment auffi très-fouvent, & long-tems, proportionnément à leurs efpèces; mais cela ne prouve point le défavantage de l'exercice.

CHAPITRE XXII.

De la Coqueluche.

LA coqueluche eſt une maladie que les Ecrivains des âges précédens n'ont pas bien diſcernée. Aſtruc paroît être un des premiers qui laiſſèrent de côté les remèdes huileux & pectoraux, que quelques Médecins ont voulu rappeller depuis dans la pratique : mais Aſtruc conſeilloit ici la ſaignée avec trop peu de réſerve.

Cette maladie nous prouve encore combien l'on a tort de confier les enfans malades à des gens peu inſtruits dans l'art de les guérir. Des ſoins, & le fréquent changement d'air, dit-on, ſont tout ce qu'il (1) faut pour cette maladie : mais jamais, peut-être, cette maxime n'a été plus mal appliquée. Je ſais que quelquefois on voit une eſpèce de coqueluche modérée, comme dans toutes les autres maladies, il s'en trouve

(1) M. Armſtrong attribue auſſi les ſuites fâcheuſes de cette maladie à l'idée que des gens diſtingués en ont, & qui prétendent que le mal eſt au-deſſus de toutes les reſſources de l'art ; tandis que d'autres ont une confiance aveugle ſur de prétendus ſpécifiques, & négligent, par ce funeſte préjugé, un traitement méthodique, *p. 114.*

d'une eſpèce aſſez benigne ; & que cette coqueluche exige peu de remèdes : c'eſt auſſi, dans de pareilles circonſtances, que les femmes & les nourrices acquièrent tout leur crédit. Quoi qu'il en ſoit, j'oſe aſſurer qu'entre toutes les maladies des enfans que je connois, il n'y en a pas où les reſſources de la Médecine ſoient plus manifeſtement utiles que dans une coqueluche opiniâtre.

Cette maladie eſt certainement très-contagieuſe, & une de celles qu'on n'a jamais deux (1) fois. Elle commence d'ordinaire comme la toux, préſente d'abord les ſymptomes d'un rhume ; mais devient infiniment plus ſérieuſe dans ſes progrès. Les accès de la toux ſont accompagnés d'un cri particulier, très-connu de ceux qui ont eu occaſion de voir des enfans dans cet état. Ce cri douloureux, qui affecte ſi vivement ceux qui l'entendent, rend cette maladie une des plus affligeantes dont les enfans puiſſent être attaqués. Dans les accès, la pituite leur ſort abondamment par les yeux, les narines, la bouche; ils rejettent, avec des phlegmes glaireux, & ſouvent en grande quantité, les alimens qu'ils ont pris : dans les

---

(1) D'autres l'ont dit, cela eſt-il bien prouvé ? Je ne le crois pas. J'ai traité de la coqueluche pluſieurs enfans qui l'ont eu quatre & cinq fois.

intervalles des accès ils paroiſſent aſſez bien en général, & mangent de bon appétit. Ce ſont-là les ſymptomes ordinaires : mais lorſque le mal s'aggrave, & a continué quelque tems, l'enfant paroît comme étranglé à chaque accès ; le viſage, le cou deviennent livides, & ſont dans cet état juſqu'à ce que l'enfant, par un effort violent, recouvre la reſpiration : quelquefois même le ſang ſort par le nez, la bouche & la gorge. Si néanmoins la maladie eſt priſe à tems, & bien traitée, rarement elle devient mortelle, ſinon pour les enfans très-jeunes.

Le docteur Armſtrong recommande le vin antimonié comme (1) le remède propre & unique,

(1) On peut excuſer dans M. Underwood ſon extrême vivacité, en faveur de ſon zèle pour le bien de l'humanité ; mais je ne ſaurois lui paſſer de faire des reproches, ſans raiſon. M. Armſtrong ne parle point-là de *vin antimonié*, mais de ſa *ſolution de tartre ſtibié*. Bien éloigné de la donner comme ſpécifique, voici ce qu'il dit : « Dans » mon Traité des maladies les plus fatales aux enfans, » publié en 1767, j'ai dit que j'avois trouvé la ſolution » d'antimoine très-utile pour la coqueluche. L'expérience » que j'en avois me fit dire que, ſi elle étoit adminiſtrée » à tems, elle empêchoit ſouvent cette maladie opiniâtre » d'arriver à un tel degré de force, ou de continuer auſſi » long-tems. Depuis ce tems-là, j'ai vu, avec plaiſir, que » la pratique actuelle étoit de donner ſouvent un vomitif » antimonial dans cette maladie, non-ſeulement pour faire

non-feulement de cette maladie, mais même de prefque toutes celles des enfans. Quoique ce

---

» évacuer les phlegmes qui irritent la toux, mais auffi pour » abattre la fièvre, lorfqu'il y en a; effet pour lequel les » vomitifs de cette claffe font recommandés avec raifon.

» Néanmoins *il ne faut pas fe fier à ces feuls remèdes*, » quelque foulagement qu'ils apportent à la maladie, lorf- » qu'ils font ordonnés à propos. *Il n'y a même aucun fpé- » cifique connu, capable de la dompter* », dit M. Armftrong.

Comment donc M. Underwood a-t-il pu fe tromper à ce point, & être fi injufte? Mais fuivons M. Armftrong: les détails qu'il donne fur la cure de cette maladie font dignes d'être mieux connus que par le dire de M. Underwood.

« Pendant les trois premières années de l'établiffement » de l'hôpital des pauvres enfans, j'ai traité cent quatre- » vingt-feize enfans dans cette maladie, & je n'en ai » perdu qu'un. Depuis le 24 avril 1769 jufqu'en 1777, » j'en ai traité fept cens trente-deux, fur lefquels il en » mourut vingt.

» Le docteur Butter publia, en 1772, fa méthode de » traiter la coqueluche, & recommanda l'extrait de ciguë » comme le vrai fpécifique: il difoit l'écrire d'après l'ex- » périence de nombre de cas, où il l'avoit employé avec » plus de fuccès que les autres remèdes. Je voulus l'effayer; » mais je ne trouvai pas qu'il fût auffi avantageux que » ce docteur l'avoit dit. Cependant, cet extrait me parut » rendre la maladie moins longue, en nombre de cas: » les Parens me difoient que leurs enfans s'en trouvoient » très-bien. S'ils interrompoient ce remède, foit par né- » gligence, foit parce qu'ils étoient trop éloignés de la » ville, dans la province, la toux devenoit plus forte en

remède ſoit utile en général, on peut réduire cette aſſertion à ceci : ſavoir, que les vomitifs

» peu de jours, & ſe calmoit dès qu'on reprenoit le médi-
» cament. De trois cens cinquante enfans traités avec ce
» remède, il en mourut dix-ſept, dont neuf étoient affectés
» de maux dont ils ſeroient morts tôt ou tard ; ſavoir,
» d'anciennes convulſions, de fièvres hectiques invétérées,
» d'éruptions de mauvais caractère, avec phthiſie, cra-
» chement & vomiſſement de ſang, ou dont la coque-
» luche avoit été trop long-tems négligée, avant qu'ils
» fuſſent amenés à l'hôpital.

« J'ai communément ordonné ce remède dans la forme
» qui ſuit :

Recette.

℞ d'Extrait de ciguë, *quinze grains ;*
d'Eau pure, } de chaque, *quatre onces.*
de Menthe poivrée ſimple, }
de Sucre blanc, *quantité ſuffiſante* pour une ſaveur agréable.

» *Mêlez bien.* La doſe eſt une très-petite cuillerée pour
» un enfant de ſix mois, toutes les quatre heures ; on
» l'augmente par degrés, juſqu'à plein une cuiller à
» bouche, ſi elle ne cauſe pas de nauſées, ni de trouble
» aux inteſtins : ce qui arrive rarement, en l'adminiſtrant
» de cette manière. J'en ordonnai, pour un enfant d'un
» an, plein trois cuillers à café d'abord, & j'en augmentai
» la doſe par degrés, à la quantité d'une cuillerée & demie
» ordinaire. Si l'enfant avoit deux ans, je commençai par
» une cuillerée ordinaire, augmentant par degrés juſqu'au
» double, en une fois ; & ainſi de plus en plus, ſelon
» l'âge & la force de l'enfant.

& de doux laxatifs sont utiles dans le traitement de cette maladie : or, tous les Praticiens sont

» Dès que la fièvre qui accompagnoit la toux se trouva » considérablement diminuée, ou même devenue inter- » mittente, j'eus recours, pendant quelque tems, à une » autre méthode, dont voici les détails.

» Deux ans environ après la publication de l'Ouvrage » du docteur Butter, le docteur J. Coakley Lettsom, » Médecin de l'hôpital-général de Londres, publia aussi » ses Mémoires de Médecine, relativement à cet hôpital. » En traitant de la coqueluche, il rejetta la méthode du » docteur Butter; mais sans l'avoir essayée, comme il en » convient. Le remède qu'il ordonne est composé d'une » teinture ou infusion de quinquina, de l'élixir sudorifique » de l'hôpital-général, & d'une teinture de cantharides. » Cet élixir sudorifique est presque le même que l'élixir » parégorique du Dispensaire de Londres. Il y a seule- » ment le double d'opium, d'huile d'anis, outre l'addition » de certaine dose d'ipécacuanha, de baume de tolu & » de safran. Le voici :

Recette.

♃ d'Ipécacuanha,
de Baume de tolu, } de chaque, *demi-once.*
de Fleurs de Benjoin,
de Colature d'opium,
de Safran, } de chaque, *deux dragmes.*
de Camphre, *quatre scrupules ;*
d'Huile essentielle d'anis, *une dragme ;*
d'Esprit de vin rectifié, *deux livres* (de douze onces chaque).

» Faites digérer & passer le tout. Il y a dans cet élixir

d'accord

d'accord sur cet article ; mais il n'est pas moins vrai qu'il y a encore d'autres remèdes égalemen

---

» deux grains d'opium par demi-once. Il ordonne cette
» dose-ci pour un enfant de quatre ans & demi.

Recette.

℞ d'Infusion spiritueuse de quinquina, *une once ;*
d'Elixir sudorifique, *deux dragmes ;*
de Teinture de cantharides, *deux scrupules.*

» *Mêlez.* Pour en faire prendre deux dragmes trois fois
» pendant le jour.

» Pour un enfant de trois ans, il prescrit la mixture
» suivante :

Recette.

de Décoction de quinquina, *six onces ;*
d'Elixir sudorifique, *trois dragmes ;*
de Teinture de cantharides, *une dragme.*

» *Mêlez.* Pour en faire prendre une demi-once trois
» fois pendant le jour.

» J'ai pris ces deux exemples pour montrer la méthode
» générale de ce Médecin à ceux qui n'ont pas lu son
» Ouvrage. J'ai essayé le remède sur cent quatre-vingt-
» huit enfans, dont plusieurs sont encore soumis au trai-
» tement. Quoique je le regarde comme préférable à la
» ciguë pour cette maladie, lorsque la fièvre qui l'accom-
» pagne d'abord est devenue rémittente, ou intermittente ;
» j'observe cependant, qu'en nombre de cas, il ne termine
» pas la maladie aussi vîte que je l'attendois des détails
» du docteur Lettsom. Mais je trouve qu'avec cette mé-
» thode, ou avec celle du docteur Butter, la solution

utiles, & même souvent indifpenfables, fi l'on ne veut pas laiffer l'enfant périr fuffoqué dans

» antimoniale eft néceffaire pour abréger la cure, chaffer les » phlegmes, & abattre la fièvre. Cet émétique doit être » donné, felon moi, une fois par jour, vers cinq heures » du foir; à dofe fuffifante, pour opérer deux ou trois » fois. L'eftomac eft alors *moins vuide*, foutient mieux » l'effet du médicament, & l'enfant en dort mieux. J'ob- » ferverai encore ici que la qualité anodyne de ce vomitif » eft affurément auffi utile dans ces circonftances que » je l'ai déjà dit pour d'autres ».

J'ajouterai que c'eft avec cette même précaution que les Anciens adminiftroient leur ellébore, dont la préparation n'étoit bien connue que dans deux ou trois villes de la Grèce : ils faifoient toujours prendre quelque aliment avant le purgatif, afin que le médicament affectât moins l'eftomac. C'eft ce qu'on voit dans les aphorifmes & dans d'autres ouvrages attribués à Hippocrate. Il ne nous refte rien fur ces préparations anciennes de l'ellébore, dont Strabon dit deux mots. Le fragment très-ancien, qui fe trouve dans Heurnius, n'apprend rien; mais je ne doute pas que l'ellébore ne devînt un fpécifique plus avantageux que tout autre vomitif, en bien des circonftances, fi on en faifoit des préparations convenables : l'ellébore n'a en foi rien de plus dangereux que tous les autres vomitifs & purgatifs. Des pâtres & des campagnards fe font accoutumés à en manger librement, fans aucun inconvénient. *Voyez* le petit Ouvrage fur *la Lactation*, de M. Baldini. Mais fuivons M. Armftrong.

« Il y a quelques années que j'eus occafion d'employer

l'un ou l'autre accès, ou tomber dans le dépérissement, à la suite des dérangemens qu'éprouvent

---

» la solution d'antimoine, & des vomitifs composés d'in-
» fusion vineuse d'ipécacuanha, & d'oxymel scillitique,
» pour un enfant de huit ans, pris de cette maladie. Quoique
» ces derniers vomitifs parussent bien dégager l'estomac
» des phlegmes qui le molestoient, ils n'avoient pas autant
» d'efficacité sur la toux que la solution antimoniale, &
» l'enfant ne transpiroit pas non plus autant après leur
» effet. Je les réitérai cependant : mais l'effet heureux fut
» toujours celui du vomitif antimonial.

» J'ai employé pendant dix-huit ans la solution anti-
» moniale avec de très-heureux succès. Elle est même,
» depuis ce tems-là, devenue d'un usage presque général
» parmi nous, comme je l'ai dit. Mais j'observerai que
» quand la violence de la toux a cessé, il suffit d'administrer
» ce remède une ou deux fois par semaine, selon que
» les phlegmes s'amassent plus ou moins : ce qu'on peut
» aisément appercevoir par la quantité que l'enfant en
» rejette, & par le râle qu'il fait entendre entre les pa-
» roxysmes.

» Mais voici la méthode que j'ai adoptée depuis quelque
» tems pour traiter cette maladie.

» Si la fièvre est forte, & l'enfant d'un tempérament
» sanguin, j'ordonne une saignée : s'il est resserré, j'or-
» donne un lavement rafraîchissant & quelques doux pur-
» gatifs, pour tenir le ventre libre ; savoir, une petite
» dose de manne, ou de magnésie & de rhubarbe, ou
» de calomel, qu'on administre au besoin. J'ordonne l'ex-
» trait de ciguë selon les vues du docteur Butter. Aussi,

les poumons, par des secousses réitérées d'une pareille violence.

» tôt que j'apperçois une remittence manifeste, ou une
» intermittence dans la fièvre, j'ai recours à la teinture
» ou à la décoction de quinquina, à l'élixir parégorique,
» mais à dose double de l'élixir sudorifique, ordonné par
» le docteur Lettsom, à la teinture de cantharides; & je
» continue ainsi, selon le besoin & les circonstances, jus-
» qu'à la fin de la maladie: je tiens le ventre un peu libre.
» Si les phlegmes causent du trouble, ou si le malade a
» de la fièvre pendant la nuit, j'ordonne la solution anti-
» moniale le soir.

» Lorsque l'enfant a six ou sept mois, & que des vers
» ou des saletés dans les intestins causent du trouble, je
» préfère le calomel, comme laxatif, à tout autre médi-
» cament, le donnant dans la nuit, pour procurer deux
» ou trois selles le jour suivant. Pendant toute la cure,
» j'ai la plus grande attention à la diète, défendant toute
» viande, le poisson, même le bouillon de viande, si l'en-
» fant a de la fièvre pendant la nuit. Je permets un peu
» de sagou, de panade très-délayée, aux enfans qui tettent,
» ou qui sont encore très-jeunes: la diète sera plus substan-
» tielle pour les plus âgés; c'est au Médecin à régler cet
» article: il défendra sur-tout les pâtisseries, les gelées
» de viande, même celle de corne de cerf. Des fruits
» cuits, quelques gelées de groseille & autres choses sem-
» blables, du pain émié & jetté dans du lait chaud ne
» nuira pas, si l'enfant a très-peu de fièvre, & qu'il aime
» cet aliment, ou s'en accommode bien ordinairement. Pour
» aider la digestion, il faut y joindre un peu de savon

On sera convaincu de ce que je dis, en réfléchissant mûrement sur l'histoire de la maladie,

» amygdalin : celui de la pharmacopée de Londres est préférable, étant fait avec de l'huile d'amandes douces. On » en jette gros comme une noisette dans une pinte de » lait (mesure à vin, & chopine de Paris), avec assez » de sucre pour en masquer la saveur désagréable. Pour » boisson, on donnera une infusion de *malt*, ou une décoction de pommes de la saison, de l'eau d'orge, une » infusion de baume, d'hysope, ou de marrube blanc, si » l'on peut en faire prendre à l'enfant.

» L'enfant ne doit jamais manger que très-modérément » chaque fois. Rien de si pernicieux que trop d'alimens » dans une toux. J'en ai vu un triste exemple dans un » enfant de deux ans, qui fut ainsi la victime de l'imprudence de ses parens ».

L'auteur rapporte le cas en détail, & ajoute : « quelque » avantage que plusieurs de ces malades aient tiré du changement d'air dans cette toux opiniâtre, il est très-vrai » que d'autres n'en ont rien éprouvé d'avantageux ».

Après ces détails, que je ne pouvois omettre, voulant procurer aux lecteurs plus de théorie sur la cure de cette maladie, croira-t-on que M. Armstrong s'en tienne à son vin antimonié, dont il ne parle même pas dans tout le chapitre. M. Underwood devoit au moins nous donner une idée des théories qu'il rejette, quoique confirmées par une aussi longue & aussi heureuse pratique que celle de M. Armstrong, à qui il doit toutes les vues curatives qu'il présente sur cet objet. On sait que cette maladie épuise quelquefois toutes les ressources de l'art. Il est donc utile

telle que je l'ai détaillée; & l'on verra que ces différens symptomes exigent souvent le traitement le plus varié. Si la respiration est difficile, il faut un véficatoire, dont on entretiendra l'écoulement pendant deux ou trois semaines, en cas que l'enfant ne soit pas très-jeune. Lorsque la face est très-livide & bouffie durant les accès de la toux, ou que le sang sort de quelque vaisseau, ou que le malade est pléthorique, & âgé de plus de deux ou trois ans, ou brûlant dans les intervalles des paroxysmes, on lui tirera un peu de sang : ce qui est quelquefois d'un avantage inexprimable, & on lui fera prendre quelque potion saline toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que la fièvre disparoisse.

Cependant il faut observer que si ces symptomes-là ne se présentent point, on ne doit pas saigner; au moins en général; car la saignée tendroit plutôt à prolonger la maladie, en augmentant la disposition aux spasmes, & en affoiblissant le malade.

Si l'on apperçoit une disposition au vomissement, il faut la soutenir, à moins que les

de connoître les différentes méthodes : ce qui ne fait pas de bien à l'un peut réussir sur un autre. *Quænam similiter aut dissimiliter se habeant videndum.* Hippocr. *Offic. medic.*

phlegmes ne ſoient rejettés avec facilité à chaque accès de la toux. En ce cas-ci, la nature paroît être en état de ſe débarraſſer elle-même; il ſuffira donc ſouvent de tenir le ventre libre avec les laxatifs les plus doux. Malgré cela, il eſt rare, excepté dans les enfans à la mamelle, que l'on n'ait pas beſoin de donner l'un ou l'autre vomitif au commencement de la maladie. En effet, la maladie ne demande fort ſouvent aucun autre moyen curatif; car le vomitif tient auſſi en même tems le ventre libre : ce à quoi l'on doit toujours tendre, ſans affoiblir le malade.

Pour cet effet le vin antimonié ſera peut-être auſſi convenable qu'aucun autre, quand il répond aux vûes curatives; mais l'effet en eſt moins certain que celui du tartre ſtibié, & il n'a point la même efficacité. Deux grains de tartre ſtibié dans deux onces d'eau avec l'addition d'un peu de ſucre ſont un médicament que les enfans prennent ſans aucune difficulté : on leur en donne une ou deux fois plein une cuiller à café à l'âge d'un an (en variant la doſe ſelon l'âge); ce qui agira avec aſſez d'énergie. On attendra que le malade ſoit à jeun, & on réitérera la doſe chaque jour le matin, conformément à la force de l'enfant & à la violence de la maladie. Si la toux étoit plus violente dans un tems que dans l'autre, on donnera le vomitif un peu avant le paroxyſme.

Il eſt encore un autre procédé, & peut-être plus avantageux en certains cas; c'eſt de donner, ſur-tout aux enfans très-jeunes, du tartre ſtibié à plus petites doſes, en y joignant quelques grains de magnéſie, ou de la poudre teſtacée ; ſelon l'état des inteſtins, trois ou quatre fois par jour. On tâchera de tenir par ce moyen l'eſtomac dans un état d'aſſez grande irritabilité, pour déterminer l'envie de vomir à chaque paroxyſme de la toux. Mais de quelque manière que ce médicament ſoit adminiſtré, il ne rendra (1) aucun ſervice s'il ne fait pas vomir. Ainſi il faut le donner à une doſe proportionnée à la force rénitente de l'eſtomac; or, elle varie beaucoup, non-ſeulement dans les différens âges, mais encore dans les enfans de même âge, & de conſtitution qui paroîtroit la même. Si le tartre ſtibié a quelque avantage ſur le vin antimonié, il en a encore beaucoup plus ſur les autres vomitifs que j'ai eu occaſion d'employer. L'ipécacuanha & l'oxymel ſcillitique ſont très-déſagréables pour les enfans; l'effet du dernier eſt même fort incertain.

Le plan que je viens de donner pour le traitement, eſt celui qu'il faut ſuivre en général pour les coqueluches ordinaires; mais, comme je l'ai dit, il y a pluſieurs cas où il ſera néceſſaire

(1) Je penſe bien autrement.

d'employer d'autres moyens, & où il faut toute l'expérience de l'homme le plus éclairé. La toux, par exemple, augmentera quelquefois de jour en jour, & même pendant plusieurs semaines de suite ; de sorte que la suffocation deviendra très-alarmante. En pareille cas le lait de gomme ammoniac de la pharmacopée de Londres, & sur-tout l'assafætida deviennent des remèdes quelquefois triomphans. Quelque nauséabonds que ces remèdes paroissent, nombre d'enfans s'en accommoderont assez bien, pour le peu de tems qu'il est besoin d'en faire usage. Si les enfans s'y refusent, on les leur administrera en lavement, en les dissolvant dans deux ou trois cuillerées d'eau de menthe aquatique, ou de pouliot vulgaire, ou simplement dans l'eau.

Néanmoins ces médicamens ne conviendroient pas dans l'état avancé de la maladie, lorsqu'elle est accompagnée de chaleur hectique, d'hémorrhagie, ou de quelque autre symptome phthisique. Il faut être également attentif à l'usage du quinquina. Lorsqu'on ne remarque pas ces symptomes, & que l'estomac & les intestins ont été bien purgés, cette écorce devient souvent très-utile au dernier période de la maladie, quand l'enfant a été épuisé par la longueur du mal. C'est selon le même plan que le camphre & le castoreum sont fréquemment utiles avec l'assafætida, & ont

l'avantage d'être moins dégoûtans; mais auſſi me paroiſſent-ils moins efficaces.

Je ne parlerai pas ici des cantharides, quoique fortement recommandés par quelques écrivains; car jamais je n'en ai fait l'expérience; d'ailleurs je ne vois pas trop la raiſon par laquelle on ſeroit obligé d'en eſſayer l'efficacité.

Il ſera quelquefois très-utile de frotter le creux des mains & la plante des pieds avec l'eſprit volatil aromatique, à pluſieurs repriſes pendant la journée, ou même l'épine du dos & le creux de l'eſtomac avec l'huile de muſc ou d'ambre. Cependant, l'odeur de cette dernière étant très-déſagréable, on peut s'en diſpenſer lorſque les ſpaſmes ne ſont pas extrêmement forts. S'ils ſont tels, & le cas urgent par conſéquent, cette huile priſe, ſur-tout intérieurement, deviendra de la plus grande utilité. Les enfans âgés de trois ou quatre ans en prendront quelques gouttes ſans répugnance, ou bien on la leur donnera dans une cuiller, mêlée avec du ſucre candi brun. J'en ai vu de cette manière les avantages les plus marqués que jamais on puiſſe attendre d'aucun autre médicament. Ma petite-fille attaquée de la coqueluche la plus violente que j'aie jamais vue, prit de cette huile, & auſſi-tôt la maladie changea en mieux. De ſorte que, depuis cet inſtant la maladie ne fut plus alarmante, ni la cure embarraſſante.

J'avois eſſayé auparavant tous les autres médicamens ſans ſuccès.

Mais il arrive ſouvent que le meilleur antiſpaſmodique dans cette maladie, comme dans les autres, eſt l'opium. Dans ces vues, deux ou trois gouttes de laudanum, & pour les enfans plus jeunes, plein une petite cuiller à café de ſyrop diacode ; ou pour les plus âgés, les pillules de ſtyrax, depuis cinq juſqu'à dix grains, priſes en allant au lit, calmeront la toux, éloigneront la ſuffocation pendant leur opération, procureront quelque repos au malade, lui donneront lieu de reprendre des forces. En nombre de cas elles ſemblent opérer d'une manière inſenſible ſur la nature même de la maladie.

C'eſt ſans doute par cette raiſon que la ciguë eut autrefois quelque crédit, mais je penſe qu'elle ne peut être employée que comme anodyne. Malgré cela, ce médicament a fait beaucoup de mal à la ſuite des fortes recommandations du docteur Butter. J'ai vu des gens ſe repoſer entiérement ſur ce remède dans des cas très-dangereux, à l'excluſion de tous les autres médicamens qui étoient manifeſtement indiqués, & les malades s'en ſont très-mal trouvés.

Si l'on ſoupçonne quelque obſtruction dans les poumons, on appliquera un véſicatoire, & l'on emploiera de doux remèdes déſobſtructifs ; mais

à ce période la cure doit s'effectuer avec une diète végétale & laiteuse, sur-tout avec le lait d'ânesse, l'air pur & de doux exercices.

Quelquefois la toux disparoît pour une semaine & même plus; mais pour revenir avec beaucoup de violence, sur-tout si l'enfant est pris d'un rhume. Alors il suffit d'une ou deux purgations, d'un vomitif, & de s'abstenir d'alimens lourds. En général la toux disparoîtra bientôt. Si l'on néglige ces précautions, la toux durera quelquefois fort long-tems.

La seule chose dont il me reste à parler est la diète ou le régime. Quant aux enfans de cinq ou six ans, on leur donnera quelque chose de plus que du lait & des bouillons; ces deux alimens digèrent aisément chez eux, & leur fourniront plus de bonne nourriture que tout autre; l'estomac s'en accommodera mieux que des poudings, des pâtisseries qui sont toujours extrêmement préjudiciables aux enfans dans ces circonstances.

Je sais que les vieilles femmes qui soignent les enfans, objectent que le lait produit des phlegmes; mais, c'est une étrange méprise contre laquelle on ne sauroit trop s'élever. Je n'ignore pas non plus que des Médecins de certaine classe ont pensé comme ces femmes: quoi qu'il en soit, l'objection est trop peu réfléchie & trop peu sensée pour la croire digne d'être réfutée.

Néanmoins, si le lait cailloit trop précipitamment dans l'estomac, on y joindroit un peu de sel commun ou de tems en tems une légère dose de poudre testacée. Si l'on peut avoir du lait d'ânesse, on le substituera au lait de vache. Ces légers alimens passent promptement par l'estomac, ou s'ils sont rejettés par les efforts de la toux, même cinquante fois par jour, comme je l'ai vu dans un enfant de quatre à cinq ans, il faut en donner d'autre sur le champ : l'enfant le prendra toujours avec avidité & sera mieux soutenu, en lui en faisant boire plein une tasse à café chaque fois, qu'une plus grande quantité. Si l'enfant est altéré, il prendra volontiers, & avec avantage, de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir une pomme, ou de l'eau panée avec une tranche de pain rôti, & autres boissons légères.

Les enfans traités de cette manière se tireront de leur mauvais état en peu de tems, si la maladie n'est pas trop violente : & si elle l'est, ils lutteront avec succès contre les accès de la maladie dans ses différens périodes, sans perdre considérablement de leurs forces. Un doux exercice, l'air de la campagne les leur rendront bientôt ; je ne cesse de le dire, l'air pur est le meilleur restaurant après toute espèce de maladie.

*

CHAPITRE XXIII.

De l'Asthme aigu, ou Croup, ou Esquinancie membraneuse.

LE croup, que j'appellerai *asthme aigu*, est une maladie analogue en quelque sorte à la précédente. Les enfans seuls y sont sujets; c'est pourquoi on l'appelle *asthme* (1) *spasmodique* des enfans.

(1) Cette dénomination d'*asthme aigu*, ou d'*asthme spasmodique*, est peu exacte, & ne présente aucune idée de la maladie. Elle est mieux nommée *esquinancie membraneuse*. Je n'y vois aucun rapport, ni dans les premiers symptomes, ni dans la suite du mal, ni dans la fin de la maladie, qui ne dure quelquefois que vingt-quatre ou trente heures, & tue le malade. Je vois, avec peine, cette erreur dans l'ouvrage de M. Underwood. L'auteur ne présente aucune observation capable de jetter un nouveau jour sur cette maladie, qui devient si promptement mortelle, & dont les ravages s'étendent de plus en plus dans le nord. Il avoit cependant les détails du docteur Home à sa disposition, en supposant qu'il ne voulût pas consulter les Médecins Suédois, qui en ont parlé depuis 1763. Roseen a mieux fait, il a réuni les observations du docteur Home à celles de ses compatriotes, & nous a donné à ce sujet des détails fort importans. Depuis que j'ai traduit cet Ouvrage Suédois, j'ai eu connoissance de

Rarement cette maladie attaque ceux qui ſont arrivés à l'âge de dix ou douze ans. Les enfans nouvellement ſevrés y ſont particuliérement ſujets. A cet âge elle eſt très-ſévère : le docteur Miller à qui je ſuis ſur-tout redevable de ce que j'ai à dire ſur ce ſujet, obſerve qu'elle ſe manifeſte fréquemment au printems & en automne, lorſque le tems eſt humide ou variable, & que le mercure baiſſe dans le baromètre.

Cette maladie réſulte peut-être du relâchement des fibres de l'enfant, de l'abondance de cette pituite qui leur eſt naturelle, & d'une copieuſe ſecrétion des vaiſſeaux des bronches, du différent cours que prend le ſang des enfans après leur naiſſance, & du changement de nourriture après le ſevrage, tems où le nourriſſon quitte le lait, qui eſt un aliment facilement aſſimilé aux humeurs pour en prendre d'autres qui engendrent quantité d'air dans les premières voies.

Les moyens préſervatifs ſont ici les mêmes que dans beaucoup d'autres maladies particulières à l'enfant. Si donc la laxité des fibres, la qualité des alimens, la foibleſſe naturelle des organes de la digeſtion donnent lieu à la maladie, on tirera

plusieurs thèſes ou diſſertations ſur le même ſujet; mais je ne les ai plus ſous la main : ainſi, je ne puis que me rappeller ce que j'en ai lu, & préſenter Roſeen dans le chapitre ſuivant.

aisément les indications des moyens, tant préservatifs que curatifs.

La nourriture sera de la digestion la plus facile, & en même tems la plus nourrissante. On observera une juste proportion entre le lait & les bouillons pris séparément, pour les enfans qui sont très-jeunes : quant aux plus âgés, on leur donnera des alimens très-légers, & l'on fera attention à la pureté de l'air, aux exercices proportionnés à l'état, sur-tout de leurs intestins, ou du ventre en général.

Il paroît que cette maladie est spasmodique de sa nature : ses symptomes ressemblent beaucoup à ceux de l'*asthme nerveux ;* mais elle diffère matériellement de l'asthme spasmodique ordinaire des adultes par l'espèce de bruit rauque de la respiration, & par la violence des paroxysmes. Malgré cela elle ne laisse aucune indisposition apparente, sinon une sorte de stupidité, & un sentiment de crainte dans les enfans qui sont déjà en état de l'exprimer. Les accès se terminent souvent par un éternument, une toux, ou un vomissement, & par des retours irréguliers. Elle est accompagnée d'un pouls prompt, de respiration laborieuse, de voix aiguë, striduleuse ; le visage paroît animé & bouffi, devient livide durant les paroxysmes.

Elle a deux périodes principaux ; dans le dernier tous les traitemens ont été inutiles jusqu'ici ; mais

mais l'art n'a jamais plus de ſuccès que dans le premier. C'eſt ce que j'ai eu lieu de remarquer dans un de mes enfans qui fut preſque guéri en deux jours.

Il paroît que l'aſſafétida eſt le remède ſouverain de cette maladie ; il faut l'adminiſtrer tant par la bouche que par le bas en lavement, ſelon que le mal le demande ; mais il faut s'y prendre avant que l'inflammation ſoit déterminée ; alors on emploiera ce remède à volonté. A la fin de la maladie, & pour prévenir toute rechûte, on adminiſtrera avec ſuccès le quinquina ; il contribuera même à rétablir les forces du malade. On reprendra cependant l'aſſafétida, ſi l'on a lieu de craindre quelque ſymptome d'aſthme ; ce qui n'eſt pas rare. Si le malade éprouvoit deux rechûtes ou plus, par l'effet d'un air humide ſur-tout, alors on pratiqueroit quelque décharge, ſoit par un véſicatoire, ſoit par un cautère, & on les continueroit pendant quelques mois au moins.

J'ai examiné la trachée après la mort d'un malade, & j'y ai trouvé les mêmes phénomènes que le docteur Millar a décrits ; elle étoit enduite d'une membrane viſqueuſe, qui bouchoit preſque entiérement le conduit.

Addition. C'eſt une fluxion qui ſe jette alors ſur la trachée, & particuliérement à la partie membraneuſe qui ſert de complément aux anneaux

imparfaits cartilagineux. Dans d'autres circonftances, cette fluxion fe jette fur les inteftins, la veffie : mais arrêtons-nous à celle de la trachée.

Il y a deux états dans cette maladie, l'état inflammatoire, & celui de fuppuration. Ce premier état laiffe encore quelque efpoir, moyennant de prompts fecours ; mais il n'y en a plus au fecond : la grande difficulté eft de les différencier à tems. Voici les fymptomes généraux. L'enfant fent d'abord une efpèce de laffitude, a le regard fombre, un air comme trifte & abattu : il fent une chaleur infolite, eft quelquefois pris de toux, ou il n'en a pas encore à ce moment-ci. La refpiration devient très-difficile, & l'enfant lève le menton pour tirer fon haleine. La poitrine eft ferrée, le devant du cou s'enfle, la voix devient rauque, dure & femblable, en quelque forte, au fon que rend le larynx d'un canard, qu'on a enlevé, & dans lequel on fouffle par la trachée : Rofeen la compare au cri du jeune coq. En touchant le devant de la gorge avec le bout du doigt, on fent une enflure molle, & qui cède à la preffion. Dans les uns, le vifage devient rouge & bouffi ; dans d'autres, livide : les yeux font alors plus animés, quelquefois même larmoyans. Quelquefois la déglutition refte affez de tems très-facile, le plus fouvent gênée, & promptement. Le pouls eft fréquent, dur, à

proportion que la fièvre augmente. L'inflammation eſt preſque alors à ſon plus haut période ; mais bientôt le pouls baiſſe, devient petit, fréquent, obſcur, & enfin très-foible. La reſpiration eſt de plus en plus difficile & fréquente. Une agitation ſpaſmodique, & même convulſive, ſurvient ; tout ſe calme, & le malade meurt.

Dans quelques ſujets, la maladie commence par une eſpèce de rhume de cerveau : le nez coule, le malade éternue, il a des vomiſſemens, la langue ſe couvre d'une peau blanche ; & les autres ſymptomes ſuivent plus ou moins réguliérement.

Tantôt la maladie prend par un aſſoupiſſement, un violent mal de tête ; le viſage rougit : il ſurvient des ſueurs, un vomiſſement, un ſaignement de nez : tantôt c'eſt une gêne dans la gorge, qui en eſt le premier ſymptome, & décidément mortel, même en très-peu de tems. Elle commence auſſi par un enrouement, ou par un mal-aiſe & un vomiſſement, dans lequel on voit du ſang. En nombre de cas, cette maladie parcourt ſes périodes en deux jours, & en un jour & demi : ou plutôt la maladie eſt, pour ainſi dire, à ſon plus haut période, lorſque les ſujets ſe ſentent malades.

Ce qu'on trouve à l'ouverture des cadavres eſt une peau molle, blanche, livide, & même quelquefois avec des points ou des filamens ſanguins

dans la trachée : elle s'étend dans plusieurs sujets, depuis le larynx jusques dans les bronches. Cette peau se forme à l'invasion de la fièvre, & me paroît être le produit d'une humeur catarrhale jettée sur la trachée, qu'elle obstrue enfin par son épaississement, lorsqu'on n'a pas le tems d'y porter remède par la saignée, par des fumigations acidules de vinaigre & d'eau, où l'on jette un peu de camphre dissous dans l'esprit-de-vin. On a cru qu'elle pouvoit aussi résulter des reliquats de la petite-vérole, de la rougeole; au moins on l'a soupçonné. Au reste, cette maladie a fait beaucoup de ravages en Suède il y a quatre ans. On a présumé qu'elle y avoit passé de l'Ecosse, où elle a été observée, dit-on, la première fois. Nombre d'enfans en ont été la victime : elle a même attaqué les Nègres : ce qu'on n'avoit pas encore remarqué. De la Suède elle a passé en Russie, suivant presque les mêmes parallèles : ce qui doit mériter l'attention des Médecins. Ce n'est pas que cette humeur, qui forme une couenne, soit un nouveau phénomène : les Chirurgiens du seizième siècle en ont fait mention.

Je ne puis passer ici sous silence l'idée de M. Hebenstreit le jeune, docteur en Médecine à Leipsick. Ce savant Médecin pense que cette maladie, extrêmement contagieuse, comme Roseen le prouve, ne se propage de plus en plus que

par l'ufage où l'on eft à préfent de laiffer aller les enfans très-jeunes avec la poitrine toute découverte, & les bras nuds. Cette réflexion m'a paru fort fenfée. Voyez fa *Differtation inaugurale*, intitulée *Curæ fanitatis publicæ exempla apud veteres*. Lipfiæ, 1783.

Rofeen propofe de faire attention aux circonftances fuivantes, pour s'affurer de l'exiftence actuelle de la maladie, dans un fujet où on la foupçonne, fans avoir de fignes fuffifans.

1°. S'il court des maux de gorge;

2°. Si la température eft humide & froide;

3°. Si l'enfant a eu, depuis peu, un rhume de long cours, une coqueluche, la rougeole, la petite-vérole;

4°. Si on lui fent une chaleur infolite, s'il a de la foif ou le vifage bouffi. Pour être plus sûr, dit-il, on examinera;

5°. S'il y a de l'enflure à la partie antérieure de la gorge; fi, en preffant, on produit une fenfation douloureufe;

6°. Si l'enfant avale fans difficulté, & refpire de même (fignes équivoques d'abord);

7°. Si le pouls, étant d'abord fréquent, dur, fort, devient, quelques jours après, mou, foible & précipité;

8°. Si la toux, en cas qu'elle ait lieu, eft précipitée & comme fuffocante lors de l'invafion;

9°. Si la voix eſt enrouée, aiguë, graſſeyante, au moins lorſque l'enfant touſſe, crie ou appelle.

D'après ces détails, il eſt aiſé de diſtinguer la maladie de l'eſquinancie, & d'un mal de gorge gangréneux qui a fait, ces dernières années, des ravages en pluſieurs parties de l'Europe. L'enflure dans celui-ci aboutit, & la ſuppuration finit par la gangrène, ſi l'on n'y porte un prompt remède; mais il attaque plutôt les adultes.

Quant à la méthode curative, ou il faut parvenir à arrêter la première attaque du mal, ou voir périr le ſujet; car, il n'eſt pas poſſible d'eſpérer la réſolution d'une pareille humeur, coagulée dans un conduit où le paſſage continuel de l'air tend néceſſairement à la ſécher, & à la réduire en couenne. La ſaignée eſt ici indiquée, comme dans toutes les affections inflammatoires, & peut être réitérée au beſoin tant que le pouls s'élève, & ſe ſoutient fort & dur. Après la ſaignée on emploiera les ſangſues à la gorge. On appliquera après cela un véſicatoire à la nuque, proportionné à l'âge du ſujet, qui peut être d'un an juſqu'à dix ou douze. On tâche d'introduire à l'entrée de la gorge, la vapeur acidule mentionnée, pour faciliter la toux, & empêcher la couenne de ſe former, en délayant l'humeur. On ne négligera pas les cataplaſmes émolliens & diſcuſſifs ſur la gorge, renouvellés

avant qu'ils puiſſent être froids. Dans un cas ſans eſpoir, on haſarderoit un vomitif, pour ſecouer la trachée & la poitrine, mais au premier période, ſi l'on a lieu d'en eſpérer quelques ſuccès ; autrement, il eſt inutile, ou même mortel dans l'état de ſuppuration. Quoiqu'il faille ici tenir le ventre libre, les purgatifs ne ſont d'aucune autre utilité. Tel eſt le traitement général qu'on a propoſé, & ſuivi même avec quelques ſuccès. On a auſſi obſervé que la trachée eſt fort inſenſible dans ces cas-ci ; on a demandé ſi en ſuſcitant une toux fréquente par des fumigations ſtimulantes, on ne pouvoit pas eſpérer d'empêcher la couenne de ſe former?

J'ai cru devoir joindre cet extrait important à ce chapitre, pour ne pas mettre les lecteurs dans le cas de recourir à d'autres ouvrages. J'ai combiné quelques réflexions, que j'ai lues ailleurs que dans Roſeen ; car je n'ai jamais vu cette maladie. Outre qu'elle eſt très-contagieuſe, elle eſt ſujette aux récidives. Les anciens *Chirurgiens* qui avoient *vu* des *adultes* expectorer cette membrane, n'obſervèrent cependant pas qu'elle fût ſi dangereuſe.

L'auteur recommande l'aſſafétida, & autres remèdes qu'on emploiera ſelon ſes vues ; mais il ne me paroît avoir qu'une connoiſſance peu exacte de la maladie.

CHAPITRE XXIV.

Des Ecrouelles.

CETTE maladie, qui eſt, dans ſon principe (1), une affection des glandes, attaque dans ſes pro-

(1) L'auteur ſuit ici M. Armſtrong dans le détail des cauſes & des ſymptomes, en ajoutant quelques bonnes réflexions que ce docteur n'avoit pas faites. J'ajouterai que ſi ce mal reparoît quelquefois avec violence dans l'un ou l'autre individu, après deux ou trois générations, il n'eſt pas moins formidable, lorſqu'il reparoît compliqué avec le virus rachitique. J'en ai produit un exemple dans Roſeen. Celſe avoit très-bien obſervé que ce mal reparoît le plus ſouvent après l'uſage même des médicamens, & à côté des cicatrices. *Liv. 5, chap. 28.* M. Armſtrong dit qu'il ne peut pas ſe flatter d'avoir fait quelques cures notables dans les différens cas ſcrophuleux qu'il a traités ; quoiqu'il ait eu quelques ſuccès, lorſque la maladie n'étoit pas encore ancienne. Sa méthode curative eſt en général ſuivie par notre auteur : mais j'oſe aſſurer que quand ce virus s'eſt une fois manifeſté dans un ſujet, à certain degré, il eſt impoſſible de l'y détruire radicalement, ſur-tout chez les femmes, & chez les hommes qui mènent une vie ſédentaire. Un homme, avec qui j'ai été très-lié, avoit eu, dans ſon enfance, les glandes ſublinguales & maxillaires tuméfiées. Deux de celles-ci avoient abouti, & s'étoient guéries avec des fondans, diſoit-on : les autres s'étoient

grès la membrane adipeuſe, les muſcles, les tendons, & même les os, particuliérement les

diſſipées : de ſa vie il n'en avoit éprouvé de récidive. Deux de ſes enfans furent attaqués, l'un à deux ans, l'autre à quatre & demi, du même virus ſcrophuleux; &, plus incommodés que lui, ils moururent jeunes. J'ai fait prendre, pendant près de deux ans, & avec ſuccès, la décoction de gayac & de ſaſſafras, à la doſe de trois verres par jour, à jeun, & une dragme de ſalſepareille en poudre, à un jeune homme de ſeize ans, y joignant l'antimoine crud, bien porphyriſé, à très-petite doſe, & ſes ulcères ſcrophuleux ſe cicatriſèrent : il a paru très-bien portant depuis. Malgré cela, je n'ai oſé lui aſſurer que le virus fût entiérement éteint chez lui : il croyoit le tenir de ſa mère. Jamais on ne guérit radicalement une maladie dont le principe s'eſt fait ſentir dans la matière prolifique, à laquelle nous devons l'exiſtence. On peut l'amortir avec le laps du tems; mais comme il fait partie du principe qui nous a donné l'être, on détruira plutôt le corps que de l'éteindre entiérement. J'aime la réflexion d'Hippocrate, qui dit que l'inconſtance de la température des Gaules influoit juſques ſur la nature du fluide ſpermatique, ἐν τῇ συμπήξει τοῦ γονοῦ. *De aëre loc.* &c., & étoit même la cauſe de l'inconſtance des habitans. Mon opinion eſt prouvée par cette réflexion des plus philoſophiques.]

Quant aux tumeurs ſcrophuleuſes, l'auteur renvoie à un petit Ouvrage, qu'on trouvera chez le même Libraire qui vend celui-ci. Voici ce que M. Armſtrong dit avoir expérimenté avec ſuccès. « En m'y prenant à tems pour traiter » ces tumeurs, c'eſt-à-dire, avant que la peau commence

articulations. Rarement elle se manifeste avant l'âge de deux ans, & presque jamais plus tard qu'à celui

---

» à se décolorer, j'ai éprouvé que le meilleur topique est
» le suc de la racine de *flambe de rivière* (gladiolus luteus),
» frotté sur la partie deux ou trois fois par jour. J'ai vu,
» avec satisfaction, que cela répondoit bien à mes desirs
» dans plusieurs cas de ces tumeurs anciennes. Plus la ra-
» cine est grosse & vieille, & plus elle a une couleur
» foncée, plus aussi elle a de force & d'efficacité. J'ai
» quelquefois eu dessein de la faire essayer intérieurement,
» comme altérant, à des sujets scrophuleux; mais je ne
» l'ai pas fait ».

On a risqué intérieurement, depuis quelques années, des plantes au moins aussi énergiques; mais il paroît, par les détails de Lewis, qu'il faut une main bien prudente pour administrer celle-ci intérieurement. « Ce qui m'a
» donné l'idée, ajoute M. Armstrong, de l'employer pour
» ces tumeurs, c'est l'effet que produit ce suc tiré à très-
» petite quantité par les narines. Bientôt il fait éprouver
» une grande chaleur dans le nez, la bouche, la gorge:
» il coule de la bouche une grande quantité de salive,
» & du nez beaucoup de mucosité. On diroit que le malade
» est dans la plus forte salivation : ce qui continue deux
» ou trois heures, & même plus. J'ai oui dire qu'on
» avoit guéri, par ce flux, des maux de tête & de dents
» chroniques, ou périodiques, après l'usage inutile de plu-
» sieurs autres différens remèdes ». (Cette observation est précieuse). « Cette maladie est souvent accompagnée
» d'ophthalmie, susceptible de devenir fâcheuse, & diffi-
» cile à guérir. Outre le traitement particulier à l'ophtalmie,

de dix ou douze. Souvent elle devient mortelle en ſe jettant ſur les poumons, ou ſur quelque autre partie noble.

On a ſouvent remarqué qu'elle vient à la ſuite d'une autre maladie, ſur-tout après la petite-vérole, ſoit ſpontanée, ſoit inoculée; mais particuliérement après la première; elle eſt encore une ſuite de la coqueluche, de la dentition, du rachitis & de pluſieurs autres maladies dont j'ai parlé. De-là on comprendra mieux la nature de celle-ci, qui attaque toujours les conſtitutions foibles & délicates, ſoit originairement par la laxité des fibres, ſoit rendues telles par des maladies antérieures. Des alimens lourds, indigeſtes, de mauvaiſes qualités, une habitation ſituée dans un lieu bas, humide & mal-ſain peuvent auſſi en être la cauſe.

On remarque auſſi que cette maladie eſt quelquefois héréditaire, & ſe cache dans deux ou trois générations ſans ſe manifeſter, mais pour reparoître dans la ſuivante, avec d'autant plus de violence qu'elle a été long-tems ſtagnante & dérobée dans les humeurs; elle eſt ſouvent accompagnée ou précédée d'un regard particulier, de

---

» on emploiera ici les bains des pieds, les ſétons, les
» cautères. L'eau de verveine, comme collyre, eſt pareil-
» lement utile ».

certain air hagard, d'épaiſſeur à la lèvre ſupérieure; & ſans être funeſte dès les commencemens, elle devient une ſource de mauvaiſe ſanté pour tout le reſte de la vie.

Long-tems avant que les glandes ſoient affectées, & ſur-tout dans les jeunes ſujets, le ventre devient dur, prend plus de volume; & après la mort on remarque que les glandes du méſentère, le pancréas même étoient dans un état malade.

Quelque fâcheuſe que ſoit cette maladie, quelque peu de ſoulagement qu'on puiſſe y apporter, il eſt cependant vrai que pluſieurs fois elle diſparoît à l'âge de puberté, & même plutôt, particuliérement dans les filles. Je ne crois pas devoir examiner ici, ſi cette diſparition eſt due à la plus grande force qu'acquièrent les ſolides, ou au grand changement qui arrive alors naturellement dans la conſtitution des ſujets.

Si, d'un côté, j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de parler de cette maladie parmi celles de l'enfance, je n'ai, de l'autre, que peu de réflexions à communiquer ſur la cure. A ſa première apparence, on adminiſtrera des amers, des purgatifs (1) mercuriels, des vomitifs antimoniaux, & quelquefois des médicamens ſavonneux; on en tirera peut-

(1) Avec bien de la prudence dans cette maladie.

être quelque utilité ; mais lorſque la maladie eſt confirmée, l'eau de chaux, les décoctions de gayac, de ſaſſafras, l'antimoine crud bien pulvérifé, le quinquina, l'acier ſont les remèdes ſur leſquels on doit le plus compter, comme médicamens internes.

S'il y a des tumeurs externes, j'ai lieu de croire que le traitement que j'ai propoſé dans un autre petit traité, eſt bien réfléchi & ſûr, & qu'ainſi l'on doit les faire aboutir le plus promptement qu'il eſt poſſible pour les traiter comme je l'ai recommandé dans ce petit ouvrage.

Lorſque le virus ſcrophuleux ſe jette au viſage, il reſſemble ſi fort au virus cancéreux, ſelon la deſcription qu'en a faite le docteur Hunter, qu'il tend toujours à s'étendre plus loin : mais comme les tumeurs ſcrophuleuſes peuvent ſupporter un traitement plus ſévère que les cancéreuſes, je ne doute pas qu'on ne tire beaucoup d'utilité des cathérétiques, en arrêtant par-là les progrès du mal qui tend à ſe jetter ſur les parties voiſines, & en fortifiant le ſujet, pour diſpoſer les ulcères à la guériſon.

J'ai derniérement eu de nouveaux motifs de me confirmer dans cette opinion, par quelques obſervations que m'a comuniquées M. Partington. Depuis que j'ai publié un petit traité dont je viens de parler, il a employé l'électricité avec de très-

heureux effets, tant pour ces tumeurs que pour d'autres ulcères & tumeurs froides dont j'ai fait mention. Il les a amenés à une parfaite guérifon, en conféquence de l'énergie qu'il donna aux parties affectées.

Lorfque les ulcères fcrophuleux font guéris, & qu'il ne refte plus que quelques petites tumeurs, j'ai éprouvé de bons effets de l'ufage externe d'une folution de camphre dans l'huile d'amandes douces, auffi forte qu'il eft poffible de la faire; elle les eut bientôt diffipées. J'ai pareillement remarqué que ce remède étoit on ne peut plus avantageux pour guérir le bronchocele commençant, quoique déjà de la groffeur d'un œuf de dinde. Il fuffit de le faire entrer dans la tumeur par friction, en réitérant cela trois fois par jour: on adminiftre en même tems une dragme ou deux de fel de feignette tous les matins.

J'ajouterai feulement, à l'égard des écrouelles, que le bain de mer feul effectue quelquefois une cure radicale, ce qui eft très-connu (1).

(1) J'ai lu une très-longue Differtation fur les avantages des purgatifs réitérés dans les affections fcrophuleufes: elle ne m'a pas fait approuver cette pratique. Les bains de mer ne font non plus que des palliatifs. J'ai guéri, dit M. Plenck, une petite fille, avec dix grains de racine de gentiane par jour, *Pharmacol.* p. 379. Je le fouhaite.

CHAPITRE XXV.

Des Vers.

Les vers font regardés comme une caufe de maladie dans les enfans, beaucoup plus fouvent qu'ils ne le font effectivement. D'ailleurs, les enfans ne font pas tous également affectés de la préfence des vers. Quelques individus fe portent habituellement bien, fans cependant en être exempts, tandis que d'autres qui font réellement malades, en ont à peine quelques-uns.

Les vers deviennent (1) nuifibles, fur-tout par

(1) Le docteur Butter paroîtra, fans doute, à plufieurs Lecteurs, avancer une opinion qui a d'abord l'air d'un fingulier paradoxe. Mais un paradoxe n'eft pas toujours une opinion mal fondée : ainfi, il mérite d'être entendu. Voici donc ce qu'il dit des vers dans fon petit Traité de la fièvre rémittente des enfans. « Le docteur Saint-Clair obferve que l'ambiguité » des fymptomes attribués aux vers, excepté quand on » en rend, étoit bien connue des Médecins avant lui. On » favoit auffi, depuis certain tems (*medical effais*, tom. 2, » article 18), que la fièvre détruit les vers. Malgré cela, » la pratique abfurde d'adminiftrer les vermifuges, dans » les fièvres, fubfifte toujours. C'eft fans raifon qu'on fait

leur nombre ; car alors ils obstruent les intestins, ou compriment les parties adjacentes par leur

---

» attention aux vers, en irritant ainsi les fièvres inter-» mittentes des enfans. Pour moi, j'y ai peu songé dans » la cure de toutes les maladies des enfans (*est-ce avec » raison ?*) excepté quand j'y ai été forcé, pour contenter » mes amis. Quoique les vers soient un signe de maladie » chez eux, ils ne sont proprement ni symptome, ni » cause de telle maladie ; c'est pourquoi ils ne doivent » pas influer sur la pratique. Les vers sont le remède » dont use la nature pour détruire la surabondance des » matières peccantes, pour stimuler les premières voies » par leur reptation, & pour favoriser la sortie de ces » matières, en augmentant le mouvement péristaltique » des intestins surchargés & offensés par ces matières. » Ainsi, celui qui ne s'occupe que des moyens de détruire » *cette innocente vermine*, n'est pas mieux fondé que celui » qui veut attaquer un symptome, au lieu d'attaquer la » cause de la maladie.

» Si donc vous n'êtes pas content du remède même » de la nature, pourquoi n'en adoptez-vous pas un meil-» leur ? Un Médecin réfléchi & expérimenté a-t-il toujours » en son pouvoir de rendre, comme dans le cas actuel, » les opérations curatives de la nature plus parfaites ? For-» tifiez en même tems que vous nettoyez les premières » voies, & les vers disparoîtront bientôt, dès que leurs » causes efficiente & finale ne subsisteront plus. Enfin, » quiconque est bien instruit de l'histoire naturelle des » trois vers qui se trouvent ordinairement dans le corps » humain, doit être bien convaincu d'avance de leur

masse ;

masse ; en outre, ils sucent le chyle destiné à la nourriture de l'enfant, enfin par l'irritation qu'ils causent.

» innocence à l'égard de nos corps ; & le praticien, bien » convaincu d'avance, sera étonné qu'on ait jamais pu » considérer si généralement les vers comme une cause » de maladie ». *P. 35 & suiv.*

Les trois espèces de vers que cite le docteur Butter, sont *lumbricus terrestris*, *ascaris lumbricoïdes*, *ascaris vermicularis*, de Linné, *Faun. suec.* 2073, 2072, 2071.

On sent la foule de raisonnemens qu'on peut opposer à ces assertions du docteur, vraies d'un côté, fausses de l'autre. J'en épargne ici les détails aux lecteurs. Une seule réflexion prouve l'extrême danger des vers, & qu'on a toujours raison de tâcher de les expulser, pour peu qu'on en soupçonne la présence. C'est qu'ils percent quelquefois les tuniques des intestins & de l'estomac, & se jettent dans la cavité du bas-ventre, & même dans la poitrine. Outre ce qu'on peut lire à ce sujet dans Rosеen, Heister en a donné des preuves convaincantes. Mais les vers s'amassent quelquefois en si grande quantité dans l'un ou l'autre endroit des viscères, qu'ils les obstruent, ou causent, en conséquence, les symptomes les plus alarmans. La petite fille d'un batteur de cuivre pour les Graveurs fut près de périr, il y a quelques années, par des vers qui s'étoient portés à l'entrée de la gorge, & qui interceptoient la respiration. Heister rapporte la mort subite d'une femme, que des vers amassés & entrelacés au cardia (orifice supérieur de l'estomac) ont fait périr dans des convulsions. Est-ce donc-là une innocente vermine ?

Il y en a principalement de trois eſpèces; 1°. le long ver rond, ou *lombric;* 2°. le petit ver rond, ou *aſcaride* qui reſſemble à un brin de fil; 3°. le ver plat, ou *tænia* qui eſt ſouvent de pluſieurs aunes de long : c'eſt le plus préjudiciable de tous, & le plus difficile à chaſſer dehors; car il reſte étendu le

J'aurois un volume à citer ſur le danger de la préſence des vers.

Mais que la fièvre détruiſe les vers, ou les tue, c'eſt ce que je crois volontiers; le fait me paroît prouvé par la cinquième obſervation d'Harris, qui mérite toute l'attention d'un homme curieux. Le fait que M. Armſtrong rapporte, *p. 138*, le prouve pareillement. Comment cela arrive-t-il ? Je n'en ſais rien. Eſt-ce le gaz trop exalté des matières fécales qui les tue, ou leur pâture devenue hétérogène ? Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que, dans toutes les fièvres qui montent à certain degré, preſque tous les malades exhalent une vapeur inſolite, qui tient de l'odeur de l'ail : ce qui avoit fait demander au docteur Nietzki (*Patholog.*), s'il y avoit un principe arſénical dans nos humeurs, & qui ne ſe développoit qu'en pareilles circonſtances ?

Notre auteur n'eſt pas plus exact ſur le nombre des différentes eſpèces de ces vers, que le docteur Butter : M. Armſtrong a mieux vu. On les trouvera dans Roſeen & dans la nomenclature que M. Baumé en donne, *p. 800* de ſa *Pharmacie*, où l'on verra auſſi le remède convenable pour détruire le ver ſolitaire de la première eſpèce. Ce remède a été publié par ordre de Louis XVI, qui l'acheta de Madame Nouffer.

long des inteftins, même après (1) fa mort. Rarement on l'a entier, & fans employer les médicamens les plus énergiques; mais cette efpèce de ver n'étant pas commune (2) aux enfans, & produifant d'ailleurs divers fymptomes, qui reffemblent à d'autres affections pour lefquelles il eft befoin d'employer plufieurs médicamens, je me contente d'en faire mention ici.

(1) Pas fi long-tems que le croit M. Underwood, lorfqu'il eft réellement tué.

(2) Non-feulement ce ver eft auffi commun aux enfans que les autres efpèces, même avant le fevrage; les détails de Rofeen prouvent encore qu'il peut être inné. Les plus anciens Médecins Grecs l'avoient affuré, comme je l'ai déjà dit. Voici comment s'explique à ce fujet le Médecin de Cnide, à qui nous devons les quatre livres *des maladies:* « j'affure que ces vers naiffent dans l'enfant, lors même » qu'il eft dans la matrice : c'eft de l'humeur douce du » méconium qu'ils fe forment. Dans les uns, ils deviennent d'une longueur égale à celle des inteftins à l'âge » de puberté; dans les autres plus tard, & dans quelques autres plutôt. Lorfqu'ils font devenus égaux aux » inteftins, ils prennent plus de force & d'accroiffement; » de forte que lorfqu'ils fe trouvent au plus haut degré, » ils fortent de l'inteftin rectum par l'anus, & rentrent » alternativement ». Hippocr. *De morb.* liv. 4, p. 511. Cet Ecrivain parle auffi des vers cucurbitins & des autres. Je ne confidère pas ici fa théorie fur la matière qui, felon lui, leur donne naiffance : j'avois feulement à prouver, d'après une note précédente, qu'on les croyoit innés.

Les ſymptomes vermineux ſont extrêmement variés, & la plupart fort équivoques. Je ne préſenterai ici que les plus conſtans & les moins incertains ; ſavoir l'haleine forte, ſur-tout le matin, les gencives en mauvais état, un prurit au nez & à l'anus, un appétit irrégulier, toujours d'un extrême à l'autre ; de forte que l'enfant ou dévore, ou n'a que des dégoûts ; un gros ventre, des maux d'eſtomac, quelquefois des vomiſſemens ; mais plus ſouvent une conſtipation, ou une diarrhée viſqueuſe ; des coliques irrégulières, de la ſoif, de la ſtupeur, une phyſionomie particulière mal-ſaine & bouffie, avec un cercle ſombre & creux autour des yeux, des ſoubreſauts pendant le ſommeil, & des grincemens de dents.

On peut ſouvent ajouter à ces ſymptomes une fièvre ſourde, avec un pouls petit & irrégulier, des urines pâles ou blanchâtres, une toux de courte durée & ſèche (ce qui eſt un ſymptome preſque toujours conſtant, lorſque la maladie a déjà eu un long cours, & a dérangé la ſanté), quelquefois des convulſions, & une paralyſie partielle des extrêmités inférieures.

Les enfans, qui ne digèrent que foiblement, ſont les plus ſujets à ces vers ; tantôt on les chaſſe ſans difficulté, tantôt on a bien de la peine à les détruire, & ils ſont ſujets à reparoître.

On ne connoît aucunement la cauſe de cette

inquiétante maladie. Depuis qu'on a rejetté, & avec raison, la doctrine de *la* (1) *génération*

(1) Ces mots de *génération équivoque* sont ici fort équivoques. Nous savons cependant ce que l'auteur veut dire. Si cet ouvrage ne devoit pas être borné à des faits de pratique & à des théories qui les appuient, ce seroit peut-être ici le lieu d'entrer dans des détails sur ces générations spontanées, autrement sur ces *ames* (ou principes des êtres organisés & doués d'un mouvement progressif), qu'Hippocrate fait voltiger dans ce qu'il appelle *ἀδης*, ou l'immensité de l'espace, pour s'isoler chacune à leur tour, & devenir la cause efficiente & matérielle de tel ou tel être. Je renvoie donc le lecteur à la docte Dissertation de J. Mathieu Gesner, *Mém. de Gotting*, T. 1, 1751. Je dirai cependant qu'en distinguant, & avec raison, comme les anciens l'ont fait, entre les attributs de la matière & les propriétés des corps, on reconnoîtra facilement dans la nature une force ou énergie plastique, en vertu de laquelle les attributs de la matière passent à l'existence corporelle, sous telle forme déterminée par la coalition de ces attributs; coalition qui est cependant aussi déterminée par le concours des circonstances. Dès que ces principes, devenus corporels, se trouvent dans une matrice convenable quelconque, l'être qui en résulte prend l'accroissement modifié par cette matrice : car, dans le premier principe de l'être, il étoit indifférent à la nature de former un ver ou un bœuf : l'être n'est déterminé que par la matrice où il prend naissance. C'est ainsi que le principe qui forme le ver dans le corps humain n'y est tel qu'en conséquence de sa matrice : il eût été un tout autre être dans toute autre matrice.

équivoque. On a généralement penfé que les vers ne viennent que des œufs des infectes qui voltigent dans l'air, ou qui font avalés avec l'une ou l'autre partie des alimens, tels que les fruits d'été, les végétaux, le fromage & les viandes; mais cela n'eft peut-être pas fi certain qu'on le préfumeroit d'abord; il faut pour cela fuppofer que ces prétendus œufs, lorfqu'ils font introduits dans l'eftomac & les inteftins, produifent des infectes différens de ceux qui en feroient réfultés dans d'autres circonftances. En effet, nous ne rencontrons ailleurs

---

Il y croît donc tel, y vit & y doit mourir par les rapports déterminés de fa première formation : il y étoit porté avec le principe prolifique, & devoit néceffairement s'y développer plutôt dans une partie que dans une autre; comme tel principe organique forme plutôt le cœur que tout autre vifcère, & fe place plutôt à tel endroit qu'à tel autre, dès que le concours des caufes fecondes a donné la première impulfion au développement de l'être : je ne puis en dire davantage. Quiconque aura lu l'excellentiffime Ouvrage de d'Aviffon (fa *Pyrotechnie*), fentira ce que je veux dire. *Hic pifcis non eft omnium.* On confultera auffi Needham, Stobée dans fes Eglogues phyfiques, & autres. Cette force plaftique eft bien préfentée dans ces paroles d'Hippocrate, Ψυχη φυεται μεχρι θανατυ. *Epidem.* 6, S. 5 : c'eft en conféquence de ce principe qu'il difoit, *il n'y a pas de mort dans la nature* : car il faut bien l'entendre.

Ce que dit notre auteur, « il faut pour cela fuppofer, &c. », devient clair par ce que je viens de dire.

aucun insecte de cette espèce, particuliérement (1) le tœnia.

Au reste, quelle qu'en soit la cause, l'intention générale de la cure doit être d'abord de les chasser morts ou vifs de la manière la plus facile, la moins douloureuse & la plus prompte ; la difficulté consiste sur-tout à les déloger de l'endroit où ils se fixent, ou s'attachent sur les parois internes des intestins. La plupart des médicamens qu'on a employés, sont à-peu-près de même genre, & ont prêté à l'empirisme dans tous les âges : ce sont en général des substances amères & purgatives, des préparations & compositions mercurielles, d'acier, d'étain.

Si la maladie n'a pas encore parcouru un long espace de tems, un peu d'infusion de séné effectuera souvent la cure. Si cela est insuffisant, on emploiera un purgatif plus actif, avec la prudence requise : on le donnera le soir, & un peu tard, une ou deux fois par semaine, selon l'âge & la force de l'enfant. En cas qu'il y ait lieu de présumer que les purgatifs ne conviennent pas,

(1) L'auteur est ici dans une singulière erreur, dont Roseen seul l'auroit tiré, s'il l'avoit lu. Ce ver s'est trouvé dans plusieurs espèces d'animaux, quadrupèdes, poissons, dans des sources, des courans d'eau, &c. On a aussi vu jusqu'à sept *tænia* dans un seul corps humain.

on adminiſtrera avec ſûreté le remède ſuivant : prenez (1),

de Limaille d'étain, *deux onces ;*
de Mercure crud purifié, *trois dragmes.*
Mêlez, faites-en un amalgame.

On mêlera huit ou dix grains de cette poudre avec trois ou quatre grains de rhubarbe, & autant de chaux d'antimoine non lavée, & l'on fera

(1) Les remèdes que conſeille l'auteur, ſont plus actifs que ceux de M. Armſtrong. Quant à la limaille d'étain, je ne ſais s'il l'ordonne avec connoiſſance de cauſe : d'autres l'ont preſcrite intérieurement en d'autres circonſtances. Mais d'après le dire de Margraf, on a cru que ce métal étoit très-arſénical, & ainſi fort dangereux. Un homme expérimenté m'a aſſuré qu'il n'étoit pas poſſible de découvrir l'arſénic dans l'étain ; que ce qui en avoit impoſé au Chymiſte Allemand, étoit cette poudre noire, qu'on obtient de l'étain en fonte par une adroite manipulation, & qui exhale une odeur d'ail dans le feu ; que s'il y avoit quelque choſe à craindre de l'étain pur, c'étoit un principe cuivreux qui s'y trouve toujours, mais en une proportion infiniment petite, & par conſéquent incapable de nuire : ce qui rend, ajouta-t-il, l'étain pernicieux intérieurement, c'eſt qu'il eſt toujours, dans le commerce, altéré par un mêlange aſſez conſidérable de plomb. Cette remarque m'a paru mériter l'attention des Médecins. Les Turcs font beaucoup d'uſage de la vaiſſelle d'étain ; mais c'eſt d'un étain pur, auquel ils mêlent certaine quantité de fer : ce qui rend cette vaiſſelle ſi ſonore & ſi belle.

prendre ce mêlange tous les matins dans un peu de miel, pendant une ſemaine : après cela on donnera le ſoir, & un peu tard, un lavement d'aloès ſucotrin, diſſous dans du lait chaud. Le jour ſuivant, on fera prendre le matin une doſe convenable de rhubarbe, ou d'infuſion de ſéné que l'on réitérera, ſelon l'opiniâtreté de la maladie, ou la force de l'enfant.

Quant aux enfans qui ſont éloignés des ſecours de la Médecine, on leur fera prendre entre autres choſes une mixture de limaille d'étain & de thériaque; mais en ſuppoſant que ces ſujets ſoient âgés de quatre ou cinq ans, ils en prendront plein une cuiller à café pendant la journée, & ils ne s'y refuſeront pas à cauſe de la thériaque. On emploiera, ſi l'on veut, la graine d'abſynthe mêlée de la même manière; ils la prendront le matin à jeun, & depuis cinq juſqu'à dix grains de jalap, autant d'éthiops minéral, deux fois par ſemaine pour précipiter les vers à meſure qu'ils meurent.

Pour remplir ces dernières vues, on mêlera enſemble, parties égales de fiel de bœuf, d'aloès en poudre, & du beurre pour en oindre le nombril deux ou trois fois par ſemaine, ou bien on fera une emplâtre avec de la thériaque, de l'aloès en poudre & de la rhue ſèche, pour l'appliquer ſur le nombril, qu'on couvrira auparavant d'une couche mince de coton.

Je fais mention de ces moyens curatifs, en faveur des pauvres gens de la campagne, que leurs voiſins bienfaiſans ſont diſpoſés à ſecourir, & qui peuvent le faire facilement avec ſi peu de dépenſes. On peut auſſi joindre à ces moyens une décoction de mercure crud bouilli dans la proportion de deux onces pour une chopine d'eau. Cette décoction ſervira de boiſſon ordinaire ; pluſieurs perſonnes en ont eu les idées les plus avantageuſes (1).

Suppoſé que la maladie ait déjà été longue, & que l'enfant ne ſoit pas trop jeune, il faut ſurtout employer les purgatifs mercuriels. L'éthiops minéral pris pendant certain tems, ſoutenu par des infuſions de ſéné, a quelquefois réuſſi, même lorſque l'enfant avoit les plus ſérieuſes convulſions. Dans ce cas-ci, & lorſqu'on remarque quelque contraction opiniâtre aux membres, il faut néceſſairement recourir aux bains chauds. Les eaux chalybées ſont très-utiles pour prévenir les récidives de ces maladies, tant dans les enfans plus âgés, que dans les adultes.

(1) M. Schmucker, premier Chirurgien des armées du Roi de Pruſſe, a publié un remède qui chaſſe même le ver ſolitaire. Il ſe trouve en françois dans la bibliothèque phyſico-économique. Année 1786. *T. 1, p. 314.*

CHAPITRE XXVI.

De l'Hydrocéphale interne.

JE ne parlerai pas ici de l'hydrocéphale, qui quelquefois se rencontre dans les enfans au moment de la naiſſance; car, rarement ces enfans naiſſent vivans, ou il eſt extraordinaire qu'ils vivent pluſieurs ſemaines. Or, il n'y a point de remèdes, autant que je ſache, capables de guérir cette maladie. L'âge n'y apporte aucun changement avantageux. Cependant j'ai connu un ſujet âgé de dix ans, qui l'avoit dès ſa naiſſance. Je n'ai donc d'autre but que de donner quelques détails ſur les amas aqueux qui ſe forment dans les ventricules du cerveau aſſez ordinaierment depuis deux (1) ans juſqu'à dix.

(1) Cette maladie pouvant être accidentelle avant cet âge, je ne ſais pourquoi l'auteur ne la prend qu'à cette époque. Une éruption répercutée, une trop forte compreſſion, même au moment de l'accouchement, y ont pluſieurs fois donné lieu. M. Armſtrong en donne un exemple dans un enfant du premier âge : la cauſe étoit une éruption rentrée. M. Underwood dit enſuite, que « c'eſt une maladie qu'on ne comprend pas bien » ; je ne

C'eſt aſſurément une bien triſte maladie, & qui n'a pas été bien compriſe juſqu'ici, comme il eſt preſque impoſſible d'être ſûr qu'elle exiſte réellement, ſinon après la mort & l'ouverture du ſujet: il eſt aſſez difficile d'établir ſuccinctement une méthode ſur laquelle on puiſſe compter pour la guérir.

Cette maladie peut venir d'une chûte, d'un coup à la tête, ou de la laxité originaire du cerveau, de tumeurs skirreuſes & d'excroiſſances dans le crâne, d'un état aqueux du ſang, ou d'une maladie de langueur. Dans quelques ſujets, elle

---

le comprends pas moi-même ici. S'il veut parler des cauſes, elles ont été très-bien développées dans pluſieurs ouvrages de Médecine : s'il entend parler des ſymptomes, ſans doute ils ſont très-équivoques à la naiſſance du mal : on riſque encore de ſe tromper au ſecond degré. Malgré cela, il eſt nombre de cas où la nature s'explique ſi manifeſtement, qu'il eſt impoſſible de ne pas l'entendre. Comme il eſt prouvé qu'on a pluſieurs fois très-bien ſaiſi l'enſemble des ſymptomes qui l'indiquoient, & qu'on l'a parfaitement guérie, quoi qu'en diſe M. Underwood, même lorſqu'elle étoit maladie de famille, il eſt bon de ſavoir ce que d'autres en ont dit. Je pourrois renvoyer à Roſeen, où l'on trouvera des détails très-inſtructifs, qu'ignore notre auteur. Mais j'ajoute le chapitre ſuivant, qui ne laiſſera aucun doute ſur la méthode curative : je le prends dans M. Armſtrong, *p. 58.*

paroît être une maladie héréditaire. En effet, j'ai connu ſix enfans qui en ſont morts ſucceſſivement à l'âge de deux ans. Cinq de ces enfans ont été ouverts après leur mort, ce qui a fourni la preuve de la maladie.

Elle commence à ſe manifeſter par une eſpèce de fièvre ſourde ; l'enfant eſt quelquefois ſubitement pris d'une douleur à la partie antérieure de la tête, il a des envies de vomir, il devient lourd, ſombre, ſtupide ; le pouls eſt irrégulier, & ordinairement lent. A la ſuite des progrès du mal, l'enfant ne ſouffre qu'avec peine la lumière ; il a des délires, & voit les objets doubles. A meſure que la maladie s'aggrave, le pouls devient fréquent ; la prunelle des yeux ſe dilate, les joues ſont bouffies & hautes en couleur ; le malade tombe dans l'aſſoupiſſement, ou éprouve des convulſions.

Les raiſons que j'ai alléguées plus haut, me font donc croire qu'il eſt fort difficile de dire ſi jamais aucun remède a réellement réuſſi pour cette maladie, comme on l'a cru ; car lorſqu'un de ces malades s'eſt rétabli, il y a lieu de préſumer qu'il n'avoit point la maladie telle que je viens de la décrire.

Il paroît que les praticiens ont particuliérement eu confiance dans les ſaignées, les purgatifs, tels que le jalap, le calomel ou mercure doux ; les

véficatoires au cou, ou à la tête, les médicamens diurétiques. On a vu qu'une faignée copieufe, au commencement du mal, avoit été très-utile. Les Médecins expérimentés ont auffi recommandé les fternutatoires, tels que le cabaret en poudre, l'ellébore blanc.



CHAPITRE XXVII.

De l'Hydrocéphale interne.

« JE pourrois rapporter plusieurs cas d'hydro-
» céphale interne ; mais aucun n'éclairciſſant
» la nature du mal, je crois qu'il eſt inutile d'y
» arrêter le lecteur. J'ai toujours eu le malheur
» d'être appellé trop tard au dernier degré de
» la maladie, &, en général, peu de jours
» avant la mort des ſujets. Quelquefois même
» j'ai été certain tems à pouvoir diſtinguer la
» maladie de ce qui lui reſſembloit le plus par
» les ſymptomes, comme de la fièvre vermi-
» neuſe, ou de cette eſpèce de fièvre ſourde
» cauſée par des ſaletés verdâtres, glaireuſes,
» fétides, dont les inteſtins étoient remplis. Je
» me ſuis conſtamment informé, autant que j'ai
» pu le faire, des ſignes diagnoſtiques qu'on
» avoit obſervés au commencement de la ma-
» ladie, ou avant que je fuſſe appellé : tels ſont
» un mal de tête, des maux de cœur, des dou-
» leurs dans les membres, la dilatation de la
» prunelle, &c.; mais je n'ai été que très-peu
» ſatisfait. Jamais je n'ai pu être exactement
» inſtruit ſur l'altération du pouls, que le docteur

» Whyte a donnée comme le diagnoſtic le plus » certain, au ſecond degré de la maladie, ſavoir » beaucoup plus de lenteur qu'au premier, tandis » que la chaleur fébrile de la peau ſe maintenoit, » & même augmentoit quelquefois. Je n'ai pu, » dis-je, être bien informé du tems que ce chan- » gement avoit duré.

» Quant à la dilatation de la prunelle, quoi- » qu'en général elle ſoit bien remarquable, & » que réunie à l'aſſoupiſſement, aux convul- » ſions, au ſtrabiſme, elle ſemble déceler la » maladie; j'ai eu lieu d'obſerver deux ou trois » cas, où elle s'appercevoit à peine avant les » derniers jours du malade.

» D'un autre côté, j'ai traité des enfans pris » de fièvres vermineuſes, ou de cette autre fièvre » ſourde mentionnée, chez leſquels la dilatation » de la prunelle devint conſidérable, & qui étoient » dans un état comateux & convulſé. En leur » faiſant prendre un lavement purgatif, enſuite » une doſe ſuffiſante de calomel, pour nettoyer » les premières voies, les ſymptomes dimi- » nuèrent bientôt, & les malades ne tardèrent » pas à ſe rétablir, moyennant les doſes de ca- » lomel réitérées à tems convenable. Enfin, j'ai » remarqué, dans beaucoup de cas, que c'étoit la » vraie manière de diſtinguer ces fièvres de l'hy- » drocéphale. J'ai même réuſſi à les diſtinguer, au

» au point qu'à l'ouverture des cadavres, les » collections aqueuses du cerveau ont presque » toujours confirmé mon diagnostic pour l'affir- » mative.

» Quoique mon attention & les détails que » j'avois reçus d'autres Médecins, qui avoient » traité les enfans, me missent le plus souvent » en état de saisir, avec justesse, le diagnostic, » j'avoue néanmoins que je n'avois jamais eu » grand espoir dans le traitement de cette maladie, » jusqu'à ce que M. Jean Hunter me mît en main » ce que M. Dobson de Liverpool avoit publié » à ce sujet. On trouvera aussi ces détails dans » les Mémoires de Médecine & de Philosophie » d'Edimbourg, *Vol. V*, *Part. II.*

» Le 13 Février 1775, je fus appellé pour le » fils unique de M. C ... âgé de trois ans & demi » environ. Il étoit malade depuis huit jours, » & s'étoit plaint de fréquens maux de tête, de » lassitudes & de douleurs dans les membres : » quelquefois il avoit eu des nausées, & même » des vomissemens : il avoit de la fièvre, & ne » pouvoit soutenir la lumière. Je fus très-alarmé » de ces détails, d'autant plus que cet ami avoit » déjà perdu trois enfans par cette maladie : je » les avois traités sans succès. Les symptomes, » & l'ouverture de leur tête m'avoit prouvé la » maladie.

» Je trouvai donc le pouls de celui-ci très-
» fréquent & irrégulier, la tête chaude, les joues
» bouffies, la prunelle dilatée, & un grand degré
» de ſtrabiſme : le mal n'étoit plus équivoque.
» Un vomitif, du calomel en poudre, un pur-
» gatif, avoient été adminiſtrés, ſans procurer
» aucun bien. J'ordonnai le bain des pieds, le
» tartre ſtibié, à doſe ſuffiſante, pour ſuſciter
» une envie de vomir.

Le 14, mêmes ſymptomes ; fréquens ſoubre-
» ſauts, ſommeil inquiet. Le malade s'agita, ſe
» tourna de côté & d'autre ſur l'oreiller. Véſi-
» catoire entre les épaules; bain des pieds &
» tartre émétique réitérés.

» Le 15, état comateux, agitation, cris par
» accès, pouls plus lent qu'en ſanté; les yeux
» inſenſibles à l'impreſſion d'une grande lumière.

» N'ayant plus d'eſpoir de guériſon, je donnai
» mes ordres, & me retirai le cœur fort affligé.
» Mais conſidérant qu'il étoit inutile de ſuivre
» la pratique ordinaire, ſous quelque point de
» vue que j'enviſageaſſe le cas préſent, je pré-
» ſumai que le mercure, qu'on introduit dans
» le cours de la circulation par les frictions, &
» qui affecte les glandes ſalivaires, pourroit ſe
» faire jour juſques dans le ſyſtême des vaiſſeaux
» abſorbans des ventricules du cerveau, & diſſiper
» les fluides extravaſés.

» La maladie proprement dite, n'avoit pas » encore été longue; le ſujet paroiſſoit avoir des » forces. Ainſi, je ne perdis pas de tems: les » parens ſe rendirent à mes vues, perſuadés qu'à » moins de riſquer une tentative vigoureuſe, ils » alloient perdre leur enfant.

» Je commençai donc le traitement mercuriel, » & le ſuivis avec la prudence requiſe. En qua» rante-huit heures, le malade eut une haleine » forte; les gencives enflèrent, rougirent; ces » ſymptomes diminuèrent un peu, autant que » je pus l'appercevoir : quarante-huit heures » après, la ſalivation s'établit; & la maladie » déclina inſenſiblement. Dans l'eſpace du 15 » au 22 du mois, l'enfant prit vingt grains de » calomel, & on lui inſinua une dragme du » plus fort onguent mercuriel par les frictions, » ſur les jambes & ſur les cuiſſes. La doſe du » calomel étoit un grain mêlé dans un peu de » ſucre, & réitéré aux intervalles que les cir» conſtances indiquèrent.

» Après le 22, nous ceſſâmes les mercuriaux: » la ſalivation continua encore modérément pen» dant cinq ou ſix jours: elle ceſſa par degrés, » & la maladie fut entiérement diſſipée ».

Nota. A cette cure étonnante, rapportée par M. Armſtrong, & confirmée par les ſuivantes, j'ajouterai que j'ai conſeillé deux fois le mercure dans

le cas de leucophlegmatie, & que l'on m'a ri au nez. J'étois cependant fondé fur le dire d'un homme, dont la médecine valoit celle des Médecins de nos jours. « *Mercurius fi rectè præparetur,* » *ac cum judicio exhibeatur, in hydrope quid poffit,* » *quantùmque aliis prævaleat medicamentis, qui* » *nefcit periculum faciat, & infinitos fapientefque* » *artifices qui illum experti funt confulat, & tutò,* » *cumque maximâ utilitate hydropicis exhiberi poffe* » *refciet.* ». D'Aviffon *Philofoph. Pyrotech.* Part. 1, p. 12. *Edit.* 2.ª, 1657. Paffons au cas communiqué par M. Jean Hunter.

Second cas.

« La petite fille de M. Smith avoit eu la petite-» vérole en 1780. Elle paroiffoit s'en être bien » tirée, & bien rétablie : mais vers la fin d'août, » fa fanté fe dérangea. Sa tête, me dit fa mère, » devint plus groffe : la petite fille tomboit de » tems à autre dans une efpèce de ftupidité & » d'infenfibilité. Je vis l'enfant le 14 feptembre, » trois femaines environ après le commencement » de fon indifpofition : elle étoit alors dans un » état comateux, ne connoiffoit plus perfonne, » ne faifoit attention à rien. Le cuir chevelu » étoit couvert de nombre de groffes varices » bleues, qui fe tendoient beaucoup, lorfque la » malade faifoit quelque effort pour touffer, ou

» autrement : elle ne pouvoit plus foutenir fa tête, » lorfqu'on la levoit : elle la laiffoit tomber d'un » côté ou de l'autre. Si elle étoit couchée, elle » ne faifoit que la rouler, pleurant toujours, » y portant la main, & criant de tems en tems » avec force. La prunelle étoit d'une largeur » modérée, mais abfolument infenfible à la lu- » mière, ne fe retréciffant, ni ne s'élargiffant à » la préfence d'une grande lumière. L'appétit fem- » bloit fe foutenir affez bien, c'eft-à-dire, que » la malade prenoit volontiers ce qu'on lui pré- » fentoit. Le pouls étoit prompt ; mais on ne put » en compter les pulfations, parce qu'elle portoit » très-fouvent, & prefque à chaque inftant, la » main à la tête.

» Elle avoit pris plufieurs dofes de purgatif, » un vomitif. On partagea, en fept dofes, dix » grains de calomel, broyé avec une dragme » de fucre, & on lui en donna tous les foirs : » on appliqua un véficatoire fur le haut du front. » Le calomel procuroit tous les jours quelques » felles délayées; mais le véficatoire ne fit lever » aucune véficule, parce que, peut-être, il avoit » été mal pofé.

» Le premier figne de mieux fut la faculté » qu'eut la malade de foutenir fa tête ; ce qui » arriva le 4 ou le 5 du traitement : trois jours » après, elle parut la remuer prefque auffi-bien

» qu'en ſanté. Vers le 9, il parut une grande dé-
» charge de ſalive, & le nombre de ſelles aqueuſes
» diminua. Le 12, elle recouvra en partie ſes
» ſens, reconnut la voix de ſa mère, & demanda
» pluſieurs choſes dont elle avoit beſoin. Alors,
» on ne donna la doſe de calomel que de deux
» jours l'un, & la ſalivation ceſſa en quatre ou
» cinq jours. Depuis ce tems-là, elle continua
» de prendre des forces, & ſe rétablit peu-à-peu
» à tous égards. Cependant elle reſtoit encore
» aveugle; en examinant la prunelle, on n'ap-
» perçut pas qu'elle fût plus affectée de la lumière
» qu'auparavant, quoiqu'elle ne fût pas privée
» de tout mouvement. M'étant approché de l'en-
» fant, je vis varier la largeur de la prunelle,
» ſans être ſtimulée par aucune cauſe externe.

» J'obſerverai que, quand la ſalivation eut
» ceſſé, la doſe de calomel fut réitérée comme
» dès l'abord, tous les jours au ſoir. Le 19 oc-
» tobre, l'enfant recouvra la vue : ce qui arriva
» quinze jours après ſon rétabliſſement à d'autres
» égards, & environ cinq ſemaines après la perte
» de ſa vue : d'abord elle ne vit qu'imparfaite-
» ment, & ſa vue ſembloit aller & venir, tantôt
» plus forte, tantôt moins. La vue fut enfin bien
» rétablie le 31, & auſſi bonne que jamais, ſinon
» que la prunelle étoit plus large que d'ordi-
» naire. Selon ſa mère, elle ne diſtinguoit pas

» les petits objets aussi-bien qu'auparavant : les » grosses veines bleues avoient disparu dessus la » tête. Dès le 19, on n'avoit plus donné le ca» lomel que de deux jours l'un : on prescrivit » de le continuer ainsi pendant deux ou trois » semaines, afin de confirmer la cure, & d'éviter » une rechûte.

» La première fois que je vis l'enfant, je fus » que sa mère lui donnoit, depuis quelques jours, » un opiat vers le soir, pour appaiser ses plaintes, » & lui procurer du sommeil. Je fus d'avis qu'on » le supprimât : l'enfant en fut plus agité pendant » la nuit des cinq ou six jours d'interruption, » j'y substituai pour lors la teinture d'opium, » à la dose de deux ou trois gouttes, & l'enfant » fut plus tranquille.

» Le progrès de la maladie fut long, proba» blement parce que les os du crâne cédèrent » en partie à la pression du fluide contenu dans » les ventricules du cerveau. En effet, lorsque » les os ne se séparent point, la maladie devient » plutôt fatale. En pareil cas, il faudroit quel» quefois de plus fortes doses de mercure, & » plus souvent réitérées ».

» Mais voici, dit M. Armstrong, un troisième » cas, dans lequel la maladie fut suivie selon » mes avis, & avec les médicamens que je » prescrivis.

Troisième cas.

» Guillaume Targot, âgé de vingt mois, fils
» d'un cordonnier dans Fleet-Street, fut amené à
» l'hôpital des pauvres enfans le 10 février 1780.
» Jusqu'à dix mois, cet enfant avoit bien profité,
» & avoit été vif, gai : à cette époque, il fut
» pris de convulsions, qui récidivoient vers les
» quatre heures du matin, & continuoient une
» heure, même une heure & demie. Il crioit
» souvent dans ces accès, & souvent il avoit aussi
» de la fièvre. Ce dernier symptome se mani-
» festoit plutôt par la chaleur de la peau que
» par la vîtesse du pouls, comme il arrive au
» second période de l'hydrocéphale interne : il
» bâilloit fréquemment pendant ces convulsions,
» & paroissoit beaucoup souffrir des vents ren-
» fermés dans l'estomac. Ces vents sortoient ordi-
» nairement au milieu d'une grande sueur froide,
» sur-tout autour de la tête. Il étoit devenu stupide,
» avoit le ventre resserré, & rendoit des selles
» très-fétides.

» Comme cet enfant étoit au moment de la
» dentition, les parens y firent d'abord peu
» d'attention : mais au bout de quelques mois,
» les paroxysmes devenant plus fréquens & plus
» sérieux, ils furent alarmés, & vinrent ainsi
» à l'hôpital.

» A ce période, l'enfant avoit la tête très-» grosse, l'œil droit louche, & la prunelle de » l'un & l'autre œil très-dilatée. Il ne voyoit » qu'imparfaitement : ce qui s'appercevoit par » ses tatonnemens, lorsqu'on lui présentoit quel-» que chose : il avoit aussi perdu, presque tota-» lement, l'usage du côté droit.

» Comme j'avois lu, peu de tems auparavant, » les détails des deux cas précédens, je pensai » qu'il falloit suivre le traitement mercuriel, » puisque tous les moyens que j'avois jusques-là » essayés dans les cas de cette maladie, avoient » été inutiles. J'ordonnai douze grains de calo-» mel, pour en faire douze pilules, avec l'élec-» tuaire de scordium, & en administrer une, » deux ou trois fois par jour, selon l'effet qui » en résulteroit; c'est-à-dire, que j'en attendois » deux ou trois selles dans les vingt-quatre » heures, si le malade pouvoit les soutenir. La » nourrice eut ordre de lui insinuer dans le corps, » par des frictions, à l'intérieur des cuisses, un » peu au-dessus du genou, gros comme un poids, » de l'*onguent bleu* (*mercuriel* de Londres) le plus » fort, & cela le soir, avant de le mettre au lit.

» Le 28 du même mois, l'enfant ayant pris » toutes les pilules, on le ramena à l'hôpital. » Les pilules avoient bien opéré; l'enfant avoit » rendu beaucoup d'excrémens glaireux, fétides :

» ce qui l'avoit ſenſiblement ſoulagé ; mais on
» avoit omis les frictions par négligence. J'or-
» donnai la continuation des pilules, puiſqu'elles
» avoient ſi bien fait. Depuis ce jour, juſqu'au
» 5 mars, il en prit encore vingt; & de-là, juſ-
» qu'au ſeize, vingt-quatre autres. Elles parurent
» ne plus produire leur effet laxatif & apéritif,
» ne procurant que rarement une ſelle extraor-
» dinaire par jour. L'enfant ne ſaliva point ; mais
» il ſe trouvoit tous les jours de mieux en mieux,
» quand il avoit le ventre très-libre. Je portai
» alors la doſe des pilules à un grain & demi
» de calomel dans chaque. Il en prit vingt-quatre
» du 16 mars au 13 avril ſuivant.

» La tête parut, vers ce tems-là, plutôt dimi-
» nuée, que dans l'état précédent. La prunelle
» de l'œil droit n'étoit pas ſi dilatée, & l'œil
» ne louchoit pas tant : les ſpaſmes n'étoient pas
» ſi fréquens, ni ſi violens : la vue devint meil-
» leure : l'enfant prenoit facilement ce qu'on lui
» offroit ; mais il ſembloit que l'eſprit s'aliénoit :
» le malade étoit toujours riant, ſans cauſe ma-
» nifeſte. A cette époque, ſon haleine ſentoit
» fortemeut le mercure : il ſalivoit beaucoup,
» de tems en tems ; mais pas plus que certains
» enfans à leur dentition. Les pilules faiſant bien,
» & la ſaiſon étant favorable, je portai le ca-
» lomel à deux grains par pilules. Il en prit douze

» du 13 avril au 30 du même mois : il devint » alors resserré, j'ajoutai un autre grain à chaque » pilule ; & du 30 avril au 14 mai, il prit douze » de celles-ci. Le 16 mai, je prescrivis quatre » grains par pilule ; il en prit douze pendant la » quinzaine. Le 2 juin, je portai le calomel à » six grains par pilule, qu'il devoit prendre chaque » soirée, pourvu qu'il ne survînt pas de symp- » tome contrariant de la part du mercure. Ceci » n'étant pas arrivé, les pilules furent continuées » jusqu'à la fin de septembre. Alors les parens » cessèrent de me l'amener.

» Durant ce dernier période, c'est-à-dire, » depuis le deux juin jusqu'à la fin de septembre, » il prit soixante-quatorze pilules de six grains, » & cela ne fit que tenir le ventre libre, sans » causer de salivation qui méritât attention.

» J'aurois desiré donner des détails plus cir- » constanciés sur cette cure ; mais cet enfant étant » nourri à la campagne, je n'eus occasion de » le voir que quand on me l'amenoit. Je crois » qu'il est évident, par les symptomes men- » tionnés, que la maladie étoit un hydrocéphale » interne. Or, il est vrai que le calomel fut le seul » remède qui le guérit. Son efficacité, en pareil » cas, est donc démontrée, tant par cet exemple » que par les précédens. La quantité employée » fut considérable pour un enfant de cet âge :

» car il en prit plus de ſix dragmes dans l'eſpace » de cinq mois. J'ai remarqué que les enfans, » proportionnément à leur âge, ſoutiennent » mieux le calomel que les adultes (l'auteur pouvoit ajouter que cela eſt dû à leur conſtitution plus humide, qui en émouſſe le ſtimulus); » & je ne connois pas un remède ſi générale- » ment utile dans les maladies des enfans, ſur- » tout dans les affections vermineuſes, dans le cas » de ſaletés & d'humeurs corrompues ou putrides » des inteſtins. Mais il faut que ce médicament » ſoit bien préparé. (C'eſt-à-dire, qu'il faut préparer ce mercure doux par huit ou dix ſublimations)». J'ajoute que M. Plenck, dans ſa *pharmacologie chirurgicale*, parle de l'uſage du mercure dans ces cas-ci, & qu'il doute de la réuſſite; mais il eſt facile de voir qu'il en parle ſans avoir eu occaſion de l'eſſayer : il a donc eu raiſon de douter. Il eſt permis de douter de ce qu'on n'a pas expérimenté.

Comme je corrigeois l'épreuve de ce chapitre, je reçois d'Allemagne la cinquième édition (1785), que M. Murray de Gottingue a donnée de ſa Traduction allemande de Roſeen : je l'attendois depuis long-tems. Je vois que j'ai très-bien fait d'ajouter ce chapitre de M. Armſtrong. Il cite, dans une petite note, les expériences de pluſieurs Médecins qui ont eſſayé, depuis peu, *le mercure*, avec les mêmes ſuccès, pour guérir

l'hydrocéphale, & diffiper *les eaux amaffées* dans les ventricules du cerveau : « Découverte, dit ce » grand Médecin, qu'on doit regarder comme » un pas confidérable que l'on vient de faire » dans la pratique de la Médecine ». *P. 631.* De-là je conclus encore, d'après d'Aviffon, que le mercure peut être très-utile dans plufieurs cas d'hydropifie, comme je l'avois confeillé ; mais inutilement, par l'obftination de l'opérateur.

M. Moff a fait une obfervation que je crois devoir placer ici. Mes auteurs n'en ont point parlé, non plus que Rofeen. Le cas, quoiqu'affez rare, mérite attention. *P. 139.* « On apperçoit » quelquefois, fur la tête des enfans qui viennent » de naître, une tumeur de la groffeur d'un » œuf, mais ronde. Rarement il y a quelque » chofe à faire : elle diminue, s'affaiffe, au point » de difparoître entiérement. Néanmoins, comme » cela n'arrive pas dans tous les cas, fi l'on voit » que cette tumeur fubfifte au bout de quelques » femaines, on prendra une lame de plomb bien » mince, telle que celles qui forment les boîtes » à thé qui vient des Indes : on lui donnera affez » de largeur pour couvrir la tumeur, & on l'en- » veloppera d'un linge, pour l'appliquer & la » tenir conftamment fur la tête ; la tumeur ne » tardera pas à difparoître : quelquefois elle eft » opiniâtre ; mais il faut perfévérer. Qu'on fe

» garde sur-tout d'y appliquer aucun cataplasme, » ou tout autre topique, pour la faire suppurer, » ou pour faire évacuer la matière qu'on y suppo» seroit contenue : les conséquences en seroient » des plus fatales ». *Essay on the menagement and Nursyng of Children*, &c. Lond. 1781, *in*-8°.



CHAPITRE XXVIII.

De la Teigne.

LA teigne eſt une maladie très-fâcheuſe & opiniâtre ; mais comme elle ne ſe manifeſte preſque que par contagion, elle attaque plutôt les enfans d'un âge avancé, que ceux qui ſont le ſujet immédiat de cet ouvrage. Je paſſerai donc légérement ſur cet article, & me reſtreindrai à quelques réflexions préliminaires, pour propoſer une méthode avantageuſe à ſuivre dans ce traitement : méthode qui, je penſe, a été en général mal-à-propos rejettée, à cauſe de ſes déſagrémens ſeuls.

Une longue expérience m'a appris que cette maladie n'étant (1) qu'une affection cutanée,

(1) En ſuppoſant que ce ſoit une pure maladie locale de la peau, je crois qu'il n'eſt pas toujours ſûr de la traiter par des topiques, au moins pour commencer. M. Armſtrong y applique d'abord des feuilles fraîches ou récentes de choux ; ce qui fait fondre les tumeurs des glandes : le lendemain, il fait bien frotter la partie affectée avec le ſuc du *gladiolus luteus*, ou flambe de rivière. *Voyez* article Ecrouelles, notes. On y applique enſuite les feuilles de chou, ſoir & matin. Du reſte, il traite le mal comme les autres éruptions qui paroiſſent chez les enfans, au tems

c'eſt ſur-tout par les topiques qu'on doit entreprendre de la guérir. Le ſiège du mal eſt dans les

---

de la dentition ſur-tout ; ſavoir, avec la magnéſie, la rhubarbe, &c., & tient ainſi les inteſtins nets. Dès que les tumeurs ont diſparu, il y fait appliquer l'eau végéto-minérale chaude de Goulard. On fait ce topique avec deux dragmes d'extrait de ſaturne, demi-once d'eau-de-vie, une pinte d'eau pure. Ce topique s'applique par parties, de peur de ſupprimer la décharge, en appliquant le remède par-tout en même tems.

Lorſque la partie affectée paroît guérie, ſi l'enfant eſt pris de convulſions, &c., il prévient toute mauvaiſe ſuite, en appliquant un véſicatoire ſur le devant de la tête, & règle ſa conduite ſur les ſymptomes. Pendant qu'on traite les croûtes de la tête, on a ſoin de la couvrir avec une veſſie, que l'on imprègne d'un peu d'huile en la frottant, de manière qu'elle ne paroiſſe que ſouple, & non graſſe: par ce moyen, on empêche les linges de l'enfant d'adhérer au mal.

La vraie teigne me paroît une affection cutanée, plus rare qu'on ne le croît communément. Il eſt des gales qui y reſſemblent beaucoup, & qui ne ſont pas la teigne. La vraie teigne commence par de petits boutons rouges, quelquefois preſque imperceptibles : les progrès n'en ſont même pas rapides. Ces boutons groſſiſſent, les uns plus, les autres moins, en répandant une humeur âcre, qui attaque les parties voiſines, & forment d'abord de petites croûtes : inſenſiblement elles épaiſſiſſent, & le mal devient conſidérable. J'ai vu la nature corroſive de l'humeur attaquer même l'os du crâne : j'ai guéri cette maladie. D'abord,

bulbes,

bulbes, d'où partent les cheveux; il s'y forme de petits ulcères, qui, bien nettoyés & amenés

---

je fis appliquer des feuilles de vigne nouvelles, légérement ointes d'un peu de beurre très-frais : les croûtes furent lavées tous les jours deux fois avec une décoction chaude de graine de lin, pendant près de demi-heure. On la reſſuyoit légérement, pour y appliquer les feuilles de vigne. Intérieurement, je fis prendre, deux fois par jour, le ſoufre doré d'antimoine & le mercure doux, à la doſe d'un demi-grain chaque, dans un peu d'extrait de piſſenlit. La boiſſon fut une décoction de trefle d'eau, fraîchement cueilli; car ſec, il n'a plus aucune vertu; & l'enfant fut très-bien guéri. De tems en tems, il a pris quelques purgatifs hydragogues : cette cure dura deux mois environ. Il n'eſt preſque point d'affection cutanée qui ne cède à ce traitement, en augmentant la doſe, ſelon l'âge, & en ſuivant un régime bien approprié. Pour les adultes, j'ai auſſi fait jetter ſix grains de chaux d'antimoine non lavée ſur un verre de décoction de trefle d'eau. Pluſieurs dartres ont même cédé à ce traitement : d'autres y ont réſiſté. Mais depuis, j'ai eu connoiſſance d'une plante, à laquelle elles cèdent. L'humeur s'en décharge par les urines, en quelque lieu que ſoit la dartre, & cauſe des cuiſſons aſſez vives.

Quant au mercure que notre auteur emploie ſur la tête, quoiqu'avec précaution, je ne ſaurois aucunement l'approuver : le mercure porté ſur la tête, & même ſeulement jetté en poudre dans les cheveux, à très-petite doſe, cauſe des ophthalmies opiniâtres, des maux de tête, qui me le font proſcrire de cette manière. L'eau végéto-minérale de Goulard a auſſi ſes inconvéniens, dans des mains peu

au point de digeftion convenable, peuvent fe guérir avec fûreté, comme je l'ai obfervé dans nombre d'autres maladies de la peau.

Il n'eft pas rare qu'on emploie pour cette maladie beaucoup de différens remèdes internes; quelquefois même ils font néceffaires, quoique j'aie peu fouvent ordonné autre chofe que de l'eau de chaux, ou une décoction *des* (1) *bois.*

Si la maladie eft prife à tems, avant qu'elle

---

prudentes. J'ai déjà produit l'avis de M. Hamilton fur l'ufage externe des préparations de plomb. Je confeille aux gens de l'art de lire ce qui vient d'être publié à ce fujet dans la Feuille intitulée : « Nouvelles de la République des Lettres & des Arts, n°. 42, 1785, d'après l'Ouvrage allemand que M. Heller a publié à Halle, *fur l'ufage de l'extrait de faturne* ». Je blâmerai auffi, à cette occafion, M. Heller, de le prefcrire en gargarifme.

Si la teigne eft l'effet d'une contagion ou communication, elle cède plus aifément, en s'y prenant de bonne heure : on peut alors employer hardiment les topiques actifs, mais prudemment. Pour peu qu'elle foit ancienne, il faut la traiter très-lentement. J'ajouterai que fi les adultes qui font affectés de ces maux, de gales opiniâtres, d'affections même lépreufes, vouloient fe foumettre à ne vivre que de concombre, de pain & d'eau, la plupart guériroient radicalement, en y joignant les antimoniaux, continués long-tems. J'en ai vu deux exemples; mais jamais je ne confeillerai le traitement cruel de notre auteur.

(1) Gayac, faffafras, falfepareille, &c.

se soit répandue sur toute la tête, & lorsque les croûtes galeuses sont encore petites & distinctes, l'onguent de souffre, avec une petite dose de précipité blanc, suffit assez fréquemment pour la guérir. On peut user de ce remède avec sûreté, si le malade est tenu au logis ; mais il ne faut en employer qu'une petite portion chaque fois qu'on frotte la partie immédiatement affectée, & cela une fois ou deux par jour. Dans le cas où le mal s'est déjà étendu sur une grande partie de la tête, il faut jetter les cheveux bas, laver la tête deux fois par jour avec une forte décoction de tabac ; & réitérer cela jusqu'à ce que les gales disparoissent, & laissent croître les cheveux sur les places qu'elles occupoient.

Quelquefois cette maladie a déjà duré longtems avant qu'on appelle les secours de la Médecine. Non-seulement elle couvre alors toute la tête ; mais les croûtes sont même devenues épaisses en s'élevant sur la surface les unes des autres, & recroissent à mesure qu'elles tombent.

Je n'ai cependant jamais manqué la guérison de cette fâcheuse maladie, en suivant une méthode bien connue peut-être, mais rarement admise dans le besoin & à tems, à cause de sa sévérité apparente ; elle consiste à bien laver la tête avec l'écume d'une forte eau de savon, lorsqu'elle a été tondue bien près ; & ensuite à la frotter de

manière à y faire entrer l'onguent de goudron de la Pharmacopée de Londres. Cette friction doit être faite avec un peu de force & pendant une heure, en tenant la matière toujours chaude. Après cela, on couvre la tête avec une vessie, pour maintenir l'onguent sur la tête, & l'empêcher de s'attacher au bonnet, ou aux linges dont on veut l'envelopper.

Quand on a réitéré deux ou trois fois ce procédé, non-seulement les croûtes, mais les cheveux se détacheront en les tirant; quelque désagréable & douloureuse que soit l'opération: mais elle devient à la fin très-favorable. Il ne faut point cesser (1) qu'on n'ait arraché tous les cheveux; il en reviendra d'autres exempts de gale: ceci est une preuve suffisante que la maladie est effectivement guérie.

(1) D'autres ont aussi proposé des moyens violens, analogues à ce traitement; mais ils sont trop cruels. Je doute même qu'ils guérissent radicalement.



CHAPITRE XXIX.

Des Ulcères des Gencives & de la Section du filet.

J'AI cru qu'il étoit à propos de faire mention dans ce petit traité, de plufieurs accidens qui arrivent aux enfans, & dont la plupart des écrivains qui m'ont devancé n'ont rien dit. Je le fais plutôt par le defir que j'ai de ne rien omettre fur les maladies de l'enfance, que par l'importance réelle de ces affections. Il en eft quelques-unes auxquelles on n'a fait aucune attention, & qui réellement en méritent peu, quoique de tems en tems il foit bon de connoître ce qui a été utile dans ces circonftances.

Je commence donc par l'ulcère de la bouche; mal dont parlent fouvent les nourrices, & qui ordinairement, mérite auffi peu d'attention que nombre d'autres. Quelquefois il paroît le premier mois, ou au tems de la dentition; mais fouvent à l'âge de fix ou fept ans, lorfque les enfans perdent leurs premières dents, & que les fecondes s'avancent hors des gencives.

Cette circonftance exige rarement plus d'attention que celle dont j'ai parlé au fujet de la dentition. De doux aftringens, le ventre libre, voilà ce qu'il faut ordinairement pour effectuer la cure.

Si cela ne suffisoit pas, & que cet accident arrivât au tems de la dentition, il se dissiperoit aussi-tôt que la dent auroit percé.

J'ai eu occasion de voir la plus mauvaise espèce de ces accidens, au second période de la dentition. L'enfant avoit perdu plusieurs de ses dents en même tems, & l'on avoit négligé d'en arracher les restes qui étoient pourris. Dans cette circonstance la gencive devient quelquefois spongieuse, ou se fond en ulcères sordides, & qui gagnent le voisinage : il se forme de petites ouvertures qui communiquent de l'une à l'autre, & qui sont accompagnées de putridité fétide; même plusieurs fois d'un écoulement purulent.

Si l'on peut, en pareil cas, arracher le reste de la dent qui est tombée, il faut le faire : après cela, on y appliquera le remède suivant pour resserrer & raffermir la gencive relâchée, & guérir l'ulcère. Prenez :

de Bol d'arménie, sang-dragon, myrrhe, quinquina bien pulvérisé, crême de tartre, de chaque, *une demi-dragme;*
de Miel rosat, *quantité suffis.* Mêlez, faites un *électuaire :*

Prenez encore : d'Eau de chaux, *sept onces;*
de Teinture de myrrhe, miel rosat, de chaque, *demi-once;*
Faites une *mixture.*

On oindra plusieurs fois le jour la gencive avec l'éle&uaire, sur-tout après les repas, ou quand l'enfant est mis au lit, & on détergera de tems en tems la bouche avec la mixture.

S'il ne se fait pas un changement considérable en mieux, dans l'espace d'une semaine ou de dix jours, on substituera une dragme d'alun à l'une des poudres dessicatives, & au lieu de la mixture précédente, on en fera une acidulée avec autant d'esprit de sel marin, que les parties pourront le soutenir, en lui donnant même un nouveau degré de force selon le besoin, jusqu'à ce qu'on apperçoive quelque amélioration (1).

§. La section du filet est une petite (2) opération

---

(1) J'ajoute à ces détails un fait qui mérite attention. « Un enfant de cinq ans, dit M. Armstrong, avoit dans » la bouche le plus mauvais chancre que j'eusse jamais » vu. La langue étoit couverte d'une croûte blanche : l'in- » térieur des joues & des gencives étoit plein de mauvaises » pustules & de petites excroissances fongueuses, sem- » blables à des verrues, &c. Je ne prescrivis qu'une solution » aqueuse de vitriol blanc, dont on lui humecta la bouche » & les gencives : en peu de jours, il en fut guéri ». Mais je conseille de ne pas porter de l'alun dans la bouche des enfans ; ils n'en avaleroient pas sans danger.

(2) Ce n'est pas toujours une si petite affaire que l'auteur semble l'insinuer. Mais Roseen prouve qu'elle n'est pas toujours aussi nécessaire qu'on le dit. Dès que vous

ſur laquelle il eſt inutile de s'arrêter long-tems; il ſuffit d'obſerver qu'on la pratique pour donner à la langue la liberté de s'alonger; mais ſouvent on appelle un homme de l'art, lorſqu'il eſt preſque inutile de la faire; car il eſt rare que la langue ſoit tenue d'aſſez court, pour qu'il ſoit beſoin de couper ce frein qui adhère aux parties qui ſont ſous la langue.

Quoi qu'il en ſoit, l'opération n'eſt ſujette à aucun inconvénient, lorſqu'elle eſt faite avec attention, & l'enfant n'en éprouve que peu de douleur. Ainſi dès qu'une mère la demande, je ne crois pas qu'on doive lui refuſer cette ſatisfaction. J'obſerverai néanmoins qu'il eſt beſoin ici de précaution, & d'un peu de fermeté; autrement on pourroit attaquer les vaiſſeaux qui ſont ſous la langue, & être cauſe de la mort de l'enfant, ce qui eſt arrivé plus d'une fois.

Pour éviter ce danger, on ſe ſervira d'un petit biſtouri dont la pointe eſt recourbée, le dos large, inventé par Bromfield; la lame & le manche ne doivent pas avoir enſemble plus de deux pouces de long: cet inſtrument eſt préférable aux ciſeaux.

ſentez qu'un enfant, à qui vous préſentez le bout du doigt à la bouche, le ſaiſit bien avec les lèvres & le bout de la langue, comme pour tetter, ſoyez tranquille, & ne vous preſſez pas d'en venir à cette opération.

En effet, il eſt toujours poſſible, même dans le cas le plus embarraſſant, de prendre le filet dans la courbure de la pointe, tandis que le dos de l'inſtrument preſſe & rabaiſſe les vaiſſeaux ſanguins, de manière à les garantir de toute atteinte lors de la ſection : opération qui ſe fait en un clin-d'œil.



CHAPITRE XXX.

De l'Ophthalmie ou inflammation des yeux.

Les yeux des enfans sont très-susceptibles de s'enflammer, les trois ou quatre premiers jours après la naissance, sur-tout pendant l'hiver. Si cela vient du froid, dont l'enfant a été saisi, on peut croire assez vraisemblablement que cela lui est arrivé immédiatement après sa naissance, avant qu'il ait été remis à la nourrice, ou peu de tems après : alors il faut lui couvrir la tête avec un bonnet de flanelle, préférablement à tout.

Cependant cette espèce d'inflammation est de peu de conséquence, & disparoît en général d'elle-même, en tenant l'enfant chaudement, ou en lui lavant les yeux avec (1) de l'eau rose, à laquelle on ajoutera dans quelques cas, deux ou trois gouttes d'extrait de saturne, & un grain ou deux de vitriol blanc, sur deux onces de cette eau.

(1) M. Armstrong dit avoir eu les plus heureux succès de l'eau de verveine en collyre, dans ces cas d'ophthalmie résultante du froid, & en général, dans tous les autres cas d'ophthalmie. Quelquefois, dit-il, des purgatifs modérés suffisent aussi pour guérir ces maux-là à cet age.

Mais il y a une autre inflammation à laquelle les enfans ſont ſujets ; elle eſt quelquefois de longue durée, & de nature à devoir être bien diſtinguée. Je ne parle pas ici de cette rougeur des yeux connue ſous le nom de ſugillation, qui ſouvent reſte long-tems, diſparoît, revient & ceſſe enfin, ſans faire le moindre mal à l'enfant : il ne s'agit pas non plus des yeux humides & larmoyans, & qui perſiſtent dans cet état, quelquefois pendant pluſieurs mois, & même pluſieurs années.

Celle dont je veux parler eſt accompagnée de rougeur aux paupières, de ſignes apparens d'ophthalmie, ou d'inflammation au blanc des yeux : dans cette rougeur on remarque un écoulement épais comme dans l'ophthalmie des adultes. Quelquefois elle paroît tendre à un meilleur état par les moyens ordinaires; mais rarement elle reſte dans cette état pluſieurs jours de ſuite, & généralement, elle augmente à la fin du mois.

D'après ce que l'expérience m'a fait connoître à ce ſujet, je ſuis porté à me ranger du parti du docteur Hunter & d'autres praticiens. Ces Médecins ayant donc eſſayé nombre de moyens curatifs, & s'étant trouvés en conſultation avec pluſieurs gens de l'art, ont penſé être autoriſés à croire que la plupart des ophthalmies rebelles,

venoient (1) originairement d'un vice vénérien, & ne pouvoient être traitées avec succès que par son spécifique administré sous l'une ou l'autre forme.

Un Médecin ne peut se décider pour cette opinion qu'avec beaucoup de prudence dans les cas qui se présentent ; néanmoins, il est bon d'observer que si les moyens ordinaires ne produisent pas de changement avantageux dans l'espace de dix semaines, rien n'opérera d'une manière utile & constante, que les spécifiques & les altérans.

Sans avoir intention de traiter cette maladie, comme venant d'un vice vénérien, je dois observer que si elle est due à ce virus, il est plus sûr de la traiter par onction, que de toute autre manière ; & il est très-probable que les enfans seroient plus souvent guéris si l'on s'y prenoit ainsi, & beaucoup plutôt qu'on ne le fait ordinairement.

(1) Ces docteurs pouvoient se tromper en bien des cas.



CHAPITRE XXXI.

Du Hoquet.

§. ON a rangé cette incommodité parmi les maladies des enfans ; mais ce n'eſt nullement un dérangement d'auſſi grande conſéquence chez eux que chez les adultes. Quoique les enfans y ſoient ſujets, rarement ce hoquet mérite beaucoup d'attention ; car ſouvent ils ne l'ont qu'après avoir mangé ; & c'eſt une des ſuites de la nourriture qu'ils ont priſe, mais qui ne leur fait aucun tort. Si cela dépendoit de l'état acide des ſucs de l'eſtomac, ou que cela parût dans une longue affection des inteſtins, il n'y a pas à balancer à faire prendre des poudres abſorbantes à l'enfant.



CHAPITRE XXXII.

De la Toux.

M. Armstrong, *p. 186.* « Quelquefois il se » répand en hiver & au printems parmi les » enfans des toux épidémiques, comme les diar- » rhées les attaquent en automne. Quant à la » toux, si l'enfant a beaucoup de fièvre, & que » cette toux soit sèche, je commence la cure par » une saignée, soit avec la lancette, soit avec les » sangsues, selon l'âge de l'enfant & les autres » circonstances; après quoi je donne un doux » vomitif, si les phlègmes fatiguent, & que le » ventre soit relâché. Je fais réitérer ces évacua- » tions au besoin : si l'enfant n'a pas de fièvre, » j'ordonne la mixture suivante :

Recette.

♃ d'Huile d'amandes douces, *une once;*
de Lessive de tartre, *vingt gouttes;*
d'Eau pure, *cinq onces;*
de Sucre fin, *quantité suffis.* pour une saveur agréable. *Mêlez.*

» L'enfant en prendra une petite cuillerée, & » même jusqu'à la dose d'une ou de deux cuillerées » ordinaires selon l'âge, cinq ou six fois par jour,

» sur-tout quand l'estomac est vuide, & la toux
» fatigante.

» Si l'enfant a beaucoup de fièvre, je préfère
» la mixture suivante, comme fébrifuge & rafraî-
» chissante : outre qu'elle est balsamique.

Recette.

℞ de Suc de Limon, *six dragmes ;*
de Blanc de baleine, *une dragme ;*
d'Eau pure, *cinq onces ;*
de Vin antimonié, *soixante gouttes ;*
de Syrop balsamique de Londres, *demi-once.*
Mêlez.

» On en donne suffisante quantité, une fois en
» trois ou quatre heures, ou plus souvent, si la
» fièvre & la toux sont fortes. Si la toux se sou-
» tient forte après que la fièvre a décliné, je
» prescris un vésicatoire entre les épaules ; &
» on l'entretient quelque tems : ce qui devient
» souvent très-utile ».

J'ajouterai à ces détails de M. Armstrong, en faveur de quelques lecteurs peu instruits, qu'il faut prendre garde de confondre les toux catarrhales, opiniâtres, avec la coqueluche. Le siège de celle-ci est dans les glandes de l'estomac, & celui des toux catarrhales dans la poitrine. Ces toux sont même assez souvent accompagnées de fièvre inflammatoire dans les enfans, sur-tout de la fin

de l'hiver à l'entrée du printems. En hiver, elles font plutôt accompagnées du grand mal de tête, fur-tout dans les tems fombres, froids & humides. Celles du paffage de l'hiver au printems cèdent plus aifément, quoique d'abord plus férieufes. Je vois qu'on n'a pas affez fait cette différence dans ces toux de l'enfance. Le pouls doit peu régler la conduite d'un Médecin dans ces maladies; la moindre circonftance le fait changer; auffi eft-ce un fymptome généralement fort incertain à cet âge. L'état des yeux & de la refpiration donnent plus d'éclairciffement. Celui du ventre eft toujours avantageux, plus relâché que refferré. Les bains chauds y font beaucoup plus utiles qu'on ne le croit, & même dans prefque toutes les maladies les plus aiguës de l'enfance. Rofeen a dit de fort bonnes chofes fur la toux des enfans, *p. 311*; mais l'on peut affurer après lui, qu'un remède bon pour une toux, ne le fera peut-être pas pour l'autre. S'il y a de la fièvre, on doit l'envifager comme le mal qui exige les premiers foins, parce que la fièvre, la moins dangereufe en apparence, enlève affez fouvent un enfant, fur-tout du premier âge, fans même qu'on y foupçonne le moindre rifque. On dit que les enfans reviennent de loin; cela eft vrai. Mais dans un âge où la nature ne peut & ne doit même employer prefque rien en réparation,

réparation, il faut promptement affoiblir & dissiper un ennemi qui s'oppose à l'exercice de ses facultés, ou laisse bientôt sans solidité la base d'un édifice aussi foible. La fièvre la moins forte avec une toux, trouble le travail de la nature, d'abord par les matériaux viciés que celle-ci doit employer, & ensuite par les secousses réitérées qui déforment insensiblement l'organisation, & font du corps le plus droit auparavant, un assemblage irrégulier & hideux même, lorsqu'on le considère à nud : or, ces (1) altérations sont souvent l'ouvrage de très-peu de tems.

(1) Hippocrate y a fait attention.



CHAPITRE XXXIII.

De l'Éternument & du Saignement de nez.

QUELQUES Ecrivains ont auſſi parlé de l'*éternument* parmi les maladies de cet âge : Rhazès preſcrit en conſéquence des rafraîchiſſans & des anodyns ; mais cet éternument, conſidéré comme maladie, doit être bien rare, puiſque jamais je n'en ai vu un exemple. On en a auſſi parlé comme d'un ſymptome très-connu de la rougeole, & de pluſieurs rhumes ordinaires ; mais je crois que ni dans l'un ni dans l'autre cas, il ne demande une attention particulière. Si j'en parle ici, c'eſt uniquement pour ne point paſſer ſous ſilence une prétendue maladie dont quelques écrivains renommés ont fait mention ; & ne point laiſſer dans l'embarras des lecteurs qui, ne ſachant pas la diſtinction qu'on doit faire entre de purs ſymptomes & les maladies, pourroient s'alarmer mal-à-propos dans un cas ou dans l'autre. Cependant l'éternument réuni à d'autres cauſes, peut donner lieu au dérangement ſuivant dans les ſujets de cet âge.

§. Je rencontre donc auſſi *le ſaignement* de nez parmi les maladies des enfans, dont quelques

écrivains anciens ont parlé. Ainſi j'en dirai deux mots, quoique rarement il mérite quelque attention dans les ſujets pour qui j'écris ce traité.

Si l'enfant a de la fièvre, ou eſt malade, par quelque autre cauſe que ce ſoit, l'hémorragie eſt ſouvent un ſymptome de la maladie qu'il a, & ce ſymptome aſſurera ſi cette maladie eſt bien traitée. Néanmoins le ſaignement de nez a quelquefois lieu dans les enfans de la meilleure ſanté, parce que les vaiſſeaux de cette partie ſont naturellement plus foibles que ceux qui ſont recouverts par la peau : mais ces vaiſſeaux forment une iſſue ſalutaire en pluſieurs circonſtances, comme dans les cas de pléthore ſanguine; & ſe reſſerrent ordinairement quand l'intention de la nature eſt remplie : pour lors, on adminiſtrera une doſe ou deux de potion rafraîchiſſante.

Il eſt néanmoins quelquefois néceſſaire de faire renifler de l'eau froide, dans laquelle on peut même jetter un peu de vinaigre, d'appliquer un corps froid quelconque ſur le dos, de plonger les mains dans (1) l'eau. Si ces moyens ne ſuffiſent pas,

(1) Plonger les mains dans l'eau froide, pour arrêter ces ſaignemens de nez opiniâtres, c'eſt ſouvent mal voir la nature; & nombre d'expériences en ont prouvé la mauvaiſe manœuvre. Loin de refouler le ſang ſur le centre, on a tout intérêt de le rappeller aux extrémités, ſur-tout

on bouche les narines avec des rouleaux de linge ou de charpie qu'on enfonce le plus qu'il est

---

aux inférieures, par un bain chaud, dans lequel on plonge la jambe jusqu'à la moitié. Dès que le sang est refoulé des extrémités quelconques, il doit se jetter à la tête plutôt qu'ailleurs, parce que c'est le local où il a le plus de liberté : d'ailleurs, les vaisseaux qui l'y portent n'éprouvent aucune gêne. Mon fils aîné fut pris d'une pareille hémorrhagie à l'âge d'environ sept ans. Le bain chaud des pieds lui devint utile les premiers momens; mais il suffisoit qu'il remuât les membres ou la tête, pour que le sang coulât de nouveau. J'employai l'eau froide sur la tête, même avec le vinaigre froid; les styptiques d'usage furent introduits dans les narines avec un linge. Le sang s'arrêtoit ou retomboit dans la bouche : il passa la journée entière, tantôt levé, tantôt couché, dans cette fâcheuse alternative. Enfin, je le vis trop foible pour le faire saigner, & ce fut cet état de foiblesse qui le sauva, vu le relâchement général qui en fut la conséquence. Il resta sur son lit presque immobile, & le saignement de nez cessa. L'inquiétude m'ôta presque toute réflexion dans ce moment critique. M. Plenck rapporte un cas semblable. On fit cesser le saignement de nez en versant de l'eau froide sur la tête, tandis que la personne avoit les jambes dans l'eau chaude. Mais je rappellerai ici une observation précieuse de Roseen. « Ces saignemens de nez sont, dit-il, quelquefois l'effet » d'une fièvre très-dangereuse, (*& qu'on ne soupçonne pas*) : » il faut promptement l'arrêter avec le quinquina ». *P. 353.*

Quelquefois ces saignemens de nez sont, dans les adultes, le prélude d'une fièvre rémittente sourde, qui tue le malade

poſſible ; il eſt probable qu'on réuſſira de cette manière : autrement on tirera un peu de ſang du bras, ſi le pouls le permet. On lâchera le ventre avec de la manne & de la crême de tartre : la diète de l'enfant ſera pendant quelque tems végétale, & (1) laiteuſe ; au moins ne doit-il pas dîner complétement, s'il prend des nourritures animales.

---

en deux ou trois accès. Si l'on n'emploie pas auſſi-tôt le quinquina, le ſang eſt alors ſi diſſous & ſi acrimonieux, qu'il cauſe de la rougeur, une phlogoſe même ſur la main où il tombe; mais ils ſont auſſi quelquefois la criſe mortelle d'une fièvre aiguë. *Voyez* Nietski, *Patholog.*

(1) Le lait ne convient pas après les hémorrhagies quelconques, ſi elles ont été conſidérables.



CHAPITRE XXXIV.

De l'Hémorrhagie umbilicale.

J'AI vu deux ou trois fois cet accident au nombril d'enfans nouvellement nés. A peine doit-il mériter quelque attention : car, en général, il eſt aſſez rare. Il vient d'une ſtagnation du ſang qui s'échappe dans cette partie, & coule ainſi quelquefois pluſieurs mois. En certains cas l'hémorragie eſt aſſez conſidérable pour inquiéter, & faire craindre qu'à la fin elle ne préjudicie à la ſanté de l'enfant. La petite veine d'où le ſang s'échappe, après s'être arrêté, eſt toujours ſi profondément enfoncée, qu'on ne peut l'aſſurer par une ligature, ni la cautériſer ; opération qui effectivement ſeroit fort déſagréable. Cependant j'y ai porté le cauſtic lunaire, mais l'hémorragie a toujours reparu. Il n'eſt donc beſoin pour lors que d'y adapter une compreſſe faite en cône, & de l'aſſurer avec un emplâtre agglutinatif & un bandage : ce qu'on doit continuer pendant deux ou trois ſemaines (1).

(1) J'ajouterai quelques réflexions de M. Hamilton à ce chapitre : 1°. ſi l'enfant eſt pris de convulſions les premiers jours de ſa naiſſance, il eſt avantageux de laiſſer

un peu faigner le nombril à volonté : 2°. l'inflammation & la mortification qui peuvent furvenir au nombril demandent la plus grande attention, & le mal eft quelquefois très-difficile à guérir. Lorfque le bord paroît enflammé & ouvert, fi l'on ne réuffit pas en y jettant, comme on fait ordinairement, un peu d'amidon en poudre, on y appliquera une compreffe de raifins fecs, dont on aura ôté les pepins : ce qui devient fort utile. Si le bord eft excorié, on peut le laver avec une lotion légérement aftringente, telle qu'une foible folution d'alun, ou de fucre de faturne ; après quoi on panfe la plaie avec du cérat. — Je laiffe aux Chirurgiens à juger cet avis.



CHAPITRE XXXV.

Des Hernies & de l'Hydrocèle.

§. IL peut arriver des hernies en différens endroits ; mais les plus ordinaires font celles du nombril & des aînes. La première, qui eſt aſſez commune chez les enfans, ſe guérit facilement, ſi l'on y porte un prompt remède : les bains froids ſuffiſent preſque ſeuls ; mais ſi on néglige l'accident, il peut devenir fâcheux, à meſure que l'enfant avance en âge, ſur-tout pour les filles. Néanmoins l'hernie ſera plutôt guérie, ſi, comme dans le chapitre précédent, on applique, ſur le nombril, une compreſſe (1) conique, faite avec des morceaux ronds de peau enduite d'emplâtre agglutinatif, entre leſquels on inſérera des ronds de cartes. Si l'enfant eſt âgé d'un an, il lui faudra mettre un bandage bien aſſuré autour du corps. Mais j'ai remarqué aſſez ſouvent que les nour-

(1) Il faut prendre garde cependant que les compreſſes ne faſſent un trop grand enfoncement. En voulant guérir un mal, on en occaſionneroit un autre. C'eſt l'affaire d'un Chirurgien éclairé.

rices, alarmées de ce bandage, le lâchoient imprudemment, au point de le rendre inutile, ou de peu d'ufage; c'eft pourquoi je recommandai, il y a déjà quelque tems, le bandage élaftique de M. Squirre : fa courbure latérale, fuivant l'élévation des hanches, il ne fait aucune preffion, que fur le nombril & le point oppofé du dos, & répond ainfi parfaitement à l'intention de la cure; de forte qu'on peut toujours fe paffer d'un Chirurgien, pour le placer comme il faut. Quand on le fera quitter, on aura foin de mettre l'enfant dans un bain froid, tous les jours, pendant plufieurs mois.

Il vaut mieux laiffer (1) fans bandage les

(1) M. Hamilton étoit du même avis, ainfi que d'autres, avant notre auteur. « Rarement, dit-il, les bandages y » font un grand bien, à moins qu'ils ne foient faits » avec beaucoup d'intelligence. Il y a, d'ailleurs, peu de » danger à ces defcentes du premier âge. Il faut avoir » foin que le ventre foit modérément libre, & foutenir » la partie avec la main, quand l'enfant crie». M. Armftrong confeille auffi, d'après nombre d'expériences, de tenir le ventre un peu libre, pour faciliter la réduction fpontanée de l'hernie, ou pour aider l'art à faire cette réduction. Mais des gens peu expérimentés s'en font quelquefois laiffé impofer par un engorgement muqueux du tiffu cellulaire, qui accompagne les vaiffeaux fpermatiques. M. Armftrong dit qu'il a fouvent vu ces hernies du fcrotum parmi les enfans de fon hôpital : je dois croire un homme auffi éclairé,

hernies qui surviennent dans l'aîne aux enfans très-jeunes, & cela, tant par rapport à la difficulté de les fixer sur la partie, que parce que ces enfans sont toujours mouillés. D'ailleurs, l'usage des bains froids contribuera presque toujours à leur guérison, lorsqu'ils n'ont pas encore deux ans. Jusqu'à ce moment, le bandage deviendroit donc inutile; mais passé ce terme, il devient indispensable; & l'on doit toujours préférer ceux d'acier, qui sont incomparablement les plus sûrs.

§. L'*hydrocèle* ou hernie aqueuse des bourses, est, dans les enfans, une tumeur semblable à l'hydrocèle des adultes. Lorsqu'elle se manifeste dans les enfans, je crois que c'est toujours à la naissance. Les sages-femmes & les gardes la prennent souvent pour une hernie ordinaire; & conseillent, en conséquence, d'y appliquer un suspensoir. Il est cependant bien facile de la distinguer d'une hernie, par la transparence de la tumeur: elle ne cause point de douleur, ne se retire pas en pressant, & n'augmente point par les cris de l'enfant.

Cet accident n'est point dangereux & dispa-

Néanmoins, je pense que ces cas ne sont pas si fréquens qu'on le dit. L'hydrocèle en a souvent imposé; & l'erreur est fort facile à cet âge.

roîtroit probablement de lui-même (1) en quelques mois ; mais il vaut mieux le diffiper par l'une ou l'autre lotion aftringente. J'ai eu beaucoup de fuccès de l'efprit de Minderer. En d'autres rencontres, j'ai employé des compreffes trempées dans l'eau & le vinaigre, en y ajoutant un peu d'efprit, felon que la peau pouvoit en foutenir l'impreffion. L'expédient le plus court eft de faire quelques petites piquures à la partie inférieure de la tumeur avec la pointe d'une lancette.

(1) Cet accident, qu'on avoit auffi appellé *pneumatocèle*, parce qu'on le croyoit produit par l'air enfermé dans les tégumens, avoit été très-bien connu d'Hippocrate. Il dit, comme M. Underwood, & même plus généralement, qu'il fe paffe avec l'âge ». *Hydrops autem pueris accidunt in teftibus quamdiù parvi funt ipfi : pofteà procedente ætate evanefcunt. De Aëre loc.* &c. p. 283. Cette difparition, plus ou moins prompte, dépend du local : car, fi cette humeur aqueufe eft dans la tunique interne, elle ne fe diffipe que très-difficilement. Les lotions, les topiques quelconques, n'y font alors rien de bien, & ne font pas même toujours fans danger. Des gens éclairés voient auffi, en plufieurs cas, du danger à fe fervir de l'inftrument. Si cette eau eft dans la tunique externe, elle fe jette quelquefois jufques dans le prépuce : à cet égard, on fuivra les vues de l'auteur. Mais je confeille à ceux qui foignent l'enfant, de ne rien faire fans l'avis d'un homme, même très-expérimenté. La moindre erreur peut ici devenir d'une très-grande conféquence pour l'état de la virilité.

Comme cela peut toujours ſe pratiquer ſans inconvénient & ſans preſque aucune douleur pour l'enfant, les mères préfèrent ſouvent cet expédient, qui diſſipe à l'inſtant un défaut déſagréable à leurs yeux, ſi par haſard d'autres perſonnes viennent à l'appercevoir. De quelque manière que l'eau en diſparoiſſe, je ne l'ai jamais (1) vu revenir, & l'enfant n'en a eſſuyé aucune mauvaiſe conſéquence.

---

(1) L'auteur peut ne pas l'avoir vu; mais la récidive n'eſt pas rare. Il n'eſt pas non plus extraordinaire de voir ces accidens arriver à des enfans, long-temps après la naiſſance. Un enfant de vingt-deux mois me l'a prouvé.



CHAPITRE XXXVI.

De la chûte du Rectum.

LA chûte de ce gros inteſtin par l'anus n'eſt pas extraordinaire, ni (1) difficile à guérir ; c'eſt en général une conſéquence de quelque autre maladie, comme les vers, les pourritures & autres ſaletés des inteſtins ; ou c'eſt un effet de forts purgatifs, des cours de ventre, d'une longue conſtipation, d'une pierre dans la veſſie ou de quelque autre cauſe irritante. L'accident eſt aſſez ordinairement précédé d'un *téneſme*, ou d'envie continuelle d'aller à la ſelle, mais avec douleur du

(1) Quelle que ſoit la cauſe de cet accident, ce que je n'examinerai pas, il eſt nombre d'exemples qui prouvent combien il eſt difficile d'y porter remède avec ſuccès. Peut-être eſt-ce parce que les parens ou les nourrices attendent trop long-tems à appeller un homme de l'art ; mais l'accident n'en eſt pas moins grand. Je réprouve abſolument ici l'extrait de ſaturne ; même à la moindre quantité. La farine d'orge, bien ſéchée au four, ſelon le conſeil de M. Plenck, eſt préférable : on en ſaupoudre l'inteſtin avant de le faire rentrer. On y mêle auſſi, avec ſuccès, un peu d'os de ſèche en poudre, deſſéché au feu ſur une pêle ; mais non calciné.

fondement. En remédiant à ces différens accidens, on remédiera aussi à la chûte du rectum.

Si l'accident subsiste après qu'on a fait cesser la cause irritante, il ne faut alors en chercher la cause actuelle que dans le relâchement des fibres de la partie. Or, ce relâchement ne vient que des chûtes fréquemment réitérées chaque fois que l'enfant rend ses selles : une lotion astringente peut y remédier.

Pour cet effet, on fera une compresse de coton ou d'étoupe bien molle qu'on trempera dans de la lie de vin rouge, y ajoutant même si l'on veut quelques gouttes d'extrait de saturne, pour en réitérer souvent l'application & l'assurer par un bandage, de manière qu'elle exerce une forte compression sur la partie. On pourra même saupoudrer la partie avec un peu de myrrhe, d'encens & de sang-dragon pulvérisés ensemble, & très-fin. Il seroit quelquefois à propos qu'un domestique soutînt le fondement de l'enfant, en appliquant un doigt sur chaque côté de l'anus, lorsque l'enfant va à la selle : mais cette précaution n'est nécessaire que quand le mal a été de longue durée, ou que la chûte de l'intestin est considérable.



CHAPITRE XXXVII.

Des Écoulemens du Vagin.

CES écoulemens particuliers aux filles ſont, ou ſanguins, ou muqueux, ou purulens. Comme je n'ai intention de parler ici que de phénomènes qui précèdent l'âge de puberté, je dirai, à l'égard des écoulemens ſanguins, que les filles l'ont quelquefois peu de jours après la naiſſance; mais ſans aucune ſuite dangereuſe. Néanmoins, s'il étoit à propos d'ordonner quelque remède, un peu de poudre teſtacée, ou de magnéſie, ſelon l'état des inteſtins, feroient un aſtringent ſuffiſant, d'autant plus que l'inconvénient diſparoît en peu de jours.

Les filles de cinq ou ſix ans ſont auſſi ſujettes à un écoulement (1) muqueux, qui a toute

(1) Les filles tiennent quelquefois, dès leur naiſſance même, cet écoulement de leur mère : il ne faut alors penſer à les guérir qu'avec le tems, & par tous les moyens qui peuvent purifier les humeurs, en changer, pour ainſi dire, la nature, & fortifier les ſolides. Ces écoulemens muqueux ou purulens en apparence, ſont auſſi, dans d'autres circonſtances, les ſuites d'une maladie. J'ai chez moi une femme, dont la petite fille a eſſuyé cet accident,

l'apparence des fleurs blanches. Cet écoulement eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'il perce tous leurs linges : ſi on le laiſſoit continuer, il nuiroit à la ſanté. Mais je crois qu'on peut toujours le guérir par les mêmes moyens que je vais indiquer pour l'affection ſuivante, qu'on peut appeller gonorrhée purulente.

Cet accident-ci eſt une affection aſſez commune chez les filles de trois ou quatre ans. On le fait aiſément ceſſer, avec des potions rafraîchiſſantes, & en tenant la partie très-propre. J'ai quelquefois employé une lotion d'eau végéto-minérale, que je crois préférable à nombre d'autres remèdes, ſi l'on s'en ſert dès le commencement de la maladie.

Si l'écoulement purulent ſe manifeſte plus tard, comme à huit, dix, & même douze ans, & qu'il ſoit très-décoloré, fétide, il peut donner lieu à des ſoupçons, contre leſquels de jeunes

---

La petite avoit eu d'abord une fièvre inflammatoire, dans laquelle la poitrine avoit été très-intéreſſée. La nature porta le reliquat de la criſe à la partie ſexuelle. Cet écoulement blanc dura environ ſix mois, après quoi l'enfant vit en rouge, & périodiquement, comme les adultes réglées. Le Médecin jugea à propos de faire ceſſer ce flux prématuré : il y réuſſit ſans inconvénient pour l'enfant. J'ai vu un pareil écoulement dans une fille de neuf ans, à la ſuite de la petite-vérole : il ceſſa de lui-même.

Praticiens

Praticiens doivent être en garde. On rencontre quelquefois, il eſt vrai, de jeunes filles de ſix ans, à qui l'on a fait violence : il n'en faut pas moins être circonſpect, dans le jugement qu'on croiroit pouvoir porter. D'un autre côté, les ſymptomes pourroient donner de forts ſoupçons dans des ſujets un peu plus âgés, & qui n'ont pu recevoir d'atteinte que du conſentement des parties ; tandis que la fille eſt réellement innocente. Or, le moindre ſoupçon ſeroit capable de l'affecter de la manière la plus ſenſible, & de jetter le trouble dans une famille.

Les écoulemens, qui ont la plus mauvaiſe apparence, ceſſent ſouvent en huit ou dix jours, par le ſeul traitement que j'ai propoſé. Néanmoins, j'ai vu de très-jeunes ſujets de mauvaiſe conſtitution, chez leſquels le mercure & les apéritifs ont été fort utiles, quoique je ne ſoupçonnaſſe aucun principe de mal vénérien. En pareils cas, les gouttes blanches de Ward m'ont paru préférables à tous les remèdes de cette claſſe. On en donne depuis une demi-goutte juſqu'à deux ou trois, une ou deux fois par jour, pendant deux ou trois ſemaines : ſi on ne réuſſit pas par ce moyen, on donnera une décoction de quinquina avec du baume de copahu. J'ai toujours réuſſi avec cela ; c'eſt même un remède excellent pour les fleurs blanches des ſujets adultes.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Luxations & Fractures.

NON-SEULEMENT les enfans font fujets à ces accidens, en tombant des mains ou du giron de leur nourrice : leurs os & leurs articulations font même fouvent endommagés à leur naiffance, fans qu'il foit prefque poffible de l'éviter. Il eft rare, je penfe, qu'il arrive alors une autre luxation que celle de l'humerus. On la réduit facilement; il ne faut enfuite que tenir le membre dans un parfait repos.

Les fractures arrivent peut-être plus fréquemment, & ne fe traitent pas avec autant de facilité. Les os ne font, à ce moment-là, qu'une efpèce de fubftance cartilagineufe, qui fe courbe aifément, & fe rompt même, fi on la force à certain degré : on remédie fans peine à la courbure accidentelle qu'on peut y donner. Mais quelques détails fur la fracture ne feront pas inutiles ici.

Les fractures qui arrivent à la naiffance, font ordinairement celles de l'une ou l'autre clavicule, ou du bras. Le traitement de celles du bras va renfermer ce qu'il eft befoin d'obferver à l'égard de celles qui peuvent avoir lieu à d'autres parties.

Quant à la fraçture des clavicules, il ne faut que tirer l'épaule en arrière, en la fixant dans cette poſition, avec deux ou trois fortes épingles dans les habits ou enveloppes, dont on couvre l'enfant; & d'y appliquer un emplâtre agglutinatif, ou fortifiant, étendu ſur de la peau, à l'extrémité montante de l'os; alors on couvre cet emplâtre d'un ſecond ſemblable plus étendu.

La fraçture de l'humerus ou de l'os du bras demande un peu plus d'attention: cependant tout ſe terminera heureuſement. La difficulté conſiſte à tenir les bouts fraçturés de l'os poſés l'un ſur l'autre, ou juxtapoſés l'un à l'autre, ſans bander le bras aſſez fort pour cauſer de la douleur, ou beaucoup d'enflure à la main: ce qu'une légère preſſion pourroit occaſionner dans un enfant qui vient de naître.

Je n'ai pas trouvé de méthode plus convenable que la ſuivante: elle laiſſe aſſez de liberté à la partie fraçturée pour l'enflure qui s'y forme, & ſans qu'il ſoit néceſſaire de lâcher le bandage: d'ailleurs, cette méthode maintient les bouts fraçturés des os dans un contaçt convenable, ſans qu'on ſerre la bande trop étroitement: ce qui empêcheroit le libre retour du ſang qui vient des parties inférieures du membre.

Pour cet effet, on fera trois petites attelles, d'un demi-pouce de large, & d'un pouce & demi

de long, avec du linge fin replié six fois dans la longueur; le tout ayant l'épaisseur d'une demi-ligne à-peu-près. On battra ensemble un mêlange de blanc d'œuf & de fleur de farine, dans lequel on trempera ces bandes, pour les en imbiber: on les posera, comme dans l'opération ordinaire, le long des bouts fracturés. Étant ainsi appliquées toutes trempées, ces attelles prendront d'elles-mêmes exactement la forme du membre; & en se desséchant, elles auront assez de fermeté pour maintenir les os. Il faut les appliquer immédiatement sur la peau; alors on passera une bande pardessus : il y aura toujours, par ce moyen, un espace assez libre pour ne pas gêner la petite enflure qui doit nécessairement survenir; & le bandage n'y apportera aucun obstacle par sa compression.

Cette bande doit être de flanelle très-fine, & moins serrée que pour un adulte. D'ailleurs, cela ne sera pas nécessaire : car le point essentiel doit être de fixer, avec sûreté, le bras de l'enfant le long de son côté, avec des épingles attachées à sa camisole, de la manière que le Chirurgien croira la plus avantageuse dans cette occasion.

On ne touchera donc ni à la camisole, ni au bras, qu'en présence du Chirurgien. Si même la main n'est pas enflammée, ni fort enflée, & que

l'enfant ne paroiffe pas trop gêné, on ne levera cet appareil qu'au bout de huit ou dix jours : ainfi la camifole reftera dans le même état jufqu'à ce terme-là; on aura feulement foin de la maintenir propre, en la couvrant avec des nippes qu'on puiffe facilement ôter.

La prompte réunion de l'os dépend abfolument du repos total dans lequel on maintiendra le bras. Si on y réuffit, l'accident ne caufera plus d'embarras, ni d'inquiétude, après les dix ou douze premiers jours; & au bout du mois, l'enfant remuera le bras prefque auffi-bien que l'autre.



CHAPITRE XXXIX.

Des Brûlures.

QUELQUES anciens Ecrivains ont encore parlé des brûlures parmi les maladies de l'enfance. Quoiqu'elles ne soient point particulières à cet âge, elles leur arrivent trop souvent, malheureusement, par la négligence de ceux qui en sont chargés; & faute d'y porter remède à l'instant, ces infortunés, victimes de l'insouciance de leurs nourrices mercenaires, souffrent horriblement, tandis que l'application du remède auroit rendu le mal très-léger.

Lorsqu'un pareil accident arrive, il faut sur le champ y appliquer le premier astringent qui se présente sous la main, tels que de l'eau-de-vie ou un autre esprit, de l'encre, du vin, ou même de l'eau (1) froide, jusqu'à ce qu'on puisse se procurer quelque chose de plus convenable: on y plongera la partie brûlée, s'il est possible, ou bien on la couvrira avec du linge qu'on y

(1) Il faut bien s'en garder, si la brûlure est considérable.

aura trempé. Il faut fur-tout éviter l'ufage (1) de l'huile, ou de toute autre fubftance graffe,

---

Le plus prompt remède qu'on puiffe porter à une brûlure; & qu'on a prefque toujours fous la main, eft l'urine d'un homme bien portant : j'en ai fait faire nombre de fois ufage avec les plus heureux fuccès. Une de mes parentes eut, l'année dernière, le carp brûlé très-vivement. Elle vint me trouver au bout de quatre jours, fouffrans beaucoup : j'y fis appliquer de l'urine de fon mari, elle fut promptement guérie.

(1) Je ne faurois trop recommander le remède fuivant; avec lequel je me fuis guéri, il y a vingt-huit ans, d'une brûlure qui s'étendoit depuis le genou jufqu'au bas de la jambe. J'en ai vu les bons effets plufieurs fois depuis, entre autres, il y a fept ans. L'époufe de M. Jacob, Marchand de papiers peints, ci-devant rue S. Victor, & fon fils, âgé de fept ans environ, avoient eu les jambes horriblement brûlées par une chauderonnée de colle. Pendant environ fept à huit jours, on y avoit appliqué différens remèdes, plus ou moins actifs, & même une leffive de favon : le mal avoit empiré, au point que plufieurs plaies parurent menacées de gangrène : ils me demandèrent. Je fuivis le traitement fuivant. Prenez :

d'Huile d'olive & d'huile de lin, la plus nouvelle; de chaque, *une livre;*
de Fiente de cheval toute récente, *une demi-livre* ou *trois quarterons.*

Délayez & mêlez bien le tout; faites-le bouillir dans un vaiffeau de terre un peu profond, en remuant de tems

anxquelles on ne recourt que trop ſouvent. Dès qu'on aura le tems d'envoyer chez un Apothicaire,

---

en tems, & prenant garde que ce mêlange ne monte pardeſſus les bords; laiſſez ainſi le vaiſſeau ſur le feu pendant vingt minutes : ôtez-le; paſſez dans un linge, & preſſez légérement; gardez dans un pot ce qui a paſſé.

Uſage. S'il y a des véſicules conſidérables, on les ouvrira d'abord, & on enlevera les peaux mortes. Trempez la barbe d'une plume dans cette huile, paſſez-la légérement ſur les plaies, ſaupoudrez-les enſuite très-légérement de ſucre très-fin; couvrez avec un linge. Six heures après, détrempez ce linge avec une décoction de quinquina chaude; ôtez-le, lavez les plaies, en épongeant avec la même décoction; reſſuyez-les bien, repaſſez la même huile tiède, ſaupoudrez encore avec du ſucre, appliquez doucement un linge blanc de leſſive, & maintenez avec une bande peu ſerrée : c'eſt ainſi qu'on panſera deux fois par jour, juſqu'à parfaite guériſon. L'enfant, moins brûlé que ſa mère, fut en état de marcher au neuvième jour. La mère ne commença à ſe bien ſoutenir qu'au trente-ſeptième de la cure : elle avoit eu des plaies très-profondes ſur le cou du pied. Il faut bien prendre garde à la moindre imprudence pendant ce traitement.

Je conviens, avec l'auteur, qu'il ne faut pas de corps gras ſur les parties enflammées; c'eſt ce qui a été dit de toute antiquité. *Pinguia inflammatis minimè conferunt, neque ſordidis, neque putreſcentibus.* Hippocr. *De affect.* p. 535. Mais l'art ſait les rendre utiles : ce qui prouve que Celſe diſoit avec raiſon, *vix ulla perpetua præcepta medicinalis ars recipit. Præfat.*

on ſe procurera le remède ſuivant, pour en uſer comme des précédens. Prenez :

d'Eau de chaux, *une pinte ;*

d'Eau-de-vie, *deux onces ;*

d'Extrait de ſaturne, *demi-once.* Mêlez.

Si le mal eſt déjà trop ancien pour recevoir du ſoulagement de ce remède, & qu'il ſe ſoit formé des ulcères, on fera un onguent excellent, en prenant parties égales du cérat de Turner, & de l'onguent (1) verd de ſureau : on diminuera la portion du dernier, à meſure que les ulcères ſe guériront.

---

(1) Voyez *Lewis:* Diſpenſaire.



CHAPITRE XL.

Des Engelures.

CE mal eſt ſi généralement connu, qu'il n'eſt pas beſoin d'en donner une deſcription. Il eſt dû à une circulation interceptée du ſang dans les extrémités des ramifications vaſculaires. Cet effet-ci provient du froid ou de l'humidité, à quoi l'enfant a été expoſé trop long-tems, & de la chaleur, dont il s'approche ſubitement, au lieu de faire revenir, peu-à-peu, la chaleur naturelle à la partie affectée. Si le mal eſt conſidérable, comme il arrive quelquefois, lorſqu'une perſonne a reſté couchée pluſieurs heures de ſuite dans la neige, on ne peut guère rétablir la circulation; & la partie ſe mortifie dès l'inſtant.

Mais je ne veux parler ici que des légères atteintes de ce mal; atteintes dont les ſymptomes ſont de la chaleur, une démangeaiſon, de la rougeur, & de l'enflure aux doigts, aux orteils, ou au talon. Les gens de la campagne y appliquent des cendres de bois bien chaudes entre deux linges, ou frottent le mal avec de la graine de moutarde écraſée & de l'eau-de-vie. Quand cela eſt fait à tems, le mal diſparoît aſſez communément.

On se sert encore avec succès des remèdes suivans. Baffinez le mal avec de l'eau, dans laquelle on aura éteint deux ou trois fois les branches d'une pincette, & frottez-les ensuite avec du sel bien pulvérisé. *Autre.* Baffinez-les avec de l'esprit-de-vin camphré, dans deux onces duquel vous aurez jetté une cuillerée d'extrait de saturne.

Plusieurs enfans sont disposés à être incommodés d'engelures (1) tous les hivers, ordinairement. S'ils n'ont de mal qu'aux talons, on garnira leurs chaussures de peau avec le poil, mais non de mouton avec la laine, qu'ils garderont jour & nuit, à leurs pieds. Si les orteils sont attaqués, on leur fera des chaussons entiers de même peau; ils ne les quitteront pas non plus. Ces précautions sont faciles à prendre aux premiers froids.

---

(1) De plusieurs préservatifs que je connois, je n'en ai encore vu qu'un seul bien effectif. Faites cuire un gros navet sous la cendre, ôtez la pelure, écrasez-le avec de la graine de moutarde bien triturée & du camphre (sept ou huit grains) dissous dans l'esprit-de-vin : jettez le tout dans une chopine d'eau bouillante; laissez refroidir jusqu'à une médiocre tiédeur; & lavez-vous deux fois par jour les mains ou les pieds, s'ils sont attaqués, avec ce mêlange : on réitère cette lotion pendant tout l'hiver, deux ou trois fois chaque semaine. Quant aux engelures ulcérées, je les ai toujours vu guérir avec un peu de cérat & de sucre en poudre sur de la charpie.

Lorſque les engelures ſont crevées, on a coutume de les panſer avec du cérat, & d'attendre ainſi le tems doux : alors elles ſe guériſſent ordinairement avec ce ſeul remède. Mais ce moyen n'empêche que très-rarement qu'elles n'empirent, & ne ſoient très-fâcheuſes pendant tout l'hiver : ſi même les plaies ſont grandes, le mal ſe prolonge juſques dans le milieu de l'été.

Après avoir traité nombre de ces maux, je ſuis convaincu que cette eſpèce d'ulcère demande des topiques plus ſtimulans : car c'eſt une eſpèce de gangrène. Quoique le mal ne s'accommode pas toujours de chauds digeſtifs, comme nombre d'autres ulcères, on peut joindre certaine quantité de digeſtif au cérat, lorſque l'engelure eſt conſidérable ; ce qui n'y fera que du bien. J'ai même vu de petits ulcères perſévérer opiniâtrement, & devenir inquiétans, lorſqu'il ſe faiſoit ſentir un froid dur ; & cela, tandis qu'on les panſoit uniquement avec du cérat, ou autres topiques fort doux ou deſſicatifs. Mais ces mêmes ulcères ont commencé à ſe guérir par l'addition ſeule d'une petite quantité d'un digeſtif chaud, & en y appliquant une bande de flanelle, ſans autre procédé.

Si cependant ils s'étoient beaucoup étendus, rien ne contribuera tant à leur guériſon, que de les laver tous les jours avec quelques médica-

mens aſtringens & ſtimulans; en peu de jours on y verra, de même que dans d'autres ulcères froids, les chairs commencer à renaître doucement, quoique les ulcères ſoient déjà anciens.

Lorſque les parties ſont très-enflées, & que les ulcères ont été long-tems ſales, il faudra, dans les grands froids, employer quelques cataplaſmes. Ceux qu'on fait avec la farine de ſeigle & l'eau végéto-minérale, ſont les plus actifs, & par cette raiſon, préférables à ceux de pure mie de pain & de lait. On applique d'abord immédiatement ſur le mal l'emplâtre de cérat & de digeſtif, & pardeſſus, le cataplaſme de farine de ſeigle : on changera l'appareil deux fois par jour, & les ulcères ſe guériront en beaucoup moins de tems que par tous les topiques dont j'ai vu faire uſage, ſur-tout ſi l'on a ſoin de bien frotter les parties voiſines avec de l'eſprit-de-vin camphré. Si les enfans ne ſont pas très-jeunes, on les purgera avec un peu de calomel ou mercure doux; la guériſon de l'ulcère en ſera ſouvent plus prompte. Dans les cas les plus mauvais, il faut employer la décoction de quinquina.

Depuis que je m'occupois de cet ouvrage, j'ai appris que M. Partington avoit eu de très-bons ſuccès de l'électricité, pour guérir les engelures. Quoique je n'aie pas encore eu occaſion d'en faire l'expérience, cela eſt cependant ſi

conforme aux idées que j'ai de la nature de ces maux, que je crois volontiers que l'électricité pourra être utile, en nombre de cas opiniâtres, fur-tout chez les gens très-âgés; car ces gens y font affez fréquemment fujets.

Nota. Il y a encore d'autres maux qu'on range parmi les maladies des enfans. Rhazès, Paul, Aëtius, Fabrice d'Aquapendente, Celfe, Primerofe, & autres, moins anciens, nous ont laiffé des dénominations, qui ne font que des diftinctions inutiles de différens maux dont j'ai parlé. Les anciens aimoient beaucoup ces diftinctions, fur-tout à l'égard des maladies de la peau. Comme je n'en connois la nomenclature que par leurs écrits: voici à quoi cela fe réduit, & dans leurs propres termes,

Lentes, *hifpiditas*, *achores*, *favus*, *pforophthalmia*, *ranula* ou *batrachos*, *firiafis*, *parifthmia*, *parulis*, *inflatio*, *macies*. Expliquons ces mots:

Lentes. Taches de rouffeur, qui fe manifeftent fur-tout dans les tems chauds, & particuliérement fur la peau des fujets blonds.

Hifpiditas. Terme équivoque, qui fignifie chez ces Ecrivains, ou l'extérieur difforme de tout l'enfemble du corps, ou la pouffe droite de poils qui naiffent fur les joues & près de l'œil, de manière qu'ils entrent dans l'œil même, & y caufent de la douleur, avec un larmoiement.

Favus & *achores*. Les uns diſtinguent le ſens de ces deux mots : les autres le confondent. C'eſt, en général, dans les enfans, une eſpèce d'humeur laiteuſe, qui tranſpire & forme comme une croûte, d'une couleur ſombre, & qui, quelquefois devient ulcérée, & ſe répand ſur la tête. D'autres diſent que les *achores* ne ſe voient que dans les adultes : c'eſt une eſpèce d'éruption furfuracée, ou ſemblable au ſon des grains moulus.

Pſorophthalmia. C'eſt une eſpèce d'affection chaſſieuſe ſèche, avec une légère inflammation des paupières.

Ranula ou grenouillete. Tumeur inflammatoire des parties qui ſont ſous la langue, ſurtout des veines, qui quelquefois deviennent ulcéreuſes; mais ſouvent elles préſentent une ſorte d'œdème mol & flaſque. Celſe dit que la tumeur eſt quelquefois enfermée dans un ſac, & qu'il faut l'enlever. Fabrice d'Aquapendente a détaillé toute l'opération.

Siriaſis. Mot qui, à la lettre, ſignifie *une foſſe*. Paul, *Liv. 1*, décrit cette maladie comme une inflammation du cerveau, dans laquelle le cerveau eſt ſouvent mortifié ou ſphacelé en trois jours. Si cela n'arrive pas, l'enfant alors peut ſe tirer de la maladie. Le mot *ſiriaſis* n'eſt donc que l'expreſſion du ſymptome qui a lieu dans cette circonſtance, & ne marque que la cavité

ou l'enfoncement des membranes qui recouvrent les fontanelles non offifiées des enfans, & celui des yeux qui fe retirent au fond des orbites. La maladie eft proprement une fièvre ardente, accompagnée de pâleur, de féchereffe par tout le corps, & de dégoût. Voilà au moins comme on a compris ce que les Anciens ont voulu dire.

Parifthmia. C'eft une inflammation des amygdales; mais qui, affurément, n'eft pas commune chez nous (en Angleterre). Hippocrate en parle, dans fon Traité de la dentition, & ailleurs.

Parulis. Affection douloureufe & œdémateufe des gencives, accompagnée d'inflammation. Quelquefois la tumeur aboutit à fuppuration. Rhazès l'appelle une *véficule* dans la bouche.

Inflatio. Diftention de la peau, caufée, ou par emphyfème, ou par une collection aqueufe, lorfque l'enfant a été épuifé par une longue maladie.

Macies. Atrophie ou dépériffement total des fujets à la mamelle. Elle peut avoir nombre de caufes, fur-tout les vers, qui prennent tout le fuc nutritif tranfmis à l'enfant, ou la mauvaife qualité du lait, ou un lait que des circonftances rendent nuifible à l'enfant, quoique cet aliment ne pêche point par fa qualité: alors il faut lui donner un autre lait; & l'on verra l'enfant reprendre, comme cela eft arrivé nombre de fois.

J'ai

J'ai donc parcouru tous les accidens que l'on a rangés parmi les maladies des enfans. Les détails que j'ai donnés sur tous les dérangemens de leur santé, & dont j'ai cru devoir faire mention, me paroissent suffisans. Je n'ai rien omis de ce qui m'a paru mériter d'être connu, soit dans mes lectures, soit dans ma pratique; & j'ose me flatter que ce petit Traité paroîtra réunir plus d'avantages, que des Ouvrages bien plus considérables, publiés à ce sujet. Il ne me reste plus qu'à parler de quelques défauts externes, pour pouvoir dire que je n'ai rien passé sous silence.



CHAPITRE XLI.

Du Bec de Lièvre & autres défauts externes, Excroissances, Taches ou Signes appellés Envies.

QUOIQU'IL ne soit pas trop de mon sujet de traiter ici expressément des opérations chirurgicales, je ne puis terminer mon Ouvrage sans faire mention du *bec-de-lièvre* & d'autres défauts externes assez ordinaires : ne seroit-ce que pour appuyer, par mes assertions, ce qu'un de nos Ecrivains modernes a avancé si judicieusement, quoiqu'avec des succès assez douteux, pour combattre le malheureux préjugé des mères, concernant les *signes* de leurs enfans. Ces femmes s'imaginent que ces défauts sont dus à la forte impression qu'a faite sur elles la vue de quelque objet désagréable; ou à la privation d'une chose qu'elles ont desirée durant leur grossesse.

L'expérience constante de tous les observateurs attentifs, s'élève généralement contre ce soupçon inquiétant; & malgré cela il subsiste, & prévaut sur l'esprit de celles qui ont le plus grand intérêt & la plus grande raison d'être persuadées du contraire, vu le trouble que ce soupçon leur cause.

Tout homme un peu répandu, a ſans doute eu occaſion de voir pluſieurs mères très-ſenſibles & très-affectionnées (car cette inquiétude eſt ordinairement leur partage), qui ſe ſont tourmentées pendant cinq ou ſix mois, dans la crainte pénible de voir quelque tâche ou marque défigurante ſur leurs enfans, juſqu'à craindre même de les regarder au moment de la naiſſance; tandis que ces enfans ſe ſont trouvés auſſi parfaits & auſſi exempts de ces défauts qu'on pouvoit le deſirer, comme leurs amis éclairés le leur avoient prédit long-tems auparavant.

D'un autre côté, des enfans naiſſent avec quelques-uns de ces défauts, que la mère n'avoit même pas ſoupçonnés, à moins qu'elle ne fût une de ces femmes foibles & timides, qui craignent toujours de rencontrer un objet déſagréable, & cela, par les mauvais principes de leur éducation. Souvent même le défaut n'a rien de relatif à l'objet qui a pu les intimider, ou qu'elles craignoient d'avance. Il faut encore remarquer ici, qu'en pareil cas, les mères, prévenues par des craintes mal fondées, ne veulent pas qu'on leur perſuade qu'elles n'ont rien vu de choquant qui ſoit abſolument analogue à la tache, ou au défaut de leur enfant; tandis qu'en examinant les choſes avec l'intérêt qu'elles méritent, on voit que ce n'eſt qu'après le fait qu'elles ſe ſont

imaginées avoir réellement vu l'objet, qui a été, selon leur idée, la cause de ce défaut; idée qu'elles n'avoient jamais eue auparavant : mais le préjugé l'emporte. « Mon enfant a ce défaut, » donc j'ai vu quelque chose de semblable »!

Bien loin de vouloir faire des reproches trop sensibles à ces femmes, & de les taxer de donner lieu elles-mêmes, & volontairement à leurs soupçons, je croirai volontiers que cela ne vient que de leurs sensations, qui leur en imposent. Je voudrois seulement m'opposer, avec succès, à l'influence d'une opinion que je crois très-mal fondée, & qui n'a eu d'autorité que parce qu'elle est ancienne, mais qui n'en est pas devenue plus vraisemblable par le laps du tems.

Qu'il y ait sur les enfans, à leur naissance, des défauts ou taches de naissance, semblables à quelques-uns des objets qui environnent une mère, cela est prouvé par nombre d'exemples, sans cependant que la cause en soit bien connue. Dans le règne animal, comme dans le (1) végétal, on remarque des écarts analogues de la nature. Mais les causes auxquelles sont dus ces dérangemens, ces irrégularités dans le cours

(1) *Voyez* Adanson, Tom. I, p. 42 & *suiv.* Hippocr. *De Genitura.*

ordinaire des choses, nous sont également inconnues, & purement accidentelles.

Quelle qu'en soit l'origine, il est certain que nous ne voyons pas comment une crainte, un saisissement, un desir peut produire, dans l'organisation & dans les humeurs, un changement capable de donner lieu à ces événemens, & encore moins à différens périodes. Au contraire, les loix connues de la nature semblent nous persuader que tout s'oppose à cette hypothèse.

Comme il est impossible de la soutenir par aucun raisonnement fondé sur la structure primordiale des parties, les femmes ont les plus fortes raisons de se désabuser, & de renoncer à ces sujets de craintes, au lieu de s'en occuper, & de se jetter ainsi dans de pareilles alternatives pendant des semaines ou des mois entiers. Je souhaite que mes (1) réflexions aient l'effet

(1) Les réflexions de l'auteur sont d'un très-bon esprit, mais ne lèvent aucunement les doutes. Je desirerois qu'il eût produit quelque extrait des deux discours qui ont été présentés à ce sujet à l'Académie de Pétersbourg, en concurrence pour le prix proposé sur la même question. L'un & l'autre, quoique contradictoires, sont également intéressans. Feyjoo tenoit pour la négative dans son *Théatre critique* ; mais il a ensuite soutenu l'affirmative dans ses *Lettres*, & très-sensément.

que je desire. La raison est toute entière de mon côté, & l'expérience vient à l'appui de mes avis.

§. Parmi ces différens défauts de naissance, je remarquerai d'abord celui qu'on appelle *bec-de-lièvre* : il est trop connu pour le décrire. Il me suffit d'observer que cette défectuosité est, ou *simple*, ou *complexe*. Elle est simple, lorsqu'il n'y a que la lèvre supérieure de divisée, avec quelque manque de substance. Elle est *complexe*, lorsque la fente de la lèvre est double, & que le palais, la luette présentent aussi une division. Mon but ne me permet pas de détailler ici comment on doit remédier à cette défectuosité. Je dirai seulement en quel tems on doit tenter de le faire.

Plusieurs raisons engagent les parens à demander de faire disparoître cet inconvénient, aussi-tôt que l'enfant est né, ou au moins avant que le premier mois se passe. Mais je puis assurer que cette opération a quelquefois été faite trop tôt, & contre le jugement mieux réfléchi du Chirurgien. J'ajouterai qu'elle a même alors coûté la vie à plusieurs enfans ; & que d'autres en ont tiré moins d'avantage qu'on n'auroit eu lieu d'en attendre, si on l'avoit remise au tems convenable.

Si la défectuosité est peu de chose, & l'opération simple par conséquent, on pourra la faire avec assez de sûreté, dans le cours du premier

mois, ou peu après. Si cependant l'enfant eſt en état de ſucer, ce qui n'a pas toujours lieu, il y auroit même de l'avantage à la faire plutôt. En effet, l'enfant n'étant en état de prendre le ſein que de deux jours au moins après l'opération, on ne le tranquilliſeroit qu'avec peine, en lui donnant à boire dans une cuiller, s'il avoit déjà pris le ſein auparavant. Mais les enfans n'ayant beſoin que peu de nourriture les premiers jours de la naiſſance, & dormant en général la plus grande partie du tems, ſi l'on fait l'opération vingt-quatre heures après qu'il eſt né, il ſera en état de tetter, lorſqu'il aura beſoin de plus de nourriture, & que le ſein de la mère ſera prêt à lui en fournir.

Mais le cas eſt extrêmement différent dans la défectuoſité *complexe*. Plus on diffère l'opération, plus on a lieu d'en eſpérer du ſuccès ; & l'on doit attendre que l'enfant ait cinq ou ſix mois. On en a vu, depuis peu, les bons effets dans l'hôpital des femmes en couches. Dans ce tems-là, l'enfant aura paſſé le période le plus ſuſceptible de douleur & de danger : il ne ſera plus dans le cas de ſonger au ſein, & ſera fait à prendre ſa nourriture à la cuiller, qui eſt l'unique moyen avec lequel on eſt toujours obligé de ſoutenir les enfans en pareils cas, puiſqu'ils ne peuvent abſolument pas tetter.

D'ailleurs, les parties auront acquis, à ce période, la consistance nécessaire pour tenir les aiguilles, & seront d'une grandeur proportionnée au travail avantageux de l'opération. Autrement, quelque bien faite qu'elle paroisse, les aiguilles pourront s'en échapper, & la difformité ne sera que peu diminuée, ou peut-être sera-t-elle même augmentée.

J'ai eu occasion de voir une autre espèce de défectuosité à la bouche d'un enfant né dans l'hôpital, & qui exigea une semblable opération. La bouche de cet enfant étoit beaucoup plus large d'un côté que de l'autre; il sembloit que ce côté-là eût été divisé très-avant dans la joue: ce qui lui donnoit un air tout-à-fait difforme. Mais ce défaut ayant été susceptible de la même opération que celle du bec-de-lièvre, je dirai seulement que je retirai les aiguilles au bout de trois jours; & que les parties se trouvant alors adhérentes avec fermeté, l'enfant quitta l'hôpital au terme accoutumé.

Il arrive encore des difformités par excès ou surcroît de parties quelconques. Si c'est, par exemple (1), un doigt, un orteil de plus qu'à

(1) Si ce doigt étoit latéral comme les autres, & non superposé, je ne vois pas pourquoi on le retrancheroit.

l'ordinaire, il vaut mieux retrancher cela le premier jour; il n'y aura qu'une très-petite hémorrhagie : d'ailleurs, les cartilages qui joignent ces parties excédentes, n'ont pas encore eu le tems de prendre quelque ſolidité, ou de devenir oſſeux.

Outre ces inconvéniens, il s'en voit qui demandent beaucoup plus d'attention, & pour leſquels il faut de toute néceſſité recourir à l'opération, comme au ſeul moyen de ſauver la vie de l'enfant : telle eſt l'imperforation de l'anus, de l'urètre, ou du vagin dans les femelles. Ce dernier cas-ci exige une opération vers l'âge de puberté : ainſi, j'en ferai ſeulement mention, pour dire que cela ne demande, pour le moment, qu'une inciſion cruciale, ou même une ſimple ſection.

L'imperforation de l'anus eſt un cas fort embarraſſant, & auquel il eſt rare de pouvoir remédier, vu que très-ſouvent l'inteſtin qui doit répondre à l'ouverture naturelle, ſe termine par un cul-de-ſac ſi élevé, qu'on ne peut y atteindre. Néanmoins il ne faut pas perdre tout eſpoir, quoiqu'on ne ſentît aucune fluctuation des matières contenues dans le canal inteſtinal, même pendant pluſieurs jours après la naiſſance de l'enfant.

Je n'ai vu qu'un ſeul cas de cette eſpèce dans

notre hôpital des femmes en couches, & je l'ai traité avec succès, contre toute espérance. L'enfant avoit déjà vomi une grande quantité de méconium : il avoit le ventre, le visage extrêmement tuméfiés, sans cependant avoir ouvert les yeux pendant quelque tems.

Comme les procédés qu'il faut tenir dans les différens cas ne peuvent être réglés que par les circonstances & la prudence de l'opérateur, je dirai seulement ici comment je m'y pris dans le cas dont je viens de parler.

L'opération ne fut décidée que le troisième jour. Je fis une incision longitudinale, de près d'un pouce : elle s'étendoit au-dessus & au-dessous du local où devoit être l'anus, qui se trouvoit marqué par une petite excroissance charnue. J'introduisis une petit bistouri, en suivant la direction naturelle de l'intestin, à la profondeur de plus d'un pouce. Comme il ne sortit point de méconium par cette ouverture, j'examinai soigneusement le local avec le doigt que j'y portai. Sentant alors quelque chose de semblable à la fluctuation que pouvoit faire le méconium, j'y introduisis un trocart, & retirant mon doigt, je dirigeai l'instrument de manière à éviter la vessie & le coccyx, le passant à la profondeur d'un pouce; mais en tâchant de faire un libre passage, pour ne point forcer les parties

avec le trocart. L'inftrument ayant donc été pouffé plus avant, fans éprouver alors la réfiftance que j'avois d'abord fentie, je crus m'appercevoir que j'étois entré dans une cavité. Auffi-tôt je retirai l'inftrument, & nous eûmes la fatisfaction de voir le méconium venir par la canule.

L'enfant fut mis auffi-tôt dans un bain chaud jufqu'à la ceinture : en quelques minutes il vuida beaucoup de méconium, ouvrit les yeux, regarda autour de lui, avec un air de gaieté, & s'endormit bientôt dans le bain.

On introduifit une bougie convenable, felon le befoin : quelquefois on la laiffa dans la partie plufieurs heures pendant la première quinzaine. L'enfant fortit de l'hôpital en bonne fanté, au terme ordinaire, quoiqu'il eût été fort fatigué par de mauvaifes aphtes, qui fe manifeftèrent immédiatement après l'opération; mais il rendoit très-bien fes felles.

L'imperforation (1) de la verge eft un cas beaucoup plus rare. Or, il eft évident que fi l'urètre manque, il n'y a pas d'opération praticable. Néanmoins on en trouve l'ouverture,

---

(1) La verge, fans être imperforée, eft quelquefois remplie de mucofités qui arrêtent les urines. Il faut donc bien examiner les parties d'un enfant à fa naiffance. Cette remarque eft de M. Hamilton.

ſoit à la baſe du gland; ce qui a ſouvent lieu en pareil cas ; ſoit près de ſon extrémité, comme on le voit quelquefois : dans ce dernier cas, il faut faire une petite ouverture avec une lancette, ou un trocart très-fin, & tenir la partie ouverte par l'intromiſſion d'une bougie.

Cependant le cas le plus ordinaire de cette défectuoſité eſt lorſque l'urètre vient ſe terminer par une petite ouverture à peu de diſtance du gland & au-deſſous, quelquefois même à ſon côté. Dans ces cas-ci, c'eſt d'après l'état bien vu des choſes qu'il faut décider le procédé de l'opération. Car, ſi elle n'eſt pas faite avec le plus grand ſoin, elle peut rendre le mal pire qu'il n'étoit. Je me rappelle deux cas ſemblables, & dans leſquels je rendis de très-bons ſervices, d'abord en préſence de M. Cæſar Hawkins, enſuite devant feu le docteur Hunter. Dans ce dernier cas, l'urine ſortoit du côté de la verge, & un peu bas. J'y portai remède avec ſuccès.

Je n'ai jamais trouvé (1) la vulve totalement imperforée; mais j'y ai vu une ouverture ſi petite, qu'il fut néceſſaire de l'agrandir : ce qui ſe fit aiſément avec la pointe d'une lancette : il y a toujours là une ligne qui marque l'étendue que

(1) On peut voir dans de Graaf comment la nature en impoſe à des yeux peu faits pour voir.

la nature donne à cette ouverture. Lorſqu'on a fait la ſection, en ſuivant cette ligne, il ne s'agit plus que d'en tenir les parties latérales ſéparées, en y introduiſant un peu de linge fin.

J'ai auſſi vu des enfans naître avec des oreilles imperforées : il n'y a pas de remède à cela; mais l'apparence externe eſt quelquefois ſuſceptible de ſecours, lorſque l'hélix ou le cercle extérieur eſt tourné en avant pardeſſus le tragus, couvrant la partie qui doit conduire dans l'oreille interne. Mais dans ces cas-ci, j'ai toujours trouvé la conque & le conduit auditif entiérement effacés.

Un autre défaut naturel, eſt le ſtrabiſme : quelquefois il n'eſt qu'accidentel, & contracté par des circonſtances auxquelles les mères ou les nourrices ne font pas aſſez d'attention. Mais on peut y porter remède, ſur-tout s'il n'y a qu'un œil qui louche. Dans le cas où le ſtrabiſme eſt de naiſſance, la choſe devient plus difficile. Quoi qu'il en ſoit, les moyens que j'ai à recommander ſont très-ſimples. Il faut mettre de l'emplâtre agglutinatif ſur un petit morceau de ſoie d'une couleur très-vive, & placer cela convenablement, ſoit du côté de la tempe, ſoit du côté du nez, ſelon le côté de l'œil qui louche, de manière qu'il ſoit attiré dans un ſens contraire. Pour pouvoir maintenir cette attraction, il faut varier la couleur de la ſoie, de tems à autre, la changer

de place, tantôt plus haut, tantôt plus bas, de forte qu'on puiffe appercevoir la gradation de l'effet qu'elle produit fur le regard.

Outre cela, on placera toujours, en face de la lumière, l'œil qui eft détourné, afin qu'il s'accoutume à fe porter directement vers l'objet: c'eft pourquoi ceux qui foignent l'enfant doivent être fort attentifs à lui préfenter, toujours du même côté, les objets qui pourront intéreffer fes regards. Par ce moyen, l'enfant prendra, peu-à-peu, avec l'âge, l'habitude de regarder directement, & forcera l'obliquité de l'action mufculaire, qui n'eft pas encore confirmée.

Quant aux enfans plus âgés, on leur mettra un bandeau autour de la tête, garni de deux verres très-diaphanes, & placés de manière que l'enfant ne puiffe rien voir qu'en portant l'œil du côté oppofé à celui où il fe porte habituellement. Je ne crois pas devoir ajouter que l'enfant ne doit quitter ces (1) verres que quand le regard eft devenu direct.

Les enfans font encore fujets à d'autres défectuofités naturelles. Mais mon intention n'étant que de parler de celles qui font fufceptibles de

(1) Le long ufage de ces verres rendroit peut-être la vue incapable de foutenir l'impreffion de la lumière, quand l'enfant les quitteroit.

remède, je finirai cet article par ce qui suit.

Il s'agit d'une tumeur qui paroît sur quelques vertèbres, ordinairement du cou, ou sur la première du dos. Cette tumeur est de couleur comme livide; elle est inégale, spongieuse intérieurement, très-vasculaire. Quelquefois elle est adhérente aux vertèbres mêmes, & par conséquent de l'espèce du *spina bifida*: elle est donc incurable. Dans d'autres sujets, elle n'en a que l'apparence: en la traitant bien, elle s'affaisse & se dissipe; & l'enfant se porte bien par la suite.

J'ai eu occasion d'en voir un exemple, il y a quelques années, avec M. Hawkins. Il étoit d'avis qu'on ne fît aucune ouverture à la peau, aussi long-tems qu'il seroit possible de différer: car c'étoit tout ce qu'il craignoit qu'on pût faire en ce cas-ci: il ordonna donc l'eau végéto-minérale. La tumeur étoit alors de la largeur d'un écu, & peu élevée au-dessus du niveau des parties voisines. Néanmoins la peau s'ouvrit peu de tems après, & l'enfant s'en trouva assez mal. En conséquence, on requit l'avis de feu le docteur Hunter, qui conseilla d'enlever la tumeur, comme le seul moyen, peut-être, de conserver l'enfant. M. Hawkins n'étant pas de cet avis, le père de l'enfant ne voulut pas y consentir.

La partie commença bientôt à saigner en assez grande quantité, à différentes reprises. Pour

arrêter cette hémorrhagie, & diminuer la tumeur, qui étoit devenue très-prominente, je la saupoudrai avec la composition suivante :

℞ de Bol d'arménie, } de chaque, *deux*
de Cachou, } *dragmes* en poudre.
d'Alun de roche, *une once*, en poudre. Mêlez.

J'appliquai pardessus une compresse imbibée d'eau *végéto-minérale*, comme ci-devant, & je réitérai cela plusieurs fois pendant la journée. Le sang & les poudres formant une espèce de pâte, se trouvèrent quelquefois agglutinées pendant plusieurs jours, & ne se détachoient que quand il s'amassoit dessous une nouvelle quantité de sang pour leur faire lâcher prise : alors l'hémorrhagie recommençoit, & je réitérois le même remède. En le continuant ainsi, pendant sept ou huit semaines, & soutenant les compresses avec une lame fine de plomb, les vaisseaux s'affaissèrent peu-à-peu sur eux-mêmes; l'écoulement cessa, la partie se couvrit enfin de peau, & l'enfant se porta bien.



CHAPITRE

CHAPITRE XLI.

De la Petite-vérole ſpontanée.

L'AUTEUR, partiſan de l'inoculation, n'a parlé de la petite-vérole que pour faire quelques réflexions ſur le tems & l'âge qu'il falloit choiſir dans le cas où l'on voudroit l'inoculer. J'avois pris le parti de garder auſſi le ſilence, puiſque cette maladie eſt commune aux enfans & aux adultes; mais je me rends aux repréſentations qu'on m'a faites. Il ſemble, en effet, que cet Ouvrage ne répondroit pas au but que je me ſuis propoſé en le publiant, ſi les pères & mères n'y trouvoient rien ſur une maladie auſſi grave, en pluſieurs circonſtances.

Comme la cure d'une maladie quelconque dépend de la connoiſſance exacte qu'on peut avoir du caractère même du mal, je me vois obligé de m'élever contre une opinion, aſſez générale aujourd'hui. On a cru devoir admettre des petites-véroles différentes de leur nature, & l'on a, ſur-tout, reconnu des petites-véroles, 1°. *purulentes*, 2°. *ſéreuſes*, 3°. *boutonneuſes*, 4°. *venteuſes*. Mais le virus de la petite-vérole ne peut être qu'un dans ſa nature, & dans les effets qui doivent

en résulter : car jamais l'effet n'est plus étendu que sa cause proprement dite ; c'est une vérité de tous les tems. Nous ne connoissons pas la nature du virus variolique ; & les symptomes sembleroient s'opposer à mon assertion. Mais il ne faut pas confondre l'identité de la nature de ce virus avec le degré auquel il peut être exalté, & encore moins avec le caractère qu'il prend des circonstances. Faute d'avoir bien saisi cette distinction, les Ecrivains se sont jettés dans les écarts les plus étranges ; on a beaucoup disputé de part & d'autre, mais sans aucune utilité. Les effets généraux de ce virus se réduisent à ceux-ci. Il a toujours produit une fièvre & une éruption : cette fièvre éruptive a suivi, comme toutes les autres fièvres, des périodes déterminés. Les boutons ont paru plus ou moins promptement, après les symptomes qui présageoient leur éruption imminente : ils ont exigé certain tems pour leur intumescence, leur suppuration, & leur dessication ; plus l'éruption avoit été prompte, plus le malade s'est trouvé en danger.

Mais le virus variolique, comme celui de toutes les épidémies, se manifeste toujours dans trois états différens. Ses premières atteintes sont assez benignes. Peu-à-peu il s'exalte, prend un caractère plus dangereux, & les suites en sont mortelles pour un assez grand nombre de sujets,

Cette malignité ceſſe peu-à-peu, comme elle avoit commencé, & l'épidémie ceſſe. Cette marche ſouffre cependant quelques exceptions ; mais elles dépendent toujours des circonſtances : c'eſt pourquoi l'on a vu des épidémies varioliques être très-dangereuſes dès les premières atteintes, & durer enſuite aſſez long-tems ſans être mortelles. On voit, outre cela, des petites-véroles très-benignes dans les épidémies les plus malignes : l'inoculation a pareillement fait remarquer ces différences. Le pus d'une maladie benigne a ſouvent produit, par l'inſertion, une petite-vérole mortelle, tandis que le pus, pris d'enfans qui avoient préſenté les ſymptomes les plus alarmans, n'a produit qu'une petite-vérole très-benigne.

Que peut-on conclure de ces faits ? Que la petite-vérole n'eſt jamais mortelle par elle-même, à moins que les circonſtances de la ſaiſon, de la température, du local, de la qualité des humeurs individuelles, de maladies différentes, actuelles ou antécédentes, &c. ne la rendent telle. En effet, pourquoi voit-on tel ſujet pris d'une maladie très-benigne, par la contagion d'une maladie très-maligne dans tel autre ſujet ? Le fils du ſubdélégué de ma ville natale mourut, pour ainſi dire, pourri d'une petite-vérole. Je gagnai, pour la ſeconde fois, cette maladie auprès de ſon lit, & je l'eus très-benigne. Mon

frère aîné me l'avoit communiquée la première fois : je l'avois eue plus féreufe.

Mais j'entends réclamer contre cette affertion. M. Moff ofe même dire que c'eft une fourberie (1) ou une impofture intéreffée, que de dire qu'on a la petite-vérole deux fois. L'intérêt feroit, fans contredit, plutôt reprochable aux inoculateurs ; mais je ne les foupçonne même pas d'avoir ces vues. Au moins tous doivent-ils avoir, pour maxime, cette réflexion de Théognide : « Ne te laiffe jamais dominer *par un vil gain.* μὴ δέ σε νικάτω κέρδος ὅτ' αἰσχρὸν ἔοι.

On a donc diftingué entre petite-vérole *légitime* & en petite-vérole *féreufe :* car je m'arrête particuliérement à cette prétendue différence. Mais, de l'aveu même d'un des plus grands Médecins de l'Europe (M. Bergius (2) de Stockholm), la féreufe fe communique de même que la purulente, par contagion, ou par inoculation : car il remarque que quelques inoculateurs, ayant cru inoculer la légitime, n'ont inoculé que la

(1) A *bugbear* held out to anfwer fome finifter or *interefted purpofe.* Pag. 203. Antonin fe contenteroit de répondre : « Inftruis-nous mieux, fi tu le peux, ou fouffre » nos raifonnemens. *Liv. 9*, § II.

(2) Mémoires académiq. 1784. Trimeftre d'Avril. *P. 134.* C'eft cette differtation fuédoife que je cite, & dont je raduirai une partie.

séreuse. Cependant cet habile Médecin présente des détails qui prouvent bien que l'une & l'autre sont la même maladie, quant à la nature, quoique d'un caractère différent, uniquement dû aux circonstances. L'épidémie qui fit tant de ravages à Stockholm, en 1783 & 1784, commença par des petites-véroles séreuses, & l'on ne tarda pas à voir la maladie purulente, accompagnée des symptomes les plus alarmans. Le virus n'ayant pas eu, dès le commencement, assez d'énergie pour produire une purulence générale, la maladie a été pour lors en grande partie séreuse : ou les sujets, qui en ont senti les premières atteintes, ayant les humeurs disposées de manière à empêcher le développement total du virus, en ont aussi arrêté les effets. Mais, dès que les circonstances furent devenues favorables à ce développement, la maladie suivit sa marche ordinaire : il arriva donc alors ce qui arrive même à l'inoculation, qui, quelquefois ne produit qu'un léger mouvement de fièvre, sans éruption, quoique la plaie suppure autant qu'on peut le desirer. D'autres sujets ont été inoculés plusieurs fois inutilement, sans éprouver aucun dérangement; & plusieurs années après, ils ont eu la maladie dans toutes les formes. C'est donc particuliérement des humeurs du sujet que dépend cette variété.

Mais j'obſerverai ici un fait dont j'ai été dix à douze fois témoin oculaire. C'eſt qu'il n'y a jamais une petite-vérole féreuſe ſans quelques boutons vraiment purulens. M. Bergius paroît convenir en partie du (1) fait ; & cet aveu candide eſt remarquable. Cependant, il attribue ce phénomène à l'état particulier des humeurs qui n'étoient pas ſaines. Ce paralogiſme m'a ſingulièrement étonné dans un auſſi grand Médecin. N'étoit-il pas plus naturel de conclure que cette intumeſcence purulente partielle étoit la preuve du caractère même de la maladie, qui n'a pu être toute purulente, à cauſe d'une diſpoſition particulière des humeurs, qui a arrêté tout le développement du virus. Cette petite-vérole féreuſe n'eſt donc qu'une maladie comme avortée, & qui ne garantit pas le ſujet de l'avoir dans d'autres circonſtances : mais cette maladie n'eſt pas non plus ſans danger. Je l'ai vu mortelle, comme l'autre, dans deux enfans, l'un de trois, l'autre de ſix ans & demi.

Cette maladie paroît également après la petite-vérole purulente, en totalité, ſoit parce qu'il eſt reſté, dans les humeurs, un germe qui s'eſt

(1) Son texte mérite d'être cité : « Vatukoppor kunna ærra, ofta ockſo lemna bulnande ſornader efter ſig ». *P. 151.*

développé par les circonſtances, ſoit parce qu'elles ſont encore devenues plus ou moins diſpoſées à recevoir l'impreſſion du virus, qui les a frappées par contagion. Mais le virus étant identique dans ſa nature, & ne pouvant pas être autre, il produit la même maladie, quoique les circonſtances en varient les caractères dans des tems différens. Il en eſt de même que du virus vénérien. Quoique manifeſté par des ſymptomes ſi étrangers, ſi différens les uns des autres, & déguiſé ſous tant de formes; ce virus-ci, dans quelques circonſtances que ce ſoit, n'eſt qu'un, puiſque quand les maladies vénériennes ſont priſes à tems, le mercure les guérit ſous la direction d'un homme éclairé.

Si l'on avoit fait ces réflexions, on auroit ſenti combien il eſt poſſible d'avoir la petite-vérole deux fois. Mais on a fait une objection ſpécieuſe: il faut y répondre. La petite-vérole ſéreuſe, a-t-on dit, n'eſt pas la légitime, en ce qu'elle parcourt ſes périodes en moins de tems. Souvent la maladie eſt finie le ſix, le huit, au plus tard le douze, tandis que la légitime va quelquefois juſqu'au vingt, & au-delà. Cette objection n'eſt pas d'une bonne logique. Je réponds que la purulence totale n'ayant pas eu lieu, la nature a dû terminer, en moins de tems, une opération qui exigeoit moins de travail. Mais,

que ce ſoit la même maladie, M. Bergius ne permet pas d'en douter, lorſqu'il dit, *p. 151*: « J'ai ſouvent (1) rencontré des petites-véroles » ſéreuſes, qui étoient ſi ſemblables à la légi» time, que j'ai été pluſieurs jours incertain à » quelle eſpèce je les rapporterois. Les boutons » parurent (2) ſi abſolument ſemblables à ceux » de la légitime, que l'on pouvoit bien s'y mé» prendre. Mais leur court période, comparé avec » celui de la légitime, a levé toute difficulté ».

Ce n'eſt donc plus par l'apparence des boutons, que M. Bergius a jugé ces maladies, mais par leur cours plus rapide. Encore une fois, eſt-ce bien conclure ? N'étoit-il pas plus naturel de dire que c'étoit vraiment des petites-véroles, qui, n'ayant pas été complettes, ont exigé moins de tems pour leur terminaiſon ?

D'après ma propre expérience, d'après ce que j'ai bien vu; enfin, d'après le témoignage de wan-Swieten, je conclus qu'on peut avoir cette maladie au moins deux fois ; & jamais je ne changerai d'avis. La ſeule différence que je vois ici, c'eſt que la maladie ſoit complette ou non.

La petite-vérole *boutonneuſe* eſt une maladie

---

(1) Je traduis à la lettre.

(2) Ty *puſtulæ* hafva til utſeende ſo aldeles liknat de riktige, at man lætt kunnat miſtaga ſig derpo, &c. *ibid.*

qui n'a réellement rien de commun avec les maladies dont je viens de parler. Rofeen dit l'avoir vu compliquée avec la *féreuſe*. Mais il a vu ce qu'on voit tous les jours, ſans cependant voir de petite-vérole boutonneuſe. Ces boutons durs, au moins aſſez fermes, & qui ſe diſſipent par exfoliation & par affaiſſement, ne ſont pas le produit du virus variolique, mais celui d'une lymphe très-âcre & denſe, qui ſe deſſèche & ſe diſſipe après avoir formé ces puſtules.

Cette éruption paroît auſſi ſeule, ou parſemée de puſtules larges, & peu élevées, avec une démangeaiſon conſidérable, comme je l'ai vue. Deux ou trois bains chauds, & de doux laxatifs, ſuivis de boiſſons légérement rafraîchiſſantes, la font bientôt deſſécher dans ce cas-ci.

La petite-vérole *venteuſe* eſt une de ces dénominations abuſives, qui confondent toutes les théories médicales. Une lymphe dégagée d'un ſang trop exalté, & même quelquefois diſpoſé à la putridité, fait éruption à la circonférence, y forme des véſicules, d'abord remplies de ſéroſité, qui ne tarde pas à s'évaporer: & elles reſtent enſuite peu de tems vuides, pour s'affaiſſer bientôt: voilà donc ce qu'on a nommé petite-vérole *venteuſe !* Ne confondons pas les théories; elles ne ſont déjà que trop embrouillées.

Sans nous arrêter aux dénominations de petite-

vérole *difcrète*, *contiguë*, *confluente ou agglomérée*; paffons aux fignes qui décèlent ou indiquent, en général, la maladie imminente. De l'aveu des plus habiles Médecins, ces fignes font fort équivoques. L'éruption fe fait même fouvent fans qu'un enfant s'en apperçoive, ni qu'on puiffe la foupçonner : quelquefois, au contraire, un enfant femble préfenter tous les fignes qui l'indiquent, & c'eft toute autre chofe. J'ai vu prefque tous ces fignes fe préfenter, & l'enfant, qui avoit environ quatre ans, mourir convulfé douze ou treize heures après.

Malgré cette incertitude qu'ils nous laiffent, voici leur enfemble. L'enfant le plus gai, le plus vif, & le mieux portant, devient fombre, lent, morofe. Il a une chaleur infolite, de la fièvre, des treffaillemens, des petits foubrefauts dans les affoupiffemens où il tombe; les yeux battus, rouges, & même quelquefois enflammés, ou l'on y apperçoit un cercle livide. La refpiration devient plus courte, l'haleine plus chaude. Il furvient des naufées, même des vomiffemens, un faignement de nez. Les pieds font froids, pendant que le refte du corps eft très-chaud : ce dernier figne eft regardé comme le moins équivoque. Telle eft la marche de la nature avant l'éruption des petites-véroles benignes. Vers le troifième jour, ou du quatre au cinq, l'éruption fe manifefte:

quelquefois elle tarde davantage ; mais cela eſt rare.

La nature ne ſuit plus cette marche dans les cas de petite-vérole maligne. A peine l'enfant eſt-il atteint du virus variolique, qu'il eſt totalement abattu. Le délire s'en empare, & continue ſans interruption ; il a de grandes douleurs dans les jointures, dans le dos ; des friſſonnemens fréquens & conſidérables, de violens vomiſſemens. La fièvre monte promptement au plus haut degré. Un piſſement de ſang, des véſicules ſanguines, livides, précèdent ou accompagnent l'éruption variolique. Cette éruption ſe fait, ou bruſquement, ou en partie ; & les boutons, ou reſtent ſans intumeſcence, ou s'affaiſſent, & le ſujet périt dans un état vraiment putride.

Mais les ſignes qui indiquent la petite-vérole, pouvant reſter équivoques pendant quelques jours, & le régime qu'il faut ſuivre pendant ce premier période, étant de la plus grande importance on aura plus de certitude en examinant ſi la maladie n'eſt pas dans le voiſinage, ou même dans la contrée, quoiqu'à certaine diſtance ; ſi l'on n'a pas reçu, depuis quelques jours, de lettres ou de paquets, que l'enfant ait pu toucher : car la maladie s'eſt quelquefois communiquée de cette manière. Roſeen & M. Bergius en donnent des exemples. On ſe rappellera

ſi l'enfant ne l'a pas eue en nourrice. Cette maladie eſt quelquefois ſi peu ſenſible chez les enfans, pendant les premiers mois, qu'on ne la ſoupçonne même pas. L'inoculation d'enfans de deux mois (quelques Anglois l'ont haſardée à cet âge), n'a produit qu'une petite-vérole preſque imperceptible. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on apperçoit les ſignes mentionnés, il faut mettre le ſujet au régime rafraîchiſſant.

La chambre ſera garantie de la chaleur autant qu'on pourra le faire, ſi c'eſt en été : en hiver on ne la tiendra chaude qu'à dix degrés au plus, & l'on aura ſoin d'en renouveller l'air deux fois par jour. Pendant ce tems-là, les rideaux du lit ſeront fermés, ſi l'enfant eſt couché ; on les ouvrira enſuite ; mais il vaut mieux le tenir ſur une chaiſe, s'il peut y reſter, & non près du feu : autrement, on le mettra ſur un ſimple matelas, le moins chaud poſſible, & ſous une couverture très-légère. Alors, on ſuivra les indications de la nature. Les boiſſons ſeront toutes rafraîchiſſantes, & priſes froides. On fera prendre une ou deux doſes de vomitif, & ſur-tout quelques lavemens tièdes, faits avec une infuſion de graine de lin.

La nature du vomitif n'a pas paru indifférente dans ces cas-ci. Les uns ont recommandé le tartre ſtibié, les autres l'ipécacuanha, parce que le tartre ſtibié portoit à la peau, & qu'on a

tout intérêt d'empêcher cet effet au moment de l'éruption. S'il falloit se régler par les autorités, j'aurois de grands Médecins à citer, en faveur du tartre stibié. Mais la Médecine (1) n'étant que le résultat de l'expérience, c'est à l'expérience à décider. Or, les plus grands Médecins ont observé que le tartre stibié a une qualité anodyne, en vertu de laquelle il modère, à certain degré, l'énergie du virus variolique, comme celui de toutes les maladies contagieuses. A cet égard, il est donc préférable à l'ipécacuanha. D'ailleurs, il est prouvé que les doses de celui-ci sont toujours incertaines, & l'action beaucoup moins sûre. Le tartre stibié, agissant aussi par bas, tient aussi lieu de purgatif: ce qui est d'un très-grand avantage avec les enfans, qui se refusent tous à prendre des laxatifs par la bouche. Or, les laxatifs ne sont pas indifférens dans ces premiers jours. L'ipécacuanha prend rarement cette route, où il passe trop vîte, parce qu'il n'agit que par érétisme : c'est aussi par cet érétisme qu'il semble porter à la peau; & l'on a même cru qu'il y portoit beaucoup. Un Médecin Anglois

---

(1) Socrate prétend, dans le Gorgias de Platon, que la cuisine n'est pas un art, mais une pratique fondée sur la seule expérience. Il l'auroit dit avec plus de raison de la Médecine. Voyez *Gorg.* Edit. Oxon. 1784, *p.* 135.

vient même d'annoncer cet effet comme une nouvelle découverte, quoique nous le connoiffions depuis long-tems, & qu'il eût pu le voir dans le Difpenfaire d'Edimbourg, il y a plus de vingt ans. Le tartre ftibié, au contraire, ne porteroit à la peau, qu'en atténuant & fondant, pour ainfi dire, les humeurs, en diffipant ainfi les embarras du fyftême lymphatique : or, ce font fur-tout ces embarras qui mettent les plus grands obftacles à l'éruption de la maladie : mais, en donnant les boiffons froides pendant ces premiers jours, on prévient tout inconvénient. Le tartre ftibié ne peut que difpofer l'humeur à l'éruption variolique, loin de la précipiter. La qualité anodyne & bienfaifante des antimoniaux dans les petites-véroles les plus malignes, eft fuffifamment prouvée par les feules obfervations de *Juvellina*, cet habile difciple de Rivière. Je l'ai cité plufieurs fois dans Rofeen.

Telle eft la marche qu'il faut fuivre pendant ce premier intervalle. « Si on ne met pas alors » ce traitement rafraîchiffant en ufage, dit M. » Moff, tous les moyens qu'on pourra enfuite » employer, feront d'une bien petite utilité pour » le malade, & fon fort eft, pour ainfi dire, » décidé, nonobftant toutes les reffources de » la Médecine ».

Un Homme, qui s'eft cru Médecin, fans

doute, a auſſi cru devoir (1) communiquer au public ſes réflexions ſur l'abus du traitement rafraîchiſſant. Mais ce docteur a auſſi peu connu les momens où il eſt néceſſaire, que nombre d'autres, qui ont beaucoup diſputé ſur le même ſujet, & ont prouvé, dans leur pratique, que l'arme la plus ſûre étoit toujours dangereuſe dans des mains qui ne ſavent pas la manier.

« J'ai obſervé, dit M. Bergius, que le régime » rafraîchiſſant étoit ce qui convenoit le mieux » aux malades : c'eſt auſſi la pratique de preſque » tous les Médecins actuels. On doit tenir les » malades levés le plus qu'il eſt poſſible, & dans » un air non échauffé; ou ſeulement ſur leur » lit. J'avois été confirmé dans cette pratique » par ce qui arriva, il y a quelques années, à » l'hôpital des Francs-Maçons de notre Ville. » On trouva, dans un jour très-froid de l'hiver, » un enfant expoſé à la porte. Il étoit enveloppé » de quelques linges dans une corbeille, & pris » de la petite-vérole. Lorſqu'on l'apperçut, il » étoit preſque gelé : on le réchauffa donc dou- » cement. Dès qu'il eut repris quelque chaleur, » les boutons pouſſèrent, quoiqu'ils euſſent été » fortement répercutés par le froid : à peine

(1) Biblioth. Phyſico-Econom. Année 1786. *T. II, p. 362.*

» même les voyoit-on. Je vis l'enfant le même » jour. Les boutons commencèrent à groſſir : » c'étoit environ le ſept de la maladie. Tout ſe » termina heureuſement ».

M. Bergius conclut que le plus grand froid n'eſt pas préjudiciable à cette maladie. Il auroit dit, avec plus de vérité, qu'un appartement non échauffé n'y nuit pas. Mais il ſeroit généralement dangereux d'expoſer à un air froid un enfant dont la petite-vérole auroit commencé à pouſſer dans un air chaud.

Le régime rafraîchiſſant ralentit quelquefois l'éruption : elle ne ſe fait alors que par parties ; c'eſt ce que le même Médecin a obſervé : mais c'eſt preſque toujours à l'avantage du malade. Les boutons qui ont pouſſé les premiers, ſe deſſèchent dans le même ordre : ceux qui ont pouſſé les derniers, ne ſuppurent quelquefois pas. Ils s'affaiſſent, ſans laiſſer de cicatrices ou de marques de ſuppuration.

Toute éruption variolique trop hâtive eſt généralement dangereuſe : elle l'eſt trop, lorſqu'elle paroît le premier jour qu'un enfant s'eſt ſenti malade ou dérangé : le ſecond jour n'eſt pas moins ſuſpect : le troiſième jour eſt le terme le plus court, auquel on puiſſe la deſirer. Elle eſt alors plus modérée ; mais quelquefois elle eſt à peine viſible le quatrième. Quand elle paroît le

le premier jour, le corps en eſt preſque tout couvert : rarement la fièvre & les autres ſymptomes alarmans diminuent pendant le cours de la maladie, qui devient très-ſouvent mortelle. S'il ſurvient un ſaignement de nez, en pareil cas, le deux ou le trois de l'éruption, comme je l'ai vu, c'en eſt preſque fait du malade : c'eſt une preuve de diſſolution totale dans la maſſe du ſang. J'ai donné, dans ces circonſtances, les plus forts acides, & j'ai eu du ſuccès. Si l'éruption ſe fait le ſecond jour, la fièvre & les autres ſymptomes ſe ſoutiennent de même, ou cet état ne ceſſe que pour devenir plus dangereux. L'éruption qui ſe fait le troiſième jour eſt, en général, moins violente : le malade n'a même pas de boutons partout. La fièvre tombe dès que l'éruption eſt complette, & elle ne reprend que quand la maladie monte à ſon plus haut degré ; c'eſt-à-dire, du 7 au 9 : elle eſt aſſez foible dans les maladies benignes. Si le malade n'a que peu de boutons, elle ne revient même pas.

Cependant il ne faut pas manquer de prudence dans les cas les plus traitables en apparence. On eſt quelquefois tout étonné de voir une maladie très-benigne devenir très-critique vers le huit ou le neuf, lors même que le malade a demandé à manger : il faut ſe défier d'une faim prématurée dans toutes ces circonſtances.

Les révolutions fâcheufes n'arrivent ordinairement que par des imprudences, ou des manques d'attention. Les enfans font de petits êtres qu'il faut traiter dans cette maladie avec beaucoup de ménagement; loin de les brufquer, & de leur parler même d'un ton de colère. Si on leur refufe quelque chofe, il faut que ce foit en les trompant, ou en les amufant: alors l'éruption fe fera fans rifque, & les boutons parviendront à leur intumefcence régulière. On aura foin que le lit ne foit pas près d'une muraille, d'un endroit chaud ou humide, ou expofé à un courant d'air: les rideaux en feront toujours ouverts, excepté quand on renouvelle l'air de l'appartement. Plufieurs mères ont été dupes d'un ftratagême qu'on leur avoit confeillé, pour modérer l'éruption du vifage. On n'a pas réfléchi, qu'en y agitant l'air avec un éventail, on y produifoit un mouvement confidérable, & qu'ainfi, dès qu'on ceffoit, la chaleur devoit augmenter: c'eft ce que n'ignorent pas les femmes qui réfléchiffent. L'éruption n'y eft donc pas moindre, fi même elle ne devient pas plus (1) confidérable.

Dès que l'éruption eft bien déterminée, il

---

(1) On a confeillé d'appliquer un emplâtre mercuriel fur le vifage, pour y modérer l'éruption. C'eft à ceux qui l'ont mis en ufage à prononcer fur fon utilité.

faut quitter peu-à-peu le régime rafraîchiſſant, ſans cependant rien donner au malade qui puiſſe l'échauffer trop intérieurement : on le tiendra au lit le moins chaudement qu'il ſera poſſible. M. Bergius mérite d'être écouté.

« Dans toutes les petites-véroles benignes de » cette épidémie, j'ai rarement preſcrit autre » choſe que des laxatifs rafraîchiſſans, que je » fis réitérer. Le quinquina m'a été très-utile dans » les petites-véroles confluentes ou contiguës. » J'ai toujours remarqué qu'il étoit néceſſaire de » ſoutenir les malades avec de bon bouillon, » une ſoupe (1) au vin ſucculente, & autres » alimens convenables, pendant l'état ſuppura- » toire. Par ce moyen, je ſoutenois les forces » que le malade auroit pu perdre, tandis que la » nature travailloit à avancer la ſuppuration. » Cette ſoupe au vin m'a paru faire toujours » autant de bien que le quinquina, dans la plupart » des petites-véroles, même malignes. L'acide

(1) Cette ſoupe au vin ſe fait avec un peu de mie de pain blanc, cuite dans de l'eau ou du bouillon, où l'on jette une cuillerée de bon vin. J'ai auſſi vu faire cette ſoupe, en Allemagne, avec du gruau bouilli dans l'eau, où l'on jettoit enſuite un peu de bon vin. J'en ai uſé long-tems avec ſuccès, dans un épuiſement, à la ſuite d'études immodérées.

» vitriolique a aussi été très-avantageux : les » laxatifs réitérés ont toujours soulagé les ma» lades. J'ai vu, au contraire, que les fortes » saignées & les autres évacuations sanguines, » pratiquées au commencement de la maladie, » pour diminuer les symptomes alarmans, tels » que les douleurs de dos, des membres, le » délire, le vomissement, &c., avoient toujours » été préjudiciables ; en ce qu'elles abattoient » les forces, comme j'ai eu lieu de le remarquer » dans tout le cours de la maladie ».

M. Bergius cite un exemple bien capable de prouver ce qu'il avance. Un enfant est pris d'une petite-vérole benigne, quoiqu'en partie confluente. Quelques boutons dans la gorge empêchent cet enfant de prendre assez de substance alimentaire : il meurt. On l'ouvre : l'estomac & les intestins étoient absolument vuides. Le même Médecin cite aussi un exemple, qui prouve combien il est essentiel que les malades se tiennent tranquilles, lorsque les boutons commencent à mûrir, si l'on veut éviter les fâcheux reliquats dont il fait mention. Il ajoute : « si l'on peut » conclure, par analogie, des autres fièvres » éruptives à la petite-vérole, on voit combien » un régime, modérément chaud, est nécessaire, » lorsque les boutons mûrissent & se dessèchent. » En effet, combien ne voit-on pas survenir de

» ſymptomes inflammatoires après les rougeoles,
» & d'états leucophlegmatiques après les fièvres
» ſcarlatines, lorſque les malades, loin d'être
» dans un air un peu chaud, ſont, au contraire,
» expoſés à un air froid, au moment de la deſ-
» quammation » ?

Telle eſt la diſtinction qu'on doit faire, relativement aux différens régimes (1) que demandent les différens états de ces maladies. La boiſſon ordinaire des malades, la plus convenable, eſt une décoction de lentille ou de ſcorſonnère, dans laquelle on jette un peu de ſyrop de limon au commencement de l'éruption, & un peu de vin ou de ſyrop de capillaire, lorſque les boutons commencent à mûrir. Si la fièvre eſt forte, on s'en tient à quelques gouttes de ſyrop de limon dans la boiſſon. L'état du ventre doit toujours être plus relâché que reſſerré. Quant aux laxatifs, on les fait prendre aiſément aux enfans en émulſion.

Quant aux petites-véroles de mauvais caractère, on ne peut prendre de parti, ni rien conſeiller, que d'après les circonſtances. Mais les réflexions que je viens de citer de M. Bergius, font voir, en général, la marche que l'on doit

(1) Plus le traitement de ces maladies eſt ſimple, plus il eſt avantageux.

tenir. Ainſi, je ne multiplierai ici ni les ſuppoſitions, ni les (1) formules.

Doit-on faire beaucoup d'attention aux fièvres de chaque ſaiſon dans le traitement de la petite-vérole ? Quoique pluſieurs Médecins ſoient fort indifférens à cet égard, j'oſe dire qu'on auroit tort de perdre ces fièvres de vue. La fièvre varioleuſe tient toujours plus ou moins d'un caractère particulier, que la ſaiſon lui donne. Il faut donc régler, en partie, ſa conduite d'après cet acceſſoire; & c'eſt abſolument méconnoître la vraie Médecine, que de ne pas le faire. Cette fièvre de la ſaiſon tient même ſouvent du caractère d'une ſaiſon antécédente, ſi celle-ci a dominé avec des phénomènes particuliers; & j'ai vu commettre de grandes fautes, pour n'avoir pas été attentif à cet objet important. Les fièvres de la ſaiſon ne ſont pas ſi méconnoiſſables qu'on le croit dans les enfans, quoique leur humeur prédominante ſoit un acide muqueux; mais qui, par ſa nature même, tend à une putreſcence très-acrimonieuſe.

Il me reſte à parler des tumeurs ou des reliquats auxquels les malades ſont aſſez ſouvent

(1) On peut dire, avec plus de raiſon, des formules, ce que de Monteſquieu diſoit des formalités de la Médecine. *Lettr. Perſ.* nº. C.

exposés à la fin des petites-véroles. Roseen s'est contenté de dire qu'il falloit ouvrir ces tumeurs à tems convenable. J'en ai dit deux mots dans une note, sur ce que j'avois eu lieu de voir. Je m'attendois à trouver quelques bonnes observations à ce sujet, dans la dernière édition allemande de M. le professeur Murrey (1785); il n'en parle pas. M. Bergius a donné des détails trop précieux sur ces tumeurs, pour que je ne les insére pas ici.

« Des métastases ont plusieurs fois formé des » tumeurs à l'une ou l'autre partie du corps, après » la petite-vérole. Depuis nombre d'années que » j'exerce la Médecine, j'ai vu ces métastases » survenir à la petite-vérole spontanée comme à » la petite-vérole (1) inoculée. L'expérience m'a » aussi prouvé que les petites-véroles les plus » bénignes étoient sujettes à ces inconvéniens, » tandis que les confluentes laissoient rarement » de pareils reliquats. Je ne soutiens cependant pas » que celles-ci n'y soient pas sujettes : en effet » je l'ai observé plusieurs fois.

» Ces métastases se font le plus souvent fixées » autour de l'articulation du coude, entreprenant » même quelquefois les deux bras. J'ai observé

(1) Inoculateurs, recevez ici l'avis d'un des plus habiles Médecins de l'Europe.

» en général, que leur ſiège étoit au-deſſus du
» pli du bras, ſous le coude. La partie devenoit
» d'abord douloureuſe, enſuite elle s'enfloit. La
» tumeur étoit tendue, blanche ou rougeâtre,
» ſenſible, mais non par-tout également. La
» partie ſenſible étoit une tache, ſingulièrement
» douloureuſe, lorſqu'on la preſſoit du bout du
» doigt : cet accident tenoit le bras tendu, roide,
» au point de ne plus pouvoir être fléchi. J'ai
» auſſi vu ces métaſtaſes ſe jetter aux genoux,
» aux articulations de la mâchoire, aux clavi-
» cules, au tibia, & à pluſieurs autres parties du
» corps.

» Ces tumeurs étoient fort opiniâtres, & ne
» cédoient pas volontiers aux cataplaſmes ma-
» turatifs, ni aux ſachets de plantes réſolutives
» ſèches, ni à tout autre topique approprié.
» Elles s'amolliſſoient enfin comme par ſuppura-
» tion : mais, en les ouvrant, on y trouva rare-
» ment autre choſe qu'une matière très-délayée,
» qui en coula long-tems, & ſe fixa ſouvent en
» formant une anchyloſe qui interceptoit le mou-
» vement de l'articulation, & devenoit plus ou
» moins ſuſceptible de guériſon.

» Lorſque ces métaſtaſes ont attaqué les parties
» ſolides, ſoit dans les endroits où il y a des arti-
» culations, ſoit dans ceux où il n'y en a pas, je
» les ai trouvées totalement diſpoſées à dégénérer

» promptement en tumeurs ulcéreuſes, à attaquer » le perioſte & les os. Ces fâcheux accidens ont » toujours fort affligé les malades, & embarraſſé » le Médecin. Si l'on étoit appellé tard, & que » tout ſemblât tendre à une ſuppuration, les » principaux moyens curatifs étoient des inci» ſions ; mais on trouvoit auſſi des ulcères » ſinueux & fiſtuleux, qui demandoient beau» coup de tems pour guérir. Malgré tous les » meilleurs moyens curatifs, on n'a quelquefois » pu empêcher lanchyloſe de ſe former. J'ai » pluſieurs fois réuſſi à l'empêcher avec les plus » grands ſoins, & les moyens curatifs les plus » efficaces.

» Je tiens pour certain que ces métaſtaſes ſe » fixent d'abord tout près du périoſte : que ce n'eſt » alors qu'une petite tache, à laquelle ſuccèdent » l'inflammaion & le gonflement ; de ſorte que » quand elle s'eſt étendue par l'affluence des » humeurs, & comme applanie, on ne s'en » apperçoit que par la ſenſibilité, & la douleur » aiguë qu'y cauſe la preſſion du doigt.

» Lors donc qu'on eſt appellé pour de pareilles » métaſtaſes, avant qu'il s'y ſoit formé de tu» meur, il faut auſſi-tôt chercher l'endroit le » plus ſenſible du local, y appliquer quelques » ſangſues, & bien laiſſer ſaigner. Après cela, » on y met un cataplaſme fait avec du gruau,

» de la mie de pain (1). blanc & de l'eau de » faturne ; ou une flanelle imbibée d'huile de lin » camphrée, mêlée de liniment (2) volatil. Si l'on » voit, le lendemain, que le bras, loin d'être » devenu flexible, & même fans douleur, ait » toujours la même fenfibilité, on réitérera les » fangfues tous les jours, jufqu'à ce que la fen- » fibilité diminue, & que le bras commence à » fléchir. Pendant ce tems-là, on continuera les » cataplafmes mentionnés, fur-tout le faturnin. » C'eft ce que j'ai fait, lorfque l'enflure étoit con- » fidérable autour des articulations, ou quand il » s'étoit paffé quelques jours avant que j'euffe » été appellé.

» Le cataplafme faturnin fe fait ainfi. Etendez » une once de vinaigre de faturne dans fuffifante » quantité d'eau diftillée : faites-y cuire le gruau » & la mie de pain : appliquez-le un peu humide. » Il ne faut pas étendre ce vinaigre dans de » l'eau non diftillée, parce qu'il fe décompoferoit » pour former une autre combinaifon ; & le » plomb dégagé n'auroit plus, fous cette forme, » aucune efficacité ; ou il n'en auroit que très-peu.

(1) L'auteur dit *chapelé*, *Rafpebred*.

(2) On trouvera ce liniment dans Plenck, Spielmann, & le Difpenfaire d'Edimbourg ou de Lewis, *Edit.* 1786, où eft auffi celui de Pringle. Je ne connois pas celui de la Pharmacopée Suédoife.

» On ne doit pas craindre l'application réitérée » des fangfues, lorfqu'on verra l'enflure aug- » menter prefque auffi-tôt qu'elles ont ceffé de » travailler. Ce n'eft que l'effet de l'affluence des » humeurs, caufée par la fuccion de ces infectes. » On en réitérera donc l'application felon le » befoin. Les fugillations ou les taches livides » qu'on remarquera, ne vont pas plus loin que » le tiffu cellulaire : elles fe diffipent facilement, » par l'application du cataplafme. Quand l'arti- » culation a totalement recouvré fa flexibilité, » & que le local n'eft abfolument plus fenfible, » je fais envelopper la partie avec un linge, » matelaffé de laine noire non lavée, que l'on » laiffe au bras, ou fur le local, jufqu'à par- » fait rétabliffement.

» Mais je dois avertir ici qu'on ne doit re- » garder comme vrais métaftafes varioliques, » que les enflures douloureufes qui furviennent » pendant l'intumefcence & la deffication des » boutons, ou pendant que la plaie de l'infer- » tion fe ferme, dans le cas d'inoculation. Celles » qui fe manifeftent avant ou après l'éruption, » lorfque les boutons n'ont pas encore com- » mencé à mûrir, ne font pas des métaftafes va- » rioliques. En effet, je n'ai jamais vu ces en- » flures-ci fuivies de mauvaifes conféquences, » quelque vive qu'en ait été la douleur. Elles fe

» diffipent aifément par l'ufage des laxatifs, & » par l'application de l'huile de lin camphrée, » avec une flanelle.

» En voici un exemple. J'inoculai (1) trois » enfans au printems, dans une maifon diftinguée. » Le plus jeune fut pris d'une fi vive douleur » au bras, qu'il fe plaignit & fe lamenta pen» dant plufieurs jours, fans excepter les nuits. » La douleur changea de place, moyennant l'ap» plication d'huile de lin camphrée. Je réitérai » l'application fur le bas de la jambe où elle » avoit paffé, & elle ceffa totalement. Les bou» tons groffirent bien ; tout fe termina heureu» fement. Mais les deux autres eurent de vraies » métaftafes au bras gauche, où l'inoculation » n'avoit pas été faite. Je les traitai avec les » fangfues, felon la méthode ordinaire, & ils » furent garantis de toute mauvaife fuite.

» Lorfque tout tendoit à une anchylofe bien » réelle, ou que l'articulation trop bridée ne » permettoit pas de tendre le bras : j'ai fouvent » réuffi à rétablir le mouvement, en baignant » la partie dans de l'eau de tripe chaude, l'y

(1) Ces détails prouvent la candeur de M. Bergius, & que ces enfans auroient été expofés aux plus triftes fuites, par l'inoculation, dans des mains moins expérimentées.

» faiſant agir peu-à-peu. J'ai auſſi ſuſpendu des » poids au membre, en les augmentant par intervalles, juſqu'à ce que le local reprît ſa flexibilité ordinaire, & que le membre pût être » tendu ».

Telles ſont les vues curatives de ce grand Médecin, au moins pour ce qu'il y a d'eſſentiel à faire. Il ajoute quelques détails ſur l'uſage intérieur du mercure dans des cas d'exoſtoſes, en y joignant les bains froids, les frictions avec de l'eau froide, ſoir & matin. Il avertit auſſi de ne pas regarder, comme des métaſtaſes varioliques, les ophthalmies, les gales, les froncles qui ſurviennent après, & même avant l'éruption de la petite-vérole. Les premières, ſelon lui, ſont la conſéquence des fautes qu'on a peut-être commiſes dans le régime, & guériſſent facilement, par l'application des ſangſues, ou d'une légère eau végéto-minérale. Les gales, les froncles viennent de la qualité particulière des humeurs des individus. Cependant il ne nie pas qu'elles ne puiſſent quelquefois être les ſuites de la petite-vérole, quoiqu'il y ait ſoupçonné un virus vénérien.

Je demanderai ſi la nature de ces reliquats a été bien vue juſqu'ici, & ſi, dans nombre de cas, ſoit de petites-véroles ſpontanées, ſoit inoculées, on ne peut pas préſumer que le virus porte avec

lui le germe de quelque autre humeur morbifique : des gens expérimentés l'ont soupçonné. En effet, comment, après les préparations les plus scrupuleuses, les sujets inoculés sont-ils exposés à ces reliquats, & même plus souvent que dans les cas de maladies spontanées? Est-il possible, ou plutôt comment est-il possible qu'un sujet qui a les humeurs les plus saines, qui a été le mieux préparé, soit exposé, à la fin de la maladie inoculée, à des gales opiniâtres, & du plus mauvais caractère? Qu'on en explique ces phénomènes, & je croirai que l'inoculation ne porte jamais dans le sang que le virus variolique proprement dit.

Que l'inoculation devienne avantageuse dans le Nord, je ne le nie (1) pas, en prenant le terme le plus général : tout y contribue à rendre la maladie spontanée plus mauvaise. La densité de la peau, les vivres, les habitations, la vie nécessairement plus sédentaire dans des climats aussi rigoureux. Mais que dans nos climats tempérés,

(1) Mais je ne puis approuver M. Bergius, lorsqu'il dit, page 154, « que les Magistrats devroient être autorisés à forcer les peres & meres de faire inoculer leurs enfans ». Cet avis me semble trop tenir du despotisme. « So tyckes Policen böera æga magt at tilhölla dem dertil ».

on exagère les ravages au point où l'a fait la Condamine, c'eſt une erreur que l'on ne doit pas croire. Tandis qu'il meurt, en France, un enfant de la petite-vérole ſpontanée, il en meurt douze & quinze d'autres maladies. Dira-t-on qu'il faut inoculer ces autres maladies, pour ſauver ces enfans? Mais on ne doit pas être étonné de ces rêveries, lorſqu'on voit des Médecins conſeiller d'inoculer la peſte. Les Médecins, ou les perſonnes qui ſoignent ces malades, ne ſont pas toujours aſſez attentifs aux précautions dont il faut uſer, pour ne pas répandre la contagion. Les réflexions que fait M. Bergius pourront être utiles.

« Il eſt bon de dire quelque choſe ſur l'atten-
» tion qu'on doit avoir dans ces cas-ci, avant
» d'aller dans des maiſons où il y a des enfans
» ou des adultes qui n'ont pas encore eſſuyé cette
» maladie. Souvent on craint, avec raiſon, les
» Médecins qui, pendant ces épidémies, ne
» peuvent ſe diſpenſer de voir ces malades. Pour
» moi, j'ai toujours l'attention de ne pas m'aſſeoir
» dans les chambres des malades, & de ne
» mettre, ni mon chapeau, ni mon manteau
» ſur une chaiſe. Auſſi-tôt que j'ai touché le
» malade, je me lave les mains : je me défie
» de tous les meubles de la chambre, comme
» étant infectés du virus. Mais, après le lit du

» malade, & les chaises qui sont auprès, les » portes & les jambages de ces portes sont ce » qu'il y a de plus à craindre : car ceux qui » soignent ces malades, & qui, conséquemment, » ont leurs vêtemens attaqués du virus, en » laissent toujours une partie à ces portes, qu'ils » frottent en passant. Celui qui y entre après » eux, dans ces circonstances, en prend donc » aussi à ses habits, s'il touche la porte; & il fait » ainsi passer la contagion ailleurs.

» Mais l'air même des appartemens où sont » les malades, n'est pas contagieux. J'en dis » autant de la transpiration, de l'haleine, & des » exhalaisons qui peuvent s'y répandre à plus ou » moins de distance du lit du malade. Ce n'est » que le contact inévitable qui y est contagieux; » & j'en ai nombre d'exemples. On ne doit rap» peller les enfans qu'on avoit éloignés, que » quand on a bien nettoyé, balayé, lavé, épousseté » l'appartement & les meubles, ou tout ce qui » a servi au malade. Une serviette négligée, & » à laquelle on ne pensoit plus, se retrouve; & » l'on découvre enfin, à cette occasion, quelle » étoit la cause de la maladie dont venoit d'être » pris un enfant, rappellé après toutes les pré» cautions mentionnées ».

CHAPITRE XLII.

Des Maux vénériens de l'Enfance.

CONSIDÉRER les maux vénériens dans l'état de l'enfance, c'est considérer l'humanité attaquée dans son principe, & déplorer en même tems la malheureuse condition de l'homme. Ce n'étoit pas assez qu'il fût sujet à des maux innombrables, si son enfance n'étoit encore exposée aux tristes conséquences de l'abus d'un plaisir, auquel la nature a voulu qu'il dût son existence. Les maux vénériens ne sont que trop communs parmi les enfans : j'en appelle au témoignage de tous les gens éclairés. Plusieurs causes y contribuent : la conduite licencieuse des pères & mères, le lait des nourrices mercénaires, auxquelles on confie les enfans ; les domestiques, hommes ou femmes qui les soignent ; enfin, les baisers que leur donnent souvent, par amitié, des personnes étrangères qui les caressent, & dont le vice des humeurs n'est pas connu.

Quant aux pères & mères, c'est à eux de s'interroger seuls, avec franchise, sur leur conduite passée, avant d'entrer dans les liens du mariage, ou à examiner la conduite qu'ils ont tenue depuis, pour être sûrs de l'état de leurs

enfans. S'ils ont des ſoupçons, l'état de leurs enfans n'eſt plus équivoque. Il faut un traitement qui, devenant, pour ainſi dire, alimentaire, change totalement la craſe de leurs humeurs. S'ils ſont aſſurés de la pureté de leur ſang, ils doivent auſſi l'être de l'état d'une nourrice, à laquelle ils confient ces enfans, ſans quoi ils courent les plus grands riſques. L'état de la nourrice ne ſera bien conſtaté, qu'autant que la ſanté de ſon mari, & celle de ſes enfans, ne laiſſeront aucun doute. En vain a-t-on établi des bureaux (1), où ces femmes ſont aſſujetties à un examen : elles ſavent les moyens de pallier leur état pendant quelque tems ; & elles n'en ont que trop ſouvent impoſé aux gens les plus éclairés. Jamais les curés & les chirurgiens de campagne ne devroient donner de certificat à ces femmes, lorſqu'ils ne peuvent pas conſtater l'état du mari & des enfans ; c'eſt à quoi leur probité, leur honneur, & le bien de l'humanité les obligent.

Les pères & mères ne doivent pas être moins attentifs à l'état de la ſanté de ceux qu'ils chargent des premiers ſoins de leurs enfans. Nombre d'exemples ont ſuffiſamment prouvé que ces

(1) Il paroît qu'on eſt, en Suède, infiniment plus attentif qu'ailleurs, aux bureaux des nourrices.

domeftiques, ou gouvernantes, ont infecté les enfans les plus fains, lors même qu'on n'avoit aucune raifon de le foupçonner. Les maux qu'elles leur communiquent font d'autant plus dangereux, qu'il fe paffe quelquefois dix & vingt ans avant qu'on en apperçoive les fymptomes. Ces maux fe manifeftent auffi plutôt, par des vices qui n'en ont pas la moindre apparence; & cependant ces vices font réellement vénériens. J'en dis autant des perfonnes qui connoiffent les pères & mères, & qui, venant les vifiter, careffent leurs enfans, les baifent, le plus fouvent fur la bouche. J'ai vu plufieurs enfans accoutumés à ces baifers, préfenter leur bouche, & demander qu'on les y baifât. Outre que cette conduite tend à les rendre bientôt lafcifs, elle les expofe à gagner du mal, fi ceux qui les baifent ne font pas fains. Jamais une mère, ni une nourrice bien faine, ne devroit donc fouffrir que perfonne baifât fon enfant, fur-tout dans nos grandes villes, où la fanté de nombre d'habitans eft toujours fort équivoque.

Telles font les caufes auxquelles font dues les maux vénériens des enfans. Malheureufement le remède qui devoit arrêter les progrès de ces maux, eft ce qui a fervi à les multiplier, & à corrompre le fang à fa fource. Chacun s'eft cru en état d'en faire l'application, fous l'une ou l'autre des formes qui le rendoient utile; &

au lieu de guérir le mal, on n'a fait que le pallier. Ce spécifique, employé chez les Arabes en friction, dès le (1) neuvième siècle, est pour lors devenu un poison, en dénaturant un mal qui est toujours resté incurable, toutes les fois qu'on ne l'a pas guéri à son principe, ou à son état inflammatoire.

Nombre de personnes connoissent l'usage du mercure, & s'en servent inconsidérément, sans être instruits de toutes les circonstances auxquelles il faut faire la plus scrupuleuse attention, lorsqu'on l'emploie. Ce remède agit réellement de sa nature, ou par son extrême division, sur le principe du mal, en modère l'énergie ; les symptomes alarmans disparoissent, & l'on se croit guéri. Mais souvent il arrive que le mal, ou reparoît déguisé, plusieurs années après, ou se propage, dénaturé, dans le principe de la génération ; & les enfans sont les malheureuses victimes de ces cures si peu réfléchies. Ce qui arrive aux particuliers qui ignorent la Médecine, est commun à nombre de gens de l'art, qui ne réfléchissent pas assez sur les circonstances du sujet malade, de la saison, & sur la forme avec laquelle ils emploient le médicament. Voilà pour-

(1) Et peut-être long-tems auparavant.

quoi nombre de personnes ont été traitées plusieurs fois, ou sans succès, ou avec des reliquats encore plus fâcheux que le mal même. Le mercure, sous quelque forme qu'on l'administre, ne manque jamais son effet, dans des mains prudentes; mais il faut bien se persuader qu'il ne guérit parfaitement, qu'autant qu'il est employé à tems, qu'il a assez circulé dans le corps où il a été introduit, & qu'il en sort entiérement. C'est ce défaut de réflexion qui a exposé tant de gens aux maux les plus douloureux, après un long usage du mercure, & qui les a mis dans le cas de périr d'autres maladies, dont ils ont été attaqués après ces cures mal combinées. La petite-vérole est presque toujours mortelle pour ceux qui ont eu long-tems du mercure dans le corps. J'en dis autant des pleurésies & des péripneumonies.

Je voudrois que le plan de cet Ouvrage me permît d'entrer (1) dans de plus grands détails

(1) Je loue le zèle de tous ceux qui ont prétendu guérir ces maladies sans mercure; mais je soutiens qu'ils ne l'ont jamais fait. S'ils avoient remonté à la première époque de ces maux, ils auroient senti que leurs tentatives devoient être absolument infructueuses. J'ai consulté presque tous les Ouvrages de Médecine & de Chirurgie, depuis le dixième siècle. Je crois qu'il y en a peu qui aient échappé à mes recherches; & j'ai acquis les plus fortes preuves, que les maux vénériens étoient répandus dans l'ancien

ſur ces différens articles ; mes réflexions ne ſeroient peut-être pas inutiles : car aucun Médecin n'a ſuivi les traces de ces maladies avec autant de ſoin que moi ; c'eſt ce que j'oſe dire, ſans préſomption quelconque.

Je m'arrête donc à ce qui regarde les enfans, malheureuſement infectés de ces maux. Les ſignes qui peuvent en aſſurer l'exiſtence chez ces petits individus, ſont on ne peut plus équivoques. Je ſoutiens même que les guériſons de pluſieurs de leurs maux, opérées par le mercure, ne ſont pas des preuves ſuffiſantes de l'exiſtence actuelle d'un vice vénérien : c'eſt en quoi Roſeen & d'autres n'ont pas été aſſez réſervés. Le mercure qui ſe diviſe à l'infini, ſe fait jour, & pénètre par-tout. Eſt-il étonnant qu'il ait diſcuté, atténué ces humeurs phlegmatiques & épaiſſes dont les

---

monde, & même dans toutes ſes parties, plus de huit cens ans avant la découverte de l'Amérique par Colomb. S'ils ont exiſté dans ce continent avant cette époque, ils y ont peut-être été portés par la Colonie Galoiſe, qui y paſſa d'Angleterre, ſous la conduite de Madoc, en 1170. Cette colonie, que la Reine Elizabeth avoit fait chercher, vient enfin d'être découverte en Amérique : on y a même trouvé une bible manuſcrite, en langue Galoiſe. Cependant pluſieurs habitans du nord paſſoient régulièrement en Amérique ; & l'on n'a ceſſé de connoître leurs voyages qu'en 1112.

enfans abondent, & qui, par leur embarras, forçoient la nature à produire des éruptions cutanées, soit à la tête, soit aux glandes, soit enfin à toute autre partie du corps. Ces embarras étant une fois dissipés, les fluides ont repris leur cours, & les éruptions ont disparu : mais s'ensuit-il qu'elles fussent vénériennes? Non ; au moins très-rarement. Le mercure a produit les mêmes effets chez des adultes, dans des circonstances analogues, sans qu'on pût y soupçonner le moindre virus vénérien, tandis que souvent il a échoué dans des affections cutanées, qui étoient certainement vénériennes. On voit donc combien il faut de circonspection & de jugement pour (1) prononcer d'après les effets du mercure.

L'enfant est naturellement gai, à moins qu'il n'ait besoin, ou qu'il ne souffre, soit intérieurement, soit extérieurement. S'il est triste, & morose, ou cette affection sera accidentelle, & de peu de durée, par intervalles; ou elle continue : c'est ce dont il faut d'abord bien s'assurer. Dès qu'on a certainement connu qu'il ne souffre d'aucune manière, & qu'on a pourvu à tous

(1) Un Médecin célèbre, avec qui j'ai beaucoup profité, voyoit la vérole par-tout : un autre ne voit que le scorbut : d'autres font mieux de ne rien voir d'avance; mais d'examiner.

ses besoins, on aura lieu de présumer quelque vice dans les humeurs, s'il reste triste & morose : car cet état ne vient que de l'impression qu'un vice congenère, ou communiqué, fait sur ses nerfs. Mais ce vice, quel est-il ? A quels signes le découvrir avec assez de certitude ? Cet état morose est l'avant-coureur, tantôt du rachitis, tantôt des écrouelles, tantôt des symptomes du virus vénérien. Jusques-là, l'homme le plus expérimenté n'a pas encore de certitude. Mais, s'il étoit vrai (1) que le principe du rachitis, ou du vice scrophuleux, fût souvent dû à un virus vénérien dégénéré, on ne risqueroit rien d'employer le mercure dès ces premiers instans, comme je le dirai bientôt.

On aura plus de probabilité, si, en examinant bien l'état extérieur de l'enfant, on apperçoit une pâleur jaunâtre ou livide sur son visage, ses mains ; s'il profite avec peine, ou si, après avoir pris un accroissement régulier, il dépérit peu-à-peu ; si ses glandes se tuméfient au col, sous les mâchoires, aux aisselles, aux aisnes ; s'il a des pustules (2) blanchâtres dans la bouche, à

(1) Je crois avoir donné à ce sujet, dans Roseen, des détails capables de prouver que cela est très-vrai. *Voyez* son chapitre du *rachitis*.

(2) Il ne faut pas les confondre avec des aphthes.

l'entrée de la gorge ; s'il avale difficilement ; s'il y a quelque relâchement à l'une ou l'autre articulation ; ou une exoftofe à quelque partie que ce foit, fur-tout au crâne, comme je l'ai vu dans un enfant, né d'une mère infectée par fon mari, & qui ne s'en doutoit point. Quelquefois ces maux fe décèlent dans les enfans par des puftules d'abord féreufes, & enfuite fanieufes, fur la fuperficie du corps, à côté des narines, au coin des lèvres. Les enfans ont alors des ophthalmies opiniâtres, les yeux foibles & larmoyans. Les larmes font même fi acrimonieufes, qu'elles excorient la peau, en coulant le long de la joue & du nez : mais ces ophthalmies ne font pas feules des preuves toujours fuffifantes de virus vénérien, à moins qu'elles ne foient extrêmement rebelles.

Voilà, en général, les fignes qui peuvent éclairer l'homme de l'art, fur les tentatives qu'il doit faire, pour s'affurer de la nature du mal. Mais il ne doit s'ouvrir aux parens qu'avec la plus grande réferve, & lorfque fes moyens curatifs, appliqués felon fes préfomptions & le caractère des fymptomes, lui ont prouvé qu'il

---

Celles-ci font prefque toujours accompagnées de fièvre; ce qui n'a pas lieu avec les puftules vénériennes, qui ne caufent même que peu de douleur au premier abord.

ne peut plus se tromper. S'il est même possible, il traitera l'enfant, sans s'ouvrir sur le caractère vénérien du mal, à moins que l'avertissement ne soit dans le cas d'être utile à l'état du père ou de la mère, ou de la nourrice. Que ce soit la mère, ou une femme étrangère qui nourrisse l'enfant, il faut sur le champ le sevrer, quelque jeune qu'il soit, & prescrire un régime convenable, tant pour l'alimenter, que pour répondre aux vues curatives.

On a guéri des enfans en pareils cas, en faisant prendre du mercure aux femmes qui se sont déterminées à les allaiter. On a aussi frictionné des animaux, sur-tout des chèvres, dont on a fait prendre le lait à ces enfans; & ils ont guéri. Ces pratiques sont très-avantageuses: mais on ne trouve pas toujours des femmes disposées à prendre du mercure, pour guérir par la lactation; & les pauvres ne peuvent faire aucune dépense.

Voici ce que j'ai fait, avec succès, pour un enfant de trois ans & huit mois, dans le cas de mal vénérien accidentel. Il étoit survenu du monde au logis: on avoit été obligé de coucher l'enfant avec une domestique que l'on croyoit bien saine. Il passa donc trois nuits dans ce lit. Dix-huit ou vingt jours après, la mère me vint demander, me priant, avec les plus vives inf-

tances, de venir voir ſon fils. L'enfant avoit les teſticules, les aiſnes, & l'intérieur des cuiſſes, preſque couverts de croûtes ſèches en partie, & en partie ſanieuſes. Il urinoit avec peine, au moins avec douleur. Je m'informai ſcrupuleuſement de tout ce qui pouvoit concerner les domeſtiques, & ceux qui fréquentoient la maiſon; & je découvris que la fille avec qui l'enfant avoit couché, étoit à la fin d'un traitement mercuriel, pour cauſe de maladie vénérienne. Les menaces qu'on lui fit, la forcèrent de déclarer ſon état.

Je fis donc une décoction de chiendent. Après avoir décanté, je fis bouillir cette décoction avec trois grains (1) de mercure doux, ſur cinq demi-ſeptiers, réduits à pinte : je coupai cette décoction avec un tiers de lait; l'enfant prit, tous les jours, la pinte de décoction avec le lait. Au ſeptième jour, les croûtes tombèrent peu-à-peu, & le mal fut guéri au vingtième jour environ.

Ses alimens furent des farineux, tels que la ſemoule, le riz en poudre, cuit dans deux tiers

(1) Ce moyen, d'adminiſtrer le mercure, convient ſur-tout dans les cas de virus héréditaire; car il faut alors en faire continuer long-tems l'uſage, en ayant cependant ſoin de l'interrompre par de courts intervalles : mais il eſt bien douteux qu'un enfant guériſſe jamais en pareils cas.

d'eau, un tiers de lait; du gruau d'orge, & un œuf mollet, de tems en tems.

Quant à l'enfant, qui ne peut encore prendre de folides, on effaiera, à petites dofes, la même décoction, avec du lait de chèvre fur-tout; car le lait de vache ne va pas aux enfans du premier âge. On lui donnera, pour fubftance alimentaire, la décoction d'une cuillerée de mie bien fine de pain blanc raffis, bouillie dans un demi-feptier d'eau de rivière, avec un peu de cannelle, fur quoi l'on jette quelques cuillerées de lait. On paffe enfuite cela dans un linge fin, en y jettant une idée de fucre, on verra l'enfant prendre cet aliment avec avidité; fervez-vous d'une cuiller de buis : l'argent, ou les métaux bleffent les gencives de ces petits individus. Si le mal paroît opiniâtre, on emploiera, avec modification, felon les circonftances, la formule que j'ai donnée en parlant des gales, & l'on en verra les fuccès les plus marqués. Voilà, en général, ce que plufieurs expériences m'ont conftaté. On a auffi propofé de jetter un peu de falfepareille en poudre, dans les panades des enfans. Un célèbre Chirurgien étranger, dont je fais le plus grand cas, eft de cet avis : mais j'ai trop de raifons pour douter de l'efficacité de ce médicament, comme anti-vénérien. J'admirerai toujours Boërhaave, fans cependant le croire, lorfqu'il nous dit que la

décoction de falfepareille a guéri feule des maux vénériens, rebelles à tout autre médicament : elle a feulement fait difparoître les reliquats d'une maladie guérie : à cet égard, elle a produit un effet avantageux, en faifant ceffer des fymptomes plus fâcheux que le mal même. C'eft ainfi que le grand exercice paffe pour avoir guéri plufieurs de ces maladies, qui, dit-on, avoient réfifté à trois ou quatre traitemens mercuriels. L'exercice ne les a point guéris ; mais il a fait fortir, par la tranfpiration, le mercure, qui auroit infailliblement caufé les plus grands ravages, après avoir éteint le virus vénérien : c'eft en quoi van-Swieten & d'autres fe font fait illufion.

La falfepareille en poudre peut être (1) très-utile aux enfans, comme abforbante, en ce qu'elle laiffe, par cet effet, plus de liberté à l'action du mercure introduit par les boiffons. En général,

(1) J'en dis autant de toutes ces plantes, que la pratique de nos jours emploie comme anti-vénériennes. Elles peuvent être utiles ; mais jamais elles ne guériffent feules. Ce qu'on a dit de la pratique des Sauvages eft abfolument faux. Un homme, qui a été fur les lieux, & qui étoit en état de voir, me l'a affuré. Il eft également faux que l'opium & les fels alkalins guériffent ces maladies. Ceux qui l'ont cru, ont été trompés les premiers, & ont enfuite abufé les autres. Je ne connois ici que le mercure.

je conseillerai d'administrer, le moins qu'il sera possible, le mercure doux en pilules aux enfans: il est trop sujet à porter à la bouche sous cette forme, & à leur enflammer les gencives; ou il faut le donner à la plus petite dose possible. Donné en nature, trituré avec des yeux d'écrevisses & un peu de sucre, il a été très-utile à plusieurs enfans. Je l'ai fait prendre à la dose même de deux grains, sur quatre d'yeux d'écrevisses, & autant de sucre, à un enfant de quatorze mois, tous les trois jours.

Je ne m'arrêterai pas à ce nombre presque infini de formes, sous lesquelles différens (1) praticiens ont prescrit le mercure. L'enthousiasme est de tous les états, & chaque Médecin a eu plus ou moins ses préjugés. Ce feroit ici le lieu d'appliquer la réflexion d'Antonin :

Τί καὶ ἐπιθυμῶ εἰκαίῳ-φυρμῷ τοιούτῳ ἐνδιατρίβειν ;

Liv. 6, §. 10.

(1) L'ouvrage réfléchi de M. de Horne prouve seul combien on peut varier les traitemens mercuriels. Je n'en citerai pas d'autre.



CHAPITRE XLIII.

De la Vermine de la Tête.

J'AJOUTERAI ici deux mots ſur la vermine à laquelle la plupart des enfans ſont en proie dans leurs premières années. Jamais un enfant n'eſt incommodé des poux que par négligence. Nombre de femmes ſont perſuadées que les poux ſont néceſſaires pour ronger ou abſorber certaine partie des humeurs rédondantes des enfans; mais une ſeule obſervation prouve le faux de cette opinion. Dès qu'on a coupé les cheveux, & bien lavé la tête d'un enfant avec une décoction de perſil, bouilli dans moitié eau, moitié vinaigre, il n'a plus de poux, & ſe porte bien: cette vermine eſt donc inutile. Je dis enſuite qu'elle eſt ſouvent très-préjudiciable. Rarement les poux incommodent quelque tems les enfans, ſans qu'il s'enſuive des gales affreuſes. Ces inſectes ſe nichent dans le cuir chevelu, y pondent, font des éroſions cruelles. L'infection des humeurs corrompues gagne les environs: les glandes du cou ſe tuméfient, &c. &c., & l'enfant devient bientôt fort à plaindre.

J'ai vu des femmes aſſez imprudentes pour

frotter la tête de leurs enfans avec des pommades mercurielles. Ces conséquences sont presque toujours des maux de tête, une espèce de surdité, une foiblesse de la vue, & des ophthalmies souvent des plus opiniâtres. Jamais le mercure ne doit être porté sur la tête, sous quelque forme que ce soit. Plusieurs adultes en ont éprouvé les suites fâcheuses.

Le meilleur moyen est de peigner souvent les enfans, en trempant le peigne dans une décoction de persil, ou de sa graine, si l'on voit les poux augmenter. Cette graine, réduite en poudre, peut aussi se répandre dans les cheveux, avec succès. La propreté est le plus sage parti, ou il faut tenir les enfans sans cheveux. Si on les leur conserve, on ne sera pas assez infatué d'un enfant, pour le poudrer tous les jours. Jamais on ne doit porter qu'un peigne dans ses cheveux; & il n'y a qu'une mère imprudente qui puisse penser autrement.

Fin de la première Partie.

SECONDE





SECONDE PARTIE.

INSTRUCTIONS pour élever & conduire les enfans depuis leur naiſſance, avec quelques avis particuliers pour ceux qu'on nourrit à la main

CHAPITRE PREMIER.

APRÈS avoir amplement traité de toutes les maladies principales de l'enfance du premier âge, & de ceux d'un âge un peu plus avancé, j'aurai, ſans doute, moins de réflexions à faire ſur la manière de les élever. Cependant, il eſt encore nombre de choſes que je ne ſaurois paſſer ſous ſilence, quoique je n'aie pu les comprendre dans l'ordre de leurs maladies : je ne dois pas non plus oublier les enfans qui ne prennent jamais le ſein, & qu'on nourrit d'une autre manière quelconque.

Mais je paſſerois les limites que j'ai fixées à ce petit Traité, ſi j'entrois en matière auſſi avant que pourroit l'exiger la manière abuſive de con-

duire les enfans depuis le moment de leur naiſſance. Je ſuis très-ſatisfait de trouver, parmi les Grands, quelques nouveaux exemples qui m'empêchent de m'étendre ſur ce ſujet, comme je l'aurois fait il y a quelques années. Je croirois néanmoins mériter quelques reproches, ſi dans un Ouvrage tel que celui-ci, je ne m'efforçois de convaincre combien ſont inſuffiſans tous les moyens qu'on a imaginés pour tenir lieu du ſein; & que conſéquemment tout enfant, loin d'en être privé, doit être allaité par ſa propre mère, lorſque des raiſons eſſentielles de ſanté ne s'y oppoſent point.

La raiſon, l'inſtinct naturel, l'expérience, tout conſpire à appuyer mon opinion; & quiconque voudra réfléchir mûrement ſur les faits, n'en doutera pas un inſtant. On n'a allégué que de mauvais prétextes, & des raiſons puériles contre ce devoir ſacré de la nature. Le docteur Armſtrong me paroît même avoir ſinguliérement erré en ce point. Quoiqu'en apparence il ait été pour la lactation, il a cependant trop appuyé ſur les avantages de la cuiller ou du biberon, en nombre de paſſages. Il ſeroit peut-être facile de produire des argumens auſſi ſolides contre l'habitude de manger plus d'une fois par jour, parce que nombre de gens ſont incommodés de l'excès des alimens. Non-ſeulement le lait du ſein eſt l'aliment naturel de l'en-

fant, & le plus convenable, la lactation contribue encore au rétabliſſement de la mère ; ne ſeroit-elle même pas en état de ſoutenir entiérement ſon enfant de ſon lait, ou de continuer de l'allaiter auſſi long-tems qu'il peut en avoir beſoin.

Quoique l'expérience m'autoriſe à inſiſter ſur la lactation, je ne prétends pas que toute mère ſoit en état d'allaiter, même pendant le premier mois, & faſſe bien de vouloir même l'eſſayer ; mais je n'en crois pas moins que pluſieurs mères, qui ne le font pas, ſont en état de s'acquitter de ce devoir. En effet, n'en a-t-on pas vu quelques-unes l'eſſayer avec ſuccès, après deux ou trois couches précédentes, à la ſuite deſquelles la crainte les avoit empêchées de nourrir. Pendant pluſieurs mois qu'elles ont allaité, elles ont joui de la meilleure ſanté, & leurs enfans ont bien réuſſi. Mais malgré tous ces motifs d'encouragement qu'on leur a ſi ſouvent répétés, l'uſage tyrannique prévaut toujours ſur le bon ſens & le ſentiment naturel de nombre de femmes, dont la tendreſſe maternelle ne peut cependant être regardée comme équivoque. On peut encore faire des reproches plus ſérieux à celles qui, non-ſeulement refuſent de nourrir leurs enfans, mais qui, en les confiant à des mains étrangères, ſe déchargent en même tems de tous ſoins, & viſitent à peine le lieu où ils ſont en nourrice, ou

ceux qu'ils ont chargés de les furveiller. C'eft delà que réfultent tant d'erreurs dans le régime, dans la manière de vêtir ces tendres rejettons, de les expofer à l'air froid, impur, &c. : erreurs qui fe font même introduites dans les maifons de gens dont le rang devoit affurer à leurs enfans tous les avantages qu'une attention requife aux loix de la nature, aux reffources de l'art, auroit pu leur faire appercevoir.

Je fuis fâché d'avoir à faire des reproches auffi graves à une partie du fexe, pour lequel j'ai les plus grands égards, & en particulier, à nos dames Angloifes. Malgré cela, lorfque je vois cette négligence, foit à l'égard de la lactation, foit à l'égard du foin de l'éducation phyfique, & que le défaut de fanté n'en eft pas la caufe, non plus que quelque autre motif auffi puiffant, je n'en accufe que la corruption du fiècle, qui altère les fentimens de la nature, la délicateffe du goût, & le jugement de celles qui ne font pas le bien qu'elles pourroient, en defirant même, je penfe, de le faire.

Dès qu'une fois la dépravation s'eft gliffée dans les mœurs, & dans les ufages, on peut, avec de très-habiles Ecrivains, regarder ces changemens comme les avant-coureurs de la chûte des États : or, tout ami de la fociété doit, au rifque même d'offenfer, en faire fentir la con-

ſéquence dans toute ſon étendue, lorſqu'il s'en préſente des exemples faits pour attirer l'attention du Public. Tacite, ce célèbre Hiſtorien Romain, ſe plaint de la dégénération de ſes contemporains, quoique moins abâtardis, aſſurément, qu'ils ne le furent par la ſuite; & leur reproche amérement, qu'autrefois les premières dames de Rome ſurveilloient elles-mêmes leurs enfans, comme les principaux objets de leurs affaires domeſtiques, tandis que de ſon tems, ces enfans n'étoient plus confiés qu'à des femmes Grecques, ou à d'autres domeſtiques inférieures.

J'avoue cependant, avec le plus ſenſible plaiſir, que mes reproches ne peuvent tomber ſur le général de notre nation. On y voit les plus grands exemples d'une conduite noble & courageuſe, & ſur-tout un, dont l'imitation feroit la gloire de notre âge, & le bonheur de la génération, qui s'élève actuellement. Puiſſe arriver ce tems où cet exemple ſera généralement ſuivi des ſujets de notre auguſte Reine, tandis que je m'occupe de préſenter, autant que mon expérience me le permet, les moyens les mieux concertés, pour mettre à exécution cette partie importante des devoirs du ſexe féminin!

CHAPITRE II.

Du froid nuisible au moment de la naissance.

PRIS *de M. Armstrong*, p. 148. « Avant » d'entrer dans quelques détails sur la manière » de nourrir & d'élever les enfans, je pense » qu'il est nécessaire de prévenir qu'on ne sauroit trop prendre de précautions contre l'air » froid, dont un enfant peut être saisi au moment » de la naissance. Je tiens d'autant plus à cette » réflexion, que c'est, dans la basse classe du » peuple sur-tout, la source la plus ordinaire des » maladies des enfans, & la cause première de » leur mort : on ne sauroit trop en être persuadé. » Combien de fois n'entend-on pas dire que tel » enfant, à sa naissance, étoit beau, fort, bien » fait, tandis qu'il n'a jamais profité depuis ce » moment-là. Si l'on considère donc le passage » subit de l'enfant, du sein de sa mère à l'air » atmosphérique, même dans une chambre qui » n'est pas froide, en pareilles circonstances, » on sera étonné qu'il ne soit pas saisi de froid » à ce moment, sur-tout pendant l'hiver, à » moins qu'on n'ait le soin de couvrir chaudement son corps délicat, dès qu'il voit le jour.

» Mais chacun ſait qu'il n'y a que trop de pauvres » femmes miſérablement logées au moment de » leurs couches, excepté celles qui ſont admiſes » dans l'hôpital, où elles ſont reçues pour cette » douloureuſe opération naturelle.

» J'ai donc remarqué ailleurs, & avec raiſon, » je penſe, que c'étoit une des principales cauſes » de la mort d'un ſi grand nombre d'enfans du » premier âge; & plutôt parmi les pauvres que » parmi les riches. Il arrive auſſi quelquefois » que la ſage-femme, & autres perſonnes, ſont » ſi occupées de la mère, après un grand tra- » vail, qu'on penſe peu à l'enfant qui vient » de naître, ſi même on ne l'oublie pas. Il faut » remettre la mère au lit; lui donner de quoi » la ranimer dans ſon état d'accablement: ou ce » feront les évacuations abondantes, des pertes » inattendues qui demanderont tous les ſoins. » Le pauvre innocent reſte donc là, ſans avoir » le ſecours néceſſaire, auſſi promptement qu'il » en auroit beſoin: or, c'eſt ce qui doit ſouvent » arriver parmi le bas peuple, où l'on n'a » ordinairement que peu de monde pour être » ſervi. Les enfans y ſont donc plus expoſés à » être ſaiſis de froid, & d'un rhume au moment » de la naiſſance.

» J'ai déjà parlé des ophthalmies qui leur » arrivent par cet inconvénient: j'en ai même

» vu qu'on amena totalement aveugles à mon » hôpital ; c'étoit assurément l'effet du froid. J'ai » recommandé l'eau de verveine en collyre (*le* » *bain chaud n'y seroit pas inutile*).

» Mais le froid, au moment de la naissance, » ou un rhume, expose les enfans à d'autres » accidens, qu'on attribue mal-à-propos à » d'autres causes. Je fus un jour appellé pour » une petite fille, âgée de quatre mois environ: » depuis quatre jours elle étoit tourmentée de » tranchées aqueuses, avec une fièvre & des » aphthes. Moyennant le traitement convenable, » la fièvre tomba bientôt, & les aphthes dis- » parurent. Peu après la petite retomba malade, » & mourut.

» L'enfant avoit été allaité à la main, parce » que la mère n'étoit pas en état de lui donner » le sein. La femme qui l'élevoit, me dit que cet » enfant n'avoit jamais profité, en conséquence » d'un froid dont elle avoit été saisie à sa nais- » sance. Les remèdes que je prescrivis à la re- » chûte, n'ayant point eu d'effet, je demandai » la permission de l'ouvrir.

» Je trouvai les intestins très-sains, mais très- » vuides ; le foie, le pancréas en bon état, ex- » cepté la partie convexe du foie, laquelle étoit » très-adhérente au diaphragme. La rate étoit » d'une petitesse remarquable, formoit une étroite

» adhérence, avec l'eftomac, dans tous les points » où elle y avoit d'abord été contiguë : ce qui, » je penfe, en avoit arrêté l'accroiffement. L'ef- » tomac ne paroiffoit pas avoir été affecté, finon » que, près de l'endroit où le bord fupérieur de » la rate y adhéroit, les tuniques étoient fi » minces, qu'elles fe déchirèrent, en les ma- » niant très-doucement.

» Lorfque je vis ces adhérences, je demandai » fi l'enfant avoit été fujet à la fièvre. Oui, me » dit-on, & fouvent de mauvaife humeur depuis » fa naiffance. Cependant la petite prenoit, en » général, affez bien fes alimens, & paroiffoit » plus graffe qu'on n'auroit ofé l'efpérer de fon » état malade. Je voulus favoir pourquoi on » avoit fi fort négligé cet enfant à fa naiffance : » on me dit qu'immédiatement après l'accou- » chement, la femme qui avoit délivré la mère, » fut demandée par fon mari qui étoit en bas : » elle defcendit avec précipitation, & laiffa l'en- » fant fur le pied du lit, où il refta près d'une » demi-heure. C'étoit bien négliger la mère & » l'enfant : il eft à fouhaiter qu'une pareille im- » prudence n'arrive que rarement, ou jamais. » Une fage-femme ne doit avoir aucune autre » affaire en pareil cas.

» Les adhérences mentionnées ne montroient- » elles pas qu'il étoit furvenu quelque inflamma-

» tion aux parties ainſi affectées ? La ſaignée, » avec la lancette, ou les ſangſues, ne feroit-» elle pas utile, après un pareil ſaiſiſſement de » froid, ſur-tout ſi l'enfant a de la fièvre (1) ?

(1) Les enfans ſont auſſi expoſés à être ſaiſis d'un froid ſubit, ou dans leur lit, ou levés, par la négligence des mères ou des nourrices. Pour les réchauffer, on a l'imprudence de les prendre avec ſoi dans le lit, ou même on leur y donne le tetton. Nombre d'enfans ont été étouffés dans le lit, à côté de celle qui les y avoit mis. Il faut donc ne jamais commettre cette faute : on n'eſt pas toujours maître du ſommeil.



CHAPITRE III.

Des Lotions, des Bains, &c.

IMAGINONS-NOUS qu'il vient de naître un enfant, & que nous fommes obligés de lui rendre les premiers foins, comme de le laver, de l'habiller, & autres petites néceffités d'ufage dans cette occafion. Je dis que cette lotion eft, en elle-même, plus importante qu'on ne le penfe vulgairement, quoique ce foit une de ces petites opérations que les Ecrivains, & autres, paffent volontiers fous filence. Mais ce ne font pas toujours les petites chofes qu'on peut négliger avec fûreté, ou mal exécuter. Quelques enfans font, à leur naiffance, plus enduits que d'autres, d'une matière épaiffe, vifqueufe, qui eft fi collée à la peau, qu'on ne l'en détache pas toujours facilement par les lavages. Cependant c'eft un point de la plus grande importance, relativement à la tranfpiration, car elle ne peut fe faire convenablement, lorfque la peau refte trop chargée de faletés.

Une nourrice doit donc être extrêmement attentive à cette première obligation, qu'elle contracte envers l'enfant. De quelque fluide qu'elle

ſe ſerve, elle aura ſoin de bien frotter l'enfant, particuliérement ſous les bras, aux jarrets, dans les aiſnes, où cette mucoſité eſt en général plus agglutinée. Pour cet effet, elle fera bien d'éviter de ſe ſervir de corps (1) gras quelconques; car ils tendent à obſtruer les pores, & à ſupprimer au moins en partie, la tranſpiration : ſi elle s'en ſert, elle doit les eſſuyer de manière qu'il n'en reſte rien.

Peu après, & quelquefois même le jour ſuivant, la plupart des nourrices lavent l'enfant avec de l'eau froide ; uſage que le docteur Armſtrong & d'autres praticiens ont fort recommandé. Perſonne, aſſurément, ne recommandera jamais plus que moi les choſes qui fortifient : néanmoins je

(1) Le ſeul corps gras dont on puiſſe ſe ſervir pour ces lotions, eſt une eau légère de ſavon tiède. Ces lotions doivent être réitérées pluſieurs fois, au moins deux par jours, pendant la première ſemaine, particuliérement ſur la tête, le cou, les aiſnes & les aiſſelles : c'eſt auſſi l'avis de M. Hamilton. Il ne faut, ajoute-t-il, pour cela, aucune liqueur ſpiritueuſe, ſous prétexte de fortifier les enfans. Outre qu'elles entrent dans le corps par les pores, & font le même effet qu'introduites par l'eſtomac, elles ſe jettent auſſi ſur les yeux, & y cauſent des inflammations. Mais on n'enlevera l'humeur muqueuſe, dont la peau eſt imprégnée, & qui eſt le ſédiment des eaux de la matrice, que par des lotions réitérées, *p. 268*.

ne puis approuver qu'on fubftitue un lavage d'eau froide au bain froid, au moins toujours indiftinctement. Le bain froid agit d'une manière bien différente ; & je fouhaiterois que tous les enfans de Londres fur-tout, fuffent baignés à l'âge de trois ou quatre mois, lorfque la faifon le permettroit. On préviendroit fans doute par-là, on diffiperoit même nombre de leurs maladies.

Les effets des bains (1) froids ont paru fi frappans à quelques perfonnes plus religieufes qu'éclairées, dans les fiècles d'ignorance, qu'elles ont regardé certains bains comme facrés, les ont dédiés à l'un ou l'autre Saint, à la protection duquel on attribuoit les cures qui s'y opéroient. Je ne fuis pas furpris de ces opinions dans ces tems de ténèbres.

Mais il eft facile de fe rendre raifon de ces effets. Les bains froids favorifent la tranfpiration infenfible, & empêchent que cette fecrétion ne foit fi facilement troublée par l'impreffion de l'air ambiant. Or, on connoît que le bain convient à l'enfant, lorfqu'il en fort fans reffentir

(1) Chaque âge a fes préjugés. Les bons effets des bains chauds les avoient auffi rendus facrés pour l'antiquité. *Ariftote*, *Probl. S. 24*, nous apprend qu'on y fuppofoit des dieux : dans des tems d'ignorance, on a fuppofé des Saints aux bains froids.

de froid, gai, & que ses forces paroissent augmenter. Si, au contraire, il en sort tremblant, découragé, & paroît plutôt perdre de ses forces; alors le bain ne lui va pas.

Mais je dois observer ici que ces effets désagréables sont souvent dus à l'usage mal réfléchi & au manque de distinction que l'on fait entre les diverses constitutions des individus. Un enfant sensible & délicat ne doit jamais être mis au bain, que quand on a jetté une quantité raisonnable de sel dans l'eau; qu'on l'aura même fait un peu chauffer, pour l'accoutumer peu-à-peu à l'eau froide, en diminuant insensiblement la chaleur du bain. Si même l'eau n'est jamais absolument froide, les avantages du bain n'en seront pas moins considérables.

Je présume que ce n'est pas de la froideur de l'eau que viennent les avantages du bain, & que ce n'est pas non plus pour avoir fait un peu chauffer l'eau, les trois ou quatre premiers jours, que l'enfant sera disposé à s'enrhumer, comme on l'a généralement pensé. Les principaux avantages viennent probablement de ce que l'enfant est plongé subitement dans l'eau, qui est pour lui un *différent milieu*, dans lequel l'air n'exerce plus sur lui aucun contact pendant l'immersion, & l'exerce bientôt après, lorsque l'enfant est retiré de l'eau. Par ce moyen, le sang est d'abord

poussé avec force vers les extrémités des vaisseaux, & ensuite refoulé vers le cœur, & se trouve ainsi avantageusement broyé contre les parois des vaisseaux & les angles que forment leurs ramifications. Les moindres passages s'ouvrent, la contraction du cœur prend une nouvelle énergie, & il en est de même de l'action des fibres musculaires. Le sel qu'on ajoute à l'eau prévient le refroidissement subit & le rhume, en stimulant la peau, dont il ouvre aussi les pores avec plus d'efficacité.

Il est bon de faire observer, en faveur de certains lecteurs, que l'enfant ne doit être plongé qu'une fois sous l'eau, & retiré très-promptement, chaque fois qu'on lui fait prendre le bain. On le reçoit aussi-tôt dans une couverture de laine, & on l'essuie bien avec un linge, avec toute la célérité possible. Dès qu'on aura pu l'habiller, on lui donnera l'exercice qui convient à son âge, & on se gardera de le mettre au lit. On ne doit pas chercher à l'essuyer si séchement, qu'il ne lui reste aucune goutte d'eau de ce bain: car il sera moins susceptible de s'enrhumer par quelques gouttes d'eau salée qu'il garderoit sur le corps, que par la trop grande attention qu'on auroit à rendre sa peau totalement sèche.

Quant au lavage d'eau froide, il me paroît que c'est agir avec trop de dureté, lorsqu'on

tient plusieurs minutes dans cette eau, jusqu'aux reins, un enfant de quelques jours, & peut-être le rejetton d'une mère fort délicate, qui n'est même pas en état de l'allaiter; & pourquoi cela? Pour le laver, quelquefois au milieu de l'hiver, saison dans laquelle les enfans nouvellement nés sont plus exposés aux maladies que ceux qui naissent en été. Mais peut-on être insensible aux cris aigus d'un enfant qu'on lave ainsi en présence d'une mère troublée, qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre un enfant qu'on traite sans pitié, malgré ses clameurs qui déposent si fortement contre cette pratique. Cette sévérité inutile n'est-elle pas aussi blâmable que celle de ceux qui, jadis, plongeoient subitement un enfant jusqu'à (1) trois fois dans un baquet profond d'eau froide, sans considérer que cet enfant saisi ouvroit la bouche, & cherchoit à respirer tout tremblant. Mais le résultat de ces deux pratiques,

(1) M. Hamilton a conseillé cette manœuvre que désapprouve M. Underwood, & avec raison. Il avertit cependant de faire chauffer l'eau du bain la première semaine, & veut ensuite qu'elle soit froide, hiver & été, comme capable de fortifier & de prévenir le rachitis, & toutes les maladies qui résultent d'une constitution foible. Je vais examiner ces hypothèses dans le chapitre que je joins à ce Traité.

quel

quel eſt-il ? Des crampes, des douleurs inteſtinales, la foibleſſe des extrémités, & jamais aucun accroiſſement de force.

Non certes, on ne commettra point d'erreur, en faiſant chauffer un peu l'eau, ſur-tout en hiver, pendant les premiers jours que l'enfant eſt lavé. Si l'on ſe ſert d'eau froide, ce ne doit être que pour nettoyer ſimplement le corps, de manière à le tenir propre, & ſur-tout aux parties les plus ſujettes à des excoriations de mauvaiſe nature, aux gerçures : dans ce cas-ci, l'eau froide a ſon avantage. Dans ces mêmes vues, on baſſinera avec de l'eau froide, les aiſnes, les bourſes, l'intérieur des cuiſſes, l'anus, le derrière des oreilles, parties qui ſont ſujettes à ces inconvéniens. S'il y avoit une excoriation qui devînt opiniâtre, on y jetteroit légérement de la (1) poudre à

(1) Il y a d'autres choſes plus ſûres qu'on peut employer. La plupart de nos poudres à cheveux ſont imprégnées de chaux : ainſi, le ſeul ſoupçon doit les faire proſcrire. On doit auſſi ſe diſpenſer des préparations de plomb, ſur-tout ſi l'excoriation eſt conſidérable : la farine très-deſſéchée au four dans un pot, où l'on a ſoin de la remuer, eſt très-bonne : on la répand en poudre. L'eau, modérément froide, eſt très-bonne, mais ne ſuffit pas toujours ; ou même, ſi la partie eſt fort enflammée, il ne faut pas employer d'eau très-froide. M. Lorry remarque qu'on a renoncé, avec raiſon, à cette pratique des anciens ;

poudrer, ou de la poudre composée de céruse: on peut aussi jetter une idée de vitriol blanc

---

dont il est fait mention dans différens passages d'Hippocrate. M. Armstrong donne un très-bon avis, *p. 176.* Délayez de la terre à foulon dans de l'eau tiède, laissez reposer cette eau, & faites-en des lotions presque froides, en quelque endroit que la peau s'excorie. *Voyez*, concernant les oreilles, ce qui a été dit ailleurs dans cet ouvrage. Si l'on avoit lieu de soupçonner quelque contagion, il faudroit y faire la plus grande attention avant d'appliquer aucun topique. La propreté, dans tous les cas, est essentielle.

Mais, en supposant que ces excoriations deviennent sérieuses, voici ce que dit M. Armstrong. « Les excoriations deviennent aussi fort fâcheuses pour quelques » enfans, long-tems avant la dentition. Plusieurs de ces » maux ont même toute l'apparence d'une mortification, » sur-tout dans l'aine, au cou, & derrière les oreilles. » J'ai vu la peau fendue de deux ou trois pouces : le » tissu cellulaire, qui étoit dessous, avoit l'apparence » d'une escare; & le tout ressembloit à un ulcère de » mauvais caractère. Dans cet état, la plaie doit être » regardée comme une vraie mortification, & traitée de » même. Le quinquina devient alors, & le plus souvent, » un remède spécifique.

» Cette affection de la peau est due, en général, à » l'acrimonie des humeurs, & est même toujours accompagnée ou précédée de saletés dans les premières voies; » c'est pourquoi je commence la cure par nettoyer l'estomac » & les intestins; & j'administre le quinquina intérieurement & extérieurement. On en fait une décoction,

dans l'eau, & si le mal n'est pas grand, il se guérira bientôt.

» avec laquelle on fomente la partie affectée, & aussi » chaud que l'enfant peut le supporter : j'y fais ensuite » appliquer un onguent fait de miel clarifié, & de quin-» quina en poudre ; pendant ce tems-là, l'enfant prend » toutes les quatre, cinq ou six heures, une ou deux » cuillerées de la décoction de quinquina, selon son âge : » on l'édulcore avec du syrop d'écorce d'orange ; ou si » l'enfant est resserré, on y substitue celui de roses solutif, » en y ajoutant un peu de tartre soluble, si le syrop seul ne » tient pas le ventre assez libre.

» La décoction se fait avec une once de quinquina » concassé, jetté dans une chopine d'eau, qu'on réduit à » demi-septier en bouillant. Voici des exemples :

» Une petite fille avoit derrière les oreilles une mau-» vaise excoriation. Je lui prescrivis une très-petite » cuillerée de cette décoction, à prendre toutes les quatre » heures : elle fut bientôt guérie. A d'autres enfans, de » six à douze mois, affectés du même mal, au cou & » dans l'aine, j'en ai ordonné une cuillerée ordinaire, à » prendre aux mêmes intervalles, & avec le même succès. » A d'autres, plus âgés d'un an, & de près de deux, » j'en ai fait prendre une cuillerée & demie ordinaire, ou » deux cuillerées, toutes les cinq ou six heures. Les enfans » de cet âge pouvant en prendre une plus forte dose, » il n'est pas nécessaire de la réitérer si souvent : ils en » sont aussi moins dégoûtés.

» Si l'enfant est à la mamelle, la nourrice s'abstiendra » de toute viande salée, de poisson, de fromage, de

» beurre falé, & de tout aliment de difficile digeftion. Si » l'enfant eft fevré, on le privera de viande quelconque, » & on le nourrira fur-tout de fagou, de panade très-» claire, & autres chofes analogues », A. *p. 102.*

Si M. Underwood avoit eu deffein de parler du même mal ailleurs, au chap. des *oreilles ulcérées*, ce que je crois, on aura au moins deux manières de le traiter. Celle-ci me paroît bien vue.



CHAPITRE IV.

Des Bains de l'Enfance.

J'AJOUTE ce chapitre ou traité de l'auteur. La matière m'a paru trop importante pour être traitée légérement ; ainſi, une ſimple note eût été inſuffiſante. D'ailleurs, l'auteur ne m'a pas paru bien d'accord avec lui-même. Mon but n'eſt pas de blâmer les avis de qui que ce ſoit, mais de jetter quelque jour ſur une queſtion que je regarde comme une des plus importantes pour les enfans. Leſquels ſont les plus avantageux à l'enfance des bains froids ou des bains chauds ? Les anciens qui ont mieux connu la nature en grand que tous les modernes, me ſerviront de guides : car malgré leurs fréquentes erreurs, ils peuvent l'être, en nombre de circonſtances, de l'art iatrique. Moins inſtruits des détails que les modernes, ils étoient forcés d'épier la nature avec la plus ſcrupuleuſe attention, parce que l'art leur laiſſoit moins de reſſources, s'ils commettoient une erreur. Les ſeuls phénomènes les conduiſoient, c'étoit la vraie marche de l'art. La Médecine n'eſt devenue ſi conjecturale, que

depuis l'abus qu'on a fait de la phyfique, pour traiter les maladies en conféquence des hypothèfes qu'on a adoptées, & qui feront une énigme éternelle pour l'intelligence de l'homme. Les anciens ne difoient pas telle chofe eft par telle caufe; mais tel phénomène paroît dans telle circonftance. L'enfemble des mêmes phénomènes réitérés dans les circonftances ou analogues, ou les mêmes, faifoit pour eux un principe qui déterminoit leur conduite : elle étoit plus fage que (1) celle de la Médecine actuelle.

Leur première Médecine raifonnée fut d'abord prefque toute expectative, ou préfervative. Ils ne jugeoient des êtres dont nous éprouvons l'influence, que par les impreffions qu'en recevoient les fens; c'eft ce qui les avoit guidés dans l'ufage des bains, lorfqu'ils eurent apperçu les effets que le froid ou le chaud produifoient fur notre organifation générale. Les bains devinrent donc une partie effentielle de leur Médecine préfervative. Ce ne fut que du tems d'Afclépiade, qu'ils s'introduifirent dans la Médecine thérapeu-

(1) La Médecine, comme tous les autres arts, toutes les fciences, à fes révolutions périodiques, dit M. Hahn. On reviendra à cette marche que la Phyfiologie & la Chymie ont fait abandonner. Mais ce fera après bien des erreurs.

tique, comme remèdes : au moins les mit-il plus en vogue qu'auparavant.

Je pourrois m'étendre ici fort au long sur l'usage & l'avantage des bains chez les anciens, sur les circonstances qui leur étoient accessoires; sur les superbes édifices construits pour les Thermes de Rome & de Constantinople. Les Historiens latins, Procope, l'Anthologie grecque & nombre d'autres écrits me dispensent de le faire : d'ailleurs cela est inutile à mon but. C'est une matière sur laquelle nous avons beaucoup de dissertations. Mais personne n'a mieux parlé de l'usage des bains chez les anciens, que Stuck, dans ses *antiquités convivales*, imprimées il y a deux siècles à Zurich, *in-fol.* 1582. Le vingt-cinquième chapitre de son second Livre mérite l'attention de tous les gens curieux de s'instruire. Cependant je le laisse de côté, pour me fixer uniquement sur les seuls principes que je trouve çà & là, quoiqu'en petit nombre, dans les ouvrages des Médecins, dont le recueil fait le volume qu'on a attribué à Hippocrate : c'est au moins un recueil de la plus haute antiquité.

J'observe, avant tout, que les Ecrivains qui nous ont parlé de bains, habitoient des pays chauds, ou les doux climats de l'Asie : car je ne dirai rien des écrits des Hébreux. Ces Ecrivains Grecs avoient donc observé que les bains froids

faisoient une impression préjudiciable sur le diaphragme, qui est le centre de nos forces, & le point d'appui de tous nos mouvemens, forts ou foibles : que delà il résultoit un tremblement : que ce bain étoit nuisible aux lombes, aux reins, vu la vive impression qu'il fait sur la fibre & sur la moëlle alongée qui parcourt toute la colonne vertébrale. Ils avoient observé l'effet contraire des bains chauds ou tièdes. *De liquid. usu.* Hippocr. Edit. 1621, *p. 425.* Voilà pourquoi ils recommandoient plus de prudence dans l'application de l'eau froide, que de l'eau chaude, *ib.* 427. Ils n'ignoroient cependant pas que le corps resserré par un bain froid devenoit ensuite plus chaud qu'avant le bain, *ib.* 426. Ils connoissoient la foiblesse, les défaillances qui suivent le trop fréquent usage des bains chauds. *De affect.* p. 529. Ils avoient apperçu que la différence des saisons & de la température influoit plus ou moins sur les effets du bain : ce qu'on n'a presque pas répété depuis eux. Ils en tiroient des règles pour leur conduite, *p. 426.* Les effets du bain de mer, froid ou chaud, ne leur avoient pas échappé non plus. *Ib.* & *de rat. vict.* Liv. 2, p. 361.

Quelles règles avoient-ils donc admises d'après ces apperçus ? La première, « de se conduire d'après les bons ou mauvais effets qui en résultent, par le plaisir qu'on y trouve, ou par

le mal qu'on en reſſent, p. 425. *De liquid. uſu.* M. Armſtrong avoit bien ſaiſi cette loi avant M. Underwood. La ſeconde, c'eſt qu'en faiſant uſage des bains chauds, la chaleur de l'eau ne doit jamais être au même degré que celle du corps, mais au-deſſous; autrement le corps s'abat. *De loc. in hom.* La troiſième eſt que, dans l'uſage des bains chauds ou froids, il faut éviter les deux extrêmes. *De liquid. uſu.* Ib. ».

Quant aux enfans, comment ſe conduiſoient-ils? Le voici, & notez que c'étoit dans des pays chauds. « Mais les enfans doivent être lavés pen- » dant un long eſpace de tems dans l'eau chaude; » on leur donnera auſſi un peu de bon vin avec » de l'eau tiède. En faiſant cela, ils ſeront moins » ſujets aux convulſions; ils profiteront mieux, » & auront meilleure couleur ». *De ſalubri diœtâ*, p. 339.

Mais que nous apprennent ceux qui conſeillent les bains froids avec tant d'enthouſiaſme: « que » la peau des enfans du premier âge reſte long- » tems chargée & imprégnée de l'humeur mu- » queuſe, & du ſédiment des eaux de la matrice; » que le grand défaut des enfans eſt de ne » pas tranſpirer aſſez pendant ce premier âge ». Vérité qu'avoit auſſi apperçue Ariſtote. *Probl.* S. 10. Que doit-il donc réſulter de l'impreſ- ſion d'un bain froid, pendant l'hiver ſur-tout?

L'endurciffement néceffaire de la peau, & ainfi la fuppreffion de l'humeur tranfpirable. On enferme donc ce qu'on avoit le plus grand intérêt de laiffer évaporer. Cette humeur n'étant jamais arrêtée impunément, elle reflue fur le centre, empoifonne tous les fluides. Delà ces couleurs jaunes, pâles, livides, que j'ai vues à tant d'enfans, qu'on s'opiniâtroit à jetter dans des bains froids : mais c'eft fur-tout à la dentition que cet effet fe manifefte par les felles putrides, abominables, que ces enfans rendent, & dont ils font fouvent les victimes. Cet endurciffement de la peau eft d'autant plus prompt, & plus difficile à diffiper par la fuite, que la fibre des enfans, très-fenfible par elle-même, eft fufceptible de la plus grande aftriction.

Mais cette dureté de la peau n'influe pas moins fur la fanté des adultes. M. Lorry en a bien fait fentir les conféquences. *De morb. cutan.* Galien, fur-tout, mérite d'être lu fur cet article. *De fanit. tuendâ*, Lib. 1, chap. 10. Il condamne formellement les bains froids de la première enfance, & en montre les inconvéniens en homme qui avoit bien vu la nature. J'en ai auffi parlé dans le Traité de Rofeen : lui-même en a vu les inconvéniens. *Voyez* fon chap. de la petite-vérole fpontanée. Ne faut-il pas être fanatique, autant que l'étoit l'Anglois Floyer, lorfqu'il difoit que le rachitis

n'avoit paru que depuis qu'on avoit cessé de plonger trois fois les enfans dans l'eau froide, pour les baptiser.

Mais suivons les Grecs. Je m'arrête à un passage de la plus grande importance, & auquel on n'a fait aucune attention, en conseillant les bains froids pour l'enfance. « S'il est plus salutaire, » dit Hippocrate, que la transpiration ne soit » pas abondante, on est, d'un autre côté, plus » exposé aux maladies, lorsqu'on ne diminue » pas assez la densité de la peau, pour la rendre » bien transpirable. Ceux qui transpirent beau» coup sont plus foibles, mais mieux portans, » & ils se tirent mieux des maladies : ceux dont » la transpiration se fait mal, sont plus robustes » avant de tomber malade ; mais ils se tirent » plus difficilement des maladies ». *De alimento*, p. 383.

Un long commentaire suffiroit à peine pour développer toutes les vérités qui sont contenues dans cette sentence, ou qui en découlent naturellement. On n'a considéré dans les bains froids que la chaleur momentanée qui en résulte, & la force qu'on s'en promet. L'effet de cette chaleur qui le suit, est infiniment moindre dans l'enfant que dans l'adulte, dont la peau n'est plus chargée de cette humeur muqueuse qui obstrue tous les pores de l'enfant. Plutarque disoit même qu'il

y avoit plus d'oſtentation que d'utilité dans les bains froids, & cela pour les adultes. « Le but » apparent, dit-il, eſt de rendre le corps moins » ſenſible à l'impreſſion des choſes externes, en » donnant plus de denſité à la peau : mais en » même tems on cauſe le plus grand dommage, » en ce qu'on obſtrue les pores, on coagule les » humeurs, on condenſe les parties tranſpirables, » qui tendent naturellement à la liberté & à » l'évaporation. *Préceptes de ſanté* ». Telle étoit l'opinion d'un ſage qui avoit ſi bien obſervé l'homme phyſique & moral.

Si cette chaleur qui réſulte du bain froid pouvoit être utile, c'eſt autant qu'elle ſeroit en même raiſon que l'impreſſion ſubite du froid : ce qui eſt abſolument impoſſible dans l'enfant. D'abord ſes fibres très-ſenſibles éprouvent néceſſairement le plus grand degré d'aſtriction : enſuite l'humeur muqueuſe dont elle eſt chargée, étant condenſée par ce froid, fait un ſecond obſtacle à l'évaporation des matières, que la réaction du ſang peut ramener à la circonférence. Le degré de l'impreſſion du froid l'emporte donc toujours ſur celui de la chaleur. On s'eſt borné à ces conſidérations.

Mais il eſt d'autres effets qu'on doit obſerver. Eſt-il bien vrai que cette vive impreſſion du froid ne dérange pas intérieurement les fonctions des

viſcères, ſur-tout celles du foie? J'en ai vu trop de preuves pour ne pas le croire. S'il eſt quelques ſujets aſſez forts pour y réſiſter, le plus grand nombre en eſt preſque toujours dérangé à cet égard.

Quant à la force future qu'on y enviſage, je dirai, avec Ariſtote, que c'eſt toujours aux dépens de l'eſprit qu'on fortifie trop tôt le corps. Le genre nerveux, devenu trop roide, n'en eſt même que plus irritable. Auſſi n'y a-t-il pas d'homme plus iraſcible qu'un Anglois. Cette force apparente, dans l'enfance ou la jeuneſſe, n'eſt pas toujours non plus la même, proportionnément, dans l'adulte; & je vois qu'Ariſtote l'avoit bien apperçue. *Politic.* « De tous ces jeunes » gens, dit-il, qui s'étoient mis en état de rem» porter le prix parmi ceux de leur âge aux » jeux publics de la Grèce, il ne s'en eſt pas » trouvé trois qui aient été victorieux dans un » âge fait, parce qu'on leur avoit donné une » force prématurée, dont la baſe n'étoit pas » dans leur conſtitution ». Il en eſt de nos corps comme des plantes: on n'en accélère la denſité & la force qu'en pure perte pour l'avenir. Laiſſons-leur un développement libre, ils ſeront toujours bien ce qu'ils doivent être. N'a-t-on pas vu les enfans les plus foibles devenir des Hercules dans l'âge fait? La nature les avoit

deſtinés à être tels, & ſans les bains froids. On ne citera pas un ſeul portefaix de la halle & des ports qui ait pris les bains froids dans l'enfance. Sur un petit nombre d'enfans que les bains fortifient, il y en a un grand nombre dont il arrête le développement. Le développement de cet âge eſt toujours rapide : on le facilite encore, ſelon Hippocrate, par le bain tiède. La raiſon en eſt ſenſible. Tout corps chaud, dit Ariſtote (Probl. S. 22, nº. 12), eſt toujours plus près du changement ; & tout corps froid tend à reſter dans le même état. Cette vérité inconteſtable n'a été connue d'aucun de ceux qui ont preſcrit les bains froids aux enfans.

J'ai déjà dit que c'étoit de cette denſité contre nature de la peau que réſultoient ces agacemens du genre nerveux, auxquels les Anglois ſont ſi ſujets ; cette conſomption qui leur eſt ſi ordinaire & ſi fatale ; cette hypocondriacie qui les conduit ſi ſouvent à leur perte volontaire. Voilà les avantages des bains froids, ou plutôt les triſtes ſuites de cet uſage, qu'on a voulu introduire, en France, parmi les enfans.

Si les Grecs uſoient de bains froids, ce n'étoit pas dans l'enfance : ils en avoient trop bien apperçu les ſuites. On citeroit en vain ces troupes de femmes Spartiates, qui ſe baignoient dans l'Eurotas, & faiſoient voir la même vigueur,

le même courage que les hommes, ανδρισι, dit Théocrite. Mais ces eaux étoient toujours tempérées par la grande chaleur du climat. D'ailleurs ces femmes ont prouvé ce que difoit Ariftote ci-devant : « que c'étoit toujours aux dépens du » caractère moral qu'on fortifioit trop tôt le » corps ». Ces femmes, felon lui, étoient toutes extrêmement diffolues, ou plutôt autant de proftituées. *Voyez* fa Politique & Xénophon. Les femmes des âges fuivans n'ont pas été plus décentes dans les bains publics de la Grèce, & à Rome, où il y avoit plus de 800 Thermes publics. Voyez *Clément d'Alex.*

En général, les Grecs ne prenoient les bains froids qu'après s'être oint le corps de quelques huiles, même parfumées, pour en fentir moins l'impreffion. Ils en faifoient autant pour les bains chauds, au rapport d'Ariftote. *Probl.* Quelquefois ces frictions huileufes fuivoient le bain, & rendoient auffi-tôt à la peau la foupleffe que l'impreffion du bain pouvoit lui avoir ôtée : jamais ils ne perdoient de vue ce point effentiel pour la fanté. Dans l'hiver, la plupart des Grecs portoient leurs tuniques internes ou chemifes, imbibées d'un peu d'huile, pour fe garantir de l'aftriction qu'occafionneroit un air froid, comme nous le voyons dans le recueil d'Hippocrate.

Les lotions, les frictions leur devenoient par-

là souvent nécessaires : ils se soumettoient volontiers à ces occupations. A-t-il existé de soldats, de navigateurs plus courageux, plus vigoureux que ces mêmes Grecs, qui ont fait trembler l'Asie, ont bravé les plus grands capitaines de Rome.

L'humeur transpirable qu'il faut laisser libre, selon Plutarque & le bon sens, n'est pas la sueur. C'est la superfluité volatile de tous les principes nutritifs, dont les plus grossiers sédimens sont précipités par les selles, les urines, le nez, la bouche, &c. Quand la nature a fait usage du nécessaire, pour réparer la déperdition de substance que nous faisons dans notre corps, qui n'est qu'un vrai crible, elle chasse tout ce qui lui est inutile par ces issues. Cette humeur transpirable fait la plus grande quantité de nos matières excrémenticielles ; c'est la plus subtile, la plus atténuée : ainsi c'est le poison le plus subtil, lorsqu'elle reflue sur le centre. Aussi une transpiration supprimée tue promptement, ou il faut la rappeller à la circonférence.

Je n'ignore pas ce que Galien nous rapporte des anciens Germains, & Aristote des Celtes, dans sa Politique, *Liv.* 7-17. Dès qu'un de leurs enfans étoit né, ils alloient le plonger dans l'eau froide d'un fleuve, au sortir de l'utérus, comme on plonge un fer rouge dans un baquet. Ils vouloient ainsi connoître la force & la vigueur du nouveau-né.

nouveau-né. C'étoient, dit Galien, ces corps dont les Romains admiroient la taille & la robusticité. Mais M. Hebenstreit de Leipsick, que j'ai cité ailleurs, remarque très-sensément qu'il est absurde de vouloir imiter en cela ces peuples, avec un genre de vie si différent, avec des corps si peu capables de soutenir l'impression de ce froid subit; avec cette vie molle & délicate, & une éducation qui n'est même pas celle d'une femme de ces tems-là, & qui nous force de perdre, dans nos mœurs actuelles, tout l'avantage qu'on auroit peut-être espéré, avec fondement, de ces premiers bains. Il faut des fibres robustes, telles que celles des enfans de ces anciens Celtes, ou Germains (1), pour en tirer le même

(1) Galien a bien fait sentir le faux du parallèle dont on argue, pour autoriser les bains froids de l'enfance.

Mais on sentira mieux l'impossibilité du parallèle qu'on voudroit établir, si l'on jette les yeux sur le tableau que M. Laureau nous a fait de nos anciens Gaulois. *Hist. de France avant Clovis.* « Les Gaulois étoient d'une taille » gigantesque : leurs tombeaux, leurs ossemens mesurés » nous l'ont démontré. On voit par-là combien l'espèce » a dégénéré, & quel retranchement s'est fait successive- » ment dans les forces & les facultés de notre nation. » Ce n'est plus ce corps colossal & vigoureux, cette voix » tonnante, cette attitude qui déceloit la force, & ins-

avantage qu'eux ; être sans cesse occupé, comme eux, des exercices les plus durs, vivre comme

---

» piroit la terreur. Un corps retréci, un son de voix » peu élevé, une attitude qui se sent de la foiblesse & » de la dégénération de nos organes, ont succédé à cette » constitution mâle & nerveuse de ces premiers enfans, » que la nature avoit allaités à l'ombre des forêts ou dans » les creux des rochers, & qu'elle avoit nourris d'une » substance pure que le luxe n'avoit pas altérée. Une » pareille révolution n'a pu agir sur les organes sans » influer sur les idées ; & le moral a dû partager les pertes » du physique. L'ancien Celte chercheroit en vain aujour-» d'hui ce foyer qu'entretenoit un caractère impétueux » & bouillant : il ne trouveroit que des étincelles, il ne » verroit que des vivacités momentanées, à la place de » ces passions terribles, & de ces accès dont les trans-» ports étonnoient les autres hommes. C'est ainsi que le » tems, en appesantissant sa main sur nos têtes, a repoussé » nos corps vers la terre, d'où ils s'élevoient avec fierté : » mais nous lui avons bien aidé par notre molleste, & » par notre éloignement de la nature ».

Les femmes de ces anciens Gaulois n'étoient pas moins fortes & vigoureuses. Ammien Marcellin, témoin oculaire, nous en parle ainsi dans le même historien. « Plu-» sieurs étrangers réunis ne pourroient soutenir l'effort » d'un seul Gaulois, avec qui ils prendroient querelle, » s'il appelloit à son secours sa femme, qui l'emporte » encore sur lui par sa vigueur & par ses yeux hagards : » elle seroit redoutable sur-tout, si, en enflant son gosier, » & grinçant des dents, elle s'apprêtoit de ses bras forts,

eux, & l'on aura des hommes comme eux. Sans ces principes, la conféquence eft fauffe pour nos enfans. Or, l'expérience prouve affez, je penfe, que nous ne fommes plus dans ces tems où le jeune maître tout nud & l'efclave étoient confondus au logis, & ne fe diftinguoient enfuite que par les qualités mâles & nobles de l'efprit & du cœur ; *virtute*, dit Tacite. On ne fait de quelle manière s'y prendre, dans nos grandes villes, pour y avilir, dégrader de plus en plus l'efpèce humaine. A peine un campagnard robufte s'y eft-il marié, qu'il ne donne à l'Etat que des enfans foibles, pufillanimes. Elevées dans le torrent bruyant de l'infouciance & des voluptés, ces familles arrivent à peine à la troifième ou quatrième génération, fans que l'un ou l'autre individu portent des marques de la conduite irrégulière de leurs ancêtres. C'eft ainfi que le tronc vivace, à fon principe, ne fe ramifie qu'en

» auffi blancs que la neige, à jouer des poings, pour en » donner des coups auffi vigoureux que s'ils partoient » d'une catapulte ». Voilà les hommes à qui les bains froids, les frimats, la faifon la plus rigoureufe, la glace ne faifoient aucune impreffion. Enfans de la nature feule, & non de l'art, ils la trouvoient par-tout traitable. Mais une nation ne revient jamais à fon premier état : tôt ou tard elle eft même remplacée par une autre. C'eft auffi ce qui eft arrivé aux Gaulois dégénérés.

s'affoibliſſant, & en s'éteignant peu-à-peu, pour ſe perdre dans un éternel oubli.

M. Armſtrong fait une réflexion à laquelle je crois devoir un peu d'attention. Il obſerve que les calculs des reins & les affections graveleuſes lui ont paru des maux beaucoup plus fréquens dans les enfans qu'il ne l'auroit ſoupçonné. C'eſt d'après les preuves qu'il en a eues dans ſon hôpital, qu'il fait cette remarque. Outre les autres cauſes qui peuvent y donner lieu, & dont j'ai parlé plus haut, je ne me crois pas mal fondé à préſumer que les bains froids de l'enfance en ſont une cauſe à laquelle on ne penſe pas. J'ai obſervé ci-devant, d'après les anciens, que ces bains étoient préjudiciables aux lombes, &c. Ce ſaiſiſſement ſubit doit ainſi ſe faire ſentir aux reins. L'aſtriction qu'il doit cauſer ne peut que contribuer à embarraſſer le baſſinet des reins, ou les iſſues par leſquelles ſe filtre l'urine. Mais l'humeur muqueuſe, dont les enfans abondent, & dont leurs reins ſont toujours plus ou moins enduits, doit auſſi s'y fixer plus fréquemment, & produire ces concrétions que le docteur Anglois a rencontrées ſi ſouvent dans ces viſcères. Ces réflexions ne ſont que trop bien fondées. J'ai eu, pendant quelque tems chez moi, un enfant des plus robuſtes, quoique extrêmement ſenſible au froid. Cet enfant avoit été élevé avec des bains

froids : de tems à autre il ſentoit quelque embarras dans les voies urinaires, avoit des envies d'uriner inutiles : l'urine ſortoit une autre fois plutôt ou plus tard. Cet enfant avoit cependant fait les plus grands exercices. Vif, mais ſans méchanceté, il n'avoit pas la moindre intelligence On avoit réuſſi à faire de lui un corps robuſte, & rien de plus. On ſait, d'un autre côté, combien les bains chauds ſont utiles dans les maladies des reins.

Il commence à ſe répandre, dans nos climats, une maladie d'autant plus à craindre, qu'elle eſt extrêmement contagieuſe parmi les enfans, & quelquefois mortelle en trente heures, ſans qu'on en ait apperçu le moindre ſigne indicatoire. Peut-être a-t-elle exiſté ſans qu'on y ait fait l'attention requiſe : mais on ne cherche pas une maladie dont on n'a pas d'idée. *Ignoti nulla cupido.* C'eſt cette eſquinancie membraneuſe dont j'ai donné les ſymptomes d'après Roſeen & d'autres. M. Hebenſtreit, comme je l'ai dit, préſumoit qu'elle ne devenoit ſi commune & ſi deſtructive, que par l'habitude où l'on eſt de tenir la poitrine & les bras des enfans à découvert. Mais je penſe que les bains froids de l'enfance ne contribueroient pas à empêcher les progrès de la maladie, s'ils devenoient d'un uſage général. La tranſpiration, qui n'eſt déjà que trop interceptée par

le froid de l'hiver, doit l'être encore bien davantage par le saisissement réitéré des bains froids. La peau qui se forme dans la trachée des enfans, & qui est de même nature que celle qu'on voit sur le sang dans les fièvres inflammatoires, prouve d'abord que c'est une maladie très-dangereuse. D'où vient cette peau, sinon de l'excrétion muqueuse forcée des glandes de la trachée, qui se trouve ainsi surchargée de la masse considérable des humeurs transpirables que le froid refoule dans la poitrine? L'humeur muqueuse si abondante à cet âge, explique bien la nature de cette peau strangulatoire: quelquefois la nature la décharge dans les intestins : alors il y a une issue; mais il n'y en a pas dans la poitrine. Il n'est pas difficile de reconnoître que ce phénomène n'est dû qu'à l'impression subite d'un froid, ou d'un saisissement externe quelconque. On avoit d'abord pensé que c'étoit un mal particulier aux côtes maritimes : mais les ravages qu'il a fait loin de la mer, ont prouvé le contraire. Si ces conjectures sont dénuées de (1) fondement, mes craintes sont au moins dictées par l'amour du

(1) Je n'ignore pas ce qu'a dit M. Hahn. *Quæcumque enim ipsi assiduè tractamus & animo volvimus, his facilè majorem, quàm par est, vim & amplitudinem tribuimus. Proleg.* ad Schilling. *De Lepr.* 1778.

bien public. Nous n'avons aucun riſque à courir avec les bains tièdes, tels que les anciens les conſeilloient : il n'y a donc pas à balancer.

Ceſſons donc de nous obſtiner ſur un uſage qui a rendu tant d'enfans valétudinaires, pour quelques enfans coloſſes qui en ont réſulté. M. Underwood a ſi bien ſenti lui-même que la nature n'étoit pas d'accord avec ſes premières aſſertions, qu'il conſent enſuite qu'on n'accoutume que peu-à-peu les enfans à l'eau froide. « Si même, » ajoute-t-il, *l'eau n'étoit jamais abſolument froide,* » *le bain n'en procureroit pas des avantages moins* » *conſidérables* ». Voilà donc un Anglois, partiſan des bains froids, à qui la nature extorque ſon ſecret. En effet, n'eſt-il pas abſurde de vouloir qu'on garantiſſe un enfant d'un air froid, que la chambre ſoit modérément chaude, que le bonnet ſoit chaud, les habits ſecs, mais légers & chauds, pour venir enſuite nous dire qu'il faut plonger cet enfant dans une eau (1) très-froide, pendant l'hiver même, & l'y enfoncer deux ou trois fois, juſques pardeſſus la tête,

(1) J'approuverai beaucoup les grands baſſins d'eau froide dans les hôpitaux, comme on en voit à Londres, pour y faire prendre les bains dans les cas de maladies qui l'exigent : mais pour ces cas-là ſeuls ; non pour en faire un principe général de ſanté.

comme le veut M. Hamilton. Je ne blâmerai cependant pas M. Armftrong, qui confeille de laver un enfant avec une goutte d'eau froide, devant le feu, pendant l'hiver, s'il n'en éprouve pas une impreffion trop fenfible : autrement il s'y refufera ; & on ne l'y contraindra qu'en le jettant, dit-il, peut-être dans quelque convulfion. Mais je ne me contenterois pas de cela : j'y joindrois tous les jours le bain tiède, pendant fept à huit minutes. L'enfant s'y plaira, & en tirera beaucoup d'avantage. Au moins eft-ce le fentiment pour lequel je tiens, ne voyant que de la cruauté, une opération contre nature, & très-dangereufe pour l'enfance dans les bains froids. Laiffons un Anglois fe faire caffer la glace du grand canal de Verfailles, & fe fourrer, comme je l'ai vu il y a quelques années, dans l'eau jufqu'aux aiffelles, par un trou, dans le froid le plus rigoureux. C'eft un être hors des rapports de la nature : fa mélancolie ne connoiffoit, fans doute, que ce remède.

Je crois avoir mis, par ces réflexions, notre auteur d'accord avec lui-même, & avec la nature. Mais le préjugé dit avec la Médée d'Euripide : θυμος κρεϊσσων των βουλευματων, & avec le poëte qui le traduit, *video meliora, proboque, deteriora fequor.*

Je ne faurois donner trop d'éloges à ceux qui,

depuis quelques années, ont établi des bains publics chauds à Paris : le peuple en peut profiter à très-peu de frais. J'ai déjà vu plusieurs personnes à qui ces bains ont rendu une santé parfaite.



CHAPITRE V.

Des autres premiers ſoins de l'Enfance.

DANS l'état acide de l'eſtomac, durant le premier mois, ſur-tout lorſque l'enfant a une diarrhée, & rend des ſelles verdâtres, les environs de l'anus s'excorient beaucoup : mais il faut ſe garder de vouloir guérir le mal avec des topiques deſſicatifs, tant que dure cet état. Je n'ai rien trouvé de ſi commode & de ſi utile que de couvrir alors les parties affectées avec la pellicule qui ſe voit ſur les rognons de veau. Elle adoucit, rafraîchit les parties enflammées, en attendant qu'on ait fait ceſſer la cauſe du mal par l'uſage des abſorbans convenables.

Mais le vrai moyen d'empêcher la peau des enfans de s'enflammer, c'eſt de les tenir ſéchement & proprement. Ces deux points ſont ſi importans, que je m'étendrois davantage ſur ce ſujet, ſi je n'avois déjà paſſé les bornes où je voulois m'arrêter. Il me ſuffit de dire qu'il eſt preſque impoſſible qu'un enfant profite, ou ſoit en bonne ſanté, ſi l'on ne fait attention à ces deux points eſſentiels. C'eſt en quoi les enfans des pauvres ont un grand déſavantage ; ſans

parler de leur mauvaife nourriture & du défaut d'exercice : c'eft auffi par cette raifon que l'on voit, parmi eux, tant d'enfans rachitiques & contrefaits. Garantiffons donc de ces inconvéniens les enfans de ceux qui ne les y expofent que par l'ignorance ou la négligence des devoirs qu'ils ont à remplir.

Je faifis cette occafion, pour dire quelques mots fur l'abus d'un ancien ufage, qui ne contribue pas peu à rendre les enfans foibles : c'eft de leur mettre fur les parties naturelles une bande de flanelle. On n'a intention, je l'avoue, de la leur mettre que pour quelques femaines après la naiffance ; mais il arrive fouvent qu'on la leur laiffe plufieurs mois. Cela peut fervir tout au plus à épargner des foins aux domeftiques : car, au lieu de tenir les enfans fecs & nets, il en réfulte directement le contraire. En effet, fi cette bande, qu'on met pardeffus les linges, eft mouillée par les urines ou les felles, comme les autres enveloppes, n'eft-il pas néceffaire de la changer pareillement ? Si on la garde dans cet état, l'enfant doit affurément en être mouillé & fali : d'ailleurs elle échauffe les bas des reins & les membres inférieurs, & conféquemment tend à relâcher les folides, & à difpofer ainfi l'enfant au rachitis.

Il eft encore néceffaire de parler d'un autre

ufage inutile, & même préjudiciable des nourrices. C'eft de forcer (1) le lait à fortir de la partie antérieure de la poitrine des enfans. Quelques enfans ont le fein très-gonflé, deux ou trois jours après leur naiffance : ils font même durs, douloureux, & contiennent une efpèce d'humeur laiteufe. Ces femmes s'imaginent rendre réellement un grand fervice à ces enfans, en forçant le lait à fortir ainfi. J'ai fouvent été indigné de voir la violence avec laquelle ces nourrices mal avifées frottoient & preffoient ces malheureux enfans, dont la poitrine étoit déjà dans un état d'inflammation, & continuoient pendant plufieurs minutes, malgré les cris de ces innocens, qui font affez connoître la douleur qu'ils endurent.

---

(1) Je retrouve cette même obfervation dans M. Hamilton, & les mêmes confeils mot pour mot. Sa première édition eft antérieure à celle du traité de M. Underwood. M. Hamilton fait fon cataplafme, s'il y a inflammation, avec la mie de pain & le lait. S'il n'y a pas d'inflammation, il fe contente d'appliquer du lait chaud coupé avec de l'eau, ou un peu d'huile d'olive, foir & matin. En preffant ainfi la poitrine, on peut, dit-il, caufer des inflammations, des abcès ; & fi c'eft une fille, on la mettra peut-être, dès ce moment, hors d'état d'allaiter, étant mère. Les femmes font en vérité terribles pour les préjugés ! D'où peut venir un pareil abus, finon de la plus groffière ignorance ?

Dans ces circonſtances, on fera ceſſer l'inflammation avec un cataplaſme de lait & de mie de pain. S'il n'y a pas d'inflammation, il ne faut que du repos. Cependant, ſi l'on croyoit qu'il y eût quelque choſe à faire, on mêleroit un peu d'huile & d'eau-de-vie, dont on frotteroit doucement la partie offenſée, ou l'on y appliqueroit un peu de diachylon ſimple, qu'on y laiſſeroit juſqu'à ce que l'emplâtre tombât de lui-même.

Après avoir conſidéré les premiers ſoins qu'exigent les enfans, voyons quelques remarques ſur les erreurs qu'on commet ordinairement dans la manière de les habiller. Dès que nous jettons les yeux ſur un enfant qui vient de naître, le premier ſentiment qui nous intéreſſe eſt celui de ſa foibleſſe. La nature nous dit qu'il a beſoin d'être fortifié, & nous prenons juſtement un parti très-ſouvent contraire à ce but. L'enfant eſt foible; mais il ne l'eſt que comme le ſont, au même âge, toutes les eſpèces d'animaux, même les plus forts & les plus féroces: comme le ſont auſſi les feuilles, les fleurs qui commencent à s'épanouir aux premiers jours du printems. Toutes les productions de la nature, chacune dans leur ordre ou leur claſſe particulière, ont également beſoin d'appui, de ſupport étranger, ſans quoi rien ne peut ſubſiſter. Mais leurs beſoins ſe

bornent à ce que la nature leur a destiné pour leur existence ; à ce qu'elle a sagement préparé pour la maintenir. Qu'une semence soit jettée dans un terrein convenable, elle n'a plus besoin que du concours des élémens, pour se métamorphoser en une plante, prendre vigueur, & arriver au point de maturité dans la graine par laquelle elle s'est reproduite.

Il en est de même d'un tendre enfant qui naît de parens sains & robustes. Il est toujours suffisamment fort, lorsqu'il est arrivé au terme complet de son organisation ; & il n'a plus besoin que de nourriture, de vêtemens, de soins : ce sont-là les élémens dont il lui faut l'influence nourricière. S'il en jouit, selon la marche de la nature, il n'a pas besoin d'autre chose.

Mais si cet enfant est foible, faut-il pour cela le serrer dans des bandes, sous prétexte de le soutenir & de le fortifier ? Cet enfant n'est, pour ainsi dire, qu'un trousseau de vaisseaux tendres & délicats, par lesquels il passe continuellement un fluide qui doit être distribué sans trouble dans toutes les parties du corps. Or, ces vaisseaux sont, pour cette raison, environnés d'un milieu doux & de peu de résistance, capable de céder à la rénitence de ce qu'ils contiennent. Il est donc aisé de voir combien doit être nuisible une grande pression sur une machine aussi

délicate, & qui, avant la naiſſance, flottoit dans un doux fluide.

Je ſais que depuis pluſieurs années on a renoncé à cet uſage de (1) ſerrer les enfans dans leurs couches; & c'eſt peut-être au docteur Cadogan que nous en ſommes redevables : on a même, depuis vingt ans, ajouté de nouveaux degrés de perfection à ſon plan; mais il eſt poſſible de faire encore quelques pas de plus. Si les pères & mères ſentoient bien les avantages qui en peuvent réſulter, on verroit communément les enfans auſſi à l'aiſe le jour de leur baptême, qu'ils le ſont en d'autres tems au lit. Je remarquerai encore que ſi l'on ſubſtituoit des cordons aux épingles, pour habiller ces enfans, on feroit

(1) Roſeen, M. Hamilton veulent auſſi, avec raiſon, qu'on proſcrive les maillots, les bandes, & qu'on laiſſe l'enfant en liberté. M. Armſtrong eſt pareillement de cet avis. Mais donnez-le aux femmes, elles ne vous écouteront pas. La gêne de ces bandes, dit M. Hamilton, ralentit la circulation, s'oppoſe à l'accroiſſement de l'une ou l'autre partie, donne une mauvaiſe forme à d'autres, *p. 269*. Il faut auſſi renoncer à l'uſage des épingles, comme ces Médecins le conſeillent tous, & d'après de fâcheux exemples. Dès qu'un enfant crie après avoir été arrangé, il faut ſur le champ le viſiter par-tout, mais particuliérement à la tête & au ventre. Peut-être a-t-il auſſi un bras, une jambe dans une poſition violente.

ſouvent moins embarraſſé de découvrir la cauſe de leurs cris ſubits, & de leurs maladies, qui n'ont que trop fréquemment pour cauſe cette partie de leur habillement.

Voici un exemple digne d'attention. Une dame me dit derniérement qu'un de ſes enfans, après des cris continuels, étoit tombé dans des convulſions, dont le Médecin ne put abſolument rendre raiſon, & que la cauſe n'en fut connue qu'après la mort. En ôtant le bonnet qu'on avoit laiſſé à l'enfant, à cauſe de ſa maladie, on découvrit une petite épingle fichée dans la grande fontanelle; & l'enfant fut victime d'une pareille négligence.

La nature ne connoît d'habillement que ce qu'il faut pour garantir du froid. Ainſi, tout devroit ſe réduire à envelopper l'enfant dans une couverture mollette, & non ſerrée, qui ne fût même pas fort peſante ſur lui. On y ajouteroit, ſi l'on vouloit, tous les ornemens incapables de porter aucun préjudice. Je crois même que ſi l'on avoit abandonné ce ſoin au jugement des parens, ce ſeroit tout ce qu'ils auroient fait. Mais l'art d'habiller un enfant eſt preſque devenu un talent particulier, un ſecret même que l'on ne comprend qu'autant qu'on eſt adepte en cette partie. Au moins les femmes ont-elles cette idée biſarre.

Cependant

Cependant l'enfant nous fait bien connoître l'effet désavantageux de la manière de l'habiller: car toutes les fois qu'on le déshabille, il montre évidemment le plaisir qu'il a de se trouver à son aise, & d'être frotté doucement avec la main. *L'art d'habiller*, car il faut parler ainsi, est donc devenu une pratique funeste, & la cause première de nombre de difformités: &, ce qui est pis encore, d'une mauvaise santé pendant le reste de la vie.

Après avoir été habillé, & avoir passé par toutes les petites manœuvres auxquelles on l'assujettit, cet enfant s'en trouve si fatigué, qu'il tombe bientôt dans un profond sommeil.

Je vais traiter actuellement des différens devoirs que la mère doit remplir auprès de son enfant, jusqu'à ce qu'il arrive à un âge exempt de tous les inconvéniens de l'enfance.

Pour suivre un tel plan, il faut nous fixer sur un certain nombre d'articles qui, sans paroître très-importans, ne peuvent cependant être ignorés qu'avec le plus grand désavantage. Pour les ranger dans un ordre convenable, je les comprendrai sous les différens points des choses appellées *non naturelles*; savoir, l'*air*, *le boire & le manger*, *le sommeil & les veilles*, *le mouvement & le repos*, *les rétentions*, *les excrétions*, & *les passions de l'ame.*

Avec une attention requise à ces différens (1) articles, on peut prévenir nombre de maux qui arrivent à ce tendre âge.

---

(1) Il paroît que l'Auteur suit cette division, prise des anciennes théories, plutôt pour reprendre ces articles par ordre, que pour admettre l'ancienne manière d'enseigner. Je me crois donc dispensé de faire aucune remarque à ce sujet.



CHAPITRE VI.

De l'Air.

J'AI déjà fait sentir, en parlant des maladies des enfans, de quelle importance l'air étoit pour eux. J'obſerverai plus en particulier que l'âge, la conſtitution, les circonſtances de l'enfant, la ſaiſon, la température, font autant d'exceptions qu'il ne faut pas perdre de vue : car telle impreſſion de l'air deviendra très-utile dans un tems, & très-nuiſible dans un autre.

En général il faut convenir que la chaleur de l'air eſt bonne pour les enfans. Néanmoins on doit les accoutumer peu-à-peu à ſupporter l'impreſſion d'un air froid : ce qui eſt eſſentiel pour leur ſanté. C'eſt pourquoi je ne ſuis point de l'avis du docteur Armſtrong, lorſqu'il penſe que les riches perdent moins d'enfans que les pauvres, parce que ceux-là ſont tenus (1) plus

(1) M. Armſtrong s'explique différemment. Il conſeille de tenir les enfans chaudement juſqu'à quatre mois, pour les préſerver des rhumes, auxquels ils ſont plus expoſés pendant ce période : il a raiſon, ſans doute. S'il dit que les riches perdent moins d'enfans que les pauvres, il en

chaudement. D'un autre côté, j'approuve très-fort celui qui a dit que, « élever des enfans » chaudement, c'eſt remplir un froid cimetière ».

Malgré cela, il faut ici beaucoup de prudence; & rien ne prouve mieux combien il eſt beſoin que les parens ſurveillent ceux à qui ils confient leurs enfans. En effet, les nourrices, ou autres femmes, ſont la plupart ſi peu attentives à ne pas les tenir à l'air trop long-tems, qu'ils en ont fréquemment des rhumes, & décident les parens à ne pas les envoyer dehors auſſi ſouvent qu'il feroit beſoin.

Les nourrices & les ſervantes ſont encore une faute de la plus grande conſéquence : c'eſt de ſe tenir debout à un courant d'air avec un enfant dans les bras, ou de s'aſſeoir avec d'autres domeſtiques, laiſſant jouer, à certaine diſtance d'eux, les enfans qui peuvent déjà courir, ſans faire attention s'ils s'aſſoient ſur l'herbe, &c.

---

donne une raiſon bien fondée. Ceux-ci habitent le plus ſouvent des lieux humides, expoſés aux injures de l'air & des ſaiſons, à des vents froids. Leurs enfans ſont ſouvent entaſſés les uns ſur les autres, dans des endroits peu aérés, mal-ſains : de-là réſultent les maladies qui les enlèvent. Ce ſont les termes de M. Armſtrong, en pluſieurs endroits de ſon ouvrage. Or, qui ne voit que les riches ne ſont pas expoſés aux mêmes inconvéniens. Le reproche de M. Underwood eſt donc mal fondé.

Delà il résulte que ces enfans sont retenus dans une chambre trop chaude, qu'on les empêche de sortir autant qu'ils le devroient, ou qu'ils prennent des fraîcheurs & des rhumes par ces négligences.

Je puis observer ici que le moindre symptome d'un rhume (qui se prend même dans la chambre pendant le premier mois), est un enchifrenement, un engorgement de la membrane pituitaire. Cet accident ne demande, en général, qu'un peu de pommade *simple*, ou de pommade *divine*, qu'on applique aux narines, lorsque l'enfant est mis dans son berceau. Si cela ne réussit pas, on dissoudra un peu de vitriol blanc dans de l'eau rose, & on l'appliquera de même.

Pour accoutumer les enfans à l'air, il sera bon de leur faire (1) prendre des robes très-courtes, aussi-tôt que la saison le permettra. On leur laissera toute liberté dans leur habillement : ils resteront sans bas, même jusqu'à deux ou trois ans, & resteront vêtus de cette manière, jusqu'à ce qu'ils prennent la culotte. Quant à ce changement, je pense qu'on doit préférer de le faire à l'entrée de l'hiver. Cet habillement étant en général plus chaud, sur-tout à la

(1) C'est ainsi que nos anciens Gaulois habilloient leurs enfans; mais ils ne leur découvroient pas totalement la poitrine, comme on le fait actuellement.

poitrine, qui a toujours été découverte jusques-là ; il semble qu'il est inconséquent de la couvrir toute, dès la première fois, au commencement des chaleurs.

J'ai dit que les enfans devoient rester sans bas pendant un très-long tems : mais c'est toujours des circonstances qu'on tirera la règle de ce qu'on devra faire à ce sujet. Un Médecin éclairé suppose toujours ce proverbe, *mutatis mutandis*, c'est-à-dire les exceptions, comme dans toutes les circonstances de la vie. C'est ce qui doit nous guider dans l'application des principes généraux. Faute d'avoir fait cette exception dans ce cas-ci, on a laissé cruellement souffrir nombre de tendres enfans l'hiver dernier, par la rigueur de la saison. Ils ont été perdus d'engelures, pour ne pas avoir eu les membres couverts. J'ai vu un enfant de quatre ans, appartenant à une personne distinguée, dont les jambes étoient couvertes de ces maux jusqu'aux genoux ; & malgré toutes les représentations, on ne pût déterminer cette mère imprudente à faire prendre à tems des bas à cette petite fille, parce que, disoit la mère, les enfans forts & bien portans sont toujours mieux sans bas.



CHAPITRE VII.

Du Boire & du Manger.

JE remarque à ce ſujet les mêmes abus qu'à l'égard de l'article précédent. Il eſt réellement inconcevable que l'uſage de remplir les enfans de pain ſoit devenu preſque univerſel ; ou même que des parens aient pu s'imaginer qu'une nourriture auſſi (1) lourde pût leur convenir. Avant de m'arrêter ſur cet article, j'obſerverai qu'un enfant nourri du lait de ſa mère, n'a pas beſoin d'autre aliment pendant les intervalles, juſqu'à ce qu'il ſoit revenu de nouveau lait au ſein ; en ſuppoſant que l'enfant ſoit mis au ſein de la mère dans le tems convenable : or, c'eſt toujours lorſque la mère a eu le tems néceſſaire pour ſe rafraîchir. Cette conduite, quoique négligée par pluſieurs femmes, eſt cependant la plus conforme à la nature ; & à ce qu'on remarque dans les animaux, qui, à bien des égards, ſont les meilleurs guides qu'on ait à ſuivre. En mettant

(1) M. Underwood ſuit ici les détails de M. Armſtrong, *p. 192.*

la première fois l'enfant au ſein, le plutôt (1) qu'il eſt poſſible, les bouts ſe forment bien, &

(1) On a demandé à quel moment on devoit préſenter la première fois l'enfant au ſein ? A cette queſtion, qu'on n'auroit jamais du faire, ſi l'on avoit bien vu la nature, je réponds, ſi la mère a bien repoſé après l'accouchement, qu'elle ſe ſente aſſez de forces, on doit porter l'enfant au ſein, dès qu'il ouvre la bouche, ou lorſqu'en lui mettant le bout du doigt ſur le bord des lèvres, il le ſerre comme pour tetter. Le premier lait étant deſtiné, par la nature, à faire couler les excrémens innés de l'enfant, il eſt avantageux de le lui faire prendre, ſans trop différer: on aidera l'évacuation, en donnant un lavement d'eau, où l'on aura jetté quelques grains de ſel. On le réitérera deux ou trois fois, du jour au lendemain, s'il n'évacue pas ſuffiſamment: la nature fait le reſte.

Si la mère ne nourrit pas, on ne négligera pas les lavemens, & l'on ſuivra ce que M. Armſtrong a conſeillé plus haut dans ces notes ; ou l'on ſe contentera d'un doux purgatif, réitéré deux ou trois fois dans une eau ſucrée ; après quoi on préſentera l'enfant au ſein. Réitérant l'eau ſucrée deux ou trois fois par jour pendant la première ſemaine, à la doſe d'une fois plein une cuiller à café. On peut, ſi l'on veut. joindre à ceci ce que j'ai dit dans Roſeen, cela revient au même, M. Moſſ a beaucoup raiſonné ſur les prétendus inconvéniens du ſucre; mais ſes raiſonnemens ne ſont pas perſuaſifs.

On a encore demandé s'il faut changer une nourrice priſe de ſes règles. Des gens ſenſés ſont d'un avis contraire, Roſeen conſeille ſeulement à la nourrice de ne

le lait vient peu-à-peu. On prévient par-là bien des douleurs, & quelquefois même un abcès, l'ulcération des bouts, qui, dans une première couche, font fujets à caufer bien des difficultés & des peines. Si cependant il y arrive des accidens de cette nature, ils font moins difficiles à traiter qu'on l'a cru, lorfqu'on s'y prend comme il faut. On confultera pour lors le petit ouvrage (1) que j'ai publié à la fuite de mon Traité fur les ulcères des jambes; j'y entre dans les détails néceffaires fur les abcès laiteux, les ulcères des mamelons; & j'y donne la méthode qu'on doit fuivre pour les traiter avec facilité & fuccès.

Si la mère n'eft pas en état de nourrir elle-même, & qu'on ait une nourrice prête, il n'y a pas d'inconvénient à mettre l'enfant au fein, lorfqu'il a pris une dofe ou deux de médicamens

---

pas allaiter pendant ce tems-là, & de nourrir l'enfant avec du petit-lait extrait avec des œufs, & clarifié. M. Hamilton n'y voit aucun dommage pour l'enfant. En pareil cas, dit-il, cet enfant eft pris d'une légère indifpofition, avant qu'elles paroiffent : il éprouve des coliques, mais fans inconvénient pour la fuite. Il n'y a, felon lui, que l'appauvriffement du lait, une foibleffe de nerf, une indifpofition fuivie; enfin, un état malade qui puiffent la faire changer.

(1) Ce Traité fe trouve chez le même Libraire, à la fuite de fon Traité fur les ulcères des jambes.

laxatifs. Si on fe détermine à l'allaiter à la main, & qu'il ne foit point aifément tranquillifé, on lui donnera une cuillerée ou deux d'eau de gruau, légérement fucrée ; après quoi il s'endort ordinairement. A fon réveil, il fe trouvera difpofé à prendre la nourriture qu'on lui préfentera, & qui lui conviendra le mieux.

Il feroit à fouhaiter que les mères & les nourrices, guidées par de vrais fentimens de tendreffe, euffent de plus juftes idées de la manière dont nous prenons nourriture, & fur-tout qu'elles connuffent bien que ce n'eft ni par la quantité, ni par la qualité des alimens confidérés comme tels. Elles devroient être convaincues que notre nutrition n'eft que le réfultat de l'ufage que l'eftomac fait des alimens qu'on lui confie : réfultat qui, après avoir été produit par l'effet de la digeftion, qui change les alimens, doit être doux, balfamique, propre à renouveller la maffe du fang, & la déperdition de fubftance que nous faifons tous les jours par la tranfpiration infenfible. Ainfi, des alimens d'une nature mal appropriée aux circonftances, ou pris trop précipitamment, ou en trop grande quantité, fur-tout avant que l'eftomac fe foit duement déchargé de ce qu'il contenoit, trouble l'opération de la digeftion, fait de mauvais chyle, & ainfi de mauvais fang ; d'où il réfulte une foible conftitution, au lieu

d'en obtenir de l'accroiſſement & des forces. A la fin on voit paroître des vers, des convulſions, le rachitis, les écrouelles, des fièvres lentes, & la conſomption.

On devroit faire attention que la nature ne fournit le lait, en faveur de l'animal, que pour être tiré & pris au ſein même; & que celui de la femme eſt certainement le plus fluide de tous, quoiqu'en même tems bien plus nutritif que le pain. Il eſt vrai que le pain, exigeant plus de tems pour la digeſtion, ſoit des enfans, ſoit des adultes, ſatisfait plus la faim. Mais devoit-on conclure delà qu'il fourniſſoit plus de portions alimentaires? Car, s'il n'eſt pas bien digéré, devient-il aliment? mêlé même avec de l'eau, comme on ne le fait que trop ſouvent, il eſt moins nutritif que le lait.

Les enfans doivent naturellement avoir ſouvent faim, & être autant de fois reſtaurés par une nourriture légère: or, le lait eſt, ſans contredit, la plus légère de toutes celles que nous connoiſſons. La rapidité avec laquelle il paſſe par l'eſtomac, le prouve ſuffiſamment. Ainſi, le lait, qui n'eſt pas l'aliment le plus convenable pour un adulte employé à de forts travaux, pendant pluſieurs heures, hors de chez lui, eſt le meilleur pour la vie ſédentaire d'un tendre enfant, qui ne peut tirer ſa nourriture des ſubſtances ſolides

ou du pain, que l'eftomac des adultes digère facilement.

C'eft, fans doute, faute d'avoir fait ces réflexions, que le docteur Armftrong (1) a parlé

---

(1) Tout efprit jufte approuvera les raifonnemens que fait ici M. Underwood : mais il préfente encore mal le fentiment de M. Armftrong. Ce Médecin dit formellement, dans deux paffages, qu'il ne confeillera jamais de donner à un enfant d'autre nourriture que le lait de fa mère, lorfqu'elle peut le faire fans préjudicier à fa fanté : qu'une mère, qui ne feroit même pas en état d'en achever la nourriture, devroit au moins l'allaiter pendant quelques femaines, pour éviter les dangers de la fièvre de lait, l'inflammation & les abcès aux feins : qu'en vuidant ainfi, par intervalles, *les tubes laiteux* par la lactation, elle pourra fe faire perdre le lait avec plus de facilité & de sûreté. Il convient qu'il n'y a pas d'aliment auffi fluide & auffi nourriffant en même tems, que le lait de la mère pour fon enfant : mais fi la mère ne peut nourrir, quel parti prendre ? Il faut, dit-il, une nourrice, ou le lait des animaux, ou préparer un aliment qui foit le plus convenable à l'âge de l'enfant.

M. Armftrong n'ofe pas trop confeiller de prendre une nourrice étrangère. M. Hamilton en préfère le lait à celui des animaux ; mais il voit tant d'inconvéniens à propofer une femme quelconque pour nourrice, qu'il n'ofe hafarder de le faire, fi, par une nourriture précédente, elle n'a pas donné toutes les preuves poffibles de falubrité, & d'attention très-vigilante à tous les foins qu'exige un enfant. Ceci étant fi difficile à rencontrer, M. Baldini préfère,

ſi fort en faveur du pain & d'autres alimens ſolides. Néanmoins, ſoit dit en paſſant, il n'en

---

ſans balancer, le lait des animaux. Ses raiſons ſont péremptoires, & je ſuis de ſon avis. Tous les maux qu'on peut tenir de père & de mère, & qu'on peut voir dans Hippocrate, *Coac. Prorrhet. 2*, ſont preſque les mêmes qu'il eſt poſſible de tenir d'une nourrice. Or, ſi un enfant a le bonheur de naître très-ſain, pourquoi l'expoſer à ces riſques, qu'il court en prenant un lait étranger? N'eſt-il pas encore expoſé à d'autres inconvéniens, par le manque de ſoins convenables, & ſouvent même à des maux dont il eſt long-tems affecté, ou la victime?

Ce furent ces motifs qui parurent décider M. Armſtrong à nourrir ſes enfans à la main, après en avoir fait inutilement tenter trois fois la lactation à ſon épouſe. La nourriture qu'il préfère eſt preſque la même que celle que j'avois indiquée dans Roſeen. C'eſt un peu de mie de pain raſſis très-fine, bouillie dans l'eau, à laquelle il mêle enſuite un peu de lait & de ſucre, pour l'adoucir au même degré que le lait de la mère : j'y avois ajouté quelques pincées de farine de ſeigle ſéchée au four. Il préfère le lait d'âneſſe, avec raiſon.

Si l'enfant eſt tourmenté par des vents, il conſeille de mettre dans un linge très-propre quelques baies de genièvre écraſées avec un peu de gingembre gratté, & de faire bouillir dans l'eau où eſt la mie de pain : De tems en tems il preſcrit de donner à l'enfant trente ou quarante gouttes d'eau foible de menthe poivrée, ou de fenouil doux (mais non pas de l'eſprit de cette menthe, qui eſt d'une force extraordinaire). Ces eaux, ſelon lui, conviennent

a fait commencer l'ufage à fes enfans qu'à l'âge de fix ou fept mois ; & c'eft d'après fes fuccès qu'il a parlé. Mais cela eft encore bien différent préparé, ou par la mère, ou par une nourrice,

---

très-bien, dans le cas où le ventre eft relâché. S'il eft refferré, M. Armftrong ordonne de jetter un peu de manne choifie, ou de magnéfie dans l'aliment. J'aimerois mieux que ces petits purgatifs fuffent donnés féparément & à dofe un peu plus forte : avec le manger ils caufent toujours plus ou moins d'indigeftion. Pourquoi donner un aliment dont on ne veut pas que l'enfant profite ? Purgez, s'il le faut, ou lâchez le ventre, & enfuite nourriffez. J'en dis autant de ce que l'auteur prefcrit un peu plus loin, avec l'aliment. Préparez auparavant l'eftomac & les inteftins par les moyens que vous voudrez ; mais laiffez la digeftion de l'aliment fe faire, fans forcer la nature à un double travail à cet âge. Elle la fait toujours affez bien, quand elle ne trouve pas d'oftacle à fes fonctions.

Quant à l'inftrument requis pour adminiftrer l'aliment, M. Armftrong s'eft fervi d'une cuiller tout fimplement : il a bien fait. L'auteur entaffe de fort mauvaifes raifons contre ce procédé. Ainfi, je le laiffe fans examen. Qu'il vante les inftrumens qu'il voudra : le plus fimple eft toujours le meilleur. La cuiller doit être de buis, & fans bord tranchant : on la tient toujours très-propre. L'aliment fera toujours le plus nouvellement préparé qu'on pourra. Moins le lait qu'on emploie eft vieux, moins il eft décompofé, & plus il digère facilement.

de remplir un enfant avec une nourriture folide prefque auffi-tôt qu'il eft né. Tout aliment que l'eftomac ne digère pas, eft une efpèce de poifon : & s'il n'eft pas évacué, ou par le vomiffement, ou par les felles, il en réfultera néceffairement des mal-aifes, des tranchées, des fpafmes internes, & tous les accidens auxquels les inteftins font fujets. Enfin, la fcène fe termine par l'une ou l'autre des maladies ci-devant mentionnées.

Le lait eft le produit de tous les alimens que prend la mère ; c'en eft même la partie la plus fubftantielle. C'eft dans fon eftomac que l'aliment a été diffous, digéré ; & l'action concomitante des vifcères, deftinés à parfaire la digeftion, en ont fait un fluide animalifé, au point d'être comme changé en une efpèce de fang blanc ; & c'eft de cette fubftance que tout corps animal eft reftauré tous les jours. Ainfi, il eft vrai qu'avant que l'enfant ait acquis affez de forces pour convertir les alimens folides en un fluide fain & nutritif, ou en un fang blanc, la mère eft fagement fubftituée par la nature, pour exécuter cette fonction en faveur de la nutrition de l'enfant.

Je n'examine pas encore en particulier fi la mère allaite elle-même, ou fi c'eft une nourrice étrangère. Mon but eft uniquement de prouver qu'en général le lait eft la nourriture la plus convenable pour l'enfant. Que ce fluide foit

une âneffe, ou par un autre animal, cela revient toujours à mon but. Si le lait de la mère manque par une raifon quelconque, le meilleur qu'on pourra y fubftituer fera celui qu'on devra choifir.

Je me crois donc difpenfé de pofer en axiome que le lait doit être la partie effentielle de la nourriture d'un enfant pendant certain tems; qu'il le prenne ou non au fein même. Je dirai que fur vingt enfans, il y en aura dix-neuf, peut-être même quatre-vingt-dix-neuf fur cent, à qui il conviendra. On fera les exceptions qu'on voudra; mais je crois que fi l'on ne trouvoit pas d'exceptions à faire, il périroit moins d'enfans, qu'en fe jettant avec abfurdité dans un extrême oppofé.

Suppofons néanmoins qu'un enfant très-fort ne fût plus content de lait feul à la fin du premier mois, & qu'il demandât, par fes cris, peu de tems après avoir été allaité, on pourra fans doute lui donner, par furcroît, un peu de pain bouilli, deux ou trois fois par jour; & il ne faudroit paffer cette quantité qu'avec beaucoup de circonfpection. Ainfi, lorfque ce nouvel aliment peut être permis, foit plutôt, foit plus tard, on fera bouillir dans l'eau une croûte de pain bien cuite. Le pain perdra, par ce moyen, une partie de fa qualité acefcente : on paffera dans un tamis ou un linge, & l'on fera de nouveau

bouillir

bouillir le pain avec du lait, si l'enfant est fort jeune, ou disposé à la diarrhée.

Mais cette matière me meneroit au-delà des bornes, si je voulois la suivre plus loin. Je ne me serois même pas si fort étendu, si je n'avois eu à cœur de persuader des gens que je vois disposés à bien faire, mais qui sont arrêtés par leurs idées abusives.

Si donc le lait est la nourriture la plus convenable à un enfant qu'on nourrit à la main, la première demande qui se présente est celle-ci : quelle est la meilleure espèce de lait ? quel est le meilleur instrument ou vaisseau pour donner cette nourriture ? J'avouerai ici, avec plaisir, les obligations que j'ai au docteur Hugh Smith, pour l'invention ingénieuse qu'il a publiée, il y a quelques années, dans son judicieux traité sur la manière d'élever les enfans. Le lait qu'il indique, comme préférable, est celui de vache. Je renvoie volontiers le lecteur à (1) l'ouvrage de ce docteur, me contentant d'alléguer l'expérience que j'ai faite de la bonté de ses avis.

Soit au moment de la naissance, soit quelques semaines après, on ajoutera au lait une petite

(1) Lettres sur la manière d'élever les enfans du premier âge, en Anglois. Le lait de vache convient à peu d'enfans.

dose de gelée (1) de rapure de corne de cerf bouillie dans l'eau, où elle ait acquis la consistance qu'a le bouillon de veau en refroidissant. Je pense même que si l'on prend ce parti, plutôt on y joindra la gelée susdite, mieux on fera.

Je dois avertir qu'on a quelquefois de la difficulté à faire cette gelée, parce que la corne de cerf n'est pas de bonne qualité, ou plutôt parce que ceux qui la rapent y mêlent frauduleusement de la rapure de pied de mouton. Néanmoins ceci se reconnoît aisément à la friabilité différente. Si la rapure se trouve bonne, deux onces sur une pinte d'eau, réduite à chopine, feront une gelée de consistance convenable.

Le but qu'on se propose, en ajoutant la gelée, est bien réfléchi. C'est autant pour rendre l'aliment plus nutritif, que pour corriger, à certain point, la qualité acescente du lait. Le lait des

---

(1) Il est bon d'observer, avec M. Baumé, que cette gelée ne se conserve qu'un jour dans les chaleurs de l'été, & deux ou trois au plus en hiver. Lorsqu'elle se gâte, il s'y forme des taches blanches ou livides à sa superficie: elles gagnent promptement le fond des vaisseaux. Il se dégage alors une grande quantité d'air: elle se liquéfie, devient mousseuse, & elle exhale une odeur putride désagréable. On peut faire préparer des tablettes de cette gelée, & de toutes les autres, en les desséchant: alors elles se conservent mieux. *Pharmac.* p. 539.

animaux eſt le produit des ſucs végétaux, au lieu que celui de femme eſt le réſultat d'un mêlange de nourritures animales & végétales. On peut ajouter un peu de ſucre au mêlange de lait & de gelée, ſi l'enfant n'eſt pas diſpoſé aux cours de ventre : mais le moins ſera le mieux. On fera chauffer le lait & la gelée ſéparément; & l'on ne prendra, chaque fois, de l'un & de l'autre, qu'autant qu'il en faut. Alors on les verſera enſemble dans le biberon (*préférez celui de M. Baldini à celui de Smith*) ; on aura ſoin d'en tenir tout l'intérieur bien propre, en le rinçant chaque fois qu'on s'en eſt ſervi, même avec de l'eau chaude : autrement il s'attache toujours quelques parties graſſes qui s'aigriſſent d'abord, deviennent enſuite très-fétides, & par conſéquent très-préjudiciables, au moins capables de dégoûter l'enfant.

Quand on commence à donner le lait de cette manière, on le fait (1) bouillir, afin qu'il relâche moins : mais lorſque l'enfant a quelques mois, ou devient trop reſſerré, on ſe contentera de faire chauffer le lait.

La taſſe, la cuiller, le cornet, ne ſont pas comparables au pot du docteur Smith. Ce pot

(1) Cela eſt mal vu, même ſelon l'explication que l'auteur a donnée de la digeſtion. On diſſipe les principes du lait en partie, ceux même qui le rendent plus digeſtible.

eſt imaginé autant pour plaire à l'enfant, par ſon extrémité, qui a la forme d'un mamelon, que pour laiſſer venir doucement le lait dans la bouche, & donner en même tems quelque travail pendant la ſuccion du lait, qui lui eſt néceſſaire à chaque fois : le cornet ne préſente pas cet avantage. L'enfant éprouve indubitablement, avec le pot de ce docteur, la même difficulté que lorſqu'il tette; & c'eſt par cette raiſon même qu'un enfant très-jeune n'eſt pas ſi ſujet à ſe ſurcharger de lait. Il en eſt tout autrement de la taſſe ou de la cuiller. L'enfant trouvant le lait doux & fort agréable, & n'ayant que la peine d'avaler, eſt toujours porté à ſe remplir plus qu'il ne faut chaque fois. D'ailleurs les nourrices, qui ne cherchent qu'à ſe débarraſſer, en tranquilliſant l'enfant, lui en font prendre, avec la taſſe, double & triple doſe, & l'empêchent ainſi de crier : mais c'eſt toujours au détriment de l'innocent. Les indigeſtions en ſont au moins la fâcheuſe conſéquence.

Ce pot eſt fait en forme de cornue à long col : il eſt percé de pluſieurs petits trous à ſon extrémité. On le couvre d'un velin ou parchemin pareillement percé, & attaché comme flottant ſur le bout du col. L'enfant le trouve ainſi doux & agréable, & s'en accommode preſque auſſi volontiers que du mamelon du ſein, comme je l'ai vu pluſieurs fois.

Cette manière d'allaiter eſt auſſi agréable à l'enfant que commode pour la nourrice. On a toujours l'aliment ſous la main : car on peut le tenir chaud la nuit, à la faveur d'une lampe, & même dans le lit. La ſeule objection que j'ai vu faire à ceux qui l'ont eſſayé, eſt juſtement ce qui fait le plus grand éloge du procédé ; ſavoir, que les enfans nourris de cette manière ſont ſouvent affamés ; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont ce qu'ils doivent naturellement être. Cet aliment eſt très-léger ſur l'eſtomac, digère auſſi facilement que le lait pris au ſein : ce qui fait que les enfans ont beſoin d'en prendre ſouvent.

Dans un ouvrage tel que celui-ci, on preſcrit ordinairement certaines règles, d'après leſquelles on ne donne la nourriture à un enfant qu'à certaines (1) heures & certain nombre de fois, ſi on veut le faire avec ſuccès. Mais j'obſerverai qu'il eſt impoſſible de preſcrire des règles à ce ſujet : ainſi je ne l'eſſaierai pas, puiſqu'aucune

(1) Une fille, blanchiſſeuſe, fit un enfant. En bonne mère elle voulut le nourrir. Forcée, par ſon travail, à ne lui donner le ſein qu'à certaines heures, elle l'accoutuma à cette règle ; & l'enfant qu'elle avoit ſoin de tenir propre, profita, devint fort : il a 8 ans. Je croyois auparavant que cette régularité étoit impraticable avec le enfans.

ne peut comprendre toutes les circonſtances qui peuvent ſe préſenter ; & je me félicite des difficultés même, en voyant tous les Ecrivains ſi peu d'accord entre eux.

Les enfans qu'on nourrit par ce procédé, ne prendront jamais trop à la fois, vu le petit travail auquel ils ſont aſſujettis pour avoir leur nourriture : ainſi, l'on peut leur permettre d'en prendre auſſi ſouvent qu'ils en prendroient au ſein. Le cas devient bien différent, lorſqu'on permet aux enfans de prendre des alimens ſolides, & qu'ils ſont nourris à la cuiller. J'ai dit qu'il y avoit toujours à craindre qu'ils ne (1) ſe ſurchargeaſſent. Or, on ne ſauroit être trop attentif à cet inconvénient.

Je ne rappellerai ici qu'une objection aſſez ordinaire contre le procédé que j'ai recommandé, ou plutôt que le docteur Smith a propoſé. On voit, dit-on, nombre d'enfans élevés à la main, depuis leur naiſſance, & parfaitement réuſſir, quoique nourris avec du pain, des alimens ſolides

(1) Quel que ſoit l'inſtrument, ou la cuiller, ou une taſſe oblongue, ou tout autre, n'eſt-on pas maître d'en priver l'enfant quand on veut ? M. Armſtrong, qui a ſi bien réuſſi à élever ſes enfans avec ces inſtrumens, prouve qu'on peut régler les enfans à volonté. M. Moſſ approuve auſſi l'uſage de la cuiller.

pendant toute la journée, tandis que d'autres, à qui l'on a interdit ce régime, sont foibles, délicats, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge d'un an ou deux. Je ne m'arrêterai pas à prouver que cette objection porte également contre ceux qui ont été nourris au sein, selon l'instinct même de la nature, qui leur destinoit cet aliment. Il me suffit de dire qu'il y a des enfans assez forts (1) pour être nourris, pour ainsi dire, de quelque manière que ce soit, qui digèrent bien tous les alimens indifféremment; & qu'au contraire il est des enfans foibles qu'on ne conserve qu'avec peine, malgré l'extrême attention qu'on a sur leur régime; & qui mourroient bientôt, si l'on manquoit au moindre soin à cet égard.

Ceci me rappelle l'observation d'un homme judicieux du nord de l'Angleterre. Cet ami, qui ne m'avoit jamais communiqué aucune réflexion que je n'eusse trouvée fort naturelle & convaincante, me surprit singuliérement, en me disant, avec beaucoup de finesse: « j'ai remarqué que vous » avez à Londres bien moins d'enfans foibles,

(1) C'est aussi la réflexion de M. Armstrong, *p. 194*, mais qui ne doit pas, selon lui, tirer à conséquence pour les autres enfans. Je l'ai déjà produite dans une autre note. Tout ce qui suit sur l'article de la nutrition est conforme aux avis de M. Armstrong.

» & dans le dépériſſement, que je n'en ai vu
» dans la province; c'eſt ce que j'ai déjà plu-
» ſieurs fois obſervé dans les différens voyages
» que j'ai faits à cette capitale, où, aſſurément,
» je vois nombre de très-beaux enfans ». J'avoue
que mon ami me parut être dans l'erreur ; &
comme je lui marquai ma ſurpriſe, il inſiſta ſur
le fait, & me donna fort naturellement la ſolu-
tion de cette difficulté.

« Il n'y a que les beaux & forts enfans qui
» parviennent, dans Londres, à l'âge de deux
» ou trois ans. Ceux qui ſont d'une foible conſ-
» titution, ſuccombent à leur état infirme, faute
» de bon air & d'exercice convenable; tandis
» que les plus délicats de la province, aban-
» donnés, pour ainſi dire, à eux-mêmes, & ram-
» pans dans un air ſalubre, ou aſſis preſque toute
» la journée à la porte, ſont garantis de l'im-
» preſſion funeſte de votre air groſſier, & de
» la chaleur dans laquelle on élève les enfans
» dans cette ville. Par ce moyen, ils ſurmontent
» tous les inconvéniens des différens périodes
» de l'enfance. Il eſt vrai qu'il en eſt pluſieurs qui
» deviennent rachiriques, juſqu'à ce qu'ils ſoient
» aſſez âgés pour ſoutenir quelques pénibles
» exercices : mais alors le travail ſuffit pour les
» fortifier & leur rendre la ſanté ».

Lorſque les enfans élevés à la main ſont

parvenus à quatre ou cinq mois, on peut, surtout s'ils sont forts, leur donner un peu de nourriture plus solide, puisqu'ils ont acquis plus de forces pour la digestion, & sont capables d'en extraire un bon suc nutritif. Ce surcroît n'est cependant pas nécessaire pour les enfans nourris au sein : au moins pour ceux qui ne l'exigent pas si-tôt, le lait du sein étant plus nourrissant que toute autre chose. Je crois que ce qu'on doit d'abord ajouter à l'aliment ordinaire, lorsque cela devient nécessaire, est du bouillon, dans lequel on aura broyé & délayé un peu de pain, en forme de panade très-légère. Ce changement sera pour eux utile & salubre, & un préparatif pour en faire d'autres, par la suite, avec le même avantage. Mais, comme on ne peut guère leur donner ce bouillon plus d'une fois par jour, on leur permettra un peu de pain & de lait, le matin & le soir, selon leurs forces & les circonstances. Je dirai, en passant, que le jus de mouton, ou de bœuf médiocrement roti & sans graisse, délayé convenablement dans l'eau, fait un bouillon fort sain & très-naturel, & qu'on ne peut en avoir de plus nourrissant. On peut consulter le docteur Smith, que j'ai cité.

Quand l'enfant aura une couple de dents, on lui donnera une croûte de pain pour l'amuser. Outre qu'il en tirera aussi de la nourriture, cela

lui fera utile pour la dentition, & pour faire couler dans l'eftomac une quantité de falive : fecrétion trop précieufe pour être perdue, lorfque les organes de la digeftion ont plus à travailler qu'auparavant. A mefure que l'enfant avance en âge, on ajoutera au bouillon un peu de pain, de femoule, ou de riz : on fera bouillir auffi du *falep* dans le lait, & autres chofes femblables.

Mais nourrir avec du veau, des poulets, ou toute autre viande, un enfant, à qui la nature n'a pas encore donné de dents pour mâcher, quelque menue que lui foit préfentée cette nourriture, c'eft s'écarter de la nature : car rien de tout cela ne peut être nourriffant que pour des enfans de la plus forte conftitution, & qui, pour cette raifon, demandent moins de choix & de réferve. Primerofe avoit dit, avant moi, que les alimens folides ne conviennent pas aux enfans: que fi la nature, qui ne fait rien en vain, & n'eft pas en défaut dans les chofes néceffaires, avoit d'abord refufé les dents aux enfans, elle leur avoit donné le lait, qui n'a pas befoin de maftication.

C'eft toujours par degré qu'on doit faire paffer les enfans à ces alimens plus folides, qui, à certain période, deviennent en effet auffi néceffaires, que l'étoient de plus légers aux premiers tems de la nutrition. On voit des parens donner

dans un excès contraire, & tenir trop long-tems les enfans à des alimens fluides, & à une diète trop mince. Delà ces enfans ont le ventre très-volumineux, de groffes articulations: les os de leurs extrémités font trop foibles pour les foutenir dans un âge où ils ont befoin d'un plus grand exercice que celui que les nourrices peuvent leur donner.

Dès que les enfans vont feuls, il faut leur donner quelques viandes légères, certains végétaux, une fois par jour, de légers potages, ou du blanc manger, de petits pains au lait, & autres femblables préparations comeftibles qui fe font avec du lait; mais fans oublier une goutte de vin rouge, dont nombre d'enfans fe trouvent bien. Non-feulement il favorife la digeftion, il prévient encore la difpofition aux vers, fortifie la conftitution, & garantit les enfans de tendre au rachitis, au moins à certain point, au période dans lequel ils y font plus difpofés.

Mais d'un autre côté, il y a tant d'enfans facrifiés à l'ufage des nourritures indigeftes, foit par des vomiffemens, foit par des cours de ventre, foit par des fpafmes ou des convulfions, que quiconque veut leur faire parcourir, fans rifque, les divers périodes de l'enfance, doit apporter, dans ce tems-là, une attention très-fcrupuleufe à leur manière de vivre.

Voici, en passant, des calculs capables d'effrayer les gens les moins attentifs. Nous voyons, dans une des lettres qui composent l'ouvrage du docteur Smith, qu'il est mort en dix ans, dans Londres & les environs, seize mille deux cens quatre-vingt-trois enfans. De ce nombre, dix mille cent quarante-cinq sont morts au-dessous de cinq ans; & parmi ceux-ci, sept mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept au-dessous de deux ans. De sorte que, selon ce calcul incontestable, presque les deux tiers des enfans de Londres & des environs sont perdus pour la société; & qu'il en meurt plus des trois quarts au-dessous de deux ans. Peut-on prouver plus évidemment combien de danger il y a dans le période de l'enfance? Je suis persuadé de cette vérité avec le plus grand regret: mais le défaut d'air pur & d'exercice, la diète mal réglée sont encore nécessairement de nouvelles causes de danger.



CHAPITRE VIII.

Diète appropriée aux différentes maladies des Enfans.

LE ſujet me conduit naturellement à jetter ſur le papier quelques réflexions concernant la diète (1) la plus convenable aux différentes maladies qui ſont plus particulières aux enfans. Je crois même que cet article eſt de la plus grande importance. Après les avis que j'ai donnés dans la première partie de cet ouvrage, il eſt bon d'obſerver, en faveur de ceux qui ne ſont pas verſés dans la connoiſſance des maladies, que dès qu'un enfant eſt dérangé, il lui faut la diète la plus légère, quelle que ſoit la nature de ſa maladie. Si elle eſt accompagnée de fièvre, l'enfant doit encore être moins nourri qu'en tout autre cas, mais abreuvé de beaucoup de boiſſon. Cependant il faut que ces boiſſons ſoient combinées de manière à lui fournir autant de nourriture qu'il en a beſoin. Dans l'été, on pourra

(1) On verra, avec utilité, comment M. Baldini a fait différentes applications du lait, dans les maladies de cet âge. *Voyez* ſa brochure ſur la Lactation, chez Buiſſon, à Paris.

les lui donner froides. Telles ſont l'eau d'orge légère, l'eau panée avec une croûte qu'on aura fait bouillir; ou, s'il eſt dévoyé, on lui donnera une eau de riz, ou une décoction de rapure de corne de cerf, dans laquelle on jettera un peu de fleur de farine paſſée au four.

Si donc l'enfant eſt pris d'une diarrhée, maladie dans laquelle il faut encore bien le nourrir, afin qu'il la ſoutienne, la farine ainſi cuite au four, mêlée avec du lait, comme je l'ai dit ailleurs, eſt un aliment très-bien combiné, tant comme nutritif, que comme médicinal. Ainſi, j'ajouterai ſeulement que la farine doit être miſe dans un petit pot bien couvert: on le met au four, ayant ſoin de l'en retirer de tems à autre, pour remuer la farine tant au fond que ſur les côtés, afin qu'elle ne forme pas de durs grumeaux, & que le tout cuiſe également; de ſorte qu'elle tombe en une poudre griſe. En la plaçant dans un endroit ſec, on la gardera auſſi longtems qu'on voudra.

Le docteur Smith propoſe, pour la même maladie, une nourriture bien appropriée, & qui ſervira bien à varier les alimens. Prenez une cuillerée de riz moulu ou pilé, faites-le bouillir avec un peu de cannelle dans une chopine d'eau, juſqu'à ce que l'eau ſoit preſque épuiſée. Ajoutez-y alors une livre peſant de lait, faites doucement

bouillir, pendant cinq minutes, & paſſez dans une toile claire : jettez-y un peu de ſucre, pour rendre cette boiſſon agréable au goût. De cette manière, ou combiné avec la farine cuite, comme il a été dit, le lait peut très-bien convenir dans un cours de ventre : & s'il réuſſit bien, il devient extrêmement nutritif. S'il n'y convient pas, à cauſe de l'acidité des premières voies, on eſſaiera une légère panade faite avec du bouillon.

Les Ecrivains ont parlé des acides des premières voies ; mais quelques-uns en ont dit plus (1) qu'il ne falloit : au moins peut-on préſumer qu'on n'a pas fait aſſez d'attention aux circonſtances des enfans qui y ſont toujours fort diſpoſés. L'acidité eſt probablement plutôt un

(1) Rappelez ici ce que j'ai dit dans une note de cet ouvrage, & dans l'ouvrage de M. Baldini. Ménageons les acides dans les enfans : ils en ont le plus grand beſoin. Prenons garde ſeulement qu'ils ne prédominent : favoriſons les évaporations de la circonférence par des bains tièdes, qui atténueront le mucus dont la peau eſt imprégnée, & le diſſiperont : ne ſurchargeons pas l'eſtomac par des alimens donnés en trop grande quantité, ou à contretems : ſur-tout ne donnons point d'eau froide à boire à un enfant qui ſe réveille, ou la nuit ou le jour; il en réſulte une aſtriction dangereuſe aux glandes du méſentère. Alors jamais les acides ne nuiront, & l'enfant, avec les autres ſoins, profitera néceſſairement.

effet que la première cause des dérangemens de l'enfance. Je conviens néanmoins que la surabondance d'acide aggrave ensuite leurs maladies. Quoi qu'il en soit, la nature a déterminé que la première nourriture des enfans fût acescente: & il est vraisemblable que cette qualité ne leur devient préjudiciable, que quand le corps est dérangé, & la digestion troublée par l'une ou l'autre cause. Or, ces causes, comme on l'a observé, sont, en général, ou la quantité trop grande des alimens, ou leur pesanteur, & leur nature indigeste: ce qui donne plus souvent lieu à l'acidité des premières voies, que toute autre chose.

Si donc il est constant que les maladies analogues, dans les adultes qui suivent des régimes différens, auront, *cæteris paribus* (toutes les autres choses égales), leurs variétés, mais en même tems chacune un rapport direct à la qualité des alimens qu'ils prennent; on ne doit pas être étonné que les maladies des enfans soient accompagnées de vents & d'autres signes d'acidités qui, dans les adultes, sont les moins nuisibles de tous; mais qui, dans les enfans, disparoissent très-aisément avec les moyens curatifs nécessaires.

Ainsi, lorsqu'un enfant sera tourmenté de vents, il sera à propos de mêler à sa nourriture quelques semences carminatives, ou, de tems en tems,

tems, des eaux diſtillées. Telles ſont les ſemences de *fenouil doux* ou *d'Italie*, de *cardamomum*, bien triturées. Mais l'eau d'aneth eſt ce que j'ai toujours recommandé. C'eſt un liquide qu'on peut avoir prêt en tout tems, pour le joindre à la nourriture.

Néanmoins, il ne faudroit pas faire une pratique conſtante de l'uſage continué de ces carminatifs, quelque utiles qu'ils puiſſent être, ajoutés de tems en tems aux alimens; car les enfans s'y étant accoutumés, ſouffriroient de leur privation, ſi le cas arrivoit, ou parce qu'il ne s'en trouveroit pas au logis, ou par une cauſe quelconque. Ce ſeroit d'ailleurs aller contre le but pour lequel ils ſont adminiſtrés, que d'y accoutumer l'eſtomac.

Mais les enfans deviennent moins ſujets aux vents & aux acidités nuiſibles, à meſure qu'ils avancent en âge, & que leur eſtomac prend plus de forces. Cependant, ſi ces inconvéniens perſévéroient, on jetteroit, dans de l'eau, un peu de camomille en poudre, & de gingembre. On la fera chauffer pour la leur faire prendre. Par ce moyen, on fortifiera leur eſtomac & les inteſtins, autant qu'on peut le deſirer; & on les rendra moins diſpoſés aux acidités. L'exercice eſt encore un grand préſervatif, s'il eſt proportionné à l'âge & à la force, en ce qu'il fait

Ff

ſur-tout rendre des vents aux enfans après qu'ils ont tiré le ſein, ou pris leur nourriture : ce qu'on doit toujours tâcher d'opérer avant de les mettre au lit.

Je dois obſerver, en dernier lieu, que ſi le lait eſt ſouvent (1) rejetté caillé, on y ajoutera,

---

(1) Le mal n'eſt pas que l'enfant rejette le lait caillé; mais qu'il le rejette ſouvent. S'il rejette ce lait, il faut examiner ſi c'eſt en petite quantité, ou en grande partie ce qu'il a pris. Dans le premier cas, l'enfant en aura peut-être trop pris, ou il ſera, ou aura été trop de tems dans une poſition inclinée : ce qui même peut quelquefois lui cauſer des coliques d'eſtomac, qui ceſſent dès qu'il eſt droit. Il faut alors prendre le parti de lui en donner moins une autre fois, & voir ce qui en réſulte. S'il le rejette encore, ou le lait eſt altéré dans le ſein, ou l'enfant eſt dérangé. S'il le rejette en grande partie, c'eſt encore ou par cette première cauſe, ou à la ſuite d'un dérangement de l'eſtomac. Alors on examine l'état de la nourrice & ſon lait, & on agit en conſéquence. Si cela vient d'un vice de l'eſtomac, on y remédie, ſoit par quelque abſorbant, ſoit par un léger purgatif, ſoit par une boiſſon légérement aromatique & fortifiante, ſelon ce qui ſera indiqué. Si l'enfant a des coliques, dès qu'il eſt incliné, & qui ceſſent quand il eſt droit, ce ſont des humeurs âcres qui pincent le cardia ou l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. Cette partie eſt très-nerveuſe, & ainſi fort ſenſible. Un peu de magnéſie jointe à quelques grains de rhubarbe, ou des poudres teſtacées, remédieront au mal; & enſuite

avant de le donner, un peu d'écailles d'huîtres préparées en poudre, ou quelques grains de ſel ordinaire. Bien loin d'en altérer la ſaveur, il empêchera que ce changement n'arrive trop tôt dans l'eſtomac. C'eſt une grande mépriſe, quoique fort commune, que de s'imaginer que le ſel diſpoſe les enfans au ſcorbut. On ſe fonde, dans cette idée abuſive, ſur les mauvais effets des viandes ſalées dont on uſe long-tems. Mais le ſel, pris avec des viandes ou des alimens frais, agit bien différemment. Je dirai auſſi que l'eau dans laquelle on a jetté un peu de ſel, eſt un très-bon lavage pour la bouche, qu'elle garantit du mal de dents, & qu'on en lave la face avec beaucoup d'avantage. Elle fait diſparoître quelques eſpèces de boutons ſans aucun riſque.

on lui donnera ſon aliment ordinaire : mais je l'ai déjà dit, point de médicament avec les alimens : cela fait toujours une nourriture vicieuſe, & qui digère mal.



CHAPITRE IX.

Du choix des Nourrices & du Sevrage.

LA qualité la plus essentielle d'une nourrice, & celle à laquelle on doit d'abord faire attention, c'est que son lait soit bon. Il faut pour cela qu'elle soit jeune, saine, plutôt resserrée que relâchée naturellement, & qu'elle n'ait pas le genre nerveux foible : elle ne doit pas non plus être disposée à voir pendant qu'elle allaite. On connoît que son lait est bon, quand il est bien coulant, *bleuâtre* (1), d'une saveur douce, & en grande quantité. Ses bouts doivent être petits, mais non courts, & le sein rond & prominant : ses dents ne doivent pas être gâtées. Il faut aussi qu'elle soit sobre, & n'aime pas les liqueurs spititueuses & fortes. Rarement les jeunes femmes en ont besoin pour avoir beaucoup de lait.

Elle sera propre sur elle-même ; d'un caractère bon & modéré ; soigneuse, aimant les enfans,

(1) Plusieurs Médecins sont du même avis. J'aime mieux, avec M. Baldini, que le lait soit d'un blanc mat, tirant sur une légère teinte jaune presque imperceptible.

vigilante, même pendant la nuit; & elle difpofera les chofes de manière à n'être pas privée du fommeil néceffaire, lorfqu'elle fe porte bien. Autrement le fang s'échauffe, le lait s'altère, devient acrimonieux, & bientôt l'enfant en éprouve de mauvaifes conféquences. Ce feul point eft un des plus effentiels pour la lactation. Elle prendra garde auffi de ne jamais donner à tetter à l'enfant après un mouvement de vivacité, de colère, ou après un faififfement, une frayeur : en un mot, après une agitation fubite de l'efprit & du corps.

Je dois ajouter un avis bien important : c'eft qu'elle ne doit pas être portée à prendre fur elle-même de prefcrire & d'adminiftrer aucun médicament à fon élève. Autrement elle lui donnera bientôt, comme nombre d'autres, des cordiaux, ou tout autre opiat, mais au grand préjudice de l'enfant.

§. L'âge où l'on doit fevrer un enfant ne peut guère être déterminé que par les circonftances particulières, fur-tout à l'enfant. Il faut pour cela qu'il ait une bonne fanté, principalement à l'égard de l'état de fes inteftins, & qu'il ait fait au moins quatre dents; c'eft ce qui a rarement lieu avant l'âge de douze mois. On peut encore obferver ici que les femmes bien portantes, qui allaitent leur enfant, & prennent

l'exercice convenable, ne deviennent ordinairement groffes qu'après l'année révolue. Ainfi, pour ne pas m'étendre davantage fur cet article, je dirai qu'un enfant ne peut prefque pas être fevré avant ce tems-là, fauf les exceptions qu'il faut toujours fuppofer d'après les circonftances particulières.

Il eft généralement inutile de s'occuper de préparations, lorfqu'on a intention de fevrer un enfant; fur-tout de lui faire prendre d'autres (1)

---

(1) Tous les gens fenfés conviennent, avec M. Underwood, que le lait de la mère ou de la nourrice, fi elle eft d'une conftitution requife, fuffit pour alimenter un enfant. Malgré cela, Rofeen penfe qu'il faut accoutumer de bonne heure un enfant à une autre nourriture, en même tems qu'il prend le fein. M. Armftrong ne veut pas non plus que le paffage du lait au fevrage fe faffe fans que l'enfant ait déjà été accoutumé à quelque autre aliment. M. Hamilton s'explique ainfi : « Quoique la nature » n'exige que le lait de la mère dans les premiers momens » de l'enfance, il ne paroît pas mal-à-propos de com- » mencer, à l'âge de fix femaines, à faire prendre à » l'enfant une panade très-délayée, pour l'accoutumer » infenfiblement à changer de nourriture. Si l'on néglige » cette pratique, on éprouve des difficultés au fevrage, » & l'enfant peut fouffrir d'un changement fubit dans » fon régime (*ce qui peut arriver par nombre de caufes*). » On lui donnera d'abord une fois par jour cet aliment: » quelques femaines après, deux fois; & près du fevrage,

nourritures que le lait du sein avant de l'en priver tout-à-fait : c'est cependant ce qui devient un

» trois fois. Quant au sevrage, il est impossible de pres- » crire aucun tems. Cela dépend de plusieurs circonstances, » & de la force de la mère & de l'enfant, &c. ». *P. 273*. On peut aussi éviter les abus que censure M. Underwood, en donnant d'abord à l'enfant une ou deux cuillerées de bouillon léger bien dégraissé, dans lesquelles on jette une pincée ou deux de sagou, de semoule, de farine de riz, de mie de pain. Sans doute il ne faut pas croire lui avoir fait beaucoup de bien, lorsqu'on a eu le sot plaisir de lui voir manger avec appétit tout ce qu'on peut lui présenter, & même plein une assiette de soupe, comme je l'ai vu faire à des femmes : c'est une conduite homicide. Jamais un enfant, jusqu'à quinze ou seize mois, n'est en état de bien digérer cet aliment, & à cette quantité. Il n'est pas nourri de ce qu'il mange, mais de ce qu'il digère. L'excédent ne fait qu'empoisonner ses humeurs. Une croûte de pain à la dentition, ou près de ce période critique, l'amusera de tems en tems, & lui sera utile : elle amollira la gencive par la pression qu'elle subit dans la mastication : elle fera beaucoup baver, & toujours avec avantage. Mais celles qui nourrissent ne font attention à presque aucune de ces circonstances. Un morceau de réglisse fraîche qu'il mâchonnera, sera préférable à tous les hochets qu'il porteroit à la bouche. Cela froisse les gencives, les durcit au lieu de les amollir. Au défaut de réglisse, une petite carotte fraîche crue, sera même pour le moins aussi utile, sur-tout si l'on pouvoit soupçonner des vers. Un morceau de racine de guimauve, gratté & bouilli dans de l'eau sucrée, l'amusera encore en amollissant la gencive.

prétexte assez ordinaire pour surcharger un enfant de nourritures indigestes pendant qu'il tette encore. J'ai vu aussi nombre de mères s'inquiéter on ne peut davantage, dans la crainte que leur enfant ne fût sevré qu'avec difficulté, parce qu'elles ne leur avoient donné aucun autre aliment avant huit ou dix mois. Mais, comme j'ai remarqué que ces enfans, une fois sevrés, prennent aussi bien les alimens que d'autres, je n'ai jamais eu de crainte à leur sujet. Je me féliciterai donc, si je puis, d'après mon expérience, de donner quelques motifs de tranquillité aux parens à cet égard.

Néanmoins je ne prétends pas qu'un enfant âgé de huit ou dix mois, que l'on veut sevrer, soit exposé à des inconvéniens, ou même ne se trouve pas bien de quelque aliment léger, une ou deux fois par jour, avant d'être totalement privé du sein. Mais je soutiens que quand on sèvre des enfans beaucoup plutôt, & qu'on leur a donné, pour ces vues, des alimens autres que le lait du sein, ils en éprouvent un très-grand dommage.

Lorsqu'une fois on en est venu au sevrage, le lait ne doit pas moins faire la plus grande partie de la nourriture de l'enfant. On y joindra des potages, des bouillons, mais très-peu de viande. Jamais on ne lui donnera d'aliment ni de boisson pendant la nuit, dès qu'on l'a sevré à tems con-

venable. Si on lui en donnoit seulement pendant quelques nuits, on auroit deux sevrages à faire au lieu d'un; & si l'on continuoit plus long-tems, le repos en feroit nécessairement troublé, parce que l'enfant prendroit l'habitude de boire. D'ailleurs, il en résulteroit de fâcheuses conséquences: comme la grosseur démesurée du ventre, la foiblesse des intestins, un affoiblissement général, le relâchement des jointures, & tous les symptomes du rachitis.

La dernière chose que doit faire une nourrice avant de se coucher, c'est d'alimenter l'enfant: ce qui peut même se faire (1) sans l'éveiller.

---

(1) L'auteur prend cet avis dans M. Armstrong: mais je ne saurois m'y rendre, & je pense comme M. Hamilton. Un enfant qui prend ainsi son aliment peut ne pas avaler tout. Ce qu'il garde dans la bouche doit donc s'aigrir, se corrompre; delà des pustules, des phlogoses, & même des aphtes: mais il peut arriver un plus grand mal. Le sommeil produit un relâchement universel dans tous les organes: une partie de cet aliment resté dans la bouche peut donc couler à l'ouverture de la trachée, y entrer même, & suffoquer l'enfant: ce qui est arrivé. J'en dis autant de l'abus d'endormir un enfant avec le tetton dans la bouche, pour s'en débarrasser plus facilement. Cet abus énorme n'est malheureusement que trop général. Eveillez donc l'enfant pour l'alimenter, s'il en a besoin. Après avoir bu ou mangé, il se rendormira: il ne faut que deux ou trois jours pour l'habituer à cela.

C'eſt une occupation agréable pour elle, mais ſur-tout pour une mère, que de voir avec quel appétit il prend ce repas, étant encore endormi, & avec quel contentement il s'endort pour plusieurs heures, reſtauré par cet aliment. Ceci me conduit donc naturellement à l'article ſuivant.



CHAPITRE X.

Du Sommeil & des Veilles.

LES enfans bien portans dorment souvent pendant les deux ou trois premiers jours après leur naissance ; probablement parce qu'ils y ont été accoutumés d'avance. Mais on ne doit pas souffrir qu'ils en continuent l'habitude pendant le jour , & on interrompra leur sommeil. Peu à-peu ils se feront à moins dormir, & n'y paroîtront pas si disposés qu'on veut bien le croire. Par ce moyen , ils reposeront davantage la nuit. Les nourrices ou les mères s'en trouveront aussi beaucoup mieux, ayant le tems de reposer, & de prendre un sommeil d'autant plus rafraîchissant, qu'il sera moins interrompu.

Si donc un enfant ne dormoit pas la nuit, on le tiendra (1) éveillé de jour , en lui donnant tout l'exercice dont il est susceptible. Or, cet exercice peut être assez considérable , comme je le dirai bientôt, quelque jeune que soit l'enfant. On le lui donnera, en jouant avec lui, en l'agitant

(1) La plupart de ces réflexions sont celles de M. Armstrong.

ſur les genoux, &c. Quand il eſt plus âgé, on augmente l'exercice ſelon ſes forces : l'enfant contractera bientôt l'habitude d'être éveillé de jour. Par ce moyen, on évitera un autre inconvénient ; ſavoir, de laiſſer dormir quatre heures de ſuite cet enfant chargé de vêtemens épais, &, en outre, de couvertures dans un lit mollet, ou un berceau.

Quoique je ſois perſuadé de l'utilité de ces précautions, je n'en crois pas moins que nombre d'enfans repoſent moins qu'ils devroient le faire ; mais ce manque de repos eſt ſur-tout pour la nuit, & la conſéquence de quelque maladie qu'ils ont. Comme j'ai aſſez parlé ſur cet inconvénient dans la première partie de ce Traité, j'y renvoie le lecteur.

Il me reſte uniquement à dire quelque choſe au ſujet du (1) berceau, dont pluſieurs Ecrivains

(1) Je vois tous les gens éclairés ſe déclarer contre l'uſage du mouvement de ce berceau. M. Hamilton préfère un lit où l'enfant ſoit ſeul, & où il ne puiſſe ſe heurter. On aura ſoin que ce lit ne ſoit ni près d'un four dans les campagnes, ni de la cheminée, ni d'une fenêtre, ni entre deux portes, ou dans un endroit humide : car il eſt des gens à qui il faut tout dire. Roſeen & M. Armſtrong n'approuvent pas le berceau. Si l'on tient un enfant dans ces paniers que l'on appelle *Barcelonettes*, il faut prendre garde que le fond n'en devienne humide par les urines. Je fais cette réflexion

ont condamné l'agitation : l'habitude de coucher les enfans éveillés, & de les agiter dans un

d'après la pourriture que j'ai eu lieu d'appercevoir en pareille circonſtance. J'ai dit, dans l'ouvrage de M. Baldini, que le fond du lit des enfans devoit toujours être une claie ou cliſſe couverte de paille non broyée, & renouvellée tous les jours. Les paillaſſes de balle d'avoine, ou les petits matelas n'amaſſent que des pourritures, qui ſe décèlent aſſez par leur odeur acrimonieuſe. On étend pardeſſus les linges néceſſaires, & jamais on ne doit les retirer qu'en les jettant auſſi-tôt dans de l'eau propre, avant de les faire ſécher. Je donne cet avis à celles qui n'ont pas aſſez de linges pour en mettre de blancs de leſſive tous les jours dans ces petits lits.

L'état de l'enfant, dans le ſein de ſa mère, ne peut ſervir ici de terme de comparaiſon, pour étayer le raiſonnement que fait notre auteur. L'exiſtence de l'enfant n'eſt plus la même. M. Hamilton remarque très-bien que les enfans du premier âge paſſent leur vie dans une eſpèce de ſtupeur qui leur eſt naturelle ; & qu'ainſi leur exercice, quoique néceſſaire, doit être extrêmement modéré au premier période de la vie. Autrement, dit-il, on leur échauffe le corps, on leur ſuſcite des nauſées, des vomiſſemens : ce qui ne pouvoit arriver dans la matrice. D'ailleurs, le mouvement qu'ils y éprouvent par l'oſcillation de la marche, ou l'action ordinaire de la mère, eſt ſi doux, ſi onduleux, qu'il ne peut entrer en comparaiſon avec celui du berceau. Ce mouvement-ci leur rend quelquefois le viſage bouffi, les yeux animés : preuve que le ſang ſe porte ou s'arrête trop à la tête, ce qui eſt le terme voiſin

berceau pendant le jour, ou à ſept ou huit heures du ſoir, pour leur faire prendre leur *ſommeil de nuit*, comme on l'appelle, eſt, ſelon moi, la cauſe pour laquelle ils reſtent plus long-tems éveillés pendant la nuit, dans l'attente, ſans doute, de ce mouvement d'oſcillation, auquel on les a habitués. Cependant il y a, dans le mouvement de ce berceau, une oſcillation qui me paroît ſi naturelle, ſi agréable, & en même tems ſi analogue à ce qu'éprouvoient les enfans dans le ſein de leur mère, que je crois devoir penſer favorablement du berceau. En effet, avant de naître, un enfant flotte ſuſpendu dans un doux fluide, où il eſt continuellement agité au moindre mouvement, & même par la reſpiration de ſa mère, lorſqu'elle dort. Mon opinion eſt ici conforme aux opérations de la nature, que je me fais une loi de ſuivre. Au moins l'erreur eſt-elle de peu de conſéquence dans les petites choſes. Chaque mère peut ſe régler en ceci d'après ſon opinion, & par ſa manière de ſentir. Si donc l'enfant, accoutumé à être bercé de jour pour

---

de l'apoplexie. Les femmes Grecques ne connoiſſoient pas ce berceau. Elles prenoient leurs enfans ſur leurs bras pour les endormir, non en ſilence, mais en chantant un air, dit Platon. Loix, *Liv. 7.* C'eſt ce qu'on diroit avec Perſe *lallare*, chanter *la la.*

s'endormir, s'attend au même mouvement pendant la nuit, lorfqu'il s'éveille, il n'eft pas difficile d'y pourvoir. En effet, un inftinct naturel femble porter père & mère à prendre un enfant dans leurs bras, à l'agiter doucement, lorfqu'il s'éveille à contre-tems.

J'infifterai encore ici fur l'article des cordiaux, des opiats; des fyrops fomnifères, dont il faut bien fe garder pour faire dormir un enfant, quelque difficulté qu'il ait à s'endormir. Rien ne produira cet effet que le mouvement & l'exercice: ce dont je vais parler.



CHAPITRE XI.

Du Mouvement & du Repos.

LE mouvement eſt ce qui doit particuliérement mériter ici notre attention : car les enfans ne doivent preſque jamais être dans la poſition du repos, que quand ils dorment. L'exercice leur eſt, comme l'air, de la plus grande importance, ſans quoi il eſt rare qu'ils jouiſſent réellement d'une bonne ſanté. Il ne s'agit donc que de ſavoir proportionner l'exercice à leur âge. Le premier qu'on peut leur donner, eſt de les agiter dans les bras, les portant de droite & de gauche, de leur palper, frapper doucement le dos, après les avoir alimentés; de les élever, les baiſſer; enfin, de leur faire éprouver tous les mouvemens poſſibles & convenables, en prenant garde de les ſecouer fortement, & de les porter ſubitement (1) trop haut : car les enfans ſont, de

(1) Ceci & ce qui ſuit eſt pris de M. Armſtrong, qui rapporte un exemple de ce danger. Il conſeille auſſi, fort ſenſément, de ne pas faire de grand bruit ſubit près d'un enfant. Il a grandement raiſon. Mon fils aîné, âgé pour lors de quatre ans environ, jette un jour le cri le plus

très-bonne heure, fusceptibles de s'effrayer, & même de tomber dans des mouvemens convulsifs.

---

aigu dans une chambre à côté de la mienne : il s'amufoit tranquillement, lorfqu'il entend un bruit inattendu, & crie de toutes fes forces : c'étoit le bruit d'un réverbère qu'on tiroit. Je lui expliquai la chofe, & fa crainte ceffa. M. Baldini confeille auffi de ne pas expofer les enfans près des fleurs qui ont des odeurs fortes : il en fait voir le danger : mais il eft bon de prévenir quelques objections, relativement à l'effet que les parfums des fleurs peuvent produire fur les enfans. Un Phyficien a fait depuis peu des expériences, en vertu defquelles il s'eft cru autorifé à conclure que « les parfums qu'il avoit effayés ne phlo» giftiquoient point l'air, au point de le rendre mortel ». Telle eft l'affertion de M. Achard. Mais, eft-ce en phlogiftiquant l'air que les fleurs le rendent mortel ? L'expérience femble prouver que non. Les principes qui s'exhalent du mancenilier en rendent l'ombre fi dangereufe, qu'elle fait enfler ceux qui s'y endorment ou s'y repofent. Les mêmes principes délétères fe trouvent dans fon fruit. Celui qui en tombe dans les rivières, rend vénéneux les poiffons qui en mangent. De forte que l'expérience ayant montré que ceux qui mangeoient de ces poiffons en étoient vraiment empoifonnés, le Gouvernement Efpagnol-Américain a défendu la vente de ces poiffons, comme le dit D. Ulloa, dans fes *Noticias Americanas*.

Si ce n'eft pas en phlogiftiquant ces poiffons, que ce fruit les rend fi dangereux ; ce n'eft pas non plus en phlogiftiquant l'air, que les exhalaifons de l'arbre en rendent l'ombre également mortelle. Les vapeurs qui s'exhalent d'un

Un autre exercice convenable à cet âge tendre, & qui lui devient de la plus grande utilité, eſt

plan de pavots cauſent de l'aſſoupiſſement. Eſt-ce en phlogiſtiquant l'air ? Non. Le genevrier produit le même effet ; & j'ai ſauvé la vie à un homme qui, s'étant repoſé ſous un tel arbre, y avoit été pris d'un aſſoupiſſement qu'il n'avoit pu vaincre, d'autant plus qu'il étoit déjà fort abattu par la chaleur. C'étoit dans les bois, près d'Armenonville. Boërhaave obſerve « que la jacinte des Indes occaſionne, » par ſon odeur, les ſpaſmes les plus étranges dans les » perſonnes hyſtériques ou hypocondriaques ; & qu'au » contraire la forte odeur de la rhue les fait ceſſer. Peu » de perſonnes ignorent que les émiſſions du noyer cauſent » des maux de tête conſidérables, & reſſerrent le ventre, » tandis que les vapeurs de la roſe de Damas purgent effec» tivement. Ce n'eſt point le ſoleil, ajoutent les Médecins » d'Edimbourg, qui fait élever ſeul, par l'action de ſes » rayons, les principes odorans des végétaux ; mais c'eſt » l'air même, ou ſes principes aqueux qui agiſſent comme » des diſſolvans, & qui ſe chargent de ces vapeurs : de » ſorte qu'on peut regarder les émiſſions odorantes d'une » plante comme une infuſion qui ſe fait de la plante dans » l'air. La première cauſe de ces émiſſions eſt l'énergie » de la plante, qui exhale ces principes en croiſſant, en » conſéquence d'une ſecrétion réelle effectuée par l'action » des vaiſſeaux du végétal : car il feroit abſurde de recon» noître, dans une plante, une action capable de pouſſer » au dehors les parties aqueuſes, & de nier que ce même » végétal ait la même force pour porter au dehors les » molécules odorantes ». *Diſpenſ. d'Edimb.* 1786.

de frotter les enfans avec la main. On le fera partout, au moins deux fois par jour, lorſqu'on les

---

Je ſais qu'il y a des individus beaucoup plus affectés que d'autres; mais c'eſt toujours en raiſon de la ſenſibilité des nerfs: or, c'eſt juſtement le cas de tous les enfans. Ces principes odorans agiſſent ſur leurs nerfs comme de vrais narcotiques. Voici un fait qui le prouve, & qui s'eſt paſſé devant huit à dix perſonnes. Une dame avoit compagnie chez elle: il entre un jeune homme. Sept à huit minutes après une dame de la compagnie ſe trouve très-mal, s'évanouit: on la met devant la fenêtre: elle revient, & dit: quelqu'un a du gérofle ſur lui, voilà la cauſe de ma ſyncope. Chacun ſe fouille: le jeune homme trouve dans un papier quelques clous de gérofle qu'il y avoit mis ſix mois auparavant. Ce fait eſt ſingulier ſans doute; mais il prouve que les parfums n'agiſſent pas en phlogiſtiquant l'air, & qu'ainſi on ne laiſſeroit pas toujours ſans danger des fleurs ou des parfums dans un appartement où il y a des enfans. On ſeroit donc mal fondé à conclure, d'après les expériences de M. Achard, que les parfums ne ſont pas dangereux. L'odeur de la jacinte & du jaſmin me donnent les maux de tête les plus violens. Le muſc me feroit tomber en ſyncope, malgré la force de mon organiſation, ſi j'étois long-tems expoſé à l'impreſſion de ſes molécules vaporantes. J'ai vu nombre de perſonnes très-fortes, encore plus ſenſibles que moi à cet égard, & obligées de ſortir des ſalles d'aſſemblées à cauſe de l'odeur dont les femmes parfumées empeſtoient le local. Triller, homme en état de bien voir & de bien juger, ſi jamais homme le fut, a écrit, ſur une mort cauſée par des fleurs, une

habille & déshabille, en continuant même quelque tems : car les enfans trouvent cela très-agréable, comme ils le prouvent par leur ſourire expreſſif, ou en étendant les membres, & en les pouſſant contre la main. On réitérera donc cet exercice chaque fois qu'on les changera de linge, en leur frottant les extrémités inférieures & toutes les parties qu'on pourra atteindre ſans les déshabiller alors.

Lorſque les enfans ſeront plus âgés, on augmentera l'exercice ſelon les forces, en obſervant de ne jamais les tenir dans la poſition du repos. Mais le bras qui les ſoutiendra ſera dans une poſition propre à les laiſſer s'agiter auſſi longtems qu'on pourra le faire. Je fais ces réflexions, parce que j'ai vu étendre des enfans ſur les bras ſi négligemment, qu'on ne leur procuroit aucun exercice, & qu'ils ne pouvoient même faire aucun mouvement : ce à quoi tend néanmoins toujours un enfant vif.

La manière de porter un enfant dans les bras eſt plus importante qu'on ne le penſe générale-

---

diſſertation digne d'être lue. M. Baldini a rapporté un fait qui mérite la plus grande attention. *Voyez* ſon petit ouvrage ſur *la lactation.* Quant à ce que M. Armſtrong a remarqué ſur le mauvais jeu d'élever un enfant trop haut, l'auteur a bien fait de le répéter ci-après.

ment : car c'eſt delà qu'un enfant prend une bonne (1) ou mauvaiſe habitude, qu'il ne quitte pas aiſément. On peut même le diſpoſer au rachitis, en le portant mal ; comme il y feroit diſpoſé en reſtant mouillé dans ſon berceau. J'en ai déjà fait ſentir les mauvais effets.

Il eſt bon d'examiner ici à quel âge un enfant doit être mis ſur ſes pieds. Les ſentimens ſont fort partagés à cet égard. Mais je crois qu'en ceci, c'eſt la nature qu'il faut conſulter : comme elle n'avance que par degrés, il faut auſſi faire de même; & rarement nous nous écarterons loin de ſes intentions. Si nous ſuppoſons que l'enfant ſoit fort, il ſera toujours en mouvement, comme je l'ai dit ; & dès qu'il (2) ſe ſentira des forces, il ſe ſoutiendra ſur ſes mains & ſes pieds, &

(1) Hippocrate diſoit que le ventre étoit à l'animal ce que la terre eſt aux plantes ; & que telle étoit la conſtitution de la mère, telle étoit celle de l'enfant : mais on peut aſſurer auſſi que celle de l'enfant n'eſt, après cela, que ce que la première éducation phyſique en fait. Voyez *De nat. pueri*, p. 242 & *ſuiv.*

(2) Défiez-vous d'un enfant à ce moment. Si vous le laiſſez ſeul dans ſon lit, il ſe jettera en bas. S'il eſt ſur une chaiſe, il la quittera en rampant, & ira droit au feu, ou à la lumière. C'eſt ainſi que j'ai perdu, il y a deux ans, un de mes enfans, par la négligence de celle qui le ſoignoit : il a eu les bras & l'eſtomac brûlés.

ſe portera en rampant où on le lui permettra. Cet exercice lui augmentera bientôt les forces. Toutes les fois qu'il ſera ſoutenu par les bras, & débarraſſé de ſes linges, quand on l'habille ou le déshabille, il ſe promenera ſur le giron de ſa mère; & à ſa manière de remuer les membres, ou de s'appuyer plus ou moins ſur les bras, il fera connoître les progrès de ſes forces.

Je ne puis m'empêcher de parler d'une imprudence que je vois commettre tous les jours à ce ſujet, & qui a été, plus ſouvent qu'on ne le penſe, la cauſe des plus fâcheux accidens : c'eſt de faire grimper un enfant juſques ſur le ſein, en le ſoutenant & l'élevant à toute la portée des bras. Outre que l'enfant peut échapper des mains, & tomber de cette hauteur, il peut auſſi bleſſer la mère ou la nourrice avec ſes ſouliers, en lui preſſant ou frappant le ſein gonflé de lait, & lui cauſer une telle douleur, qu'elle n'ait plus dans le moment la force de le remettre ſur les genoux. L'enfant court donc le plus grand riſque de tomber : ce qui n'eſt arrivé que trop fréquemment.

Un enfant ſaura bien marcher de lui-même, lorſqu'il ſe ſentira les forces requiſes : mais jamais il ne l'eſſaiera, qu'il ne ſoit en état de s'en bien acquitter. Il faut donc le laiſſer ſuivre ſon inclination, au moins autant que la droiture de ſes

membres y eſt intéreſſée : & je défie qu'on puiſſe produire un ſeul exemple d'un enfant qui ait eu les jambes courbées, de ce qu'on lui a laiſſé la liberté de marcher, lorſqu'il s'eſt ſenti diſpoſé à l'eſſayer.

C'eſt encore un abus général que de vouloir faire marcher les enfans trop tôt, en les ſoutenant avec des bandes, des liſières, ou en les mettant dans des charriots roulans où ils ſont attachés, &c., & cela pour épargner du tems à des nourrices, ou à des femmes deſtinées à les ſoigner, & qui ne ſont déjà que trop oiſives; ou, ce qui eſt réellement digne de pitié, pour laiſſer, dit-on, à de pauvres ouvriers le tems de s'occuper des ouvrages auxquels ils gagnent leur vie. Mais, en ſuppoſant ce cas-ci excuſable dans le principe, comme il ne peut l'être dans les conſéquences, j'oſe aſſurer que ces inventions ne ſont que le fruit de la pareſſe ou de l'ignorance, qui ſont, dans ces cas-ci, la cauſe des plus grands maux. Si donc, pour ſe juſtifier, on fait encore cette demande : A quel âge un enfant doit être mis ſur ſes pieds ? Je crois n'y devoir d'autre réponſe que ce que j'ai dit. « Abandonnez l'enfant à lui-même, & il vous donnera » la réponſe quand il ſera tems ».

Le docteur Smith a cependant avancé que les jambes des enfans ne ſe courbent point, lorſqu'on

les fait marcher même de trop bonne heure; & il demande si aucun autre animal a les pattes courbées contre nature, quoiqu'il marche presque aussi-tôt qu'il est né? Le cas est bien différent. Les quadrupèdes & les oiseaux doivent être naturellement bientôt sur leurs pattes : il faut même qu'il en soit ainsi. Organisés pour cet effet, leurs os sont fortement ossifiés à leur naissance : mais il n'en est pas de même de l'espèce humaine. Ainsi, le raisonnement de M. Smith n'est applicable ici, que dans le sens le plus général, & admet toutes les exceptions qu'exigent les circonstances d'un enfant du premier âge. Qu'on laisse un enfant sentir lui-même où il peut aller, jamais il ne nous abusera, & ses membres ne se déformeront pas, si ce n'est en les forçant dans nos machines, ou par nos prétendus adminicules, qui ne sont tout au plus excusables que dans l'indigence & la misère.

J'ai vu, avec le plus grand plaisir, les réflexions que le docteur Buchan fait au sujet du manque d'exercice convenable que les pauvres ne peuvent donner à leurs enfans. Le bon sens, l'amour de l'humanité qui s'y manifestent, le desir que j'ai d'en faire connoître les grands avantages me serviront d'excuse si je les transcris ici, étant surtout si conformes à mes vues. Quoique je n'ose me flatter que le Gouvernement, quelque bien

disposé qu'il soit, voudra ou pourra même, dans ce moment-ci, adopter ce plan, soit à la recommandation de M. Buchan, soit à la mienne. Il est cependant au pouvoir des gens très-riches de la ville & de la campagne de contribuer puissamment à ce qu'il soit réalisé, sur-tout si le prix proposé étoit double pour chaque enfant qu'on produiroit en bonne santé. Voici les termes du docteur.

« Si l'on intéressoit les pauvres à soigner la » vie de leurs enfans, nous en perdrions peu. » Un prix peu considérable, donné tous les ans » aux pauvres familles, à raison de chaque enfant » qui y seroit vivant à la fin de l'année, sauveroit » plus d'enfans que si l'on employoit tous les » revenus de la Couronne à établir des hôpitaux » pour ces vues. Le pauvre feroit cas de sa fécondité, au lieu que nombre de ces individus » regardent la naissance d'un enfant comme le » plus grand mal qui puisse leur arriver ».

Je puis ajouter que j'ai vu des pauvres se consoler, avec reconnoissance & satisfaction, de la mort de leurs enfans.

Si je ne m'étois pas si fort étendu sur cet article, j'oserois risquer quelques avis sur la manière dont les exercices deviennent si avantageux aux enfans.

J'observerai seulement qu'il tend à pousser le

ſang dans les plus petits vaiſſeaux, & à les développer comme la nature a déterminé leur extenſion, afin de favoriſer l'accroiſſement de l'enfant: en même tems il maintient le ſang dans ſon état de fluidité, tient les ſecrétions & les excrétions dans l'ordre, les ſollicite, & empêche la ſtagnation des humeurs.



CHAPITRE XII.

Rétentions, Excrétions.

TOUT lecteur instruit conçoit combien la santé dépend d'une juste proportion entre les alimens que le corps prend de jour & les différentes excrétions. Ces excrétions varient selon la diète, l'âge & la manière de vivre particulière de chaque individu : mais les excrétions des enfans, si l'on excepte la transpiration insensible, se font principalement par les intestins & la vessie. Cette dernière n'est pas souvent dans le cas d'être affectée de quelque trouble. Il me suffit donc de dire que la principale rétention d'urine se manifeste aussi-tôt que l'enfant est né, & qu'on la fait ordinairement cesser en appliquant une vessie pleine d'eau chaude sur le ventre, & en le frottant doucement avec un peu d'eau-de-vie ou un oignon. Si cela ne réussit pas, on peut mettre l'enfant jusqu'à la poitrine dans l'eau modérément chaude, & lui faire prendre une infusion de guimauve ou de persil, édulcorée avec du miel, & quelques gouttes d'esprit de vitriol dulcifié. S'il n'y a pas de vice de conformation à cette partie, ces remèdes produiront l'effet

desiré en peu d'heures, au moins en général. Il y a cependant eu des enfans qui n'ont rendu leurs premières urines qu'au bout de quatre jours, sans en souffrir de grands inconvéniens.

Quelques anciens Ecrivains ont aussi parlé d'incontinences d'urines chez les enfans, & résultantes de foiblesse au sphincter de la vessie; mais je n'ai jamais eu occasion de l'observer. Ils ordonnent de l'aigrémoine & des fomentations astringentes, faites avec du vin rouge, sur le ventre, le péritoine & les lombes.

Je bornerai donc mes détails aux observations du conduit intestinal. Ce que j'en ai déjà dit dans la première partie me dispense de m'étendre au long sur cet article. Il seroit inutile d'arrêter le lecteur, sinon pour lui rappeller que les enfans se portent rarement bien, lorsqu'ils ne font pas deux ou trois selles par jour. Quand ils en feroient même davantage, si l'enfant vit du tetton, & que la nourrice ait assez de lait, il n'en profitera que mieux. Les selles doivent être délayées, de couleur jaune, sans grumeaux ou matières comme caillées, & être rendues sans aucunes tranchées.

D'un autre côté, si l'enfant est nourri à la main, c'est l'autre extrémité qui devient dangereuse en général. Ces enfans sont alors disposés aux cours de ventre, aux tranchées, aux selles aigres, par la nature acescente & souvent indi-

gefte des alimens, fur-tout s'ils font nourris à la cuiller. C'eft pourquoi il faut de bonne heure examiner s'ils font difpofés à être relâchés, & fi leurs alimens tendent au changement indiqué à l'article des cours de ventre.



CHAPITRE XIII.

Des Passions de l'Ame.

J'AI fait mention des passions de l'ame, pour dernier article, parmi les choses *non naturelles.* Je ferai court sur ce sujet, vu qu'il n'a de rapport aux enfans que par ses effets; & je m'arrête à leurs cris, qui en sont l'expression. Nombre de réflexions que j'ai faites à ce sujet me portent à croire que si cette vive expression des passions d'un enfant est réellement accompagnée de moins de danger qu'on ne le croit, elle leur est aussi assez souvent salutaire à plusieurs égards : tels sont les premiers cris que jette un enfant à sa naissance. C'est une marque qu'il revient du paroxisme de l'une ou l'autre affection pénible & douloureuse, par un effort de cette espèce. Je l'ai déjà dit au chapitre de l'esquinancie membraneuse.

On sent aussi combien la santé dépend de la libre circulation du sang dans les poumons, & de leur libre expansion, de la dilatation des conduits aériens ou bronches, qui traversent les poumons par tant de ramifications. Mais les enfans du premier âge n'étant pas capables de

prendre eux-mêmes aucun exercice, & n'admettant pas non plus celui qui tend à favoriser cet effet, j'ai cru devoir penser que leurs cris fréquens étoient un effort (1) sagement substitué par la nature pour le produire. Or, je crois que tout ce qui est vraiment naturel est toujours bien, quoiqu'il soit possible que tout dégénère en abus, & que l'on puisse outrepasser les impulsions bienfaisantes de la nature.

---

(1) L'auteur, qui a connu cette idée d'après Primerose qu'il cite, n'a sans doute pas fait attention que celui-ci la devoit à Aristote. Voici comment s'explique ce grand homme : « Ceux qui ont fait des loix pour empêcher les » cris des enfans & les distensions de leur poitrine, n'ont » pas bien prononcé sur ce sujet : en effet, ces cris servent » au développement de leurs organes, à leur accroissement : ce sont en quelque manière des exercices pour » leur corps. La rétention de la respiration procure de la » force à ceux qui font des efforts dans le travail, & c'est » ce qui arrive aux enfans dans leurs cris & leurs gémissemens ». *Politic.* Liv. 7, chap. 17. Tous les mouvemens sont alors appuyés sur le diaphragme. J'en ai parlé plus haut.

Quant aux exercices de l'enfance, ce grand homme les a aussi vus en grand, & d'une manière digne de son génie. Je recommande à tout homme raisonnable de lire ce qu'il en dit dans le même ouvrage. *Liv. 8, chap. 4.* Je ne cesserai de le répéter, les anciens voyoient mieux la nature que nous. Tertullien disoit très-bien à Praxéas, *quod primum, verum.*

Quoi qu'il en soit, je ne doute nullement que la méthode ordinaire de calmer les enfans, en les gorgeant de nourriture, lorsqu'ils n'ont pas faim, fait, en mille rencontres, un bien plus grand mal qu'il n'en a jamais résulté des efforts qu'ils font en criant. Mais une nourrice qui peut entendre avec tranquillité crier un enfant, sans essayer de l'appaiser, est un monstre sous forme humaine, indigne qu'on lui confie même un animal, bien loin de lui abandonner un tendre enfant, une créature aussi foible, & sans autre secours; & qui n'a d'autre langage pour exprimer ses besoins ou ses souffrances, que ses larmes & ses cris réitérés.

Je devrois peut-être m'excuser d'avoir abusé du tems de mes lecteurs, en m'arrêtant à de si longs détails sur cet article & sur tous les autres. Mais je n'ai eu d'autre motif que d'instruire, même au risque de déplaire. Quant aux personnes du sexe qui me feront l'honneur de lire ce Traité, j'ai voulu diminuer leurs craintes, dans les cas où elles peuvent être inutiles, lorsqu'on ne peut leur procurer d'autre satisfaction par les ressources de l'art.

Mais si les passions de l'ame n'ont que très-peu de rapports directs aux enfans, elles deviennent de la plus grande conséquence dans les femmes qui nourrissent. Elles doivent non-seulement tenir

tenir leur esprit dans l'assiette la plus tranquille, mais encore s'abstenir de présenter le sein à un enfant pendant ou après une violente agitation de l'ame. J'ai déjà parlé des effets dangereux qui peuvent en résulter, quelle que soit la cause de leur trouble.

N. B. Je vais donner ici les détails de D. Ulloa, concernant le mal de *sept jours*, &c. que je n'ai fait qu'indiquer dans mon Avertissement.

§. 19. « Le mal qu'on appelle celui de *sept* » *jours* dans les enfans nouvellement nés, est » général dans les deux parties de l'Amérique, » & aussi dangereux dans la partie haute que » dans la basse. Nombre d'enfans en périssent, sans » que rien d'antérieur puisse le faire soupçonner. » Ils sont, en apparence, sains & robustes; & » le mal les attaque, accompagné d'accès d'épi- » lepsie. Il est rare que celui qui en est attaqué » en réchappe. Quoique ce mal ne soit pas in- » connu en Europe, il n'y est pas si général, » ni si grave. On croit que le moyen d'en garantir » les enfans, est de ne les pas exposer au vent, » jusqu'à ce que les sept jours soient passés.

» §. 20. Mais les enfans sont encore, à Guan- » cavelica, sujets à une autre maladie bien sin- » gulière. Lorsqu'ils sont réchappés du mal de *sept* » *jours*, ils s'élèvent bien jusqu'à trois ou quatre

» mois ; alors ils commencent à être pris de
» toux, d'une affection de poitrine, qu'on y
» appelle *pecheguera*. Le mal va en augmentant,
» sans que les remèdes procurent aucun soula-
» gement : il survient une enflure, & peu après
» ils meurent. Ce mal n'attaque que les *Blancs*
» ou fils d'Espagnols ; les *Indiens* & les *Métifs* n'y
» sont pas sujets. Le moyen de les en garantir,
» est de les enlever de-là avant qu'ils aient deux
» mois, & de les faire passer dans des climats
» plus favorables, dans quelqu'une des Zuebrades
» (ou profondeur intermédiaire entre les monts),
» qui sont à peu de distance. On pense que le
» froid & l'intempérie du climat sont la cause
» pour laquelle les enfans sont si-tôt pris de ce mal:
» cela peut être en grande partie. Mais le sang
» vicié des pères & mères, les vapeurs sulfureuses
» qui sortent continuellement des fourneaux où
» l'on extrait le mercure, y contribuent aussi. En
» effet, ces vapeurs sont si abondantes, que
» réunies par l'effet du froid, elles forment une
» nuée épaisse dans l'atmosphère, pendant la
» saison qu'on y appelle été, & couvrent toute la
» peuplade. *Noticias Americanas*. Disc. II. p. 205. L.

Fin de la seconde & dernière Partie.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. I. *But de cet ouvrage : causes & symptomes des maladies des Enfans*, page 1.
CHAP. II. *Du Méconium.* 13
CHAP. III. *Des Spasmes internes.* 28
CHAP. IV. *Dérangemens qui résultent de la constipation & des vents.* 34
CHAP. V. *Des Insomnies ou des Veilles.* 41
CHAP. VI. *De la Jaunisse des Enfans.* 45
CHAP. VII. *Éruptions inflammatoires anomales.* 48
CHAP. VIII. *Des Aphtes.* 51
CHAP. IX. *Efflorescence benigne.* 67
CHAP. X. *Éruptions cutanées.* 71
CHAP. XI. *De la suppuration des Oreilles.* 81
CHAP. XII. *Du Vomissement.* 85
CHAP. XIII. *Des Tranchées.* 97
CHAP. XIV. *Des Selles ou de la Diarrhée.* 99
CHAP. XV. *Des Convulsions.* 125
CHAP. XVI. *De la Dentition.* 134
CHAP. XVII. *De la Fièvre.* 150
CHAP. XVIII. *Du Marasme.* 158
CHAP. XIX. *De la Fièvre hectique* (d'Armstrong). 161

CHAP. XX. *Rougeole, Petite-vérole, Inoculation.* 173
CHAP. XXI. *Du Rachitis ou de la Noueure.* 180
CHAP. XXII. *De la Coqueluche.* 187
CHAP. XXIII. *De l'Asthme aigu, ou Croup, ou Esquinancie membraneuse.* 206
CHAP. XXIV. *Des Ecrouelles.* 216
CHAP. XXV. *Des Vers.* 223
CHAP. XXVI. *De l'Hydrocéphale interne.* 235
CHAP. XXVII. *De l'Hydrocéphale interne* (d'Armstrong). 239
CHAP. XXVIII. *De la Teigne.* 255
CHAP. XXIX. *Des Ulcères des gencives & de la Section du filet.* 261
CHAP. XXX. *De l'Ophthalmie ou inflammation des yeux.* 266
CHAP. XXXI. *Du Hoquet.* 269
CHAP. XXXII. *De la Toux.* 270
CHAP. XXXIII. *De l'Éternuement & du Saignement de nez.* 274
CHAP. XXXIV. *De l'Hémorrhagie umbilicale.* 278
CHAP. XXXV. *Des Hernies & de l'Hydrocèle.* 280
CHAP. XXXVI. *De la chûte du Rectum.* 285
CHAP. XXXVII. *Des Écoulemens du Vagin.* 287
CHAP. XXXVIII. *Des Luxations & Fractures.* 290

CHAP. XXXIX. *Des Brûlures.* 294
CHAP. XL. *Des Engelures.* 298
CHAP. XLI. *Du Bec-de-Lièvre & autres défauts externes, Excroissance, Taches ou Signes de naissance.* 306
CHAP. XLI. (ajouté) *De la Petite-vérole spontanée.* 321
CHAP. XLII. (ajouté) *Des maux vénériens de l'Enfance.* 353
CHAP. XLIII. *De la Vermine de la tête* (ajouté). 367

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Instructions sur la manière d'élever les enfans.* page 369
CHAP. II. *Du froid nuisible au moment de la naissance* (d'Armstrong). 374
CHAP. III. *Des Lotions, des Bains, &c.* 379
CHAP. IV. *Des Bains de l'Enfance* (ajouté). 389
CHAP. V. *Des autres premiers soins de l'Enfance.* 410
CHAP. VI. *De l'Air.* 419
CHAP. VII. *Du Boire & du Manger.* 423
CHAP. VIII. *Diète appropriée aux différentes maladies des Enfans.* 445
CHAP. IX. *Du choix des Nourrices & du Sevrage.* 452

CHAP. X. *Du Sommeil & des Veilles.* 459
CHAP. XI. *Du Mouvement & du Repos.* 464
CHAP. XII. *Rétentions, Excrétions.* 475
CHAP. XIII. *Des Passions de l'Ame.* 478

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux ; un manuscrit intitulé : *Traduction françoise des Œuvres d'Underwood*, dont la première partie contient le Traité des Maladies des Enfans : je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impression. A Paris, ce 10 Janvier 1786.

BOSQUILLON.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur BARROIS le jeune, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public la *Traduction Françoise des Ouvrages de Michel Underwood, Docteur en Médecine du Collège Royal des Médecins de Londres ;* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans cause, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires

contrefaits, de fix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois; de pareille amende, & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préfentes feront enregiftrées tout au long fur le Regiftre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreffion dudit Ouvrage fera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préfent Privilège; qu'avant de l'expofer en vente, le Manufcrit qui aura fervi de copie à l'impreffion dudit Ouvrage fera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Préfentes; du contenu defquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & fes ayans caufe pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préfentes qui fera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foit tenue pour duement fignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Confeillers-Secrétaires, foi foit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceffaires, fans demander autre permiffion, & nonobftant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eft notre plaifir. Donné à Paris, le neuvième jour du mois de Février, l'an de grace mil fept cent quatre-vingt-fix, & de notre règne le douzième.

Par le Roi en fon Confeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 479, fol. 508, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil du 16 Avril 1786. A Paris, le 24 Février 1786.

LE CLERC, Syndic.

A PARIS, de l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.





